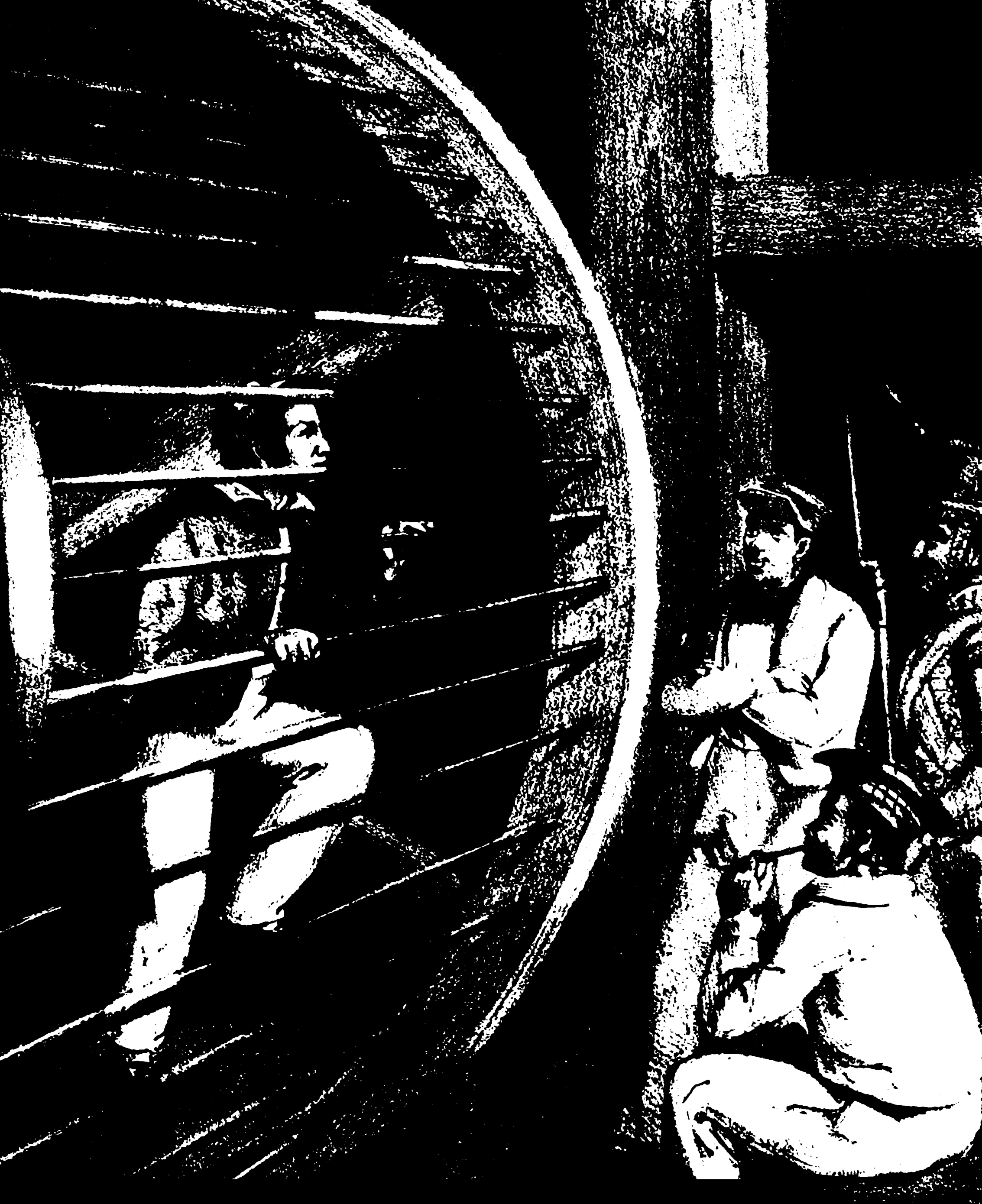
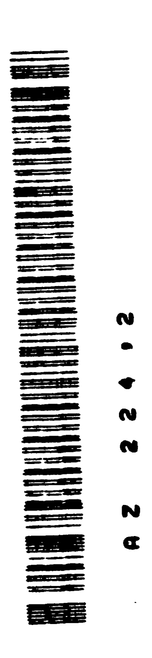


Voyage autour du monde de l'Astrolabe et de la Zélée, sous les ...

Arago, Jacques, 1790-1855, Elie Jean François Le Guillou, Le Guillou, Élie, né 1806, Jacques Arago, François Arago





VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

Du même Auteur.

Pour paraître incessamment.

SOUVENIRS D'UN NATURALISTE,

OU

RECUEIL DES OBSERVATIONS D'HISTOIRE NATURELLE,

FAITES PAR

M. LE DOCTEUR ÉLIE LE GUILLOU,

Chirurgien-Major de la *Zélée*,

PENDANT LE DERNIER VOYAGE DE CIRCUM-NAVIGATION

DU CONTRE-AMIRAL DUMONT-D'URVILLE.

2 vol. in-8°, avec un atlas.

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE.

Complément aux Souvenirs d'un Aveugle.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

DE L'ASTROLABE ET DE LA ZÉLÉE,

SOUS LES ORDRES

Du contre-amiral Dumont-d'Urville,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 38, 39 et 40.

PAR ÉLIE LE GUILLOU,

Chirurgien-major de la Zélée.

Ouvrage enrichi de nombreux Dessins et de Notes scientifiques;

MIS EN ORDRE

PAR J. ARAGO.

2

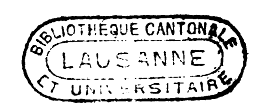
PARIS

BERQUET ET PÉTION, ÉDITEURS,

RUE DU JARDINET, 11.

—

1842



CAUSERIES.

Si j'étais chef d'une expédition scientifique et qu'il me fût permis de choisir mes compagnons de voyage, je voudrais les prendre, non pas de caractères divers, mais d'esprit opposé. Je désirerais avoir autour de moi des hommes à controverse, des natures en quelque sorte hostiles les unes aux autres. La vérité jaillit du choc des opinions, et il me semblerait profitable à tous que l'arrière du navire fût une arène ouverte à la discussion sur l'aspect d'un pays, sur la richesse ou la pauvreté de la végétation, sur les usages, les mœurs et le climat que nous venons étudier.

Des disputes jamais, des discussions toujours. Cha-

cun s'éclaire de l'opinion d'autrui, on modifie la sienne, on la rectifie parfois, et l'on est tout étonné souvent de voir mieux à l'aide des yeux et de l'intelligence des autres.

Quant à mon équipage, à mes matelots que je choisirais également de tous les pays, je m'en ferais plus encore des émules que des subordonnés; je les écouterais non pas dans l'exécution d'une manœuvre de bord, car alors ils voudraient tous être les hommes du conseil; mais je tâcherais de saisir au vol leurs observations de chaque jour sur les choses qu'ils ont vues sans les étudier, et je suis convaincu qu'il y aurait d'utiles et curieux renseignements à puiser dans leurs conversations intimes. Puis, en publiant le résultat de mes courses, le fruit de mes campagnes j'opposerais mon opinion personnelle à celle de ces cerveaux inachevés, mais qui saisissent souvent mieux par instinct que nous avec notre raison cultivée et notre instruction. Le monde décrit par un savant et un homme ainsi taillé, serait une chose curieuse à connaître, ce me semble, et je me plais autant aux naïves et comiques confidences que se font Petit et Marchais dans les *Souvenirs de J. Arago*, qu'aux réflexions plus sérieuses et plus profondes de cet observateur.

Notre bord n'offrait pas deux types aussi tranchés que ceux des deux intrépides et dévoués camarades de mon courageux prédécesseur; mais je n'ai pas moins puisé chez quelques-uns de nos matelots, alors qu'il me conduisaient à terre ou qu'il m'accompagnaient dans mes excursions, de précieux documents pour l'histoire

que je publie, et j'ai souvent compris qu'ils avaient raison contre moi, en dépit de ma volonté à leur trouver tort. La philosophie du gaillard-d'avant d'un navire aurait souvent étonné Montaigne, Pascal, Locke ou Condillac, et ce n'était pas toujours une distraction ou un plaisir que jallais chercher dans mes visites en avant du grand mât de la corvette.

Un jour que, sous un vaquois des Moluques, je mettais en ordre les notes de mon calepin, et que j'avais confié, avec le loisir de la vider, ma gourde à deux de mes matelots, je les entendis discuter du mérite et des avantages de notre expédition avec leur langage dépouillé de figures de rhétorique, et je recueillis leurs discours plus encore pour l'instruction que pour le délassement de ceux qui liront ces pages.

— Eh ben! toi, que dis-tu de tout ça?

— Je dis que je ne dis rien et que j'en pense pas davantage.

— Ni moi. V'là bientôt deux ans que nous bourlinguons — qu'avons-nous vu, je te le demande? des hommes jaunes comme de l'or.

— Ou du safran.

— Des faces cuivrées. — Des frimousses noires. — Des têtes sans cheveux. — D'autres qui en avaient dix fois trop. — Et puis des chenapans qui ne savent pas tant seulement ce que c'est que du vin. — Ni de l'eau-de-vie. — Mais par-dessus tout ça, dis-moi ousqu'on est heureux?

— Nulle part.

— Tu te trompes, à Noukaïva.

— Et le mal français?

— Aux Carolines.

— Et les Fidji qui les ravagent?

— Aux Mariannes.

— Et la lèpre?

— En mer.

— Et le scorbut?

— Au fond des eaux.

— Et les requins ?

— Sous terre.

— Et les vers?

— Alors nulle part.

— C'est ça.

— Mais c'est pour voir des hommes heureux que nous courons le monde, ou du moins pour les rendre tels.

— Que fesons-nous pour ça?

— Tout. N'avons-nous pas laissé des miroirs dans toutes nos relâches?

— Ils seront joliment heureux de se voir les vilains marsouins!

— Ne leur avons-nous pas donné des vêtements?

— Ils marchent là-dedans comme dans une prison.

— Ne leur avons-nous pas appris à construire des maisons solides?

— L'air n'y entre qu'avec peine, tandis qu'il courait en liberté dans leur cabane.

— Et la religion qui les éclaire?

— La religion? on leur en apporte deux, comment distingueront-ils la bonne?

— Et leurs mœurs ?

— Ah ! c'est vrai, on leur défend d'avoir plusieurs hommes ou plusieurs femmes ; mais ils n'en font pas moins à leur tête, et au lieu de se contenter de deux galants du pays, les jeunes filles en prennent un troisième, un quatrième, l'étranger qui les visite...

— C'est tout de même vrai.

— Tiens, mon garçon, je crois que nous fesons de l'eau claire, qu'à tout prendre nous ne serons pas meilleurs au retour qu'avant notre départ, et que nous devons nous estimer contents si nous ne sommes pas fichus dans la grande tasse. C'était bien la peine de quitter sa famille et ses foyers, comme ils disent à l'État-Major.

— Chut, silence, gabier. — Là-bas ils ont raison, c'est nous qui avons tort. Y en a d'aucuns en-deçà du grand mât qui riront à leur retour.

— Comment l'entends-tu ?

— On leur crachera un ruban rouge sur la poitrine.

— Beau bénéfice !

— On leur montera des étoiles d'argent ou des épaulettes d'or sur les épaules, et puis ils auront du *quibus*.

— Cré mille sabords, je n'y avais pas songé.

— Tandis que nous, bernique.

— Eh bien ! ça n'est pas juste.

— Est-ce qu'on fait tout ce qui est juste, mon brave? Si je voulais, j'empoignerais quelque chose de bien aussi moi, mais je n'ai pas le cœur à ça.

— Que ferais-tu ?

— Je dirais toujours des douceurs au patron, au maître, et à son tour il narrerait que je suis le meilleur homme du bord.

— Je ferais ce que tu dis.

— Ne le fais pas, D..., ça dégrade.

— Ça grade, au contraire.

— J'en veux pas à ce prix. L'épine dorsale, comme ils disent en arrière du grand mât, est faite pour rester droite. Faut rien changer à ce qui a été créé par celui qui est là-haut.

Je fis du bruit, les deux matelots s'approchèrent de moi et me demandèrent si j'avais entendu.

— Oui, mes braves, je n'ai pas perdu une seule parole de votre conversation.

— Qu'en dites-vous, Major?

— Que vous m'avez donné une leçon de morale.

— En profiterez-vous?

— Vous êtes bien curieux.

— Ce n'est pas répondre ça.

— Hé bien, j'en profiterai.

— Tant mieux pour vous.

— Seulement, mes braves, souvenez-vous que tant que vous serez à bord le franc-parler vous est interdit, et que vous devez publier à son de trombe dans chaque relâche que nous avons découvert des archipels et des continents.

— Mais ce sont des *colles*.

— Ne sommes-nous pas voyageurs.

— Vous dites vrai ; cependant vaut mieux encore ne pas mentir.

— Tiens, tu as raison, toi, et je profiterai du conseil que tu me donnes.

— Vous direz tout, major, au retour comme à présent?

— Je dirai tout.

— Alors, gare !

2

JAVA.

— Juin 1859. —

Batavia. — Mœurs. — Chinois.

De tous les tableaux qui se déroulent à la méditation du navigateur, le plus grand, le plus magnifique, sans contredit, est celui qui frappe nos regards. Les océans et leurs calmes si imposants, les tempêtes et leurs violences, les volcans et leurs colères, les peuples sauvages et les archipels parfumés, les plages désertes, tout cela laisse dans l'âme de vives impressions, tout cela nous étonne, nous attire, nous subjugue.

Mais, trouver Paris à l'antipode de Paris, mais se promener dans une cité florissante au milieu du luxe européen, alors que les mers et les continents vous sé-

parent de la métropole, c'est là, en effet, un des spectacles les plus curieux, les plus magiques dont l'homme d'étude puisse s'enivrer.

En cinq jours, nous avons vu ce que la terre offre de plus désolé, de plus inconnu, et ce qui attire à soi les navires de toutes les parties du monde. Bornéo, je vous l'ai dit, n'appartient qu'à Bornéo, et tout immenses que sont les richesses qu'elle cache dans son sein, la cupidité ou la science n'a pu fouiller encore dans ses solitudes. Cependant, il y a là une voisine importante, dominatrice, autour de laquelle flottent, comme pour lui rendre hommage, les pavillons voyageurs de tous les peuples. Voyez, voyez! c'est une forêt de mâts à fatiguer le regard; c'est un monde de carènes se balançant sur une mer tranquille; c'est l'Europe, ce sont les deux Amériques, les deux Indes; c'est la Chine et le Japon, qui viennent, rivaux d'activité, apporter à Batavia les produits de leur sol et de leur industrie, comme si Java n'avait pas assez de ses trésors, comme s'il y avait quelque chose à faire encore pour son opulence!

Et pourquoi Batavia ne fouille-t-elle pas Bornéo? Pourquoi si près d'elle des hommes farouches, cruels, des anthropophages? Pourquoi la hache de l'industrie ne va-t-elle pas réveiller les échos de ces vastes forêts formées des végétaux les plus précieux?... C'est que dans l'Inde on est esclave du ciel, plus encore que de l'appas des richesses; c'est que là-bas, le luxe est le nécessaire, et que le nécessaire est sous les pieds du planteur.

Mais n'anticipons point sur le récit, suivons pas à pas les corvettes qui cinglent sous toutes leurs voiles et qui saluent bientôt des navires amis; les voilà devant nous; notre traversée a été heureuse, en dépit des averses qui faisaient taire le vent et le ravivaient quelques instants après. Un assez grand nombre de pros volants glissent dans les mêmes eaux que nous, et les hommes qui les gouvernent n'ont pas la courtoisie de nous saluer du regard ou de la main. Cette indifférence est facile à traduire. Batavia la superbe a accoutumé les archipels voisins à la présence de semblables visiteurs; ce sont comme des citoyens inconnus les uns aux autres qui passent et repassent dans une rue, ou qui arpentent les grandes routes d'un pays civilisé. On se regarde sans se voir, on se coudoie sans se dire gare; peu s'en faudrait qu'on ne se cherchât querelle, par cela seul qu'on se rencontre.

C'est qu'en effet de grandes rivalités surgissent de tant de concurrents. Ici, la fortune de l'un fait la ruine de l'autre. Le navire arrivé aujourd'hui s'enrichit; le trois-mâts arrivé le lendemain est forcé de vendre sa cargaison au rabais pour payer les frais du voyage, et il est presque vrai de dire qu'à Batavia le commerce est une guerre; malheur au vaincu!

Nous savions que notre séjour serait de courte durée; il fallait donc utiliser nos instants au profit de nos études et de notre curiosité; il y eut migration générale des officiers des deux corvettes; nous choisîmes un hôtel d'assez belle apparence, tenu par un confiseur français, et quoique forcés à l'économie par les exigences

d'un long voyage et nos faibles appointements, nous n'en dépensions pas moins de 35 à 40 fr. par jour.

C'est qu'à Batavia, nul ne voyage à pied, si ce n'est le Chinois et le Malais; c'est qu'à Batavia, les chevaux sont attelés pour vous conduire chez le voisin, et que le planteur, le banquier et le commerçant cherchent mutuellement à s'effacer par les dehors d'un luxe qui va jusqu'à la prodigalité.

Batavia est coupé en deux parties : l'ancienne cité est un amas confus de maisons en bois, irrégulièrement placées, formant des rues étroites, tortueuses où sont situés les boutiques, les factoreries, les ateliers d'artisans; la nouvelle se dessine, au contraire, grande, vaste, aérée, toute brillantée de magnifiques jardins à la végétation puissante, et pavée, pour ainsi dire, de palais somptueux.

Là-bas, sont les magasins, les comptoirs, les bureaux; c'est l'opulence au milieu de laquelle voltigent incessamment les Chinois, les Malais et les Européens appelés dans l'Inde par le négoce; dans celle-ci se prélassent le colon, le banquier, l'orfèvre fatigués des affaires, et conjurant l'ardeur du soleil par toutes les ressources du luxe et de la mollesse.

Dans la vieille cité, c'est une confusion, une agglomération incohérente de figures de toutes les couleurs, de costumes de tous les pays, de marchands de toutes les nations; ce sont les épices, les curiosités, les pierres précieuses, les belles soieries, les moelleux cachemires de l'Inde; c'est tout ce qui peut tenter la cupidité des hommes, tout ce qui peut enivrer l'or-

gueil des femmes...... Ce quartier est un immense bazar.

Voyez l'autre : les palmes immobiles du cocotier planent sur des appartements silencieux ; on s'y repose le soir, fatigué du repos de la journée ; on y vit, pour ainsi dire, de la vie horizontale, et quand on se déplace pour assister à une fête dans la rue voisine, c'est un plaisir acheté par la fatigue. Le soleil se lève à l'horizon, large et chaud comme au Tropique ; il plane impérieux sur la ville crevassée, il se couche là-bas, là-bas dans les flots océaniques, et le citoyen de Batavia, la paupière à demi-close, ne sait guère si le jour a succédé au jour, que par le bruit des serviteurs qui passent et repassent devant lui. A Batavia, la vie est un travail ; à Batavia le travail est un châtiment.

Et pourtant, presque tous ces grands seigneurs, écrasés aujourd'hui par leur opulence, ont été jadis des courtauds de boutique, des commis à faibles appointements, des jeunes gens aventureux qui avaient juste assez de richesse dans leur pays pour y mourir de faim, et qui sont venus ici tenter et vaincre la fortune à force de courage, de persévérance et d'activité. Dans l'Inde, le lucre croît comme l'arbre de la forêt ; il vit beaucoup et fort en peu de temps, et il y a plus d'une récolte dans l'année ; dans l'Inde, la vieillesse arrive vite, et c'est pour cela qu'on se hâte de jouir.

Pourquoi l'industrie, qui a jeté à Batavia les racines les plus profondes, n'y a-t-elle pas tranporté encore nos plus utiles découvertes? Le gaz y est inconnu ; nul

chemin de fer n'abrège les distances, les rues n'y sont point pavées, et le luxe seul des équipages y rappelle notre pays.

Il n'en coûte pas beaucoup à l'Européen de s'acclimater à Batavia ; le matin, la fraîche brise de mer s'y promène libre ; et dès que les arbres et les édifices y projettent des ombres presque verticales, on s'y repose dans des appartements bien aérés ; on se réveille pour un déjeuner où se servent les fruits les plus savoureux, et l'on s'étend de nouveau sur un lit ou dans un hamac jusqu'à ce que sonne l'heure du dîner. Après ce repas, après les joyeux propos, la voiture est là qui vous attend ; les chevaux piaffent, l'équipage vole, vous vous éloignez de la ville bruyante, ou vous sillonnez les larges rues au milieu desquelles la curiosité a toujours plus à gagner que la science.

A Batavia, je vous l'ai dit, le luxe étale ses plus riches produits ; et cependant vous ne devez pas trop reculer devant les exigences du pays.

Dans le Mexique, à Calcuta, au Pérou et même au Brésil, nous nous épouvantons des dépenses auxquelles nous condamne la vie la plus régulière, la sobriété la plus parfaite. Ici, dans cette immense et fastueuse cité, bazar parfumé de toutes les nations du monde, vous vivez comme un bon bourgeois avec 35 ou 40 fr. par jour. — Deux repas, le thé, le café, un logement confortable, une élégante voiture.... Java n'est pas aussi dévorateur qu'on le suppose communément chez nous.

J'en suis bien fâché pour la morale qui voyage, dit-

on, avec des ailes de feu ; mais il paraît qu'elle a fait halte avant de se reposer à Batavia, ou plutôt qu'elle a reculé devant les antiques habitudes d'un pays tout oriental. Écoutez, mais n'oubliez pas, je vous prie, que les demi-confidences du narrateur doivent souvent être voilées, et sachez que je mets à la torture mon esprit et ma plume pour vous retracer le tableau qui frappa un jour mes regards, lors d'une visite à certain quartier de la cité éloigné de la rade.

Là, dans des cabanes en bois fort bien alignées, selon l'usage adopté dans nos foires et nos fêtes communales, où s'étalent les marchandises de toute sorte, vivent, parées de leur jeunesse et de leur cynisme, un nombre considérable de jeunes filles ayant toutes un même patron, qui vous appellent du regard et de la parole, pour peu que vous fassiez attention à leur présence. Leur appartement est petit, six pieds carrés à peu près ; il est coquet, mais sans luxe ; propre, mais sans recherche. La fille se glorifie de son état, assise sur une sorte d'estrade ; la porte d'entrée, qui est porte et croisée à la fois, se masque à l'aide d'un rideau courant sur une tringle, et quand vous voulez éviter les regards importuns pour vos causeries intimes, la tapisserie se développe... vous êtes seul.

Que voulez-vous ? Je suis historien du monde, et je voudrais, ardent prosélyte de tout ce qui agrandit l'imagination et ennoblit le cœur, n'avoir que de riants et suaves tableaux à dérouler à vos yeux ; je voudrais que chaque religion eût son culte uniforme, chaque

peuple sa couleur, chaque usage, chaque passion sa délicatesse....... Il n'en est point ainsi, et dès que vous avez quitté votre patrie, dès que vous avez sillonné les océans, vous vous promenez au milieu d'un monde nouveau sur lequel vous jetez souvent du mépris, quand vous ne voudriez l'entourer que de votre indulgence; et cela est si vrai, qu'un mois seulement de séjour à Batavia vous familiarise avec ce qui vous a paru tout d'abord un désordre, et qui n'est guère, je le dis à notre honte, que le reflet ou la reproduction de ce qui se passe dans nos capitales les mieux policées.

Je vous ai signalé le danger, le danger existe; c'est à vous maintenant, voyageurs aventureux, à juger si vous aurez assez de courage pour visiter le *Mister Cornélis*, ou assez peu de curiosité pour ne point chercher, ne fût-ce que d'un œil, le quartier aux petites échoppes dont je viens de vous parler. Cela est curieux à voir, je vous l'atteste, et si vous avez autant de stoïcisme que moi, qui ne m'y suis promené que comme au milieu de ruches d'abeilles au rigide aiguillon, allez provoquer les sourires de ces jeunes bayadères, qui, après leurs causeries, se rendent dans le voisinage, au milieu d'enclos en plein air, et s'y livrent aux danses les plus lascives auprès desquelles notre *cachucha* si excentrique n'est guère qu'un grave menuet.

Comme je n'aime point les esquisses, quand la toile peut être achevée, je me hâte d'ajouter, avant de sortir de cet antre consacré aux plaisirs, que les jeunes filles qui en font l'ornement, — j'allais dire la honte, — s'exer-

cent, à des heures données, aux danses qui peuvent leur prêter des grâces, de la légèreté; et je termine le tableau en vous présentant, ici près du cadre, des groupes nombreux de joueurs, cherchant sans doute à conquérir par le hasard les sommes perdues dans les conversations familières. Vous le voyez, le vice naît du vice.

Batavia, je vous le répète, est un véritable bazar, Indous, Malais, Japonnais, Américains, citoyens de l'Europe et Chinois se coudoient dans toutes les rues; et comme on nous a ainsi bâtis, que nous ne sommes vraiment curieux que de ce que nous allons chercher à l'antipode de notre patrie, vous ne serez pas surpris de me voir quitter le quartier de *Mister Cornelis*, pour celui où les adorateurs du feu se livrent à leurs amusements quotidiens.

Je comprends toutes les antipathies, j'accepte toutes les affections, mais j'avoue qu'il me semble impossible qu'un Parisien se promène bras dessus bras dessous avec un Chinois sans lui chercher querelle. Le diamètre de la terre à peu près sépare les deux peuples, il y a plus de distance encore entre leurs caractères. L'un est calme, réfléchi, fourbe, hypocrite, voleur; tout en dedans, tout absorbé dans ses ruses et ses projets de rapines; il est vaniteux sans motif, esclave avec bassesse, dominateur chez lui sans dignité.

Le progrès, il le regarde comme une aberration, ou au moins comme une fatigue. Depuis quatre mille ans son costume n'a point varié; ses maisons d'aujourd'hui sont comme celles des siècles passés, et il n'a

du génie, mais vraiment du génie, que pour les bagatelles, les babioles, les colifichets.

Le Japon lui a donné des leçons d'industrie, l'Inde et l'Europe des leçons de courage, et il a pris de lui-même des leçons de lâcheté.

Mais comme chaque nation ainsi que chaque homme a ses heures de grandeur et d'énergie, disons que le Chinois aussi s'est montré digne une fois, qu'il s'est revêtu pour ainsi parler d'une sorte de magnanimité, et que, vaincu par ses ennemis, il a exigé du moins, avant de courber le front et de parler à genoux, que Gengis-Kan acceptât ses lois, ses vêtements et ses usages.

A la bonne heure, rendons même au Chinois la justice qui lui est due; et ne déshonorons pas du titre de Magots les jeunes citoyens de Canton, de Pékin, de Macao : le Crapaud a aussi sa grandeur.

Il faut que l'immense empire convoité également aujourd'hui par l'Angleterre et par la Russie, soit infiniment trop peuplé pour que les lois qui le régissent ne subissent point d'exception. Tout Chinois volontairement absent de son pays pendant plus de six mois ne peut pas y rentrer sans une permission expresse de son mandarin. Dans leurs *jonques* grossières, ils viennent visiter tous les archipels de cette partie de l'océan qui entoure les Philippines et les Moluques, et ils apportent là les produits de leurs pays, qu'ils échangent avec bénéfice contre les piastres espagnoles, les guinées de la Grande-Bretagne, ou les épices des Malais. Mais qu'arrive-t-il, c'est que, adroits et fripons ;

ils font presque toujours d'heureux marchés; or, comme dans leur pays, ils ont à lutter contre des confrères, ils aiment mieux les trafiquants nouveaux qui ne sont pas encore au fait de leurs supercheries. Leur première entreprise une fois couronnée de succès, ils poursuivent leur industrie avec cette persévérance qui les caractérise, ils se dressent de nouvelles habitations, ils se font une nouvelle patrie; et, sans cesser d'adorer leur Dieu, sans renoncer à leur éternel *Cahen-Slimout*, et *Cahen-Sakori*, ils deviennent citoyens d'une nouvelle terre.

Si dans presque tout les pays du monde le Chinois s'affranchit des dîmes et des servitudes, ici, le Hollandais lui a imposé des obligations qu'il s'est vu contraint d'accepter. Ainsi, pour qu'un Chinois voyage en voiture, il faut qu'il paye une certaine somme au gouvernement et ce n'est pas le seul impôt qui vienne lui arracher une partie de ses bénéfices illicites.

Il en est des Chinois comme de ces objets de dégoût qui font mal à voir, et sur lesquels cependant vous jetez comme involontairement les yeux. Moi par exemple, curieux par instinct, curieux par étude et par esprit d'observation, j'allais parfois dans les quartiers chinois de Batavia, et je me plaisais assez à sonder les mœurs intimes de ce peuple mystérieux et bizarre. Le Chinois se lève, puis il s'accroupit, taille dans une boule d'ivoire, prend du thé, du riz, de l'arek, de l'opium.... il s'endort, et le lendemain c'est à recommencer jusqu'à son dernier jour, jusqu'à sa dernière heure.

Vous comprenez que lorsque la monotonie fait l'existence, l'observateur est satisfait après une première épreuve, et que ses études doivent se borner à une visite. En quelques instants vous savez par cœur un siècle chinois.

Hé bien! tout sédentaires, tout pacifiques, tout immobiles qu'ils paraissent, ces hommes se réveillent par intervalles, et ont comme nous leurs jeux, j'allais dire, leurs joies et leurs délassements.

Ici, les Chinois qui ont abandonné leur patrie pour ne plus y rentrer, ces êtres au front pelé, aux pommettes osseuses, à la bouche petite, aux lèvres grosses, au caractère de chartreux, ces trafiquants, c'est-à-dire ces voleurs émérites qui se jouent également de la confiance et de la bonne foi, tuent leurs longues heures d'ennui par des spectacles assez curieux pour des étrangers.

Ce sont des théâtres dont quelques-uns en plein vent, mais la plupart dans des maisons particulières, où se jouent des drames intimes et des comédies historiques propres à fortifier le peuple dans sa paresse et sa servile souveraineté.

Les représentations ont lieu gratis; c'est le chef de l'établissement qui en fait les frais. Le public est placé un peu plus bas que les acteurs, debout ou accroupi par terre sur des nattes; il écoute, il bâille parfois, il dort souvent et il ne siffle pas plus qu'il n'applaudit... Je crois que sous ce rapport nous ne sommes pas plus

sages que les Chinois, car nos arrêts au théâtre ne sont pas toujours dictés par la raison et le bon goût.

Deux personnages seuls, presque toujours homme et femme, se montrent sur la scène comme acteurs de la pièce; le reste du théâtre est occupé par les chefs de famille et les musiciens obligés, jouant du goum-goum et du tambour avec une monotonie vraiment chinoise. Ne demandez point de passion aux acteurs; ils ne la comprennent pas, ou s'il la comprennent, ils l'expriment d'une façon si énergique, si brûlante, si pleine de frénésie, qu'on dirait des automates, de véritables automates en bois, dont les bras, les jambes et la tête se baissent et se relèvent comme par un ressort; quant aux paroles, ce sont des syllabes lentes ou précipitées, mais toujours sur la même note, excepté à la fin de la période qui monte de telle sorte que vous croiriez entendre l'amoureux chant d'un coq enroué.

Ces spectacles ont lieu tous les soirs de sept à dix ou onze heures, et ils me parurent si amusants, si instructifs, que je jurai bien qu'on ne m'y prendrait pas deux fois. De la galanterie soit, mais jamais au prix de la fatigue et de l'ennui.

Je ne vous en dirai pas autant des feux d'artifice de ce peuple exceptionnel. Ils sont magnifiques, merveilleux, et Ruggieri n'est qu'un petit écolier à côté d'un pyrotechnicien de Canton où de Macao. Leurs soleils éblouissent; leurs serpents épouvantent par leurs mille sinuosités, leurs faisceaux de diverses couleurs brillent à effacer les rayons les plus éclatants, et leurs fu-

sées, partant d'abord invisibles, mais éclatant plus tard à une hauteur prodigieuse, se perdent en rubans de feu dans les régions les plus élevées de l'atmosphère... Vous savez quel est le Dieu des Chinois.

3

JAVA.

Excursion dans l'île. — Beutenzorg.

Tout ce qui tient à la vie régulière de l'homme est ici assez modiquement coté, je crois vous l'avoir dit, et, à tout prendre il n'en coûte guère plus cher de vivre à Batavia qu'à Paris et à Londres. Mais les *extrà*, c'est-à-dire les dépenses que les riches seuls peuvent se permettre, oh ! c'est bien différent. Il faut être opulent pour voyager dans l'intérieur de l'île, si vous voulez ne pas courir les grands-routes à cheval ou dans l'unique malle-poste établie jusqu'à présent à Batavia.

Cependant, comme tout petit ver de terre à sa férocité, comme tout petit grand seigneur veut avoir des pages, j'essayai moi aussi de me donner les allures du banquier et de courir en chaise de poste jusqu'à Beu-

tenzorg éloigné de quarante-cinq milles, et célèbre par l'habitation principale du gouverneur-général des possessions néerlandaises dans la Malaisie, par la beauté des sites, les riches maisons de plaisance qui l'entourent comme des vassales, les superbes plantations qui les encadrent, et l'air pur et limpide qui les vivifie. Bien m'en prit, ma foi, de m'arrêter à point, et de ne pas continuer un rôle au-dessus de mes moyens, car j'aurais été ruiné pour le reste de la campagne, et huit cents francs eussent à peine suffi pour les frais de ma petite excursion; merci à ma grandesse qui s'est courbée devant les rigidités du pays.

Cependant la promenade était curieuse, instructive, et en fouillant bien dans mon escarcelle de chirurgien-major de navire de guerre Français, je me trouvai *assez bien paré*, comme disent les matelots, pour entreprendre le voyage de Beutenzorg à l'aide de la diligence-poste dont je vous ai déjà parlé.

Quarante francs pour aller, quarante francs pour revenir, là devaient se borner mes frais de route, et bien que je ne fusse pas cousu de florins, douloureuse expression de M. d'Urville, je ne regrettai pas les piastres de mes économies.

En moins de quatre heures les quinze lieues furent parcourues; c'est que les chevaux de Java, quoique petits, sont de bonne race et que la route est parfaitement entretenue; à côté de la chaussée où courent les équipages, sont, à droite et à gauche, deux contre-routes pour les charrettes traînées par des buffles, attelés de front, et cheminant toujours avec une extrême lenteur.

Çà et là, dans tout le trajet que vous parcourez, pointent de belles habitations, signes certains de la prospérité de la colonie; et sur le penchant des côteaux, vous voyez des plantations immenses de caféiers, étalant à l'air leur feuillage si verdoyant.

A Beutenzorg une fort agréable surprise me délassa de mes fatigues. M. Diart, homme d'énergie et d'activité établi à Batavia depuis une vingtaine d'années, m'avait donné une lettre de recommandation pour le chef-naturaliste de la colonie. M. le docteur Forsten m'accueillit avec de grands témoignages d'amitié, m'obligea à accepter un logement dans sa riante habitation, et voulut bien m'accompagner et me diriger dans toutes mes courses.

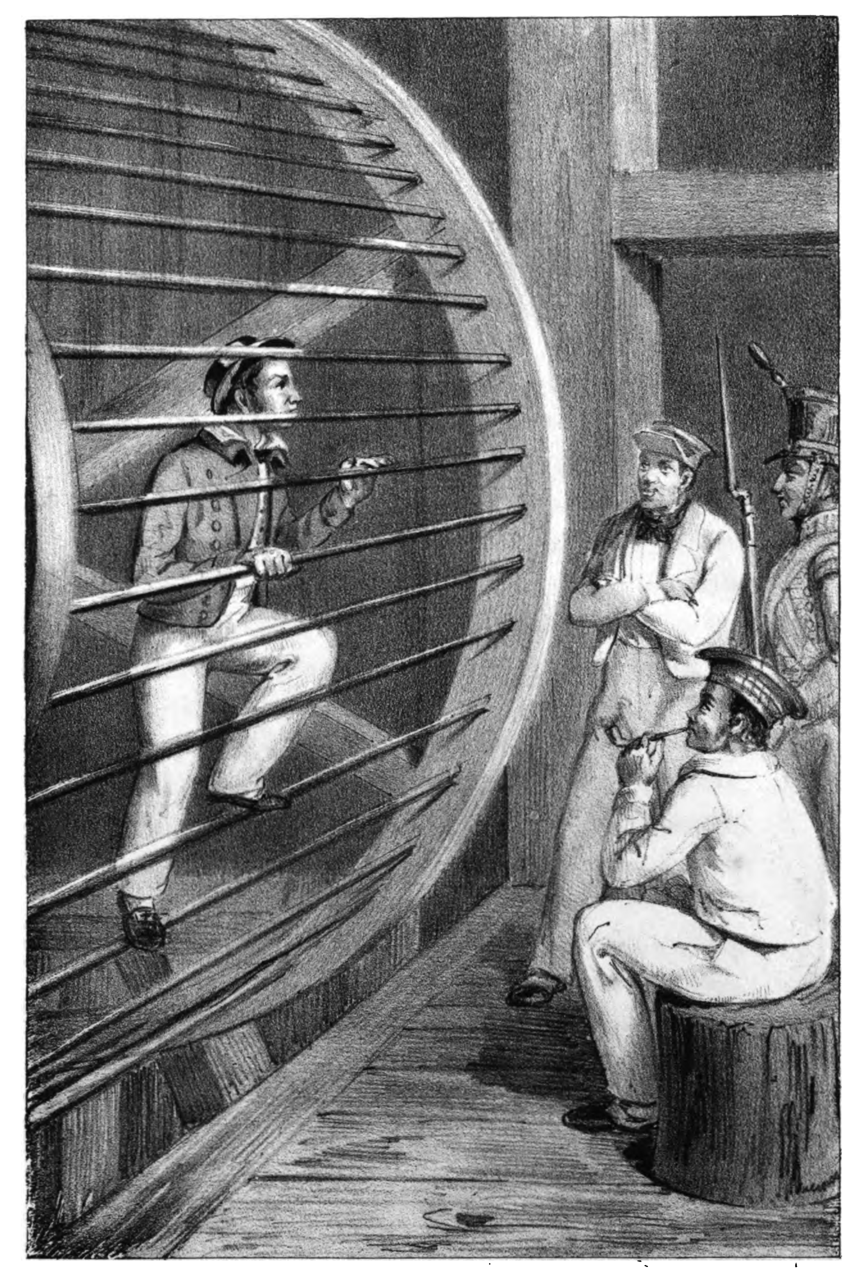
Il est impossible de trouver autre part, pas même à Calcutta, un jardin botanique plus vaste et plus riche que celui que la compagnie des Indes hollandaises a planté à Beutenzorg. L'Australie, la Chine, le Japon, l'Afrique, les Moluques, les deux Amériques s'y pressent avec une profusion à fatiguer l'étude dans ce qu'elle a de plus ardent; et l'imagination recule à l'idée des soins et des dépenses énormes exigées pour un aussi splendide tableau. J'étais en extase, j'aurais voulu me reposer sous chaque grand végétal, j'aurais voulu dérober une feuille à chaque arbuste, une étamine à chaque fleur, aspirer tous les parfums à la fois... il me semblait que je pouvais fouler le monde en quelques minutes, et que je n'avais pas besoin de poursuivre mes voyages pour nourrir mon active imagination.

De son côté le naturaliste Javannais était tout fier de mon admiration parfaite, et je ne trouvai, dans ma reconnaissance pour le bonheur que je lui devais, que des expressions bien tièdes dont il devina pourtant la chaleureuse sincérité.

Mais si tout ce qui m'entourait me jetait dans l'extase, comment vous dire le magnifique panorama qui se déroulait à mes regards dans un immense lointain? Des vallées profondes, des collines parées de leur éternelle verdure, des monts gigantesques dont quelques-uns ignivomes mais actuellement sans puissance pour châtier la végétation vivace qui les domine, un ciel toujours bleu et la brise rafraîchissante qui ne semble quitter ce pays magique qu'avec regret, ce sont là de ces pages pleines de majesté, dont la palette seule de Claude Lorrain oserait tenter de donner une idée.

Vous pensez bien que, s'il ne m'était point permis d'aller au-delà de ces monts gigantesques qui bornaient l'horizon, je cherchais du moins à diminuer l'amertume de mes regrets par mes courses réitérées autour de Beutenzorg; et je recueillais avec une scrupuleuse fidélité les curieux détails de mœurs qui m'étaient donnés par mon bienveillant cicérone.

Je sus de lui que le Malais, dont la vie naturellement turbulente a été forcée de se soumettre aux lois hollandaises, se plaît encore dans ses incessantes évolutions à travers les campagnes, et qu'il trouve sa nourriture dans de petites cabanes dressées pour ainsi dire à son usage. Là en effet, sur une estrade peu élevée, sont gardés, placés dans des vases en bambous,



L. Legrand — Lith. Rigo Frès et Cie r. Richer. 7

PUNITION DES MATELOTS, A HOBART-TOWN.

(Ile Van-Diemen.)

[illegible] et Pe[illegible]on éditeurs — [illegible] r. du Jardinet.

Langlumé et Peltier éditeurs 11 r. du Jardinet.

en terre, en cocos, en feuilles de bananier, des fruits secs et confits, des mangues, des bananes, des goïaves, de l'arek et quelques autres comestibles auxquels les palais européens peuvent aisément se façonner.

Les divers districts de la colonie, qui a une très grande étendue, sont gouvernés par une sorte de préfet européen nommé résident ou vice-résident; sous ses ordres, sont les Adipati ou chefs malais de première classe; puis les Kapala qui commandent directement aux masses, et à qui adressent leurs plaintes, leurs récriminations, leurs injures à venger, ceux qui chez nous ont qualification de peuple ou bourgeoisie. On nomme Djoumat, les fermiers des vastes habitations à café.

Mais, quoique fassent les Hollandais, quelque rigide que soit leur code, quelques sévères qu'ils se montrent dans l'application des peines, les crimes se multiplient à Batavia avec une effrayante scélératesse. Quand il ne mérite pas la mort, le coupable est envoyé dans une autre colonie et traité là en esclave. La corde est le châtiment des plus grands criminels, et, il faut le dire, les exécutions ont lieu en présence d'une foule assez insouciante de ce qui se passe devant elle.

Au milieu de nos excursions, nous nous trouvâmes en face d'un torrent dont un des bords était fort escarpé, l'autre au niveau des eaux. Pour le franchir, on a bâti un pont en bambou d'une élasticité parfaite; ce sont des tiges de vingt-cinq à trente mètres de longueur, liées les unes aux autres, et formant pour ainsi dire une voûte élastique. Le plus petit poids le cintre d'une

façon extraordinaire, on y marche pour ainsi dire en sautillant, et ce sont encore des tiges de bambous soutenues à distance qui servent de parapet et de guide au piéton. Ce torrent s'appelle Kyssadaï, et je vous assure qu'on est saisi d'un sentiment involontaire de terreur, lorsque, vers le milieu du passage, on se sent balancé ou plutôt ondulé sur l'abîme.

Il paraît que le culte antique des premiers Malais est encore en honneur chez leurs descendants. Çà et là, dans l'intérieur de l'île, vous trouvez des pierres ornées de caractères et de signes bizarres, appelées *Batou-Toulis*, et des débris de statues; dès que les Javanais font ces rencontres, ils recueillent avec soin ces précieux témoignages de l'antiquité de leur origine, et les placent avec respect dans des cases ou hangars ouverts en plein vent auprès desquels les fidèles vont déposer leurs pieuses offrandes.

J'ai recueilli dans une de mes courses le dessin de la plus remarquable de ces pierres, mais j'ai regret que nul numismate de Beutenzorg ou de Batavia n'ait pu m'en donner la traduction. Les symboles, les peuples et les superstitions s'effacent également de la terre.

Je dois un avis utile aux voyageurs qui viendront après moi visiter Batavia : ils ne peuvent sans s'exposer au danger d'être arrêtés et conduits en prison, s'éloigner de la ville, s'ils ne sont protégés par un passe-port en règle. A cet égard, les Hollandais sont d'une susceptibilité extrême. Pour vous rendre par terre de Batavia à Samarang, par exemple, vous ne pouvez le faire sans une permission expresse du gou-

verneur, et cette permission, son excellence ne la donne qu'à grand'peine et dans des circonstances toutes particulières.

J'aurais voulu essayer une grande excursion, mais le temps me fit défaut, et j'en fus en quelque sorte dédommagé par le gracieux accueil que me fit le gouverneur. Je trouvai chez lui M. d'Urville et quelques autres officiers des corvettes, et dans un repas somptueux, et un bal où le luxe et la coquetterie se disputaient nos hommages, il nous fut permis de nous rappeler notre Europe si éloignée.

Si la puissance du gouverneur est immense, il serait juste d'ajouter que sa dignité tient presque du despotisme. Ainsi, nul n'a le droit de lui parler à moins qu'il ne soit interrogé, et comme sa grandeur est très sobre de paroles, vous comprenez que les conversations ne sont pas très animées. M. d'Urville se trouva blessé en quelque sorte de ce mutisme royal, et il en témoigna son humeur, en quittant sans bruit le lendemain le magnifique palais de Beutenzorg.

Ne croyez pas que l'élégance et la frivolité trônent seuls dans la demeure du gouverneur-général des possessions hollandaises dont le siège est à Batavia; son excellence aime les arts et les cultive. La salle de danse, entourée de colonnes en stuc, est vaste, aérée, et vous trouvez à côté le plus admirable musée du monde.

C'est un véritable arsenal où sont classés avec ordre les plus riches armes des peuples et des chefs qui sont soumis à la Hollande. Flèches, arcs, masses, crish directs

ou flamboyants, sagayes et javelines de l'acier le plus pur, ornées de dessins damasquinés, casques, cuirasses et boucliers d'un métal précieux, drapeaux, enseignes, manteaux de chefs en plumes, en soie, en coton et en tapas richement coloriés, tout se trouve là placé avec méthode, et on peut venir dans cette vaste salle étudier et approfondir l'histoire première de ces peuples autrefois si indépendants, aujourd'hui soumis aux lois d'une des plus faibles nations européennes.

Mais comme toute extase pèse, comme toute admiration fatigue, je m'éloignai sans trop de regret de ce belliqueux musée, et je repris le chemin de la rade où se fesaient déjà les préparatifs de notre départ.

Je devrais peut-être vous parler encore ici des maladies épidémiques qui désolent ces contrées; je ne veux pas rembrunir le tableau que je viens de dévoiler à vos yeux, et je me hâte d'ajouter que le typhus et la dissenterie sont plus rarement aujourd'hui que par le passé les hôtes dévorateurs de Batavia.

4

SYNGAPOUR.

— Juin 1839. —

Cinq à six jours de traversée doivent nous porter à Syngapour, créé par les Anglais sur la pointe de Malacca.

Belles terres, belle mer, navigation amie où le péril n'est nulle part, où la distraction est partout. Les fortes chaleurs du jour brûlent le pont, mais les brises du soir et de la nuit nous rendent nos forces à demi-épuisées ; et, au total, j'aime bien mieux les courses sous l'équateur que les aventureuses trouées des glaces Australes.

Chaque nuit, ou presque chaque nuit, nous sommes forcés de mouiller, car les fonds sont hauts dans tous

ces parages, et la prudence veut qu'on ne coure qu'à petites voiles.

Nous passons à faible distance de l'île de Banca, célèbre par la richesse de ses minéraux et les immenses produits qu'en retirent l'industrie et le commerce. Cette île peut avoir vingt à trente lieues de long; elle se dessine osseuse, variée, pittoresque et tapissée d'une vigoureuse végétation usurpant même les crêtes les plus élancées. Quand on songe à ces immenses richesses que nous visitons depuis quelque temps, et qu'on y voit encore si pauvrement exploitées, on se demande si l'Europe est assoupie et si l'industrie a perdu son prestige. La paresse serait-elle donc un plus redoutable champion que l'avarice? et ne serions-nous vaincus que par ce qui ne peut pas combattre?

C'est un sepectacle assez curieux que celui qui frappe en ce moment nos regards: d'un côté, à notre droite, est une grande chaîne de hautes montagnes appartenant à l'île des Métaux et se dressant la dominatrice de l'Océan, tandis que, à gauche, s'élève modestement Sumatra qui montre à peine quelques plaines régulières au-dessus des flots. Au reste, je n'ai pas besoin de vous dire que, du côté opposé à celui que nous longeons, cette dernière terre offre aussi d'imposants plateaux à l'œil du voyageur, et que l'île, l'une des plus vastes du globe, a aussi sa grave majesté.

Salut à Syngapour où nous laissons tomber l'ancre au milieu d'un grand nornbre de navires de toutes les nations. La rade est belle, spacieuse, protectrice. Ici, jamais, ou presque jamais, l'ouragan qui broie, le

typhon qui fait voler à l'air navires et matelots ; tout est calme, presque silencieux sur les flots et sur la terre ; ce sera sans doute encore pour nous une de ces heureuses relâches sur lesquelles nos vieux souvenirs se reposeront avec le plus d'amour.

Les Anglais qui n'ont, comme vous le savez, nulle jalousie contre aucun de nos établissements dans l'Inde, se sont pourtant alarmés des richesses de Batavia, et ont voulu lui donner une dangereuse rivale. Ce peuple, tout noble, tout généreux, a pensé que deux vastes ports pourraient, sans se nuire, recevoir les navires voyageurs de toutes les nations ; peu lui importait sans doute que Java fût le dépôt immense des trésors des deux mondes ; mais par esprit d'égalité, il a dressé là, presqu'en face du comptoir hollandais, un comptoir britannique dont il espère tirer de grands avantages. Toutefois, il pourrait avoir mal fait son compte, car Batavia le domine, l'écrase toujours, et Syngapour n'est que l'humble vassale de sa voisine.

Voyez pourtant ! La cité est grande, elle compte déjà de 20 à 25 mille habitants. Ces vastes maisons sont de petits palais avec péristyles et terrasses, propres, élégants, coquets, entourés de plantations et de jardins délicieux ; et la vie glisse au milieu de tout cela dans une somnolence qui ferait envie au plus endolori lazzarone de Naples.

Anglais et Chinois semblent vivre ici en fort bonne intelligence. Les premiers commandent, les seconds obéissent et trompent ; tout est au mieux. Après cela, les petits vases en porcelaine, les éventails en bois de

sandal, les boîtes et boules d'ivoire artistement ciselées, quelques soieries, les laques, le thé, l'encre et le bleu remplissent les magasins chinois sans enrichir les marchands, car tous les objets ici sont d'une qualité inférieure à ceux exposés aux ventes de Batavia.

Vous seriez surpris de la variété des costumes, et surtout de celle des physionomies qui passent devant vous dans les rues ou sur les places publiques. Des hommes blonds et grands, ce sont les Anglais; d'autres, jaunes et trapus, ce sont les magots; vous voyez aussi des hommes cuivrés, robustes, énergiques, ce sont les Malais; et vous remarquez auprès d'eux des gens noirs comme le Mozambique, à cheveux longs et soyeux, ayant tout-à-fait les traits européens: la population de Syngapour est une sorte d'arlequinade.

Les usages y sont ceux de l'Indoustan. Dès que vous arrivez, et avant même que vous soyez installé, un homme se présente à vous; c'est un *Daubachi*, c'est-à-dire un domestique qui commande à d'autres domestiques; vous faites prix 2 francs par jour, c'est le taux ordinaire, et dès que vous êtes d'accord, le daubachi vous donne des serviteurs, celui-ci pour faire vos commissions, celui-là pour blanchir votre linge, le troisième pour les autres détails du ménage; libre à vous de vous croire un grand seigneur, surtout si vous pouvez encore dépenser une piastre pour une voiture.

Je me suis souvent estimé heureux de trouver, dans mes courses, des guides qui se changeaient bientôt en

amis, qui me pilotaient dans mes recherches et qui m'aidaient de leur séjour dans le pays pour mes études de naturaliste. Ici, le même privilége m'a été accordé; j'ai trouvé un confrère, homme de bonnes manières et de savoir, qui se prêta de la meilleure grâce à m'être utile; l'expérience du docteur Ledieu, notre compatriote, m'a facilité plusieurs courses pleines d'intérêt.

J'allai visiter, à ses côtés, une colline éloignée de trois lieues de Syngapour; nous eûmes bientôt franchi cette distance, car la route est très belle, et nous la fîmes en voiture; arrivés au sommet, nous pûmes jouir d'un panorama magnifique dont nos yeux ne pouvaient se rassasier.

C'était la presqu'île de Malacca, se déployant dans toute son étendue avec ses grands végétaux si variés et si puissants; c'était un horizon sans bornes où le ciel se confondait avec les flots azurés; c'était un nombre immense de petits îlots, pour ainsi dire échelonnés autour de la grande terre, pareils à de gigantesques baleines immobiles au milieu de l'Océan. Peu de tableaux au monde peuvent rivaliser avec celui qui me tenait cloué sur cette colline, qu'un large soleil embrâsait de tous ses rayons verticaux; je dominais la pointe la plus orientale de cette Asie à la civilisation stationnaire, et la ville nouvelle où se développent les germes d'une régénération prochaine.

Au milieu d'un groupe de maisons-palais se distinguait, à la longue-vue, un petit édifice surmonté d'une simple croix; plus tard mon cicerone me dit l'origine de cette église; je vous ferai part de ses con-

fidences, et vous jugerez vous-même si l'on ne peut y voir déjà les fondations d'une cathédrale florissante.

Dans leur prévoyante activité, les Anglais bâtissent, en ce moment, sur ce plateau, un vaste hôpital, dans lequel les dyssenteriques et les convalescents de fièvres pernicieuses, trouveront à coup sûr un puissant auxiliaire contre le mal qui les dévore.

Le nom de cette colline est *Bouguet-Tima.* Elle a environ trois cents mètres de haut, et occupe le centre d'une vaste plaine couverte d'une riche végétation; à ses pieds est une cachouerie d'un bon rapport, et l'on sait que le cachou est une branche importante du commerce de la colonie. Tout le long de la route, à droite et à gauche, je voyais déraciner les grands arbres et défricher le terrain pour planter des caféiers et des cannes à sucre. Mon confrère Ledieu, me montrant l'emplacement de son habitation naissante, me dit: « Jusqu'à présent Syngapour n'était qu'une ville d'entrepôt, et le commerce y languit malgré la franchise du port; nous espérons donner une nouvelle activité à son industrie, et lui faire acquérir l'importance qui lui est promise par son heureuse situation, en développant la fécondité du sol, en demandant à la terre les richesses qui appellent en rade les navires spéculateurs. Sachant cela, le gouvernement anglais n'exige aucune rétribution en échange des concessions de domaines, et j'en ai profité, car la fortune attend les planteurs les plus actifs. »

Mais deux fléaux désolent ce pays: des nuées de singes dévorent les légumes et les fruits; des tigres

visiteurs viennent s'y abreuver de sang humain ; il ne se passe guère de semaine qu'on n'ait quelque perte à déplorer ; aussi, avant de nous aventurer sur les flancs du *Bouguet-Tima*, mon compagnon me recommanda-t-il de glisser deux balles dans mon fusil.

Au retour, j'étais encore assourdi par les cris des singes, mais j'appris que le tigre préférait s'attaquer aux chairs nues, et qu'il ne prenait guère ses victimes que parmi les Indiens. Merci, ô mon habit !

Cependant je ne pouvais abuser des bontés de mon compatriote, et je partis seul pour une excursion en rade ; j'allai visiter un îlot appelé *Ile du Gouvernement*, dominé par des mâts au haut desquels flottaient les pavillons annonçant l'arrivée des navires.

La course se fit dans un bateau du pays, mené par trois petits Malais fort intelligents et très actifs. En une heure, j'atteignis le but du voyage et je me trouvai bientôt comme enfermé dans un assez grand nombre de maisons bâties sur pilotis, et dans lesquelles on ne monte qu'à l'aide d'une échelle en corde.

Auprès de ces maisons vivent aussi, dans des barques spacieuses, des ménages entiers de pêcheurs malais, n'allant presque jamais à terre et laissant glisser leur monotone existence comme de véritables amphibies.

Je passai toute la journée dans mon bateau, allant d'une côte à l'autre, et je dois dire, à la honte de nos gastronomes européens, que pendant douze heures mes bateliers ne mangèrent pas un seul morceau, et ne burent pas même une goutte d'eau, quoique la

chaleur fût excessive. Il faut bien dire ces choses-là quand on veut être historien fidèle et qu'on étudie les hommes dans tous les détails de leur vie intime; ils gardèrent pour le soir les débris de mon déjeuner que je les forçai d'accepter.

Dans un des villages voisins de la côte, une fête avait lieu, et je n'eus garde de manquer l'occasion qui m'était offerte. J'aime à voir le peuple, surtout dans ses joies; mais, hélas! je dois le dire, les heures de calme et de bonheur sont rares dans toutes les parties du monde, et c'est parce que je ne l'ignore pas, que je me jette avec abandon au milieu des amusements qui effacent, pour quelques instants du moins, les souvenirs des amertumes vieilles ou récentes.

Une foule immense était réunie sous une espèce de hangar, et semblait attendre avec impatience l'arrivée du personnage qui devait égayer la scène. Le goumgoum, orchestre favori de tous ces archipels, résonnait depuis quelques temps, et l'héroïne ne paraissait pas encore.

La voilà pourtant!... C'était une jeune fille de quinze à seize ans au plus, couverte seulement du *cahen-sahori* attaché à la hanche et descendant jusqu'aux genoux; elle était jolie, bien faite, gracieuse. De son épaule droite partait une sorte d'écharpe qui allait s'attacher symétriquement sous le sein gauche, et laissait flotter un de ses bouts au vent; des rondelles en grand nombre ornaient ses bras, et vous voyiez, au milieu de ses cheveux lisses, noirs et relevés à la chinoise, courir et papillonner des banderoles de diver-



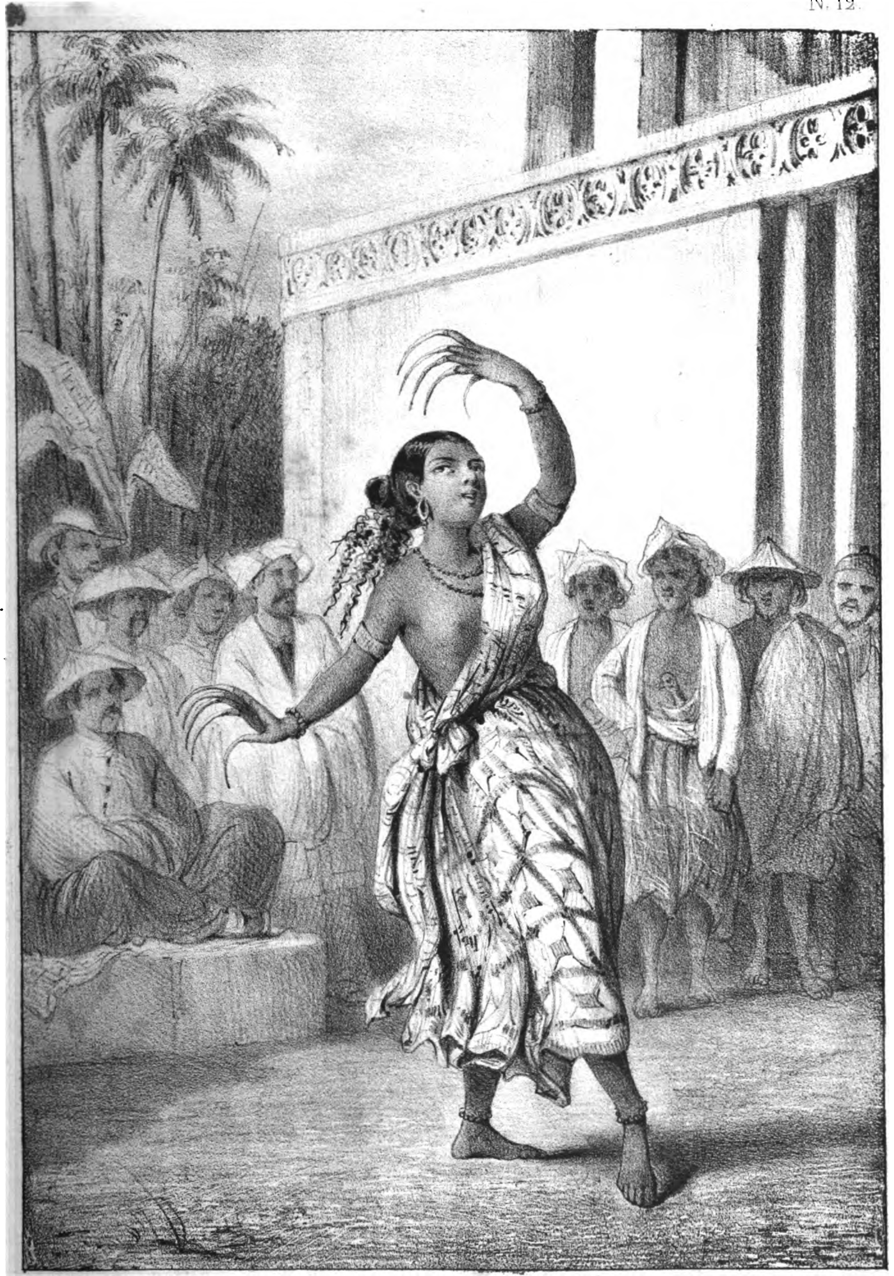
DANSEUSE DE SYNCAPOUR

Presqu'île de Malaca

[illegible] choses-là [illegible] étudie les [illegible] ils gar- [illegible] que je [illegible]

[illegible] avait [illegible] m'était [illegible] joies; [illegible]

N° 12.



Emy d'après E. Le Guillou.

Lith. Régo Fils et Cie r. Richer 7.

DANSEUSE DE SYNGAPORE.

Presqu'Ile de Malaca.

ses couleurs ; sa gorge était couverte par son écharpe flottante, mais son col, ses bras et ses jambes étaient absolument nus, puisque les bracelets et les colliers les voilaient à peine ; et, chose étrange, ses doigts étaient couverts d'une sorte de gants de peau terminés par des pointes en métal, longues, aiguës, courbées, imitant à merveille ces images fantasmagoriques étalées chez les marchands de joujoux et appelés diablotins.

La jeune fille parle par saccade, tandis que le goumgoum fait silence; les spectateurs écoutent avec une singulière attention, et moi, qui étudiais leur physionomie, je compris qu'on représentait devant eux un drame plein d'intérêt.

Cependant, la comédie se jouait encore; depuis quelques minutes, la jeune fille s'était retirée dans un coin du cirque, quand l'un des spectateurs, jeune homme d'une vingtaine d'années, envahit la scène et commença un discours dont je ne me suis pas chargé de vous donner la traduction. Cela fait, les spectateurs accroupis répétèrent les dernières phrases de l'histrion improvisé, et après que le hurlement eut cessé, la jeune fille reprit audacieusement son poste, renvoya les interlocuteurs et occupa seule l'attention générale.

Elle parut donner des ordres, imposer des lois; à sa voix, en effet, on garda l'immobilité, et l'on admira sans restriction les poses plus qu'équivoques, le sourire provocateur, les grimaces et les contorsions de

cette pauvre enfant qui était peut-être la Mars ou la Rachel de Syngapour.

Une heure après, tout était dit et fait; je repris le chemin déjà parcouru, et je rentrai dans la ville presque côte à côte avec une pirogue mise en mouvement par une pagaye à double pelle, au moyen de laquelle on agissait à droite et à gauche, sans que l'embarcation fît le moindre embardé. L'industrie se fait jour chez tous les peuples dans les moindres détails de la vie.

Les Européens de Syngapour sont presque tous négociants; ils se réunissent en famille pour tuer les heures du repos, et ne se fréquentent guère qu'entre nationaux; ils forment autant de petits clubs particuliers, anglais, portugais, américains; l'un d'eux, M. Balestrier, d'origine française, consul des États-Unis, nous accueillit avec beaucoup de politesse; il avait reçu de l'empereur de Chine une caisse de ce thé spécialement réservé à la table céleste, et il nous pria de participer à ce cadeau, que nous avons fait apprécier depuis par plusieurs gourmets de notre connaissance.

Mais, de toutes les personnes que je rencontrai dans cette colonie *polyglotte*, celles qui attirèrent le plus mes sympathies furent mon confrère Ledieu, dont je vous ai parlé, et un bon prêtre français que j'appelais toujours monseigneur, bien que sa modestie voulût s'y opposer; M. de Corvezi, évêque de Bide (*in partibus*), membre de la société des missions étrangères; il est des institutions qui imposent le respect, il est des hommes qui commandent l'affection.

M. de Corvezi est en même temps curé et évêque,

et son coopérateur est Chinois. Vous ne sauriez croire le bien qu'il a déjà produit, et l'amour que lui portent toutes les classes et toutes les castes d'habitants. Aussi a-t-il trouvé des offrandes généreuses lorsqu'il s'est agi de la construction de son église.

Il avait fort peu de néophytes, pas de temple.... Qu'a-t-il fait? Il s'est adressé avec confiance aux sectaires des autres religions, et, chose merveilleuse, chose incompréhensible pour quiconque connaît l'intolérance des peuples asiatiques, il a reçu l'obole du Malais, de l'Arabe et même du Chinois. Cela présage-t-il qu'un jour viendra où la même religion réunira toutes ces familles éparses? Ainsi soit-il.

5

ARCHIPEL SOULOU.

Mœurs. — Usages. — Détails.

Le climat dévorateur des Moluques et des Archipels voisins s'est rudement fait sentir à bord des corvettes; un grand nombre de nos hommes sont malades; la dyssenterie et les fièvres pernicieuses se promènent dans le faux-pont, et j'ai besoin de toute mon activité pour résister aux fatigues d'un travail sans relâche, et aux inquiétudes qui me poursuivent. Cependant, ce n'est pas sans un vif sentiment de plaisir que je vois se dresser devant moi Bornéo l'indomptée; l'aspect d'une végétation vigoureuse peut venir en aide à mes soins et à ma sollicitude.

Je me suis trompé; Sambas n'offre pas de res-

sources; nous apprenons qu'on n'y prendra aucune espèce de vivre, et la douleur se couche toujours dans les cadres suspendus.

Sambas, à l'embouchure de laquelle nous mouillons, est une magnifique rivière que les navires peuvent remonter à une assez grande hauteur. Sur ses bords, à environ quinze lieues de la mer, les Hollandais ont élevé un fortin, protecteur de leur vie; l'avenir peut-être lui réserve de grandes destinées. Non loin de là, à Montradok, les Chinois ont fondé un beau comptoir, nous pourrions dire, une véritable puissance continentale, où ils exploitent, avec un grand profit, les mines d'or et d'argent si abondantes dans le pays.

Au surplus cette île, l'une des plus étendues du globe, a droit à des détails plus positifs, à des investigations plus rigoureuses, et plus tard je m'acquitterai dignement de ce que je dois à cette grande reine de l'océan Indien.

Notre mouillage n'a pas été long; nous sommes partis sans rencontrer un seul naturel vingt-quatre heures après avoir laissé tomber l'ancre, et je regrettai que mon rigoureux devoir me retînt à bord auprès de mes malades qui avaient plus besoin de mes soins que je n'avais encore soif de découvertes. Du reste toujours la même richesse du sol; toujours la même variété dans les grands végétaux qui pèsent sur l'île mystérieuse, toujours le même silence dans ses éternelles solitudes.

Les pluies incessantes nous accompagnaient depuis

quelques temps ; presque toujours sans vent, presque toujours sans brise, mais quelquefois aussi avec des rafales carabinées. Dans cette traversée, un effroyable ouragan est venu nous saisir, et nous avons passé une nuit entière dans de vives inquiétudes. La monotonie du bonheur énerve et glace les sens ; les commotions électriques les réveillent ; je me plais aux contrastes.

Comme nous longions à petite distance les côtes de Bornéo, nous pouvions en étudier de temps à autre l'imposante majesté. Elles s'étendent presque toujours basses et régulières, mais dans l'intérieur se dessinent des sommets impérieux, qu'on peut voir à plus de quarante lieues de distance. Il y a là peut-être assez de trésors pour acheter l'Europe.

Décidément nous sommes en guerre avec les airs et les flots ; les tempêtes se succèdent avec une rapidité désolante ; l'alerte réveille incessamment l'équipage en haleine. Aujourd'hui 16 juillet, une tempête nous fait tournoyer, demain le calme nous saisit et le surlendemain une nouvelle tempête nous prend de l'arrière, et nous pousse énergiquement vers l'archipel Soulou ; c'est en mer surtout que l'homme se montre dans toute sa puissance.

Voici ce rigide archipel peuplé de pirates. Vous êtes sûr en relâchant là, là et là, de trouver des cœurs indomptés, des êtres farouches, cruels, d'implacables ennemis de tous les peuples. Les Abruzzes ont leurs bandits, la Catalogne et la Sierra-Morena leurs miquelets et leurs contrebandiers ; les côtes africaines et l'archipel ionien, leurs pirates et leurs corsaires ; Soulou

ses écumeurs de mer plus redoutables encore : Soulou est Alger avant notre conquête.

Nous mouillâmes dans une rade assez passable à deux encâblures de terre ; l'île principale a donné son nom à l'archipel Soulou ; Bewan est la résidence du sultan et d'une demi-douzaine de grands officiers nommés dans le pays Datous.

Le chef suprême comprend sa mission ; il en use, il n'en abuse pas ; ses agiles embarcations fondent avec la rapidité de l'aigle sur les navires marchands à sa portée, il s'en empare, les dépouille, les échoue, et l'équipage est captif ; mais je me hâte d'ajouter que les matelots esclaves sont traités avec douceur s'ils ne tentent point de prendre la fuite.

Un canot déborde et on annonce notre visite au sultan. Dans le but de lui rendre hommage, et, pour assurer dans l'avenir un commerce facile entre les Soulouotes et les Français, le commandant des deux corvettes fait descendre les États-Majors en grande tenue et une partie de ses équipages en armes ; il veut par-là prouver au chef suprême le cas qu'il fait de sa puissance, et arrivés sur la plage, nous nous acheminons avec calme vers le Dalem.

L'embarras du sultan se peignit sur tous ses traits ; il ne répondait qu'avec défiance à nos témoignages d'affection ; il examinait nos présents d'un air distrait et remarquant une grande effervescence parmi ses sujets, il nous pria de nous rembarquer au plus vite. Sa volonté nous était traduite par un interprète espagnol établi depuis long-temps dans le pays, mais comme en définitive nos cadeaux avaient été accep-

tés, nous ne comprenions pas l'insistance du Roi. Alors seulement nous apprîmes qu'un navire hollandais avait été pillé par ces forbans, et que le peuple, qui confondait le pavillon de Hollande avec le pavillon français, pensait qu'on venait lui déclarer la guerre. Loin de fuir, chaque homme était à son poste armé de crish, de fusils ou de lances, et prêt à défendre son pays au dépens de sa vie; on les voyait tous sur une immense esplanade délibérant sur les moyens d'attaque ou de défense, et disposés à nous bien recevoir.

Dans l'appartement du prince étaient une certaine quantité de gens armés, et il nous fut aisé de nous apercevoir de leur défiance et de leurs dispositions hostiles; aussi le Sultan était-il de plus en plus dans la résolution de nous faire partir, et les datous, satisfaits de notre déférence vinrent nous accompagner jusqu'à nos chaloupes.

Puisqu'il est impossible de tenter la plus petite promenade dans la ville, je vais vous parler de son aspect extérieur.

Et d'abord l'embarcadère, vers lequel on nous pousse si brusquement, est d'un pittoresque bien digne d'attirer la curiosité. La laisse de la marée étant fort étendue, les Soulouotes ont construit, au-devant de leur rivage, plusieurs petits ponts étroits en planches, soutenus sur des pieux, qui se prolongent à certaine distance dans la mer; ces ponts communiquent entre eux, et deviennent, par la suite, de vraies rues ou des quais, car dans le même allignement s'élèvent des maisons sur pilotis.

Puis, sur la terre ferme on aperçoit, à la limite qu'atteignent les vagues, une ligne de fortifications, un rempart formé de terrasses retenues par des madriers, avec des embrâsures de canons donnant sur la rade.

Comme vous le voyez, la ville capitale des Soulouotes est défendue aussi bien par la nature que par toutes les ressources de l'art, et l'aspect belliqueux qu'ils prirent à notre approche indique qu'ils sont toujours prêts à repousser l'invasion par la force.

Mais c'était une conquête toute pacifique que nous étions venus tenter; M. d'Urville pensait qu'un traité de commerce avec ce repaire de brigands pourrait devenir utile à la France. Le but était louable sans doute, mais le succès ne répondit pas à notre attente; nous en fûmes pour nos frais et nos avances de négociations; nous fîmes au Sultan quelques cadeaux d'étoffe rouge et bleue, et d'armes qu'il reçut avec une grâce particulière, quand il vit qu'il ne s'agissait pas d'autre chose que de recevoir; il ne nous donna rien en échange; peut-être pensa-t-il que c'était un tribut que nous venions apporter à sa grandeur : la vanité est reine du monde.

Le résultat de nos bons procédés et de nos cadeaux fut en raison inverse des avantages qu'ils devaient naturellement nous procurer. Le peuple y vit un acte de faiblesse et peut-être aussi de ruse; il pouvait penser que nous voulions le surprendre dans sa confiance et il se mit sur ses gardes.

D'un autre côté, les datous plus généreux nous rendaient toute justice, mais il ne cessèrent de nous inviter à ne point quitter le bord. Ils savent, eux, combien le Soulouote est cruel alors que sa colère lui monte au front, alors qu'il croit avoir un vol à commettre, une vengeance à exercer, un outrage à punir.

Nous trouvâmes en rade un navire espagnol, *la Minerva*, de Manille, dont le capitaine, don Manuel Antonio Gomez, nous donna sur le pays les indications les plus utiles. Il ne descendait jamais à terre; son équipage veillait constamment en armes, et jamais la nuit il ne laissait accoster de pirogue. Quand son second entamait des affaires de négoce, à peine touchait-il la plage, et consentait-il à traiter avec quelques hommes qu'il appelait à lui. Bien que les datous aient toute puissance sur le peuple, ils ne manquent pas de prendre contre lui de grandes précautions; pour un étranger, il est nécessaire de se faire toujours escorter par un de ces chefs, car sans cette assistance sa vie court à chaque instant de grands dangers.

Le commerce des Soulou consiste en tripan, sorte de poissons gélatineux fort estimés des Chinois : en coquilles de nacre, en perles, cire, huile de coco et nids d'hirondelle, mets favori du peuple jaune.

Cependant nous avions besoin de vivres frais, et pour nous en procurer, sans exposer les hommes de l'équipage, nous allâmes chez le datou de la marine dont la maison était bâtie sur pilotis.

Là encore, ce chef plein d'attentions courtoises

nous exhorta à ne pas descendre, nous disant qu'il ne répondait point des malheurs qui pouvaient nous arriver, si notre curiosité nous poussait à quitter le rivage, et nous comprîmes en effet que le séjour du bord nous était seul permis.

Mais je ne suis pas de ceux qui écoutent avec docilité les conseils de la prudence et je vois quand je veux voir. Aussi, sans me soucier le moins du monde des avertissements du datôu notre ami, j'abandonnai la chaloupe; je franchis audacieusement le mur d'enceinte et je me trouvai sur une esplanade environnée de maisons. Je vis arriver à moi un cavalier monté sur un magnifique cheval, et je le priai le plus poliment possible de me céder sa place. Ce cavalier avait tout à fait bonne mine, l'air franc et ouvert; ma demande parut le surprendre quelque peu, mais il se ravisa et me dit en espagnol que si je voulais le suivre à son habitation de campagne, il satisferait volontiers mes désirs; j'acceptai.

Cependant avant de repartir pour chez lui, il me dit que des devoirs l'appelaient chez le datou de la marine, et je profitai de la circonstance pour recruter un compagnon d'aventure. Mon ami Lafont accepta l'offre que je lui en fis et nous voilà tous les deux cheminant seuls avec le datou qui nous avait offert l'hospitalité.

L'habitation de ce chef est grande, carrée, toute construite en bois, élevée sur pilotis et fortifiée à la fois par l'art et par la nature; elle domine les lieux environnants et elle se trouve protégée par des mares pro-

fondes où pataugent les buffles, et par un large fossé qu'on ne franchit qu'à l'aide de ponts en bois fort élevés.

Un luxe assez confortable fut étalé à nos regards; le datou possédait des meubles d'une certaine élégance, et des porcelaines de Chine d'un goût exquis. Il nous fit servir du chocolat, des œufs, du lait et quelques fruits : nous n'en demandions pas davantage, car nous avions hâte de visiter la campagne qui se déroulait à nos yeux belle et florissante.

A cet effet de beaux chevaux nous furent offerts, et nous partîmes pleins d'ardeur oubliant les périls dont on nous avait menacés. Ce qui sauve, ici comme partout, c'est presque toujours la confiance.

Les propriétés de notre amphytrion étaient une véritable fortune; ils nous les fit parcourir avec orgueil, et il nous apprit que lui et les datous de la ville et de la marine se montraient d'accord par les lois et par les usages pour un partage égal dans les prises qui se fesaient. Il se plaisait beaucoup dans son île; avait appris depuis long-temps la langue espagnole qu'il parlait correctement et il ne voyait pas pour lui de patrie au-delà de son horizon.

Dès que notre curiosité fut satisfaite, c'est-à-dire, dès que nous eûmes visité d'assez riches plantations, nous tournâmes bride et rentrâmes dans la ville. Là le peuple nous entoura avec une ardente curiosité, et quand on eut appris que j'étais médécin on me présenta divers malades, dont plusieurs atteints de la bizarre infirmité désignée chez nous sous le nom de *bec de lièvre*, et l'on me pria de les guérir. Je fis à

l'instant même l'opération à l'un d'eux dans la maison du datou Taël, notre protecteur; et comme il paraît que j'eus le bonheur de l'exécuter avec une sorte de dextérité, je m'attirai la confiance des spectateurs; je me vis bientôt l'objet de la vénération générale.

Taël était un homme de vingt-cinq à trente ans, d'une nature privilégiée, mais que l'usage immodéré de l'opium abrutissait en certains moments jusqu'à l'idiotisme. Il voulut nous retenir à dîner; nous acceptâmes sans façon et il nous fit servir des mets bien préparés ma foi, tels que poisson, volaille et différentes friandises venues sans doute des Philippines.

Pendant le repas une musique harmonieuse composée d'une flûte, d'un violon, d'une mandoline et d'une voix de ténor d'une justesse extrême, se fit entendre par intervalle: on joua des boléros, des fandangos, des cegadillas, et je me rappelai involontairement ces musiciens cosmopolites qui viennent à Paris chez les restaurateurs du troisième ordre faire oublier l'indélicatesse des mets et l'âcreté des vins. Au total ce fut presque un festin d'Europe.

Par une politesse poussée jusqu'à l'impuissance, le datou nous proposa de passer la nuit dans sa demeure. Lafont et moi nous acceptâmes avec empressement, mais avant de nous livrer au repos nous essayâmes une nouvelle incursion. Dans cette course assez aventureuse nous ne rencontrâmes que très peu d'hommes, tous bien armés et quelques femmes d'une beauté et d'une propreté fort équivoques.

Nous traversâmes le marché; ça et là encore dans les groupes nous remarquâmes quelques Chinois, et, nous étant dirigés vers leur quartier, nous les vîmes parfaitement installés dans une des plus belles rues de la ville, dominant la mer et recevant de première main la brise rafraîchissante.

Dès que notre curiosité fut satisfaite, la nuit se fesant noire, nous revînmes chez le datou, pour répondre à son invitation; mais nous trouvâmes la porte close et quelqu'instantes que fussent nos prières on ne voulut pas nous ouvrir.

Nous apprîmes plus tard que la religion du pays, née sans doute de la défiance, ne permettait à aucun étranger de passer la nuit dans la ville; le datou ne voulut point donner l'exemple de la désobéissance, et lorsque arrivés sur le rivage pour retourner à bord nous cherchions notre embarcation, le *majordome* du datou Taël nous conduisit à une pirogue qu'il avait fait préparer pour nous, et nous dit que nous n'avions plus que des ordres à donner.

Cette prévoyance flatta notre vanité, nous partîmes pagayés par les marins de Soulou, et nous arrivâmes à bord où l'on était déjà inquiet de notre absence.

Comme je ne dois plus vous parler du datou de la marine, quelques mots encore me sont permis pour vous apprendre que les habitudes de ce chef sont tout à fait asiatiques, qu'il passe les cinq sixièmes de sa vie à fumer de l'opium, et que mollement étendu sur

de riches tapis posés sur une estrade isolée, et gardé sans cesse par des hommes armés, il semble prendre plaisir dans de coupables excès à abréger une existence qui pourrait être longue et florissante.

Ses coffres sont pleins de belles armes, de riches étoffes, de bijoux, de pierreries, où je voyais des empreintes de blason; il étalait à nos regards des marchandises précieuses qu'il n'avait pas toujours obtenues par voie d'échange.

Jago, son majordome, était un vieux Castillan blanchi dans la servitude; les musiciens dont je vous ai parlé étaient des Tagals enlevés presque dans les rues de Cavite; peut-être, dans tous ces esclaves, y avait-il des échappés des prisons de Manille.... et j'appris que le harem de Taël renfermait des filles de sang espagnol; quelle honte!

6

SOULOU.

Aspect général de l'archipel.

Cinq ou six îles ou îlots dont la principale est celle que nous venons de quitter, une ville de 3,000 habitants au plus, des campagnes où les naturels se réunissent, des bourgades de peu d'importance, d'autres petits établissements semés sur les terres voisines, pareilles à des nids de vautours, et d'où s'échappent, ardents à la rapine, des hommes indomptés, féroces, sanguinaires; voilà ce que l'Europe civilisée permet avec tant d'insouciance, voilà ce qui fait trembler dans ces parages les capitaines de toutes les nations.

Alger a été pendant des siècles la terreur de la Méditerranée, les puissants monarques qui avaient sous

leurs mains de formidables escadres, souffraient que leur pavillon fût insulté, leurs navires marchands enlevés, leurs enfants conduits en esclavage. Tout cela est une logique difficile à comprendre pour quiconque a du cœur, pour tout homme qui sait que le premier devoir des gouvernements est la protection des sujets.

Ici, nul navire anglais, américain, espagnol ni hollandais n'a droit de poursuivre sa route ou de se reposer sur ses ancres, sans que tout l'équipage aux aguets veille bien si des pirogues abordent, si des hommes armés viennent l'assaillir. Je vous l'ai dit, je crois, le Soulouote est hypocrite et fort en même temps; s'il s'approche de vous, c'est une menace de mort, s'il vous parle c'est un arrêt fatal.

Dès que le pillage lui est promis sans trop de danger, soyez sûr que le pillage aura lieu. Que fait-il de ses riches prises? Il les entasse dans des coffres solides, il les parque dans ses demeures fortifiées; et plus tard, quand vient l'occasion, il les échange contre de nouvelles denrées, contre de nouvelles étoffes, contre de nouveaux besoins. Le Soulouote comprend la vie de pirate comme le citoyen de Fez, d'Alger et de Maroc.

Voyez pourtant, Syngapour est là sous la domination britannique; Batavia est là sous le pavillon hollandais; des navires trafiquant des deux peuples sont attendus à époque fixe, grâce aux régulières moussons de ces climats... Hélas! les flots sont muets, muet aussi est l'équipage fait esclave, rien ne paraît à l'horizon, nulle carène attendue ne vient se reposer dans le port d'où l'armateur a fait partir ses richesses... Manille

aussi cette riche colonie espagnole qui peut rivaliser avec les plus beaux établissements du monde, attend comme Batavia et Syngapour ses vaisseaux et ses hommes; mais les Soulouotes ont eu l'œil ouvert sur les cargaisons, et les trois colonies insouciantes ne vont pas interroger les îles de lave où elles ont vu disparaître leurs fortunes et leur dignité.

Cependant il arrive parfois qu'un peu de généreuse honte se fasse jour à travers tant d'humiliation. Un navire bien armé se présente devant Soulou; il s'embosse, il menace, il ouvre ses sabords... on parlemente. Le sultan qui est noble et débonnaire lui rendra les esclaves moyennant échange; il se dira, si vous le voulez, votre tributaire, et demain le sillage de votre navire ne sera point effacé que déjà de nouvelles rapines auront eu lieu, de nouveaux massacres auront rougi ces mers; vive la civilisation! Ici l'astuce est compagne de la force; mais le Soulouote invoque d'abord la première; le crish, la lance et le canon ne viennent qu'en seconde ligne.

Puisqu'ils volent à main armée, vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'ils fraudent dans leurs échanges de commerce; ainsi ils ne se feront aucun scrupule de se servir de faux poids, d'introduire du gravier et de la terre dans les pains de cire qu'ils vous vendent; ils fabriquent avec beaucoup d'adresse des perles fausses, tellement bien imitées, qu'il faut avoir l'œil exercé du Chinois pour reconnaître la supercherie; ils vont jusqu'à proposer de vils alliages en place de lingots d'or, et quand vous vous apercevez que vous

êtes trompé, retirez-vous, si vous n'êtes en force, car à vos plaintes, à vos protestations ils répondront froidement : « ce qui est fait est fait, » ajoutant l'arrogance à la perfidie. Ne menacez point.... car leurs crish sont aigus, et pour eux l'assassinat n'est pas un crime.

Je pourrais vous citer les navires anglais qui, en 1803 et 1804, ont eu de semblables outrages à supporter; mais ce qu'il y a de plus bizarre dans l'existence de ces hommes d'acier, qu'il faudrait chasser de leur repaire, c'est qu'ils vivent dans une défiance continuelle les uns des autres; les simples particuliers ne font pas la plus légère promenade sans être bien armés, et les datous ne sortent jamais sans une bonne garde, qu'ils doublent ou triplent selon leur volonté, et en cas de besoin au bruit du tambour; la nuit venue, sous nul prétexte aucune porte de chef ne s'ouvre à la prière ou à la menace. Dans les gorges de l'Indoustan, dans les forêts africaines, dans les sables des déserts, les tigres et les lions ne dorment pas autrement; le Soulouote est le lion et le tigre de ces parages.

Et cependant des jours de paix et de calme se lèvent parfois sur ces îles de rapine et de deuil. Si vous parvenez à vaincre la défiance de ces hommes, si vous avez été une fois bien accueilli par eux, qu'ils n'ayent rien à redouter de votre puissance, ou très peu à gagner au vol... Oh! alors, leur commerce est assez facile; ils se montrent bons, joyeux, causeurs; ils aiment à répéter les mots de votre idiôme, ils s'enquièrent avec intérêt de vos mœurs et de vos usages, et ils ne craignent pas de vous traiter de barbares puisque vous n'avez point

de femmes à bord de vos navires et que vos jours glissent sans opium.

En vérité n'ai-je pas été trop sévère dans mon jugement, et ne dois-je pas comparer le Soulouote aux bienveillants naturels d'Hamoa que je regrette toujours?

N'en croyez rien, mes amis; passez, passez vite devant Soulou la farouche, et ne fraternisez avec eux qu'à la longueur d'une épée ou à la distance d'une balle.

Achevons :

Je vous ai dit que j'avais opéré un bec de lièvre; après cette opération je laissai ma trousse chez le datou, et lorsque je revins le soir pour la reprendre, il me fut impossible de faire ouvrir les portes de ce château-fort, car le soleil était déjà couché. Le lendemain matin au petit jour je me présentai de nouveau; le maître dormait encore, les mêmes obstacles se présentèrent; on ne me parla qu'à travers la porte close, et l'on me fit parvenir ma trousse par un vagistas qui s'est à peine entr'ouvert.

J'étais pourtant fort peu redoutable, seul et sans armes au milieu d'une population qui n'aurait fait de moi qu'une bouchée.

Je retournai vers l'embarcadère; les corvettes avaient les huniers en tête des mâts. Je me jetai dans ma chétive pirogue, et vite et vite, j'activai du geste et de la voix le zèle de mes pagayeurs; mais à moitié route, ceux-ci virent le grand foc hissé, une brise bien ronde allait faire enfler les voiles... Ils cessèrent de pagayer, échangèrent quelques paroles, et doublèrent d'activité pour regagner la terre. Alors

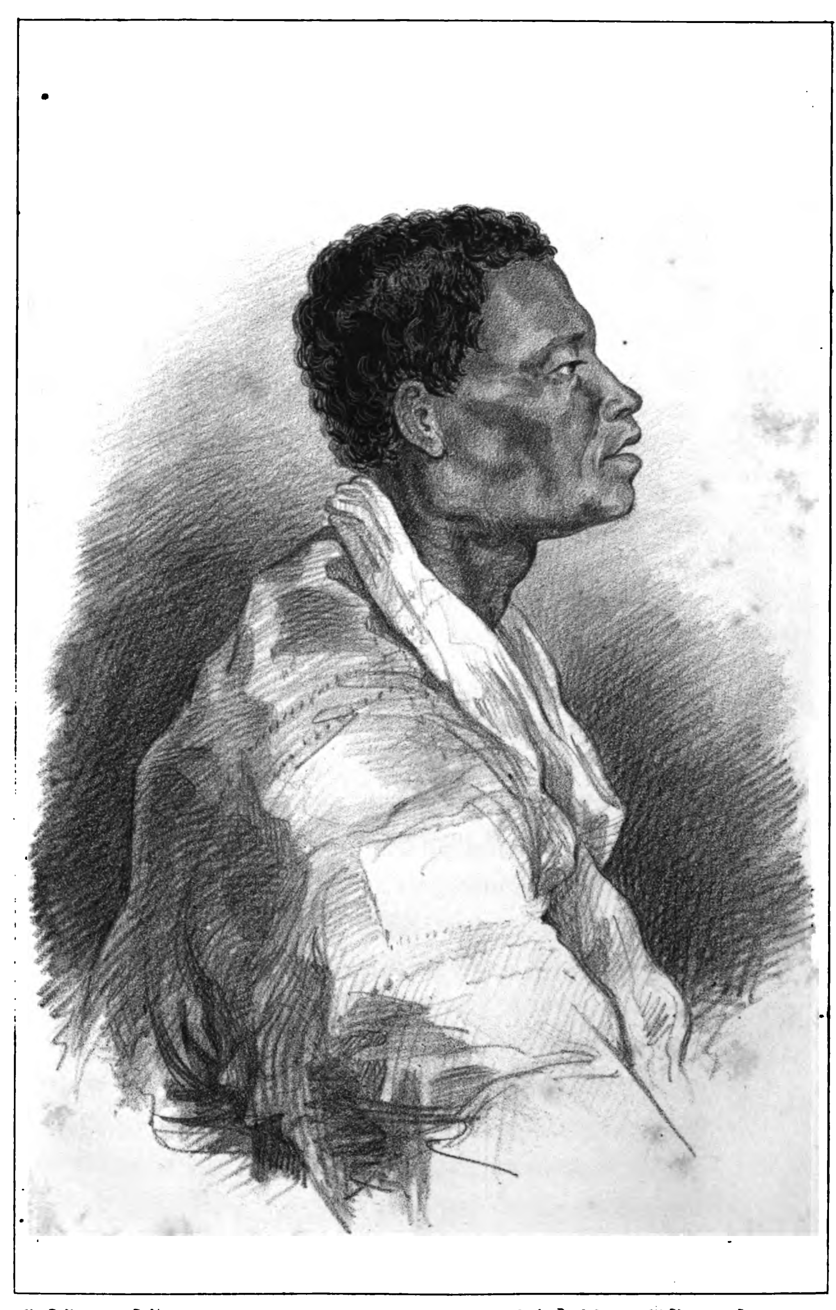
une lutte s'engagea violente entre eux et moi, je réclamai la parole donnée; ils me firent entendre que s'ils venaient près du bord on pourrait les garder, et bon gré, malgré, ils me ramenèrent sur le rivage.

L'un d'eux était mon opéré de la veille; quelle reconnaissance!

Heureusement mes camarades m'aperçurent aux prises avec mes deux coquins; le grand canot armé de dix hommes me fut expédié, et je regagnai la corvette qui avait déjà quitté le mouillage. Je me promis d'être plus circonspect à l'avenir, si je visitais une seconde fois Soulou... mais j'espère bien ne pas me trouver encore en présence de ces hommes dont le souvenir seul pèse sur mon âme.

Adieu à Soulou!

Eh bien non! voici qui me rappellera encore cet archipel dangereux : nous étions sous voiles, les matelots occupés des manœuvres, et nous étudions les bizarreries de la côte... Tout-à-coup un homme, un étranger se montre; c'est un Malais. Ses gestes, ses regards, sa physionomie demandaient grâce, depuis quelques mois il était esclave à Soulou; il avait voulu la liberté au péril de sa vie; il était venu le long du bord la nuit comme un malfaiteur dans une frêle embarcation qu'il avait abandonnée au courant; la sentinelle fit semblant de ne pas l'apercevoir, le pauvre malheureux glissa par les écoutilles, se tint *quoi* entre deux caronnades, essayant de se rendre invisible; ne parlant ni ne soufflant de peur d'éveiller l'attention, mais le jour venu, il fallut bien se montrer... il alla



Ch. Delhomme Delt.

Lith. Paul Petit et Cie Place du Doyenné. 3.

KAKOU ESCLAVE FUGITIF,

(Archipel Soulou.)

[illegible]

[illegible] ... cuent [illegible]

Avant [illegible] malades [illegible] chercher [illegible] mation des symptômes [illegible] de ces [illegible] nous [illegible] à ceux de la maladie.

Quant à moi, sans blâmer personne [illegible] cueilli les enfants fugitifs.



KAKOU ESCLAVE FUGITIF,

(Archipel Soulou.)

droit au lieutenant M. Dubouzet, qui ayant un goût prédominant pour la langue malaise, prit en pitié le pauvre fugitif. On l'emmena; sa joie fut grande, sa reconnaissance aussi, et quelque temps après nous le laissâmes à Samarang; il était là sous le pavillon protecteur de sa nation, il y trouva des compatriotes et des moyens de retour à Makassar son pays natal.

Kakou avait l'intelligence peu développée; il se prêtait à tout, et faisait par sentiment ce que plusieurs auraient fait par calcul.

Avant et après lui d'autres esclaves espagnols ou malais vinrent à nous pour tâcher d'échapper à la domination des Soulouotes, mais le commandant refusa de les garder... car, après tout, en les emmenant, nous aurions manqué aux droits des nations, sinon à ceux de l'humanité.

Quant à moi, sans blâmer personne, j'aurais accueilli les esclaves fugitifs.

7

RÉFLEXIONS.

La grande histoire du monde est pavoisée d'une infinité de petites histoires qui, vraies ou fausses, n'en servent pas moins, à l'aide de la réflexion et de la poésie, à la classification des faits et des idées qui ont taillé les hommes et les mœurs ce qu'ils sont en réalité.

Ce qu'il y a de plus exact, c'est l'échelonnement des vices et des ridicules que les peuples civilisés ont apporté aux pays sauvages et qui s'y sont implantés en despotes. Ce qu'il y a d'incontestable encore, c'est l'ardente lutte qui existe même aujourd'hui entre les vieux usages et les enseignements nouveaux, entre le

commerce et l'industrie, tendant toujours au progrès, et l'insouciance qui tient à rester stationnaire. Croyez-moi, négociants ou explorateurs succomberont un jour; leur courage, leur persévérance, leur enthousiasme soumettront peut être pendant quelque temps les nations ; mais ils se courberont tôt ou tard devant la douceur ou la rigidité du climat, devant l'âpreté ou la richesse du sol.

Que si l'homme a le nécessaire, son intelligence finit toujours par repousser le superflu. Ce qu'il redoute avant tout c'est la fatigue ; et la paresse est son état normal.

C'est principalement dans les climats sur lesquels le soleil darde ses flèches les plus aiguës que le progrès est difficile. Ici la terre est féconde, l'atmosphère embaumée, les eaux poissonneuses, la vie circule à grands flots et se fait jour par tous les pores. On respire, on se sent heureux de tous ces bienfaits semés avec tant de profusion. La mort arrive qu'on est né à peine, et comme il y a plusieurs récoltes en une seule saison, l'existence de la créature suit cette progression rapide, et les rides se posent en souveraines sur les fronts de ving-cinq ans.

Sous les zônes rigides et glacées, un contraste de ces choses logiques a lieu; c'est une nature marâtre en hostilité permanente avec des corps sans cesse souffreteux et raccornis par les rigueurs d'un ciel de cuivre... Le Kamtschatkadal, le Lapon naissent vieux, si je peux ainsi m'exprimer, et chacun de leurs pas dans la vie est un combat contre tout ce qui les entoure. Rien ne leur est donné; il faut qu'ils aillent à la conquête

des habitations qui les abritent, des fourrures qui les couvrent; ils n'ont le temps ni de s'aimer ni de se le dire, ils existent parce que Dieu l'a voulu dans un accès d'humeur capricieuse. Pardon, ô mon Dieu! mais tes mystères sont si impénétrables!

Dans les climats où les saisons sont tranchées, où chaque mois est distinct, où la variété domine, où chaque heure a, pour ainsi parler, ses habitudes et ses besoins, l'homme est plus actif, plus industrieux, ses guerres contre l'atmosphère il peut les accepter, car il est fort, presque toujours victorieux; et comme il se trouve sans cesse en présence d'un ennemi nouveau mais peu redoutable, qui oppose une résistance de chaque moment, qui dresse des embûches, des obstacles, il est obligé sans cesse de combattre... De là les arts, l'industrie.

Hélas! de là aussi le luxe et la misère, contraste effrayant qui glace le cœur et fait maudire la civilisation.

L'égoïsme, ce hideux despote du monde, est surtout l'hôte des grandes cités. Partout où l'air est mesuré aux poumons de l'homme, la nourriture est pesée à son estomac; et nulle part on n'est moins chez soi, que lorsqu'on se voit contraint de vivre auprès des autres.

Partout où vous pouvez errer en liberté, vous devenez bon et serviable. Vos besoins de chaque heure vous servent d'enseignement, pour venir en aide à celui qui doit essentiellement se trouver dans votre position, et le mot misère est incompris de tous les archipels du grand océan Pacifique.

Là, là et là, il n'y a pas d'hommes qui n'ait sa cabane; il n'y a pas de famille qui n'ait sa source, son carré de terre, son cocotier et sa place pour une tombe.

Chez nous, au contraire, si vous ne laissez pas de quoi vous payer quatre pieds de ce sol que vous avez abreuvé de tant de larmes, on vous jette froidement dans un trou qu'ils appellent *fosse commune*. Mais vous habitez des pays civilisés, mais vous êtes citoyens d'un empire éclairé par l'industrie, les sciences et les arts.

Disons-le parce que cela est : nous sillonnons les mers; nous bravons les tempêtes et les calmes des océans, non au profit des peuples que nous nous flattons d'instruire et de façonner à nos usages et à nos mœurs, mais pour nous seuls qui voulons un lucre contre toute fatigue, un bénéfice en échange de tout déplacement.

En vérité les naturels de tous les archipels océaniques ont dû bien rire à nos premières confidences, à nos premiers enseignements. Dans notre ardente passion de pédagogues nous voulions leur apprendre non pas comme on vit chez nous, mais comme on doit vivre chez eux, et c'est pour cela que, sous un soleil ardent, nous leur offrions en échange de leurs fruits savoureux, des vêtements et des chaussures. Et voyez jusqu'où nous poussions la prévoyance et la délicatesse! Ils avaient des cabanes où l'air circulait en liberté, et nous leur apprenions à se bâtir des demeures bien closes, barrières puissantes il est vrai contre les atta-

ques des hommes, mais funestes à la santé puisqu'elles étaient fermées à la brise caressante.

Ici notre orgueil reçut un premier échec, l'expérience nous vint en aide, et nous dûmes démolir pour reconstruire. Bienfaisance soit, mais égoïsme avant tout, car nous travaillions pour nous, qui changions de pays et qui voulions nous donner le confortable. Dans ces climats équatoriaux, tout ce qui vous entoure, tout ce qui vous touche est une gêne. Nos matelas moelleux auraient épuisé nos forces, nous dûmes donc renoncer à nos matelas, à nos couvertures, et nous acceptâmes les hamacs et les nattes. La vanité des naturels fut flattée de cette condescendance, et peut-être commencèrent-ils à nous estimer un peu moins.

Ainsi fîmes-nous de tous les objets nécessaires à la vie usuelle; et pour ma part, je vous dirai que si j'ai d'abord éprouvé quelque répugnance aux fruits tropicaux, je les ai trouvés dans la suite supérieurs à ceux de nos climats. Selon moi rien n'égale la douceur de la banane onctueuse, nulle boisson n'est aromatisée comme le lait de coco, nul fruit n'est agréable au palais comme l'aigrelette jam-rosa.

Nous perdions par conséquent quelque chose de nos premières habitudes pour nous façonner aux nouveaux usages, à une nouvelle vie, et c'est peut-être à cette déférence que nous devons les premiers pas de notre conquête : n'humiliez jamais le vaincu si vous voulez qu'il reste soumis; ceci est une loi immuable de tous les peuples; de toutes les époques.

8

PHILIPPINES.

Mindanao. — Zambouangan. — Détails.

Il avait raison alors, ce puissant et glorieux monarque des Espagnes, de dire que le soleil ne se couchait jamais dans ses États. C'était l'époque des grandes choses et des grands aventuriers ; les Cortèz, les Pizzarre, émules des Albuquerque et des Cabral, ne sillonnaient pas seulement les océans par esprit de curiosité. Sur des vaisseaux mal armés, mal équipés, transportés avec des équipages, rebut des nations, toujours prêts à la révolte, comme si les tempêtes océaniques leur en donnaient l'exemple, on les voyait, infatigables, indomptés, s'élancer dans des régions inconnues, creuser les immenses couches de fucus qui

couvraient la surface des eaux, interroger les criques les plus profondes, remonter les rivières les plus mystérieuses, jeter les productions de leur sol sur les îles et les continents nouvellement découverts, et ne songer au retour qu'après avoir doté leur patrie de nouvelles richesses, de nouveaux royaumes.

Mais les Portugais et les Espagnols étaient les vrais dominateurs des mers; les deux Indes voyaient leurs pavillons rivaux lutter de confiance et d'énergie pour la conquête ou la possession d'un petit îlot, d'un cap, d'un promontoire, d'une baie, et porter sur les continents les premières bases des établissements qui devaient plus tard étonner le monde.

Voyez : le Mexique, les îles de son magnifique golfe, les terres basses et sablonneuses du Rio de la Plata, le Chili et ses rades si spacieuses, le Pérou, les Mariannes, les Philippines, quelques îles des Moluques, plusieurs comptoirs sur les côtes africaines... partout l'Espagne se montre dominatrice; et, disons-le, pour réveiller en elle le culte du souvenir, elle rougit la première des excès de ces énergumènes fougueux qui voulaient imposer à la fois leur croyance et leur autorité; l'Espagne ordonna la répression de semblables abus, et plus tard elle envoya sa religion et ses prêtres pour tuer l'idolâtrie et régénérer les mœurs.

Hélas! hélas! comme les siècles ont marché depuis cette époque! Comme l'Espagne est petite! comme les géants sont devenus nains! L'absolutisme a passé par-là, et la liberté seule conserve et régénère.

Quelques points encore presque invisibles sur la

carte du monde appartiennent toujours à l'Espagne. Vous avez visité avec moi les Mariannes, promenez-vous à mes côtés à Mindanao, dans l'Archipel des Philippines; c'est là, comme par le passé, un ciel pur, une terre généreuse, une végétation puissante, des eaux limpides, des sites à épuiser la palette du peintre; ce sont des plaines riantes de verdure, de superbes montagnes avec leurs volcans irrités; c'est un séjour de prédilection pour quiconque veut une vie calme et fortunée.

La nature est plus constante que les hommes, elle ne change qu'à chaque saison; mais les saisons ont leur périodicité; elles se renouvellent, voilà tout.

La mer est belle, la brise constante, je vais voir une colonie espagnole, et le passé se déroule à mes regards: de la comparaison naît la philosophie de l'histoire.

La terre se dessine devant nous variée, bizarre, assez basse sur la côte, mais dominatrice dans l'intérieur. Le vent nous pousse toujours avec une courtoisie toute chevaleresque; en quelques heures nous serons au mouillage..... Nous y voici.

L'ancre tombe sur un fond de sable, la corvette frétille, elle se repose; salut aux Philippines!

Une ville ou quelque chose qui lui ressemble est devant nous; deux cent cinquante ou trois cents maisons au plus, bâties en bois, formant des rues fort régulières; de riches plantations autour; une belle campagne se déployant derrière, bornée par des plateaux élevés; des bouquets immenses de cocotiers; toute la famille des palmistes si variés, si coquets,

voilà le spectacle qui nous est offert aujourd'hui, et dont nous allons bientôt étudier les détails.

Tout visiteur étranger est importun, je le sais; il est égoïste, je le sais aussi... Et cependant dès que son importunité vient en aide à ses études, il en accepte toutes les conséquences. J'appris qu'il y avait à Zambouangan un confrère capable de m'éclairer sur les curiosités du pays; j'allai le voir, et je trouvai en lui, comme j'ai trouvé presque partout, une grande bienveillance d'abord, et bientôt après une amitié dont le souvenir me sera toujours précieux.

Notre première visite fut à l'hôpital, dont il est médecin en chef, et qui se trouve placé au milieu du fort protégeant la ville et la campagne; ce sont des salles bien aérées, d'une propreté exquise; c'est la santé se promenant au milieu des souffrances humaines. En sortant du fort, je remarquai les défenses de la ville du côté de la rade; un fossé profond où coule un beau ruisseau, et une ligne de palissades serrées aux extrémités de laquelle sont deux maisons carrées en planches hissées sur des poutres à huit ou dix mètres du sol. Mon guide m'apprit que c'était deux espèces de bastions-guérites où l'on montait la garde la nuit, et d'où l'on faisait des signaux, afin de donner l'alerte et de se préserver d'attaques inattendues. Un boulet bien dirigé, renverserait ces deux frêles édifices, qui ne sont bâtis sans doute que contre les surprises des brutales peuplades de l'intérieur.

Il paraît que mon guide tenait ce jour-là à me montrer combien la ville était bien défendue, car il me

mena d'un pas triomphateur à quelque distance dans la campagne vers une maison hissée également à dix mètres du sol, et qu'il appelait *Baluarte*. Encore ici des sentinelles pour donner l'éveil, quatre hommes et un caporal de garde permanente, car les indigènes de l'intérieur sont très redoutés; encore ici quelques coups de hache de sapeur, et la forteresse est détruite.

Cette immense guérite, armée de deux pierriers, pourrait contenir une quarantaine d'hommes assez à l'étroit; elle est adossée à de belles collines; au-devant d'elle, du côté de la mer, se déroule la ville et un magnifique paysage.

De belles prairies, de riantes campagnes, de frais ombrages, une rivière limpide environnent ce plateau que visite incessamment une brise salutaire; la place ne pouvait donc être mieux choisie pour fonder une maison de convalescence; c'est aussi la destination d'un édifice assez bien distribué, et entièrement construit en bambou, qui se trouve là tout près de Baluarté; on y voit accourir de Manille et de Makao, me dit Don Mathias, des malades à qui l'air vivifiant de la vallée ne tarde pas à rendre la santé et la force.

Pour mon compte, j'ai la meilleure opinion de la salubrité de ce pays, dont la bienfaisante influence se fit bientôt sentir à bord de *la Zélée*. Nous en avions besoin. Depuis notre départ de Batavia, où l'on sait que jamais navire ne séjourne impunément, nous étions assaillis de maladie graves, de dyssenteries et de fièvres pernicieuses; huit à dix hommes furent dangereusement atteints; l'un d'eux succomba à une attaque d'une violence ex-

trême; les autres languissaient dans le faux-pont, et sans concevoir encore de craintes sérieuses sur leur état, je voyais avec inquiétude leur guérison entravée par des rechûtes continuelles. A Zambouangan, tous mes malades se trouvèrent affranchis du fléau dévorateur.

Cependant, un indigène mourut en ville par suite d'un coup de feu reçu à la cuisse. Le gouverneur, apprenant que sa mort avait été précédée de circonstances extraordinaires, et n'ayant pas une grande confiance dans l'instruction du médecin de la colonie, m'envoya chercher pour me demander mon avis sur ce qui s'était passé. J'avais suivi le traitement; il était irréprochable, le blessé avait été enlevé par une maladie terrible, le tétanos, qui n'épargne jamais sa victime.

Par un désastreux hasard, à peine venais-je d'expliquer cela à son Excellence, un cas nouveau se présenta à bord de *l'Astrolabe,* et en vingt-quatre heures un matelot succomba, sans que les soins de mon confrère lui fussent d'aucune utilité.

C'est que dans les pays chauds surtout, le tétanos est plus redoutable encore que le choléra et la fièvre jaune, puisqu'il tue toujours celui qu'il frappe.

Notre relâche à Zambouangan, sauf les deux sinistres que je viens de vous signaler, fut pour nos corvettes un point de repos très utile; les vivres de bonne qualité y sont en abondance. La population nous accueillit avec affabilité; chaque jour on envoyait une partie de l'équipage jouir à terre des bénéfices de la promenade sous les ombrages frais et au milieu des campagnes riantes.

Le gouverneur vint en aide à une nature généreuse et protectrice; il nous donna des bals et des fêtes dont les plus jolies filles du pays fesaient les honneurs avec une grâce et une coquetterie tout espagnole; et notre départ pour le bord était chaque soir un regret pour les heures passées, une espérance pour le lendemain.

Je ne vous dirai pas que l'Andalousie se reflète dans la petite ville de Zambouangan, mais il y a ici de frais costumes, des visages chauds et colorés, des regards provocateurs, une désinvolture attestant la force et la virilité; et, mieux que tout cela, une aménité de manières, une suavité de langage qui ne pouvaient nous trouver tièdes ou insouciants.

Au total, puisque nous ne devions point relâcher à Manille, puisque cette grande cité si florissante où font échelle presque tous les navires qui, venant du cap de Bonne-Espérance, vont dans le Japon, dans la Chine et au Kamtchatka, ne devait point recevoir notre visite, nous nous sommes estimés heureux de relâcher à Zambouangan, qui est, par rapport à la capitale, ce que sont, par rapport à Paris, les villages des départements voisins.

Je fis seul, ou en compagnie de Don Mathias, plusieurs courses aux environs de la ville. Un jour nous nous éloignâmes de deux lieues pour visiter la Toumaga, riche domaine où l'un de ses amis élevait du bétail dont il faisait d'excellents profits. Pourquoi l'industrie du Mahonnais Don Pedro Ouro reste-t-elle sans imitateurs? Pour cette expédition, nous nous étions

armés de pied en cap; mais tout le long de la route nous ne fûmes assaillis que par les cris étourdissants des singes qui peuplaient les grands arbres, et nous ne fîmes la guerre qu'à de charmants petits oiseaux qui diapraient les buissons. La retraite du pâtre était encore à plus de six mètres du sol : c'était encore une guérite.

Une autre fois j'établis mon quartier-général au *Baluarté*, et de là je me répandis dans les lits des torrents et sur les cimes de montagnes, où malgré ma crainte des audacieux *Indios* dont on effrayait toujours mon imagination, j'ai fait de bonnes récoltes géologiques.

Il paraît néanmoins que dans l'intérieur de Mindanao, et même sur les côtes peu éloignées des établissements européens, vivent des populations farouches, indomptées, contre les attaques desquelles on ne saurait trop prendre d'énergiques précautions. A cet effet, deux canonnières bien armées croisent sans relâche et donnent, au besoin, l'alerte à la colonie, qui se prépare à la défense; mais tôt ou tard, si les moyens de protection ne sont pas plus sagement préparés, il est à craindre qu'une catastrophe ne dise à Manille qu'une ville a disparu de son voisinage, et qu'une population entière s'est effacée sous le massacre.

Disons avec regret que si la terre est fertile, le ciel pur, l'atmosphère embaumée, les eaux poissonneuses, la paresse des habitants de Zambouangan ne vient nullement en aide à une nature bienfaisante, et que le peuple ici regarde le superflu comme un fléau. Il dort sans sommeil, il savoure son cigare, il boit à sa soif, il fait la sieste, il prend beaucoup de chocolat,

il vit; toute fatigue lui semble un châtiment, et il veut qu'on ne le réveille qu'à ses heures accoutumées.

Quant à nous, oiseaux de passage, sans cesse en lutte avec les périls et la monotonie d'une longue navigation, nous dûmes regretter cette relâche si paisible, et nous la quittâmes en effet pleins de doux et tranquilles souvenirs.

9

COURSES AVENTUREUSES.

— Août et septembre 1839. —

Détroit de Makassar. — Encore Bornéo. — Les Nasicas.

Où allons-nous? Dieu le sait. — Si les vents nous favorisent, nous irons là ; s'ils nous sont contraires, nous irons ici. Les moussons et les brises se jouent de nos prévisions, de notre constance, de notre ténacité ; à peine les prenons-nous pour auxiliaires afin de trouver une nouvelle relâche, qu'ils changent de direction et nous font faire fausse route. Toutefois les voici plus constants, plus généreux ; nous les remercions et leur livrons toutes nos voiles... C'était un leurre : ils se taisent, dorment et ne se réveillent que pour nous lancer vers une zône que nous voulions éviter.

N'importe, les vivres sont bons, l'eau excellente,

notre courage façonné aux vicissitudes; nous verrons tôt ou tard qui se lassera plus vite des vents, des courants ou de nous.

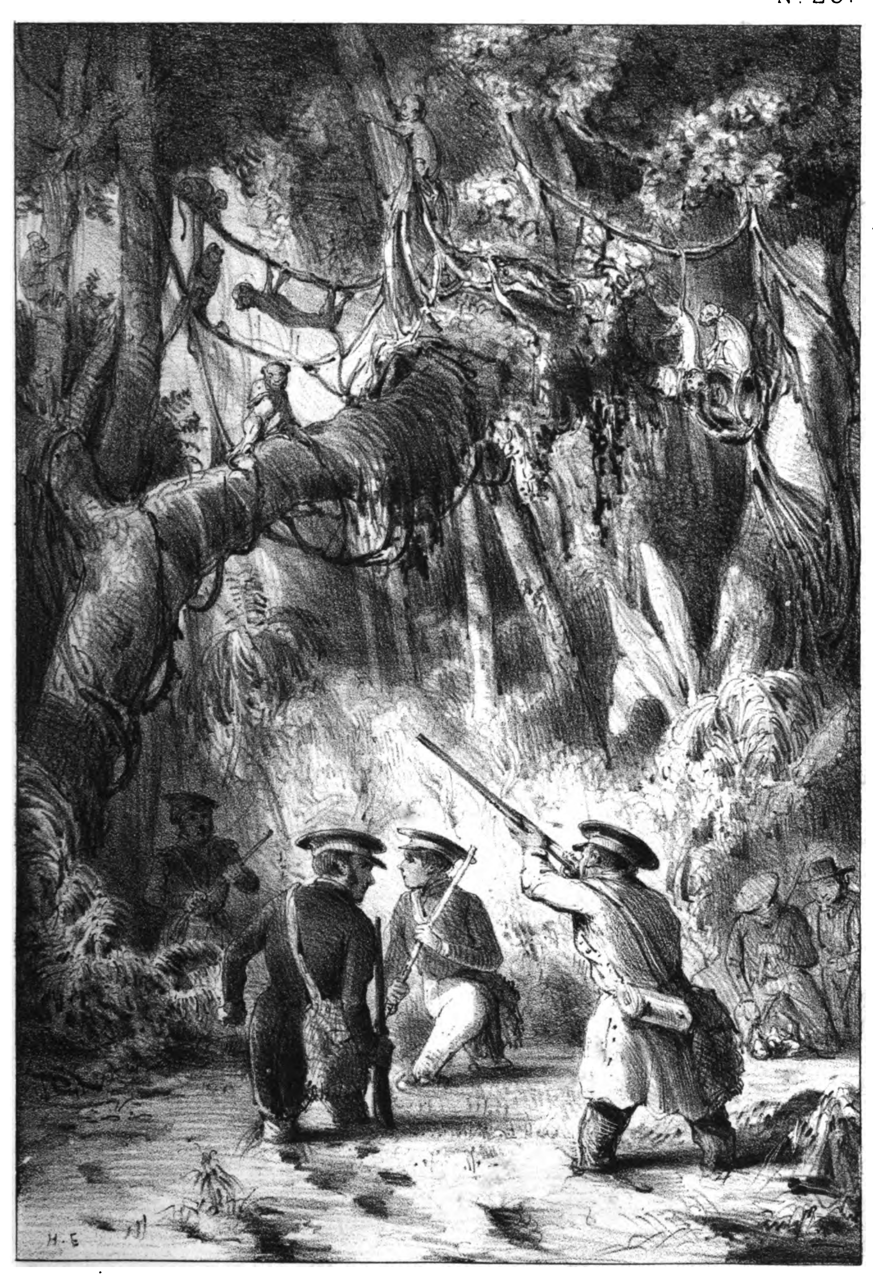
Il paraît décidément que nous pouvons en toute confiance voguer vers Sydney, en doublant par le N. et l'E. les immenses terres des Célèbes, de la nouvelle Guinée et de cette Australie où l'Europe a depuis longtemps posé son pied souverain... Mais non; la brise capricieuse nous prend par les épaules et nous fait revenir sur nos pas. Obéissons-lui en rongeant notre frein, et courons de nouveau vers le S.-O., car il faut enfin que nous arrivions quelque part.

Le mois de juillet nous a été terriblement hostile par la quantité de maladies sérieuses qu'il nous a données; dans le mois d'août la contre-mousson nous épuise. Malgré cela, le passé se reflète avec ses grandes choses et ses beaux souvenirs, mais en revoyant les côtes pestilentielles de la Malaisie, l'avenir se dresse devant nous triste et menaçant. Imposons silence à nos craintes. Nous voici en bonne route; nous avons changé de destination, faisons bon accueil au souffle protecteur qui enfle nos voiles.

Les corvettes cinglent coquettement dans le détroit de Makassar; il ne faut pas que cette navigation soit infructueuse; nous rallions pour la troisième fois la côte de Bornéo, et nous faisons de l'hydrographie. Tous les soirs, par un fond plus ou moins bas et vaseux, nous laissons tomber l'ancre, et le lendemain ce sont de nouvelles études, ce sont de nouveaux et heureux résultats.

Berquet et Pétion, Éditeurs
11, rue du Jardinet.

N° 20.



Lith. Rigo Fres et Cie r. Richer, 7.

CHASSE AUX NASICAS.

(Détroit de Makassar)

Bergue et Petion, Éditeurs

11, rue du Jardinet.

Voici, à notre droite, une large embouchure de rivière; le commandant veut l'explorer. Les embarcations sont mises à flots et nous piquons dessus; les bas-fonds et les courants contrarient notre marche; cependant à force de tâtonnements, nous avançons toujours, et nous mettons enfin pied à terre, ou plutôt nous nous enfonçons dans un sol malléable où nous pataugeons à grand'-peine, ayant de la vase jusqu'au-dessus du genou.

Un bruit inattendu qui avait lieu sur nos têtes réveille notre attention; chacun de nous se prépare à la défense, car les naturels pouvaient venir nous surprendre dans cette position difficile; mais quel ne fut pas notre étonnement de nous trouver aux prises avec une nuée de grands singes de la famille des nasicas, criant, hurlant, sautant de branche en branche et paraissant furieux de notre arrivée chez eux, comme si nous voulions leur disputer un territoire sacré.

C'étaient des évolutions à fatiguer la vue; c'étaient des grimaces et des grincements de dents à faire rire des chartreux. Ils se glissaient le long des troncs pour nous voir de plus près; mais effrayés sans doute de notre laideur, ils remontaient comme des cerfs-volants et se blottissaient silencieux dans le plus épais du feuillage de ces arbres, qui n'ont pas moins de cinquante à soixante mètres de hauteur.

Tantôt un élan commun les poussait vers le même but; tantôt ils se réunissaient deux à deux, quatre à quatre, comme s'ils méditaient une attaque, comme s'ils préparaient un plan de défense.

C'était un véritable conseil de guerre avec son président, son rapporteur et ses juges. L'un d'eux, — et ceci est de l'histoire, — au milieu du cercle, tournait à droite, à gauche; sa tête hideuse semblait étudier les physionomies et attendre le résultat de la délibération. Jamais Montécuculli, de paresseuse mémoire, n'a mûri une attaque ou une défense avec plus de lenteur et de sagesse, et, comme lui, les soldats de la race simiane ne voulaient point fuir, mais combattre seulement avec plus de certitude de succès.

Nous étions dans une admiration si grande du calme de cette assemblée en plein air, que nul de nous n'avait encore songé à jeter le désordre dans les rangs ennemis. Les fusils étaient immobiles sur les épaules; les regards ne quittaient point le champ clos élevé où devait s'exercer le carnage; mais généreux, parce que nous étions forts et puissants, nous ne voulions pas, les premiers, commencer la bataille.

Tout à coup un cri perçant envahit l'espace; c'est le *hourra* du Kalmouk, le *en avant* du capitaine français, le *alerte* du guerillero.

La cohorte s'est ébranlée... Ce ne sont plus des singes méditant la ruine d'une plantation, le sac d'un poulailler, la destruction d'un champ de maïs, ce sont des oiseaux qui voltigent, bondissent, tournoient, serpentent; c'est un véritable feu d'artifice à fatiguer la vue.

Mais le plomb va vite...

Lestes à les suivre autant que nous le permet la profondeur de la vase, nous nous partageons les postes

afin de mieux cerner l'ennemi commun; et quand nous l'avons parfaitement englobé, nous faisons, à tour de rôle, une décharge de notre mousqueterie.

Quelques-uns de ces rapides quadrumanes tombent blessés à mort sur la vase; d'autres, atteints plus légèrement, poussent des cris de douleur, restent quelque temps suspendus par les mains et par la queue à des branches protectrices, de telle sorte qu'ils n'achèvent souvent leur culbute qu'à une seconde atteinte du plomb fatal.

Rien n'excite au carnage comme le carnage; nous voulions tout détruire, barbares que nous étions. Les contorsions des mourants, les plaintes des mères qui voyaient périr leurs nourrissons, les gémissements des nourrissons qui pleuraient leurs mères, rien ne nous touchait, rien ne pouvait nous émouvoir; et les Cannibales, à un de leurs festins, ne sont pas aussi féroces que nous, car nous tuions avec sang-froid, je devrais dire avec gaîté.

Avant d'arriver sur la vase, nos armes étaient chargées; mais nous eûmes une peine infinie à les charger une seconde fois pour de nouvelles attaques, et l'on ne peut se faire une idée de nos efforts et de notre lutte contre un terrain aussi fangeux, lorsque nous allions à la pêche, — c'est le mot propre, — des nasicas abattus.

La farce se mêle presque toujours au drame dans l'existence que le ciel nous a faite. Certes, notre position était difficile au milieu de la glue tenace qui nous clouait au sol; mais par un bonheur inouï, nous nous étions presque tous trouvés sur des bancs qui, à la ri-

gueur, pouvaient nous porter. Parmi nous était un chasseur intrépide comme le Gaoutcho ou le Patagon : cinq pieds huit pouces, carré, bien nourri, lent dans la vie commune, mais coureur infatigable quand il était question d'une chasse quelconque... C'était M. Ducorps commis d'administration de l'*Astrolabe*.

Entraîné par son audace naturelle à la poursuite des nasicas, et pesant de tout son volume sur un terrain plus docile que les autres, il se vit bientôt dans la vase jusqu'aux reins. Intelligent, brave, indompté, il voulut se tirer du péril sans notre secours ; et plus il cherchait à se sauver par la fuite, plus il plongeait dans l'abîme boueux.

Il n'y a pas d'homme de courage qui n'ait sa minute de terreur ; notre ami Ducorps subit cette loi commune. Il appela, il gesticula, il poussa de longs hélas ! endoloris ; et nous, actifs comme l'amitié, chauds comme l'affection, nous fîmes une espèce de chaîne pour arriver jusqu'à lui, et nous le ramenâmes bientôt en lieu sûr... Les singes devaient peu s'en réjouir, car c'est le plomb de Ducorps qui avait répandu le plus de deuil dans la famille des infortunés nasicas.

Notre expédition dura près de vingt-quatre heures ; on n'en a pas vu souvent de plus meurtrières.

Vous le savez, nous naviguons de compagnie ; les corvettes courent quelquefois assez éloignées l'une de l'autre, mais le plus souvent bord à bord. Quand la brise est faite, quand la voile est enflée, quand la mer est belle, c'est un bien grand plaisir que de se voir, de se parler, de se dire, à l'aide du porte-voix, les diverses

émotions de la campagne. Mais il y a souvent péril à se livrer avec trop de confiance à cette joie que le caprice de l'atmosphère peut changer en catastrophe. Si le calme vous saisit, s'il y a mutisme à l'air et sur les eaux, les navires sont exposés à s'aborder, leurs carènes peuvent s'ouvrir, et nul des deux n'apportera quelque part des nouvelles de l'autre. Ici, nous nous trouvâmes dans une position assez périlleuse; mais à notre départ de Zambouangan, le danger fut plus grand encore, et sans une petite brise folle qui vint nous relever, nous aurions probablement été forcés d'abandonner les corvettes, ou tout au moins de regagner le mouillage pour réparer de grandes avaries. Je vous l'ai dit, en mer le moment le plus riant est souvent celui qui touche de plus près au naufrage... Les grains blancs, c'est-à-dire les terribles ouragans qui passent comme un éclair et sont destructeurs comme la foudre, tombent de l'atmosphère la plus limpide, s'élancent du ciel le plus azuré.

10

DÉTROIT DE MAKASSAR.

— Septembre 1839. —

Toujours Bornéo. — Coup-d'œil rétrospectif. — Mon voisin Georges.

C'est un magnifique passage que celui dans lequel nous naviguons ; nos matelots veillent sans cesse, nos regards attentifs se promènent sur cette île aussi vaste qu'un continent, la mer est rieuse, le ciel bleu, et notre campagne avance.

Quand le péril est évité, on se félicite de l'avoir couru; et c'est pour cela que nous sommes tous aujourd'hui dans la joie la plus vive. Dans cette disposition d'esprit rien n'échappe à l'observateur ; celui-ci ne voit bien que lorsque sa tête est calme : l'enthousiasme ou la crainte fait mentir la réalité.

Le massif de vase que nous venons d'abandonner

tient de trois règnes à la fois; c'est de l'eau sur la surface, de la terre par le pied, de l'air par le front des colosses végétaux qui se promènent dans la région des nuages. Est-ce une île, une presqu'île, une forêt? C'est tout cela; seulement c'est une forêt marine, pareille à un immense berceau qu'un hasard capricieux aurait jeté sur l'Océan.

En route, *l'Astrolabe* s'échoua sur un fond de vase. A la bonne heure! voici un incident nouveau et sans danger, car nous savions bien qu'à marée montante la corvette se retrouverait à flot. En effet, la voilà qui reprend ses allures et qui poursuit avec nous la route indiquée... Toujours même richesse, toujours même prodigalité sur Bornéo, dont le terrain devient un peu plus élevé sur la côte en courant vers le sud. Du reste, les hauts fonds ou les calmes nous forcent à mouiller chaque soir; et chaque nuit, après le coucher du soleil, nous sommes assaillis par des pluies incessantes, et assourdis par le roulement perpétuel du tonnerre; c'est la saison des orages, et nous devons en subir toutes les conséquences.

Pendant le jour, quelques pirogues détachées de Bornéo glissent le long du bord, mais aucune n'accoste, et la civilisation fait peur à la sauvagerie.

Le 13 septembre, nous sortons du détroit et nous nous trouvons en présence d'un grand nombre d'îlots riches d'une belle végétation, couronnés au loin par des montagnes imposantes.

Les canots-majors vont à terre, et l'on trouve là une grande quantité de couches solides de houille, de

sorte que si jamais une compagnie de bateaux à vapeur est établie entre Manille et Batavia, on pourra ici renouveler le combustible sans qu'il en coûte grand travail, puisque la mine est à fleur de terre.

Tout ce que je vous dis là est peu pittoresque, sans doute; mais la propagation de l'utile n'est jamais une faute. Du reste, on connaît si peu de chose sur *Bornéo*, que je me fais un devoir de vous dire tout ce que nous y avons vu.

De tout temps et dans chaque pays il y a eu des hommes audacieux, entreprenants, qui, sans but déterminé, quelquefois dans un élan de folie, souvent aussi par un puissant motif d'utilité, se sont jetés en aveugles dans les entreprises les plus périlleuses.

Une montagne de difficile accès était gravie par cela seul qu'elle effrayait bien des courages; un désert était franchi parce que nul encore n'était revenu de la tentative. J'aime les hommes d'énergie et je crois à leurs récits, quelque fabuleux qu'ils semblent tout d'abord; pour l'ordinaire, le menteur est celui qui voit tout, qui sait tout sans être sorti de son cabinet de repos, et qui veut vous apprendre comment tourbillonne une trombe, à vous qui avez navigué au milieu de ces phénomènes dévorateurs de tant de navires.

Il n'est guère permis maintenant au voyageur d'amuser par des contes; la vérité se fait jour d'un moment à l'autre, et si vous mentez sur un point, vous êtes suspect pour tout le reste; vous avez écrit un roman, votre nom meurt avec lui dans les rayons poudreux des bibliothèques inutiles.

Robert Hamilton a visité toutes les capitales de l'Europe, à pied, ne s'arrêtant dans aucune saison, sous aucune averse, ne pliant sous aucune giboulée. Son livre est une fatigue, vos genoux s'affaissent aux récits du piéton insatiable, mais il vous apprend beaucoup et vous délasse au bout de la course.

Un coutelier de Rochefort a escaladé le premier le Pitterboth, toupie de lave, placée sur sa pointe, au sommet d'une des plus hautes montagnes de l'Ile-de-France.

Rovira, espagnol de Montévideo, est parti sur un cheval avec des vivres pour six jours seulement; il s'est enfoncé dans les pampas qui bordent à l'ouest Buénos-Ayres; il a traversé le Paraguay, gravi les Cordillières, et est arrivé sain et sauf à San-Yago, au Chili.

Les deux frères Landers ont fait des prodiges d'audace dans les deux voyages qu'ils ont entrepris pour arriver à Tombouctou. Caillé a visité *peut-être* cette mystérieuse ville de l'Afrique centrale.

Bancks, je crois, a traversé l'Afrique, du sud au nord. Rien n'a arrêté l'excursion des frères Verreaux, hommes de savoir et d'intelligence, dont le plus jeune vient de repartir pour s'enfoncer dans les solitudes de la Nouvelle-Hollande, d'où sans doute il apportera de grandes richesses botaniques et zoologiques.

Voyez Belzoni, Clapperton, Boutin, Mongo-Park, qui pénètrent témérairement dans le Saharah, mais qui n'en reviennent point.

Voyez encore Sydney qui part de Calcutta, et se promène pendant quatre ans sur les cimes les plus éle-

vées de l'Hymalaya, et atteint presque le front du Dawalaekéry.

Sous tous les rapports, Bornéo méritait de piquer la curiosité des hommes intrépides qui se dévouent aux explorations périlleuses. Aussi n'ont-ils pas fait défaut; plusieurs se sont aventurés..... le plus célèbre de tous, le major Muller. Nul n'est revenu nous apprendre les mystères auxquels ils s'étaient initiés, en sorte que nous sommes réduits à des notions superficielles sur le littoral des îles gigantesques dont l'intérieur recèle les richesses qui attirent le plus la cupidité de toutes les nations : les métaux incorruptibles et les pierres précieuses.

Cependant, je vous ai dit une autre fois les observations précises faites par M. le D[r] de Calonne, sur une peuplade limitrophe de Banjer-Massim; aujourd'hui je vais vous communiquer le récit d'un homme sans instruction, mais plein d'intelligence, qui était logé près de la chambre que j'occupais à l'hôtel de Samarang.

Mon voisin Georges, était Suisse d'origine; il vint dans la Malaisie comme soldat hollandais, et fut envoyé en garnison à Sambas; là, il entendit parler de la richesse des mines de Montradok, exploitées par une colonie chinoise, à une très petite distance de Sambas. Son imagination s'enflamma; il se rappela qu'il avait été quelque peu orfèvre et horloger dans sa jeunesse..... il quitta le service et se rendit chez les Chinois, pensant qu'avec de l'industrie il y ferait fortune.

Cet homme ne connaissait pas ses hôtes..... les Chi-

nois prospèrent chez toutes les nations, mais je défie bien aucun étranger de s'implanter chez eux. Au surplus je vais laisser parler mon voisin, je ne suis que son secrétaire :

« Je reçus d'abord à Montradok un accueil plein d'affabilité ; les Chinois, croyant que je venais faire des emplettes, me laissèrent visiter tous les magasins, toutes les usines. La ville est régulièrement bâtie, et divisée en fort beaux quartiers ou bazars par des rues larges et bien allignées ; elle occupe une étendue de plus de six milles carrés, dans une magnifique plaine qui est arrosée par de nombreux ruisseaux et couverte par une végétation des plus vigoureuses, les environs de la ville offrent des sites délicieux, et, de distance en distance, des forts détachés indiquent que les Chinois sont décidés à s'y maintenir par la force des armes.

« Mais quand il fut bien connu que je venais pour tenter fortune, pour me faire *mineur*, on changea de manières à mon égard. Les Chinois me dirent que leurs statuts s'opposaient au séjour d'aucun étranger parmi eux ; qu'ils ne faisaient que tolérer les Malais s'occupant des travaux les plus grossiers, et qu'ils imposaient à leurs compatriotes mêmes de rudes obligations avant de leur donner droit de bourgeoisie..... On n'obtenait l'autorisation d'exploiter les mines qu'après un long séjour dans le pays, après y avoir fait le service de soldat, après avoir vécu des modiques profits d'un commerce secondaire. Enfin, un ordre de quitter la ville sous les quarante-huit heures me fut

signifié avec toute la courtoisie que savent mettre les Chinois à éliminer les concurrents. »

— A la bonne heure, à ce dernier trait je reconnais en plein les sectateurs de Confucius; mais j'avoue ne pas me rendre bien compte de ce que vous avez dit d'abord des forteresses et de l'appareil militaire de ce peuple brocanteur.

« — Je vais vous expliquer cela : par goût, les Chinois n'aiment point la guerre, mais ils l'acceptent quand ils en attendent un grand profit; là où il existe une civilisation, ils laissent à d'autres le soin de défendre le pays; ainsi, dans les colonies hollandaises, il ne prennent jamais part aux querelles, mais ici, quand ils ont vu que le sol même était la source des richesses, ils se sont mis en devoir de le posséder et de le défendre. A tout instant, ils sont assaillis par les indigènes qu'ils ont dépouillés; à tout instant il pourrait prendre fantaisie aux Hollandais de venir leur chercher noise.... et pour mieux s'assurer leur conquête, ils rejettent tout étranger et ne se recrutent que parmi les leurs.

« Les Chinois me repoussaient... j'étais contraint de me soumettre; cependant je formai la résolution de ne pas m'en retourner sitôt, et d'explorer plus avant l'intérieur du pays où j'espérais trouver quelque mine précieuse qui me dédommagerait de toutes mes peines.

« Je me choisis une bonne pirogue, petite mais forte en même temps, légère surtout, afin de pouvoir la manœuvrer facilement, et la porter à bras au besoin, si

je venais à rencontrer des sauts ou des barrages trop difficiles à franchir.

« Je pris de la pitance pour un mois; avec de l'économie, me disais-je, mes provisions me conduiront même au-delà ; je ferai sans doute des rencontres, et je ne reviendrai peut-être point de mon entreprise, mais à coup sûr je ne mourrai pas de faim.

« En avant donc ! Mes amis de quelques jours ne purent me détourner de mon téméraire projet ; ils me dirent adieu avec des larmes, et je me mis à pagayer pour remonter le fleuve.

« Le soir tout était calme et silencieux sur la rive ; le bruit seul de ma pagaye troublait le repos de cette majestueuse solitude, éternelle comme la création ; mais la nuit devenait bruyante et périlleuse. Autour de moi, le crocodile montrait son rostre verdâtre, et dans la forêt auprès de laquelle j'amarrai ma pirogue, des bruissements et de violentes aspirations m'annonçaient la présence redoutée du Boa. Des voix d'hommes, aucune ; le cri de l'éléphant, aucun, celui du singe, pas davantage ; le constrictor devait avoir chassé tout être vivant de ces mystérieux parages. Quant à moi, je ne dormais jamais que le pistolet au poing.

« Les enfants ont peur lorsqu'il n'y a personne auprès d'eux ; moi je craignais de rencontrer quelqu'un. Je le craignais et le désirais à la fois, car je voulais voir et apprendre, et cependant j'errais seul dans ce monde si fort, si imposant, si ténébreux, si calme. Je vous jure monsieur, poursuivit l'explorateur, que malgré moi

j'aurais plongé dans cet immense désert, tant il avait de grandeur et de sublimité.

« J'avançais peu et souvent avec difficulté, selon la lenteur ou la rapidité du courant. Rien n'entravait ma course, lorsque le cinquième jour après mon départ, un bruit pareil à celui d'un galop de cheval attira mon attention..... Je ne cessai pas de pagayer; mais je m'éloignai du rivage de quelques brasses.... le bruit ne venant plus jusqu'à moi, je résolus d'aller jusqu'à lui, et, amarrant la pirogue au tronc d'un cocotier sans fruit, j'entrai dans le plus épais du bois.

« Quelle ne fut pas ma surprise d'y voir bientôt distinctement tracé un petit sentier sinueux au bord duquel des monticules réguliers, entourés de galets, se trouvaient pour ainsi dire échelonnés.

« Voici des hommes! m'écriai-je involontairement à haute voix.

« Ma parole était à peine tombée que je me trouvai au milieu de quatre gaillards armés de belles piques et les bras cerclés de riches anneaux d'or. Ils étaient grands, leur teint bronzé, leurs cheveux quelque peu crépus et leurs yeux brillants comme des comètes.

« En me voyant là. seul, immobile, le doigt sur la détente de mon pistolet dont ils ne comprenaient pas l'usage, un cri partit suivi d'un grand éclat de rire que je traduisis ainsi : « Dieu qu'il est laid! »

« Je vous demande, monsieur, si ces drôles ne m'insultaient pas, me dit gaîment l'auteur de cette odyssée, en interrompant sa narration, et en caressant son menton applati; il poursuivit :

« Ces hommes, qui se croyaient si beaux et que je trouvais moi si épouvantables, me firent signe de les suivre, et comme je feignis de ne pas les comprendre, ils articulèrent quelques syllabes gutturales, et me saisirent par les bras en m'entraînant au pas de course.

« Au bout d'une demi-heure de cette marche rapide, protégée par un dôme admirable de verdure, j'aperçus une clairière et bientôt je me trouvai à quelques pas d'un village composé d'une centaine de cases, bâties sur des pilotis de plus de six mètres de hauteur. Mes guides pousssèrent un grand cri, et, en un instant, je fus entouré par toute la population.

« Les femmes et les filles surtout me regardaient avec une écrasante curiosité. Elles me tournaient, me retournaient, me touchaient, me tiraient les cheveux, m'arrachaient mes vêtements, et semblaient douter qu'il y eût, en dessous, un homme bâti comme leurs maris, comme leurs frères.

« Me voici absolument nu. Les sauvages me regardaient avec une surprise toujours croissante; mais comme je tenais à éprouver leur naturel, je me hasardai à leur faire comprendre que j'avais faim et soif.

« L'un d'eux s'élance sur un cocotier et en descend un fruit; une jeune fille grimpe par une échelle de corde dans sa case, et en revient avec un gros morceau de chair grillée. C'était un fragment de boa. On me servit avec un empressement où il y avait plus de curiosité encore que de bienveillance. On voulait savoir, sans doute, si je mangeais et buvais comme un homme.

« Or je sais que les grimaces amusent, et que mes confrères noirs, blancs, rouges ou cuivrés, se laissent volontiers divertir par des gambades.

« J'en usai ici comme dans un pays civilisé. Je déposai à terre le coco qu'on avait ouvert d'un coup de crish, et le rôti de boa qui m'avait été servi sur une feuille de bananier ; je fis d'abord le signe de la croix, puis je récitai un pater, je tournai sur mes talons, je levai le bras, je me frappai le front, je mouillai mon index et fis une vingtaine de drôleries variées, dont j'aurais ri de bon cœur dans toute autre position. Enfin je m'accroupis et je me mis à manger et à boire sans toucher au fruit et au serpent autrement qu'avec mes lèvres.

« Les sauvages étaient dans la stupéfaction. Ils me plaignaient de n'en savoir pas davantage ; et l'un d'eux — c'était une jeune fille, — me prenant à part, et voulant me donner des leçons de propreté, cracha d'abord sur le reste du serpent, étendit sa salive sur la peau du reptile pour enlever la poussière dont elle était souillée, et mangea ensuite comme tout le monde.

« Je me montrai soumis, j'imitai ma complaisante institutrice ; et la bourgade entière retentit de cris de joie.

« Cependant je craignais que, me trouvant trop curieux à voir et à montrer, les habitants de Nakihoha ne voulussent me retenir, et je ne me trouvais guère disposé à passer ma vie avec eux. Ma situation était difficile, et j'en comprenais toute l'horreur, lorsqu'avant la

nuit, je vis arriver une douzaine de mes nouveaux camarades portant ma pirogue sur leurs épaules. Je crus qu'ils voulaient décidément faire de moi un singe ou un paillasse, et je maudis ma témérité.

« On se coucha : les femmes dans un appartement, les hommes dans un autre, et moi au milieu de ceux-ci. Vous comprenez que malgré ma lassitude, je ne dormis guère ; d'autant plus que, pendant que mes voisins ronflaient, un énorme constrictor entra dans notre chambre, la sillonna, se roula comme une carotte de tabac brésilien et resta immobile. A son lever, un sauvage le réveilla, le serpent partit et je le vis se glisser dans une forêt voisine.

« Nous avons des chiens avec lesquels nous n'agissons pas autrement. »

— Ne me faites-vous pas des contes, dis-je à mon narrateur?

— Si vous doutez, je ne continue plus. Il est des choses qu'on n'invente point, et d'ailleurs le fait que je vous cite n'est pas merveilles ; car, même en Europe, vous avez vu peut-être des boas apprivoisés.

— Poursuivez, j'ai foi en vous.

— Je ne prêche plus, je raconte.

— Et moi j'écoute.

« Les environs de Nakihoha sont bien cultivés, il y a des plantations de riz, de taro, de cocotiers, des bananiers et des melons d'eau en abondance. Je ne doute pas que les nombreux ruisseaux qui baignent ces plantations ne courent sur des paillettes d'or venant des montagnes voisines ; car tous les sauvages, sans excep-

tion, portent des bijoux grossièrement travaillés de ce précieux métal.

« Après une semaine de séjour à Nakihoha, je devins importun, et à la suite d'une délibération offensante pour ma dignité physique, je ne plaisais plus, mais rassurante pour ma vie, il me fut permis de repartir. Une fille de 15 à 16 ans au plus, parla beaucoup en ma faveur, mais elle ne fut point écoutée; on me rendit mes vêtements, ma pirogue, un de mes pistolets dont je n'avais pas dit l'usage, et qu'on regarda comme un ornement, puis je promis de revenir après avoir poussé plus loin mes recherches. Je reçus en cadeau un collier d'or dont le poids seul faisait le prix, et heureux de cette première visite, je redoublai de zèle pour de nouvelles découvertes.

« Deux bras de rivière s'offrirent à moi, je pris celui qui me parut le plus large, et je pagayai avec force avant le lever du soleil. Un orage épouvantable accompagné d'éclairs et de tonnerre passa sur moi pendant toute la journée, et je m'abritai sous un multipliant pour éviter l'atteinte des grêlons volant avec la rapidité de la flèche.

« Le soir je me remis en route, deux jours après j'entendis un grand bruit d'hommes et de quadrupèdes derrière un bois dans lequel je remarquai aussi plusieurs sentiers. Disons en passant que les monticules que j'avais observés près de Nakihoha étaient les tombes des naturels de cette partie de l'île.

« Je délibérais sur ce que j'avais à résoudre, si j'allais rétrograder ou poursuivre ma route, quand une sagaie

siffla à mes oreilles, frisa mon épaule et fit pétiller l'eau autour de mon canot.

« J'étais découvert, la retraite devenait impossible; je résolus donc d'accoster bravement et de me livrer à la discrétion de gens qui pour premier signal d'amitié, lancent si vigoureusement leurs dards.

« J'étais arrêté cependant par une masse compacte de joncs immenses qui bordaient la rivière et qui rendaient tout abordage fort difficile. Derrière cette barrière épaisse, un nombre assez considérable de naturels étudiait ma manœuvre, et quelques-uns d'entre eux perchés sur des troncs de cocotiers me montraient de la tête et du doigt un passage, sans faire entendre le moindre cri, sans prononcer une seule parole.

« J'arrivai. Une femme jeune et belle me prit silencieusement par le bras, appuya fortement son front contre le mien, puis frappa trois fois de sa main droite et de sa main gauche sur mes épaules, et me conduisit vers la grande ville, qui bordait la rivière, et dont les premières maisons pointaient non loin de nous au travers des arbres.

« La jeune femme et moi ouvrions la marche, le reste suivait en bourdonnant une sorte de chant funèbre qui ne m'annonçait rien d'heureux. Bientôt nous arrivâmes au milieu de la place publique où étaient assemblés plus de deux mille hommes d'un côté et un nombre à peu près égal de femmes du côté opposé.

« Sur tous les individus sans distinction d'âge et de sexe, je remarquai de volumineux ornements d'or; ils

les portaient au cou, dans la chevelure, ceux-ci en bracelets, ceux-là en anneaux autour des jambes et des cuisses. Il y avait là des richesses immenses.

« Un des principaux chefs, à en juger par le respect qu'on lui témoignait et par sa haute stature, vint à moi d'un pas rapide, me fit signe de m'asseoir et m'adressa, lui debout, quelques brèves paroles dont je ne compris pas le sens, et au milieu desquelles se présentaient souvent les syllabe, *babi*, *babi*.

« Je savais qu'en malais ces deux syllabes veulent dire cochon, je crus deviner que l'on me demandait si je mangeais de cet animal immonde, à tout hasard je fis un signe d'horreur, ce qui me valut un murmure général qui me semblait d'un heureux augure.

« La femme qui m'avait d'abord servi de guide s'approcha alors, me présenta une calebasse remplie d'une pâte blanche, gluante y trempa deux doigts qu'elle porta à sa bouche et aspira, en me disant de l'imiter. J'obéis : cela me parut aigre, mais je recommençai afin de persuader à mon amphytrion que son régal me plaisait, et je reçus en récompense, un second frottement de front plus vigoureux que le premier.

« Cette cérémonie achevée, on me conduisit vers une sorte de guérite élevée sur pilotis, et l'on me l'indiqua pour ma demeure en m'invitant à en essayer l'escalade. Comme je ne pouvais en venir à bout, un des sauvages s'élança, me chargea sur ses épaules et me jeta dans ma maison aux éclats de rire de toute la foule. On me laissa là quatre heures pendant lesquelles je vis des groupes se former, se décomposer, et dans ces groupes les

femmes me parurent jouer le rôle le plus important. Je compris qu'il s'agissait de moi, que l'on délibérait si je serais conservé ou mis à mort et je m'attendais à une catastrophe.

« Après un combat singulier entre des hommes armés de glaives émoussés tombant avec violence sur le dos protégé par des cuirasses incrustées d'or, je fus conduit au milieu de la grande place où le peuple était assemblé, et mis à la disposition d'une sorte de bourreau qui fit quelques gambades autour de moi, et il se disposait à me trancher la tête lorsque la femme qui m'avait d'abord protégé s'élança rapide comme une tigresse et se dépouillant du superbe collier d'or qu'elle portait à son cou, le passa autour du mien. L'exécuteur suspendit ses apprêts, le peuple se retira avec des témoignages non équivoques d'intérêt, et je pus me regarder comme enfant chéri de Bourohuzok. — C'est le nom de la ville où ma curiosité venait de me jeter si imprudemment.

« Une habitation commode me fut offerte, j'y vécus non pas seul, mais en compagnie de ma libératrice. A peu de jours de là elle m'offrit de nous éloigner de ce séjour qui avait failli m'être si funeste, j'acceptai de grand cœur sa proposition. Nous ramassâmes autant de bijoux que nous le pûmes, nous les cachâmes sous un des siéges de mon canot laissé sur le rivage, et la nuit suivante après nous être pourvus amplement de vivres, nous nous dirigeâmes vers le fleuve et je poursuivis ma route.

« Je ne saurais vous dire le courage, la force, l'adresse et le dévouement de ma compagne.

« Les crocodiles s'accrochaient souvent à notre bateau, soit pour nous atteindre, soit pour nous chavirer. Eh bien ! ma compagne qui s'appelait Tama, était toujours là pour repousser de sa hache ou de sa lance le redoutable amphybie. Elle excellait dans l'art de gouverner une embarcation, et à nous deux nous remontions les courants avec une incroyable vitesse.

« Tous les pays que nous côtoyions étaient habités, car sur la rive nous voyions de belles plantations de taro et de bananiers, ainsi que de magnifiques bouquets de cocotiers. Partout une nature forte et puissante, partout une végétation qui se baignait dans les flots.

« Ici, c'est-à-dire à plus de 150 milles de son embouchure, le fleuve avait encore près d'une lieue de largeur et ses eaux paraissaient très profondes. Il courait entre deux collines charmantes, premier échelon d'une chaîne imposante qui se perdait au loin au-dessus des nuages.

« De temps à autre nous entendions des bruits de pas dans les forêts, mais ma compagne me faisait comprendre qu'il y aurait péril à descendre, et elle me disait de courir toujours en m'assurant que plus loin ma curiosité serait amplement satisfaite.

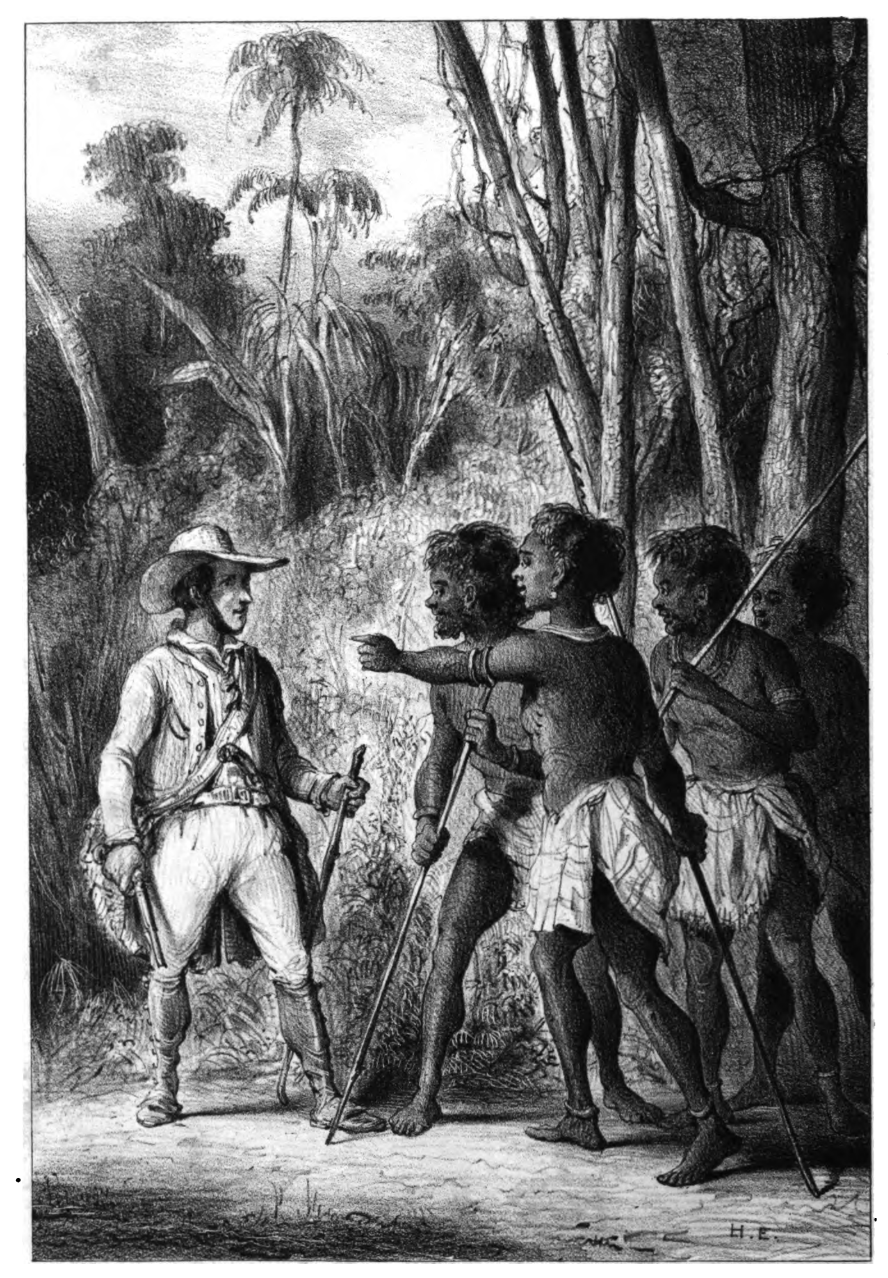
« Nous remontâmes le fleuve sans être aperçus et après avoir vaincu un courant d'une grande vitesse, nous vîmes se dérouler devant nous, enclavé dans de hautes montagnes, un magnifique lac baignant une ville immense aux alentours de laquelle étaient semés des maisons en bois bâties sur pilotis et enfermées dans un grand enclos. Ce lac était évidemment la source du fleuve que je venais de parcourir ; cette ville, la capi-

tale d'un grand royaume. J'allais pagayer lorsque ma compagne me fit entendre qu'il serait plus prudent de ne nous hasarder que la nuit dans le pays qui s'ouvrait devant nous. J'obéis à cet acte de sagesse et nous conduisîmes notre embarcation vers une petite crique protégée par un triple réseau de bambous où nous étions en sûreté.

« Je n'aurais pas hasardé un si long voyage pour m'arrêter en si bon chemin ; je tenais à visiter la ville mystérieuse que je n'avais fait qu'apercevoir, et le soleil n'était pas près de se lever que j'entrais dans le lac.

« Sans me cacher désormais, bien résolu au contraire à tout braver au profit de mes recherches, je piquai droit vers la plage où se dressaient les plus imposants bâtiments ; nous étions encore à un mille, quand nous vîmes se détacher de la côte une vingtaine de pirogues élégantes venant à nous, gouvernées chacune par huit ou dix hommes. Elles nous abordèrent, et quarante ou cinquante voix éclatantes nous interrogèrent, sans qu'il nous fût permis de répondre ; car nous ne concevions rien aux questions qui nous étaient adressées.

« Cependant on nous fit signe de la main d'avancer; nous obéîmes à ce geste impératif, et une pirogue se plaçant devant nous à très peu de distance, nous naviguâmes dans ses eaux et atteignîmes bientôt la plage. Plus de six milles personnes nous attendaient ; une foule immense accourait de tous côtés pour jouir de notre vue. N'en déplaise à ma compagne, j'étais presque seul l'objet de la curiosité ; dès ce moment il



Lith. Rigo f.res et Cie r. Richer 7.

RENCONTRE DES NATURELS.

(Nakiboba.)

Berquet et Petion, Editeurs. 11, rue du Jardinet.

(Makiboka.)

Berquet et Petion, Editeurs. 11, rue du Jardinet.

me sembla que j'étais destiné, dans le pays, à être montré comme un phénomène, mais presque convaincu qu'on ne me ferait aucun mal, à en juger par le soin que l'on mettait à ne point gêner ma marche.

« Le lac, au bord duquel la ville était bâtie, pouvait avoir six lieues de diamètre. Il se trouvait enclavé dans une barrière de hautes montagnes admirablement boisées ; et, comme je tenais à savoir s'il était la source du courant d'eau que j'avais parcouru, ou si lui-même n'était qu'un vaste réservoir d'une autre rivière, je témoignai le désir d'en faire le tour. Le chef me comprit; il mit à ma disposition plusieurs embarcations solides, à peu près dans le genre des jonques chinoises, mais plus petites, et munis de vivres nous commençâmes notre exploration.

« Dans le bon vouloir des naturels, il y avait de la vanité sans doute, car les alentours de cette immense nappe d'eau sont magnifiques de culture. Çà et là, se mirant dans les eaux, des maisons en bois, bâties sur pilotis, au milieu des plus belles touffes de palmistes ; et de tous côtés, de frais ruisseaux, descendant des montagnes, donnent la vie et la force à ce pays privilégié.

« L'exploration dura plusieurs jours, car très souvent nous faisions halte, et nous ne naviguions guère que le matin de bonne heure et le soir, à cause de la chaleur qui était écrasante. De retour à la capitale, je témoignai mon admiration au chef pour les soins qu'il donnait à la culture des terres, et je lui demandai la permission de gravir l'une des cimes qui nous domi-

naient, afin d'aller étudier l'intérieur de son royaume où j'espérais enfin découvrir quelque mine d'or ou de métal précieux; il s'y refusa obstinément, en me faisant comprendre qu'il m'en coûterait la vie, si j'enfreignais ses ordres. Mes prières devenant inutiles, je me décidai au retour; et dès qu'on eût consenti à me laisser partir, on exigea de moi le serment solennel que si je parlais de la ville que je venais de visiter, je ne dirais rien du moins de sa position et de son importance; il me paraissait fort difficile de leur obéir, mais je tenais à ne point passer mes jours au milieu de ce peuple qui n'est peut-être que le premier échelon d'un peuple plus avancé, et je jurai tout ce qu'on voulut.

« Le lendemain, deux grandes pirogues me reconduisirent jusqu'au chenal, première rigole du fleuve; et, abandonné là, je me livrai au courant avec ma compagne dévouée. Nous passâmes, sans nous arrêter, devant Burohuzok, et parvenu au confluent que je vous ai signalé à petite distance de Nakihoha, je me décidai à tenter de nouvelles explorations dans le bras de rivière que j'avais négligé d'abord. C'était un bizarre spectacle; tantôt son lit était large et majestueux comme un fleuve, tantôt rapide et rétréci comme un torrent; il bruissait ici sur des côtes à pic dont les cimes se montraient couronnées d'une végétation magnifique, et au milieu de laquelle des myriades d'oiseaux, parés des plus belles couleurs, étalaient leurs formes coquettes. Beaucoup de cris, de rauquements, pas un seul chant harmonieux, c'était l'image parfaite de

l'hydre où l'œil se repose toujours sur une nature diaprée qui semble avoir épuisé la puissance du Créateur.

« Le troisième jour de notre entrée dans la nouvelle rivière, nous naviguâmes dans un bassin d'une grande étendue, où je résolus d'amarrer l'embarcation et de tenter quelques courses intérieures..... Vains efforts, ma compagne et moi nous nous trouvions arrêtés par des lianes immenses qui se croisaient, se mêlaient, se confondaient, pareils au constrictor jouant avec sa compagne; le sol était jonché de feuilles et de branches abattues par les ans et les tempêtes. Çà et là, des troncs séculaires à demi couchés sur le sol attestaient le passage de la foudre; et après bien des tentatives, qui ne lassaient point l'énergie de ma femme sauvage et qui m'avaient tout au plus éloigné d'un quart de lieue de la rive, je me vis contraint de renoncer à mon projet.

« Cependant j'étais menacé dans mes vivres, et il devenait possible que cette Bornéo mystérieuse ne fût qu'un désert sur toute cette route que nous suivions. Dès-lors, je résolus mon retour; je le fis comprendre à ma compagne, et je lui demandai son avis. Elle s'accroupit, m'imposa silence et plaça son oreille sur le sol. Puis, se relevant elle me dit qu'il fallait continuer notre course; car elle entendait loin, bien loin de nous un grand bruit digne de fixer mon attention et d'appeler ma curiosité.

« Nous pagayâmes avec une ardeur sans égale, et, une heure après, le bruit entendu par ma compagne arriva

jusqu'à moi. C'était comme le roulement du tonnerre que le vent m'apportait, bruyant, monotone. Je crus à la colère d'un volcan, ou à la voix d'une cataracte, et mon courage s'en accrut, car je voulais avoir des choses curieuses à raconter, si je ne rapportais des trésors immenses.

« Quelque désir que j'eusse d'arriver plus tôt, je suivais toutes les sinuosités de la côte; car au milieu du chenal, le courant était trop impétueux pour me permettre d'avancer. Je remarquai avec plaisir l'absence des crocodiles qui nous avaient si long-temps tenus en haleine.

« Le bruit redoublait, et bientôt il devint menaçant. L'eau était agitée, fiévreuse; le courant plus rapide, et nous avions bien de la peine à le vaincre. La nuit venue, nous fîmes halte dans une crique profonde où le remous se faisait pourtant violemment sentir, et nous résolûmes, pour ne rien donner au hasard, de poursuivre le bruit à pied, le long du rivage. C'était téméraire, j'en conviens, mais notre salut dépendait du canot qui nous voiturait, et il eût été trop imprudent de l'exposer au caprice des flots.

« Je ne saurais vous dire le spectacle imposant qui se déroula le lendemain devant moi. La plus belle cataracte du monde, tombant comme une mer dans un gouffre rocheux, et jetant au loin, avec sa voix sonore, des milliers d'arcs-en-ciel et un océan de flots d'écume. Elle tombait d'une hauteur verticale de plus de cinquante toises, et se détachait d'une montagne noire et lisse qu'il nous fut impossible de gravir. Devant

nous, une barrière infranchissable d'eau et de granit; de tous côtés, une barrière infranchissable de forêts éternelles comme la création ; je devais retrograder, et comme Tama comprit le chagrin que j'en éprouvais, elle s'élança sur la roche grise qu'elle esaya de gravir; je lui ordonnai de descendre, elle revint à moi brisée par la fatigue, et les mains et les flancs déchirés. Je la remerciai de son dévouement, et, apres avoir passé la nuit sur ma couche moelleuse de feuilles de bananier, nous rejoignîmes notre précieuse embarcation.

« Le retour était facile, trop sans doute pour mon ambition peu satisfaite; aussi fis-je entendre à Tama que je tenais à étudier les abords du fleuve.

« Nous ralentîmes donc notre ardeur, en nous abandonnant un peu au courant qui nous entraînait.

« Pendant la première journée nulle trace humaine ne se montra sur les eaux, ni sur la plage. C'était le calme du désert, mais aussi le silence du chaos; partout des troncs gigantesques portant au haut des airs leur chevelure épaisse et toujours verte; partout une végétation énergique pesant sur le sol.

« Cependant le courant devenant plus rapide, nous eûmes à courir quelques dangers en passant au milieu de roches grisâtres dominant les eaux, et où nous nous serions infailliblement brisés, si la nuit nous eût surpris dans ces parages; mais ma compagne, je vous l'ai déjà dit, manœuvrait la pirogue avec une incroyable facilité. Nous franchîmes des cascatelles de bout en bout, sans la moindre avarie.

«Selon les probabilités nous devions rencontrer quel-

que trace d'habitation ; il me semblait difficile de supposer que les naturels de Bornéo se fussent établis sur un seul bras du fleuve. Mes prévisions ne me trompaient pas ; un bruit incertain, irrégulier, arriva jusqu'à nous ; Tama me dit : ce sont des hommes ! et bientôt après : c'est une ville. Sa parole était saccadée, sa poitrine haletante, ses yeux hagards, et ses bras perdant leur énergie cessèrent de pagayer. Je lui demandai si nous avions quelque chose à craindre du peuple qui était devant nous ; elle me fit entendre que ce peuple était anthropophage. Je n'avais rien à gagner à une visite à Boutika, et je me laissai entraîner par le courant à la grande joie de ma compagne dévouée.

« La journée qui suivit fut écrasante par sa température, nous avions, certainement, 35° Réaumur à l'ombre, et quand le soleil se dégageait des nuages qui le voilaient par intervalle, nous naviguions dans une véritable fournaise. Aussi, pour éviter d'être écrasés par ses rayons, nous côtoyons sans cesse le rivage, abrités presque toujours par les grands végétaux dont les pieds séculaires se baignaient dans le fleuve.

« Nos vivres diminuaient, et quelque sobres que nous fussions dans nos repas, je compris que la faim nous saisirait, si nous ne trouvions de nouvelles ressources. Je me décidai donc à aborder aux premières traces d'habitations ; et je fis comprendre à ma compagne qu'il valait mieux courir les dangers d'une rencontre que de s'exposer aux angoisses d'une faim dévorante. Elle me répondit qu'elle s'armerait volontiers du crish et de la lance, qu'elle combattrait valeureusement à

mon côté ; et qu'à l'aide du pistolet dont je lui avais montré l'usage nous pourrions sortir vainqueurs de la lutte.

« La figure de Tama prit un caractère de fierté tout-à-fait remarquable ; ses yeux étincelaient et elle semblait défier le péril.

« La nuit était venue, et les rochers de la côte se multipliaient, au large, dans la rivière ; la plus grande prudence nous était prescrite. Tama infatigable comme l'amitié semblait n'avoir pas besoin de sommeil, et je ne saurais vous dire combien il y avait de dévouement et d'abnégation dans le cœur de cette jeune femme volontairement exilée de son pays.

« Nous amarrâmes la pirogue à un vigoureux cocotier, et nous descendîmes à terre......Tama bondit : des hommes ! me dit-elle, des hommes ! Nous saisîmes nos armes, et, cheminant avec prudence, nous avançâmes dans le bois. La pluie tombait par larges gouttes, le tonnerre grondait à l'horizon, et le zig-zag des éclairs jetait dans la forêt des formes fantastiques, capables d'épouvanter des explorateurs moins décidés que nous. Bientôt d'énormes grêlons nous assaillirent, et l'orage, qui marchait dans notre direction pesait de tout son poids sur la terre envahie. Sans le puissant dôme de verdure qui nous abritait, nous aurions, à-coup-sûr été brisés par les rapides projectiles lancés du haut des airs ; mais les troncs protecteurs de l'énorme multipliant devinrent pour nous un asile assuré, et nous laissâmes passer la tempête.

« Des hommes ! des hommes ! me dit encore Tama,

en tournant sur les talons, et en flairant de tous côtés ; point de vivres, allons aux hommes, poursuivit-elle avec ardeur. Nous fîmes une centaine de pas encore, à peu près dans la direction de la côte, et un sentier frayé s'ouvrit devant nous. Nous le longeâmes, en faisant crier le moins possible les feuilles qui jonchaient la forêt.... Tout-à-coup : Maison, s'écria Tama.

« Ce n'était point une maison ; c'était un temple, un lieu d'abomination, veux-je dire. L'édifice pouvait avoir quarante pieds carrés ; il était bâti en arêtes de cocotier fortement liées entre elles et renforcées par des lianes ; le dôme en pente était recouvert de feuilles de bananiers sur lesquelles, pour les assujétir, on avait posé d'énormes galais ; à chaque face était une porte de quatre pieds de hauteur, ouverte. La curiosité nous y poussa instantanément...... Le spectacle était horrible.

« Au milieu du temple, une grande idole en bois, peinte en rouge, avec une tête monstrueuse, la gueule ouverte et la langue tirée; on l'avait assise sur un pieux; ses pieds étaient crochus et ses bras étendus. Ses épaules portaient huit ou dix régimes de bananes fraîchement cueillies; dans sa bouche on avait jeté une grande quantité de jam-rosa, et autour d'elle, placés avec ordre et par tas réguliers, étaient des cocos, des goyaves et quelques racines auxquelles nous ne touchâmes point. Plus de deux cents têtes ornées encore de leur chevelure étaient accrochées aux parois de l'édifice ; presque toutes sèches et noires comme du vieux parchemin ; mais quelques-unes sanguinolantes encore, attestant

Berquet et Petion Editeurs. 11, rue du Jardinet.

Legrand.

Lith: Rigo f^res et Cie r. Richer 7.

MORT DE TAMA.

Berquet et Pétion Editeurs.



11 rue du Jardinet.

de récents sacrifices. D'énormes calebasses se voyaient encore aux quatre coins, posées sur une haute estrade; dans ces calebasses, une liqueur noire et fétide, du sang à coup sûr; et plongés à demi dans ces vases consacrés, reposaient des crish flamboyants et des lances de fer au manche damasquiné. Autour de l'idole, le sol était profondément labouré, et tout-à-fait aux pieds, une énorme pierre carrément taillée indiquait suffisamment l'autel sacrilége.

« Tandis que j'observais ce lieu de meurtre et de sang, Tama veillait à la porte.

« — Vite, vite, me dit-elle! Toi, bananes, cocos, allons.

« — Tu n'es pas effrayée?

« — Moi connais ça.

« — Toi, venue ici?

« — Moi, jamais venue ici, mais dans mon pays, temples comme ça.

« Je m'emparai de tous les vivres que nous pouvions emporter, ainsi que d'un crish et d'une lance magnifique; et pour cette fois du moins, les dieux de cette race cannibale servirent à nourrir et à protéger les hommes. Nous nous égarâmes dans notre route, et après une heure de marche, nous nous trouvâmes aux abords d'une grande ville dont les maisons étaient élevées sur pilotis. Épouvantés, nous rebroussâmes chemin; Tama inattentive jusqu'à ce moment, pivota de nouveau sur ses talons, flaira comme elle l'avait déjà fait et m'indiqua mon chemin. Ma compagne ne s'était pas trompée, nous aboutîmes juste au

cocotier où nous avions amarré la pirogue; nous aidâmes le flot, et quelques instants après nous étions déjà loin de la ville dont j'ignore le nom.

« Le lendemain fut pour moi un jour de tristesse et de deuil. Tama, que sa tendresse et son dévouement m'avaient rendue si chère, laissa tomber la pagaye et s'assit immobile sur le banc qui faisait face au mien. Je lui serrai la main avec affection :

« — Qu'as-tu, Tama?

« — Moi souffrir.

« — D'où?

« — De partout.

« — Est-ce la fatigue? Réponds-moi.

« — Pas la fatigue.

« — Qu'as-tu donc?

« — Grandes douleurs.

« — Accostons, Tama; tu auras plus de calme à terre.

« — Allons toujours. Sur terre, ni sur fleuve, point calme à moi; moi mourir.

« Je m'assis à côté de ma compagne; j'appuyai sa tête sur mon épaule, je lui donnai les témoignages du plus touchant intérêt, je lui jurai une reconnaissance éternelle; sa dernière heure était venue....

« Le corps de Tama s'affaissa lentement; sa poitrine devint haletante, ses lèvres tremblèrent, ses yeux se fermèrent à moitié, son pouls battit avec une violence extrême.

« — Adieu, me dit-elle d'une voix à peine entendue, adieu. Ce soir, toi verras blancs, tes frères; toi ou-

blier Tama, qui appartient aux crocodiles du fleuve.

« Tama était brûlante ; je pris un coco, je l'ouvris, et au moment où j'allais en faire aspirer quelques gouttes à la pauvre Tama, elle s'élança par une violente convulsion et disparut dans les eaux. Je luttai avec ardeur contre le courant, étudiant les remous du fleuve, le suivant dans tous ses caprices ; peines inutiles ; Tama ne reparut plus.....

« Le bruissement des vagues, roulant sur le rivage, m'apprit que ma course était achevée, hélas! Au prix de ma curiosité satisfaite, je ne voudrais point du souvenir de ce voyage empoisonné par la perte d'une femme aussi courageuse et aussi dévouée.

« Mon nouveau séjour à Montradok ne fut pas long ; je m'empressai de gagner le port de Sounghi-Raïas, et je m'embarquai pour Samarang où je suis resté depuis, bien décidé à passer désormais, dans l'obscurité, une vie que mon travail suffit pour rendre très heureuse. »

Ici se termine le récit de mon voisin Georges. Involontairement j'y ajoutai les deux vers célèbres que Gilblas fit graver en lettres d'or, sur la porte de sa chaumière :

Inveni portum ; spes et fortuna, valete,
Sat me lusistis ; ludite nunc alios.

J'admirai la philosophie de cet excellent Suisse qui s'identifiait si bien actuellement avec les habitudes hollandaises, et qui fumant dans une pipe de terre bien blanche, s'environnait des nuages les plus épais,

les plus fantastiques...... Vous saurez toute son existence, si j'ai l'indiscrétion de vous dire qu'il s'est associé une honorable compagne, pour se consoler de la perte de Tama.

Je vous ai donné sa narration dans sa pureté originelle; il s'y trouve peut-être des excentricités apparentes, mais la masse se rapporte à tout ce qui a été raconté par les explorateurs les plus accrédités.

Depuis, j'ai beaucoup entendu parler de cette colonie de Chinois; Montradok est le seul endroit où ils soient devenus soldats et conquérants. Vous devinez que c'est parce que le pays est riche en métaux précieux.

11

POINT D'ARRÊT.

Sur l'Atlas et dans tout l'Indoustan on chasse le lion, le tigre et la panthère; dans les Moluques, on chasse le crocodile; dans la Patagonie et les Pampas du Paraguay, on chasse le jaguar; à Bornéo, on chasse le singe, race malveillante, exécrée, maudite, faisant la guerre aux plantations, et jetant quelquefois le deuil dans les plus riches établissements.

Les nègres de presque toutes les parties du monde où la traite est en vigueur disent et croient que si les singes ne parlent pas, c'est de peur qu'on ne les fasse esclaves.

Il est certain que l'intelligence, l'adresse, la légè-

reté, la ruse et même le courage des mandrils, des joekos et des orang-outangs sont tellement supérieurs à ceux que possèdent en général les malgaches, les mozambiques, les angolais et les hottentots, que ce serait offenser la race quadrumane que de lui opposer celle-là ; et qu'au total, si j'avais à choisir, j'aimerais beaucoup mieux être l'homme des bois, guetté par le chasseur, sautant joyeusement de branche en branche, dévalisant les rizeries, les champs de cannes à sucre, les riants vergers entourés de hautes murailles, que de me voir à peine soutenu par une faible et détestable pitance, sans cesse agenouillé sur le sol, et courbé sous le fouet noueux du planteur. Le singe a le dôme des forêts pour se protéger contre les averses et les rayons brûlants d'un soleil de plomb ; le nègre reçoit sur ses épaules nues et crevassées les eaux du ciel qui le brisent et les flèches ardentes d'un jour torréfiant sous une zône sans brise et sans fraîcheur. Et puis, l'air libre pour le premier, la case enfumée pour le second ; à celui-ci souvent une eau croupie, à celui-là les flots du torrent ou les vapeurs vivifiantes de la cascade ; à l'homme des chaînes, au singe l'espace. Choisissez ?

Ce qu'il y a de merveilleux à étudier dans les mœurs et les habitudes de ces individus si bien taillés pour les courses aventureuses, c'est le parfait accord ; c'est l'harmonie admirable qui règne dans leurs rangs alors qu'ils se sont assemblés pour un but de rapine et de destruction. Vous diriez un aréopage de vieux guerriers façonnés aux périls des batailles, aux ruses des escarmouches, assis dans un vaste amphithéâtre,

et après de mûres délibérations, ne voulant livrer le commandement qu'au plus brave, au plus habile, au plus expérimenté.

Dès qu'il s'agit parmi la race simiane d'une conquête de plantations à peine en maturité, vous pouvez, mais de loin seulement, apercevoir la gent sautillante et criarde se rapprocher, s'agiter, frétiller, tournoyer, gambader, choisir une vaste clairière ou une forêt touffue, s'arrêter, puis se cacher petit à petit, garder enfin l'immobilité et feindre d'écouter les conseils de l'un d'entre eux qui, placé au centre, prend toute la gravité d'un magistrat ou d'un maréchal, au moment d'un arrêt solennel ou d'une bataille d'où dépendrait le salut d'un empire.

Que fait-on pendant ce long silence, au milieu de cette attente religieuse, que nul grognement n'oserait interrompre, dont nulle grotesque gambade ne trouble la majesté? On ne sait; mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'après une ou plusieurs heures de cette délibération incomprise par nos intelligences, cinq ou six singes se détachent du gros de l'armée et vont se poster en embuscade à cinquante ou soixante pas de là; sept ou huit font volte-face et se placent sur les derrières, tandis qu'un troisième peloton se dirige vers les flancs et semble veiller sur l'expédition. Toutes ces manœuvres exécutées avec une précision merveilleuse, le général en chef donne le signal de l'attaque par un saut et un cri aigu; il s'élance, il bondit, il dévore le terrain, et malheur à la plantation sur laquelle il a projeté de porter le théâtre de la guerre! Après quelques heures,

plus de feuilles aux arbres, plus de nids abrités, plus de pastèques douces et juteuses, plus de fraîches goïaves, plus d'oranges parfumées, plus de bananes onctueuses, plus de jam-rosas aigrelettes, plus de suaves ananas, plus de fleurs, plus de verdure, tout est détruit, tout est à terre, morcelé, déchiqueté, tout est débris, vous diriez que l'ouragan vient de passer, vous croiriez qu'un soufle de feu a tout consumé sous son haleine; rien ne manque à la dévastation.

Mais le planteur s'éveille à des cris frénétiques, il lève les stores de ses croisées, et il voit, perchés sur les arbres voisins de sa plantation les singes vandales criant, riant de sa rage, de son désespoir, et insultant à sa fureur et à ses menaces. Sans la raillerie, il n'y aurait pas de vengeance complète : les démons insultent aux larmes.

On parle beaucoup de la malignité, de l'espièglerie du singe; l'on a tort. Ces deux mots renferment un sens où rien de bon et de méchant ne se retrace, et certes, ce n'est pas à la race dont nous parlons que nous l'appliquerons avec quelque justesse. Le singe est méchant, cruel, atroce, et de plus, il est en général traître et lâche. Quand il nuit, c'est pour le plaisir de nuire; quand il égratigne et mord, c'est qu'il a du bonheur à faire crier et à voir couler le sang. Encore s'il profitait de ses exactions, de ses rapines, de ses brigandages, on les lui pardonnerait en quelque sorte en raison de son instinct, de sa nature. Mais non, le singe flétrit et mutile, sachant à merveille que son action est basse et hideuse, et moins il y aura de danger à la

commettre, plus il s'y livrera avec ardeur. Ne me citez pas, je vous prie, ces petits singes-lions si gentils, si coquets, si lestes, si amusants, que vous portez sur vos épaules, que vous laissez se promener sur votre table, toucher à vos mets et goûter, debout devant vous, à la même tartine, ou mordre à la même grappe; ne me citez pas non plus ce délicieux ouistiti si vif, si agile, si pétulant, si petit, si propre, si spirituel dans sa physionomie, si expressif dans son regard, si craintif, si suppliant dans sa voix; ce sont là deux grandes exceptions qui confirment les règles générales, et puis, je ne vous dis pas non plus que toutes les familles de singes ont la même astuce, la même perfidie, la même cruauté. Et pourtant en observant avec attention les mœurs de ces individus privilégiés, dont le Brésil seul, je crois, possède les espèces, vous voyez encore chez eux une tendance à la taquinerie, une sorte de velléité à la révolte qui vous frappera et dont vous n'expliquerez l'irrésolution que par les perpétuels mouvements de crainte et de terreur fébriles qui les forcent à l'obéissance, alors que vous levez un doigt ou une baguette pour les punir de leur volonté ou même dès qu'une menace s'échappe de vos regards.

Sitôt que la joie du méfait s'est suffisamment manifestée parmi la bande, celle-ci n'attend pas que les chasseurs puissent la traquer et la poursuivre. Elle prend son élan, se précipite d'une forêt à l'autre, traverse les plaines les plus étendues avec la rapidité d'un torrent et met entre elle et ses ennemis les collines et les rivières. Pour franchir celles-ci, les singes, qui,

en général, ne savent point nager, se servent d'un moyen si ingénieux qu'on aurait bien de la peine à y ajouter foi s'il n'était attesté par les récits des voyageurs les plus véridiques.

Après avoir choisi un endroit du fleuve où la végétation des deux bords se rapproche, du moins par les cimes des arbres, les singes escaladent celui qui plane le plus avant sur les eaux. L'un d'eux alors choisissant la branche qui lui parait en même temps la plus robuste et la plus flexible, se cramponne à l'extrémité par ses mains et par sa queue, de sorte qu'il forme un demi-cerceau. Un de ses camarades le suit, se glisse de la branche au corps de son ami, s'y cramponne vigoureusement et forme ainsi un second anneau de la grande chaîne qu'ils veulent tresser, et attend un troisième singe qui vient à son tour en précéder un quatrième, puis un cinquième et ainsi de suite jusqu'à ce que toute la troupe se trouve liée par les reins. Cette première opération achevée, et avant que le singe en tête de la colonne annonce que ses forces s'épuisent, l'arrière-garde grimpe sur l'arbre, décrit un immense cercle, et, se laissant aller tout-à-coup, donne un mouvement d'oscillation que chaque individu augmente, ainsi que nous le faisons dans une balançoire, pour que le dernier puisse atteindre bientôt une des branches de la rive opposée. Une fois cramponné là, il devient à son tour la tête de la colonne; le premier abandonne son appui, et la corde de singes, reprenant une oscillation inverse, parvient à mettre entre elle et ses

ennemis une barrière que ceux-ci avaient jugée infranchissable.

Et maintenant, comment poursuivre et atteindre cette race malfaisante, si avide pour la destruction, si active dans sa fuite, si ingénieuse dans ses moyens de défense? La balle tuera peut-être un ou deux de ces individus; le plomb en blessera quelques autres; mais les forêts en sont infestées. Ils ont besoin de nourriture, ils deviennent intrépides par nécessité, et les hommes chargés de veiller à la sûreté des plantations ne peuvent guère se passer la nuit du repos qui leur est refusé au milieu des ardeurs du soleil.

La ruse vient cependant en aide au planteur. Il tâche d'attirer dans un même bois le plus de singes possible qu'il y appelle par le sacrifice d'une partie de sa récolte; et, dès qu'il les voit voracement attachés au butin, il fait monter une partie de ses esclaves sur les arbres qui entourent la scène du repas, il en place une autre partie sur le sol avec ordre de faire un grand bruit de tambours et d'instruments, et il attend que la troupe aux abois cherche un asile contre ses adversaires. Traqués sur les arbres, attaqués à terre, les singes cherchent à se blottir au milieu des branches que les nègres n'ont pas encore atteintes. C'est là ce qu'avait prévu le planteur; c'est là aussi ce qu'il désirait. Une gomme gluante avait été répandue sur les branches, une de ces gommes solides qui vous retiennent malgré vous à la place où votre pied vient de s'appuyer et contre laquelle le singe lutte désormais en vain.

Il est pris, cloué, pour ainsi dire enchaîné : plus il

piétine pour échapper à la glu, plus elle devient étreignante; il crie, il s'agite, se roule, et le chasseur a tout le temps pour le détruire à coups de gaules ou avec le plomb en escaladant les arbres voisins.

Les habitants d'une partie des îles Malaises, de Sumatra et de Java élèvent des singes pour aller à la conquête de leurs frères, et cette chasse qui n'exige que de la patience et ne présente aucun danger, est celle qui produit les plus heureux résultats. Les singes esclaves s'élancent dans les forêts, se donnant des allures de liberté et d'indépendance tout à fait propres à séduire ceux qui, sages et craintifs, évitent le voisinage des villes et des comptoirs. Dès que les premiers sont parvenus à se faire une cour assez nombreuse, ils se mettent à la tête d'une expédition qui paraît devoir être meurtrière contre une plantation isolée; un d'eux se détache clandestinement de la troupe afin d'avertir son maître, qui dresse ses embûches, et quand arrive la gent vorace au milieu des cannes à sucre, des bananiers et des rizières, des chasseurs appostés tendent sur eux d'immenses et solides filets sous lesquels un moment après ils les écrasent à coups de bâtons en ayant soin d'épargner les traîtres embucheurs, qu'on reconnaît à un collier rouge dont on a soin d'orner leur cou.

Il faut au surplus se tenir en garde contre l'exagération de certains voyageurs qui représentent les forêts malaises, par exemple, comme infestées d'une immense quantité de singes destructeurs et toujours prêts à déclarer une guerre dangereuse aux hommes. En

général les singes n'ont de courage et d'audace que lorsqu'ils se voient nombreux, ou quand la faim les traque dans leurs retraites. Mais alors c'est une guerre acharnée aux établissements, et il n'y a pas d'année qu'ils ne causent, dans leurs expéditions, la ruine de quelque planteur.

A présent que vous avez assisté avec moi aux rapines et aux dépravations de cette race criarde et dévorante, entrez dans ces forêts éternelles de Bornéo et de quelques îles Malaises où le roi des singes a établi son empire.

Là, trône fort et puissant, le redoutable orang-outang, cet homme des bois qui marche à peu près comme vous, qui pense peut-être aussi à sa manière, se glisse furtivement auprès des habitations qu'il dévaste; semble prévoir les colères des éléments, cherche un abri contre les orages qui naissent à l'horizon, le découvre, s'y blottit et attend que le ciel soit redevenu bleu pour se livrer à ses ténébreuses excursions.

Vous cependant, infatigable explorateur, vous vous êtes aventureusement jeté dans ces immenses solitudes, et, au milieu de vos méditations vous vous trouvez tout-à-coup en présence de l'orang-outang que vous ne voyez pas, car il est doué de plus de malice et de prévoyance que le ciel ne vous en a donné. A vos côtés pend un sabre tranchant ou une épée, à votre ceinture deux pistolets, sur votre épaule un fusil, l'orang-outang n'a pour toute protection que le tronc de l'arbre où il se cache comme derrière un rempart, les haies touffues et les broussailles épaisses qui le dérobent aux yeux et

le mettent ainsi à l'abri des balles, ses dents aiguës qui déchirent une branche noueuse qu'il a taillée pour les besoins de sa marche et ceux de sa défense. Soyez armé de pied en cap, n'importe : il y a grand péril pour vous dans cette rencontre. Il faut que votre plomb frappe l'ennemi à la tête; il faut que votre épée lui perce le cœur ou que votre sabre lui abatte une épaule. L'orang-outang saute, bondit, se montre, s'efface; il est là, il vous touche, il se fait grand ou petit, ses rapides évolutions le sauvent de vos coups, qui portent dans le vide. Il vous pousse comme un homme exercé aux luttes du corps; il vous frappe comme s'il avait reçu des leçons de pugilat; il fait le moulinet de son bâton noueux, il menace vos jambes et c'est votre tête qui est blessée; de ses robustes mains et de ses crocs tranchants il s'attache à vos vêtements et à votre chair; vous êtes épuisé, en lambeaux, et à peine le sang de la bête furieuse coule-t-il par quelque légère blessure. Vous voulez fuir alors, il se plante devant vous et s'oppose hardiment à votre retraite, car il devine que vous ne viendriez plus à sa rencontre ou que vous n'y viendriez pas seul, et il veut vous ôter le pouvoir d'aller à la recherche de nouveaux chasseurs. Son triomphe, à lui, n'est complet que lorsqu'il vous voit étendu sur les feuilles mortes de la forêt, lorsqu'il ne sent plus les battements de votre cœur, lorsque vos yeux sont sans regard. C'est, je vous l'atteste, un bien dangereux ennemi que l'orang-outang traqué dans ses forêts.

On en a vu armés seulement de bâtons se défendre contre une douzaine de chasseurs habiles, et il n'est

pas rare d'entendre les pas rapides d'un éléphant ou d'un buffle retentir dans les forêts d'où ces singes si lestes et si forts parviennent à chasser ces monstrueux et terribles quadrupèdes.

De pareils faits ont besoin d'être souvent écrits pour combattre l'incrédulité, et tous les voyageurs heureusement se trouvent d'accord là-dessus pour que vous n'ayez plus droit de les révoquer en doute.

Le mandril est trop stupide pour trouver de sûres protections contre les armes des Malais et des explorateurs européens ; sa démarche lourde et embarrassée le rend aisément victime des chasseurs qui l'attaquent à coups de fusils, de pierres et de bâtons, et le prennent souvent dans des filets tendus sur son passage. Le mandril n'a d'adresse qu'à l'heure de sa mort, et sa dernière pensée (donnez-moi une autre expression) est une vengeance. Blessé par le chasseur et jugeant qu'il ne peut plus se sauver de ses atteintes, il tombe, reste immobile, se laisse tourner, retourner sur le sol, et lorsque le scalpel commence sa dissection, au moment où l'on s'y attend le moins, il se jette sur son ennemi et le mord avec voracité. Satisfait de ce triomphe d'agonisant, il tombe et meurt sans pousser un cri. La chasse au mandril est un jeu plus qu'une guerre, un amusement plus qu'une fatigue.

L'orang-outang et le mandril sont originaires des mêmes climats, et vivent des mêmes fruits et de la même industrie ; mais l'un est leste, actif, entreprenant, plein de courage ; l'autre est lourd, presque stupide. Il faut voir ce dernier traqué dans sa re-

traite par l'orang-outang qui le taquine, le harcèle et semble vouloir lui donner un peu d'activité. Aux cris de joie du bourreau, aux accents de douleur de la victime, les chasseurs accourent, déchargent leurs armes ou décochent leurs flèches empoisonnées sur les deux singes, et vainqueur et vaincu rendent ensemble le dernier soupir.

Le mandril se prend dans des filets. Dès qu'il se sent captif, il se couche, et quelques instants après il songe à sa liberté perdue; il veut la reconquérir, et il met tant de lenteur à attaquer avec ses dents les mailles du réseau qui l'emprisonne, que les chasseurs ont le temps d'arriver et de l'abattre à coups de crosses de fusils ou de pierres.

On dit proverbialement leste comme un singe; pourquoi le mandril n'est-il pas classé parmi les marmottes ou les phoques? Le mandril déshonore la race simiane.

De tous les singes qui parcourent les archipels océaniques, les vastes solitudes brésiliennes et les immenses forêts vierges qui pèsent sur le sol de cette magnifique partie du Nouveau-Monde, le jocko est, sans contredit, le plus leste, le plus entreprenant, le plus audacieux. A la vérité, il ne se montre que la nuit et fuit les rayons du soleil; mais quand tout dort dans les habitations, quand tout est assoupi dans les cases des nègres, il se glisse furtivement, ainsi qu'un adroit filou, dans les étables ou les greniers où sont gardés les gerbes, les graines et les fruits. Après avoir déposé son butin au fond de quelque réduit, il revient à la charge,

recommence ses rapines, visite les endroits les plus cachés, ouvre, brise les armoires les plus solidement fermées, et ne se sauve que lorsque le jour le chasse. Mais s'il est découvert dans un appartement ou au milieu d'un verger, loin de chercher à fuir alors, il s'arme de résolution, s'élance en désespéré sur les chasseurs, bondit comme un jaguar, pince, déchire, mord, et ne tombe presque jamais sans avoir fait de nombreuses victimes.

Les flèches des Bouticoudos, des Païkices, des Mondruckus, des Tupinambas et les fusils des Européens peuvent seuls arrêter, dans ses excursions, le jocko qui cependant, pris jeune, s'apprivoise facilement et devient un des plus agréables passe-temps des désœuvrés brésiliens.

L'ouistiti, et le singe-lion, le singe-volant de la Nouvelle-Hollande, qui ressemblent si bien à une chauve-souris, se chassent à l'aide d'un fusil chargé de son ou de sable très fin. Le coup les étourdit; ils tombent, et ils n'ont pas encore repris leurs sens qu'on les tient déjà renfermés dans une cage.

Tout gentils, tout coquets, tout amusants qu'ils sont, vous les voyez, en l'absence de leurs maîtres, ronger les petits fils d'archal de leurs prisons, grinoter les bois, les rideaux, les étoffes qu'ils peuvent atteindre, et ne rêver que destruction.

Il y a toujours du singe dans le singe, et l'ouistiti ne ment pas à sa nature.

Il est impossible de se faire une idée de la véhémence, ou pour mieux dire, de la rage avec laquelle

s'attaquent deux singes, grands ou petits, jeunes ou vieux, de quelque espèce que ce soit, pour la possession d'un fruit ou la conquête d'un gîte. C'est un délire, une frénésie; ce sont des cris, des frémissements, des hurlements à fatiguer les échos; ce sont des morsures profondes, des déchirures qui enlèvent de longs lambeaux de chair. On ne cessera de combattre que lorsqu'on n'aura plus de forces ou de dents. Autour des deux athlètes, vous voyez les branches des arbutes brisées, les feuilles en poudre, la terre labourée, et vous pouvez vous approcher en ce moment, flageller les deux antagonistes, les piquer de vos épées, leur briser un membre, les percer même de petit plomb, nul d'eux ne lâchera prise, nul d'eux ne mourra sans serrer étroitement son ennemi dans ses bras.

Si le singe avait autant de force que de méchanceté, de puissance dans sa haine, ce serait un des plus dangereux ennemis des hommes.

Le singe a une peur effroyable du serpent. A l'aspect du reptile, ses membres tremblottent ou ils raidissent; ses dents s'entrechoquent, il s'agite dans un mouvement perpétuel, il se cramponne de sa queue à la branche que les mains et les pieds abandonnent; il courbe sa tête, ferme les yeux et se laisse tomber sur le sol où il devient bientôt victime de ses terreurs. Des voyageurs dignes de foi assurent avoir observé des singes, pendant une heure entière, perchés ainsi par l'extrémité de la queue aux plus hautes branches des arbres, et ils ajoutent que ces vertiges du quadru-

même leur ont toujours indiqué, parmi les broussailles, la présence d'un serpent aux aguets en quête d'une proie.

C'est là une de ces études utiles et curieuses à recommander aux explorateurs.

Trop de précautions ne peuvent jamais être prises contre les hôtes dangereux qui infestent les forêts éternelles du Brésil, les solitudes africaines ou les archipels indiens, sillonnés par le redoutable boa dont je vous ai déjà dit les effrayantes promenades.

On a beaucoup parlé de l'adresse des singes à éviter tel ou tel piége tendu par les chasseurs ; on a beaucoup parlé aussi de leur intelligence à se procurer les aliments nécessaires à leur vie, mais tout le monde ne sait pas que la plupart des espèces dont nous retraçons les mœurs, se construisent des habitations commodes, à l'aide de branches, d'écorces et de feuilles, où ils se mettent à l'abri des injures du temps. Sous ce rapport, l'orang-outang surtout fait des merveilles. Les cases qu'il bâtit, et qu'on trouve éparses dans l'intérieur des forêts où il règne, offrent une solidité, une entente d'architecture qui épouvantent la raison.

Mais ce qui tient du prodige, c'est l'ardeur ou plutôt la rage de possession dont il s'anime quand on cherche à l'exproprier. Les combats que vous lui livrez en rase campagne ou au milieu des bois sont difficiles et périlleux ; ceux qui ont lieu autour des habitations deviennent des luttes où presque toujours la victoire est du côté du singe. Orgueilleusement posté en

sentinelle avancée, à quelque pas de son édifice, il a l'air de vous dire que personne n'a le droit d'y pénétrer; que cela est à lui, à lui seul et qu'il est résolu à mourir plutôt qu'à céder. Jamais soldat ne montra plus de fermeté, plus de détermination pour la défense du poste qui fut confié à son honneur.

Maintenant, si vous essayez de passer outre, si vous ne voulez pas attendre que l'orang-outang se soit éloigné de son magnifique palais, tâchez que vos balles portent juste, car sa colère est chaude, et a pour auxiliaires la force et l'adresse. Ce sont des élans de buffle, des évolutions de serpent, des morsures de tigre, des attaques de gladiateur. Il vous déchire de ses dents aiguës, de ses pieds vigoureux; il vous soufflette de ses mains promptes comme la pensée; vous croiriez entendre tomber sur votre dos les battoirs de vingt blanchisseuses pressées d'achever leur tâche.

Ici déjà naissent les regrets. L'imprudente querelle dans laquelle vous vous êtes jeté vous ôte parfois toute pensée de défense, tant votre adversaire s'empare de votre admiration! Ce n'est que lorsque le sang coule par maintes blessures, ce n'est que lorsque la douleur vous ramène au sentiment de votre conservation que vous en appelez à vos piques, à vos épées, à vos poignards, qui vous sont enlevés souvent par votre ennemi.

Dès que l'orang-outang se sent frappé à mort, loin de fuir, il se poste encore menaçant devant sa maison, semble jouir du spectacle du désordre qu'il a causé parmi ses antagonistes, sourit aux derniers râles des

chasseurs étendus sur la poussière et rentre chez lui pour expirer dans son domicile.

Quelques peuplades sauvages de l'intérieur du Brésil se livrent avec ardeur à la chasse des grands singes qui infestent les solitudes de cet empire, presque aussi vaste que l'Europe, mais elles font surtout une guerre sans relâche aux frêles individus de cette race dont elles estiment la chair.

Contre les jockos et quelques autres espèces géantes, les Bouticoudos surtout se servent de leurs arcs à flèches et de leurs arcs à pierres, qui sont leurs seules armes dans les combats avec les tribus rivales. Ces arcs à pierres se composent d'un bambou coupé en deux de long en long, aux extrémités duquel on a pratiqué des trous pour le passage de la corde, qui est nouée extérieurement; à cette corde en est tressée une autre qui se sépare de la première vers le milieu, de telle sorte que deux petits bâtons ou deux os placés verticalement à ces cordes les empêchent de se rapprocher. Là est un filet à mailles fort serrées; ce filet a trois pouces de longueur et c'est sur ce repaire que le sauvage place la pierre assujétie par l'index et le pouce, ainsi qu'on le fait de la flèche. Vous comprenez que si le Bouticoudo lance la pierre en ligne droite, elle doit frapper le bois de l'arc, puisque celui-ci se trouve dans le même plan que les cordes et le filet. Or, le farouche Indien, qui est, selon moi, le plus habile, le plus leste, le plus ingénieux des naturels vivant loin de toute civilisation, tend sa corde en biais, et la pierre qui devait s'arrêter à son départ atteint le but en passant à côté du bambou.

M. J. Arago a vu à Rio-Janeiro un enfant de douze ans offert en cadeau à M. Landsdorff, chargé d'affaires de Russie auprès de Jean VI, et que son père avait expédié à ce savant naturaliste pour lui fournir une occasion d'étudier sa tête après l'avoir séparée du tronc ; cet enfant, étonné qu'on lui laissât la vie, atteignait presque toujours, à vingt-cinq pas de distance, un plongeon qui était pendu à la dunette du navire.

A l'aide de ces arcs de cordes hauts de six pieds de longueur, le Bouticoudo ne craint pas l'attaque du jaguar; jugez donc si le singe n'a pas tout à redouter d'un pareil chasseur.

Quant aux gracieux ouistitis, aux singes-lions et aux nombreuses familles si légères, si rapaces, si petites dont ils se nourrissent avec tant de sensualité, ils dédaignent pour eux les pierres et les flèches, et les prennent à l'aide d'une grande souricière (donnez-moi un autre mot) placée à l'entrée d'un champ de maïs, de cannes à sucre ou au pied d'un bananier. En grimpant sur un arbre, en se promenant au milieu d'une plantation, le ouistiti peut apaiser sa faim ; mais dans l'habitude où il est de regarder comme sienne la propriété des autres, il dédaigne d'y toucher. La souricière renferme outre ses parois les grains, les fruits, les légumes qu'y a déposés le Bouticoudo. Ici est la rapine, ici est la perfidie, ici est la méchanceté : c'est ici, par conséquent, que doit se jeter avec un bonheur inouï cette gent malfaisante, et la porte du piège tombant derrière le quadrumane rongeur lui prouve que le vol ne rapporte pas toujours bénéfice à qui le commet.

Les premiers explorateurs qui ont étudié les mandrils, les orang-outangs, les jockos dans leurs forêts, ont publié bien des anecdotes curieuses sur les mœurs et les habitudes de ces êtres singuliers qui ressemblent sous tant de rapports aux sauvages habitants des pays équatoriaux nourrissant tant d'êtres divers, tant de natures opposées. Ils ont raconté mille extravagances plus ridicules les unes que les autres, et dont la philosophie et les études sérieuses des temps modernes ont fait prompte et bonne justice.

Selon les voyageurs du quinzième et du seizième siècle, époque si féconde en merveilles et pendant laquelle on croyait encore à l'eldorado, les singes dans leur amour désordonné pour les femmes, s'élançaient au milieu des peuplades, luttaient avec ardeur contre la jalousie des hommes, se choisissaient une compagne, l'emportaient au fond des bois et vivaient avec elle en fort bonne intelligence. De ces bizarres et monstrueux accouplements naissaient, selon eux, les macaques, les babouins, les moustacs, les talapouins, les malbroucks, les monas et les guenons, formant l'immense famille de singes ravageurs des plantations qui peuplent encore une partie des vastes forêts de l'Inde, de l'Afrique, de l'Amérique septentrionale et de la plupart des grandes îles malaises. Nous avons marché depuis trois siècles; les préjugés ont fait place à la logique; l'art de la navigation a grandi les connaissances humaines; on a classé les espèces, on a interrogé la nature avec une raison plus saine; et les singes les plus industrieux, les plus lestes, les plus spirituels, se trou-

vent encore placés bien loin des Hottentots, des Mozambiques, des sauvages naturels de la presqu'île Péron et des stupides habitants de la Nouvelle-Galles-du-Sud, qui occupent, selon nous, le dernier degré de l'échelle sociale.

12

JAVA.

Samarang. — Salatiga.

Nous voici au large, la mer reprend ses ondulations plus imposantes, les courants ont moins d'intensité, et nous piquons une seconde fois sur Java, où le 18 septembre nous mouillons en face de Samarang.

Je veux que vous me lisiez, et c'est pour cela que je ne vous parle presque jamais de ces petites colères célestes, de ces variations de l'aiguille aimantée, de ces courants qui filent plus ou moins de nœuds dans telle ou telle direction; votre mémoire en serait fatiguée; presque rien aussi, jusqu'à présent, de notre situation personnelle, et cependant il faut que je vous dise qu'ici M. d'Urville a été saisi d'un accès de goutte si violent,

que nous avons craint pour ses jours, et que le commandement de l'expédition a été confié au zèle, à l'activité et au savoir de M. de Roquemaurel, lieutenant de *l'Astrolabe*.

La ville de Samarang est vaste, spacieuse; c'est presque une rivale de Batavia. Un grand nombre de navires pavoisent la rade, protégée contre les tempêtes, et le commerce y est florissant. Ici encore de belles plantations, de riches factoreries, d'immenses magasins et du luxe. La population y est hollandaise, mais on y voit un grand nombre d'Arabes et de Chinois s'occupant de trafics de toute espèce... quelques négociants français qui y jouissent d'une grande estime et qui y ont fait une fortune considérable. Le plus recommandable d'entre eux est M. Tissot, dont la superbe habitation est tenue avec un faste asiatique.

A une demi-lieue de la ville il s'est bâti un magnifique palais, où l'Europe se reflète dans la somptuosité des appartements, et dans les mille petits bénéfices inventés pour tuer les heures si lentes des colonies; salle de billard, salon immense de réception, boudoirs d'une élégance magique, allée parfumée où l'on respire à l'aise la vie et le bonheur; et, au milieu de tout cela, traversant l'habitation, un canal servant de salle de bain, et protégé par un barrage contre les crocodiles, et par un large kiosque contre les ardeurs du soleil.

Nulle part chez nous les honneurs d'un hôtel ne sont mieux faits qu'ici par madame et mesdemoiselles Tissot, dont le teint un peu brun rappelle une origine afri-

caine; elles cultivent les arts, et leur amabilité ne fait jamais défaut à aucun visiteur.

Je parcours la ville; je me promène dans la partie ouest où je suis appelé par d'imposantes bâtisses; c'est un fort majestueux, bien placé et élevé par la sollicitude des Hollandais, qui craignent toujours de se voir attaqués par les Javanais de l'intérieur, jaloux de leur indépendance. Quelle ne fût pas ma surprise, en trouvant au milieu du fort un puits artésien en pleine activité! C'est le premier qu'on ait creusé dans un terrain volcanique. On le doit aux recherches et à la persévérance de M. Jhné, ingénieur allemand, récemment arrivé dans le pays.

Ma connaissance avec M. Jhné fut bientôt faite; je lui témoignai mon étonnement à l'aspect de son puits; il me dit les difficultés qu'il avait eu à vaincre pour percer les diverses couches de tuf et de lave dont le sol était formé... Et comme plus tard je lui manifestai le désir de faire une excursion dans l'intérieur de l'île, il voulut s'associer à mon voyage, et je reçus sa proposition avec un grand plaisir.

Les embarras du voyage sont grands à Samarang, et n'obtient pas de passeports qui veut. On comprendra cette rigueur de l'administration quand on voudra bien réfléchir à quelle petite distance des villes européennes vivent des peuplades farouches en haine avec la civilisation dont elles ne veulent pas, èt toujours prêtes à se ruer sur les usurpateurs de leur sol inhospitalier.

Cependant M. Jhné et moi fûmes plus heureux; M. le résident, dont je regrette beaucoup de ne pas me rap-

peler le nom, accueillit très gracieusement la demande que je lui fis d'un sauf-conduit, et sachant que je voulais aller visiter Salatiga, ville importante de l'intérieur, où l'appelaient incessamment des affaires de service, il me proposa une place dans sa voiture. Je refusai; car notre intention, à M. Jhné et moi, était de faire un cours d'étude; et pour cela, je vous l'ai dit lors de ma première excursion au pic de Ténériffe, rien n'est moins favorable qu'un carrosse.

M. le résident ne borna pas sa sollicitude à de stériles offres de service et au don d'une lettre de crédit extrêmement chaude, écrite en hollandais et en javanais, il m'adjoignit encore une sorte d'officier malais chargé de pourvoir spécialement à mes besoins, et de faire donner prompte exécution à mes ordres, à mes simples désirs.

Le matin, de bonne heure, un *kapala* revêtu de superbes étoffes et armé de deux crish à sa ceinture, vint dans la cour de l'hôtel attendre l'heure de mon réveil. Il emmenait trois chevaux de selle pour nous et notre domestique, et deux *coulis* (hommes de peine) pour porter nos bagages.

Notre première halte fut à Énorang, à quatre lieues de Samarang; là, notre guide, notre kapala, nous dit que sa mission était finie, et nous confia à un second kapala; nous prîmes de nouveaux chevaux, de nouveaux coulis, et nous poursuivîmes notre route.

Cinq lieues plus loin, à Tana-Méra, autre relai; pendant que l'on selle nos chevaux, je suis attiré par un bruit retentissant de goum-goum et de tam-tam,

et j'apprends qu'un mariage javanais est cause de tout ce tintamare; je me rends sur le lieu de la scène, et au bruit de quinze à vingt tam-tams déchirant les oreilles par leurs divers diapasons, la cérémonie avait lieu.

Tout cela était simple, ordinaire comme une noce de village. Assis sur de petits bancs en face de tables très basses, les convives mangeaient quelques mets du pays dans de fort petites assiettes en porcelaine du Japon et de la Chine, et la redoutable musique ronflait toujours; hommes et femmes étaient mêlés entre eux; il y avait de la gaîté, peu de désordre, et après quelques instants d'observation, mes études et ma curiosité furent satisfaites.

Après quatre heures d'une marche assez rapide sur un plateau fort étendu, riche des productions du pays et de la culture des légumes, des fruits et des fleurs d'Europe, nous arrivâmes à Salatiga. Est-ce une ville? est-ce une campagne? C'est l'un ou l'autre, ou plutôt c'est un camp. Là, quatre à cinq mille hommes s'exercent au maniement des armes pour les luttes fréquentes qu'ils ont à soutenir contre les Javanais indépendants; en général ce sont des natures privilégiées, des physionomies d'un caractère guerrier, prompts à la marche, prompts au combat. On les a pris à tout hasard parmi les aventuriers de tous les pays de l'Europe; Anglais, Français, Allemands, Hollandais, Belges sont là côte à côte, servant dans le même régiment, et se disputant les grades à force de zèle et d'intrépidité.

Tout près de cette troupe d'élite, sont encore des régiments de Malais et de Javanais, séparés, distincts,

habillés également à l'européenne, mais condamnés à ne s'élever jamais jusqu'aux grades supérieurs ; seulement les mieux instruits, ceux surtout qui ont donné les meilleurs gages de fidélité et de dévouement, peuvent devenir petits officiers honoraires ; et c'est là leur bâton de maréchal.

Outre ces soldats bien vêtus, bien disciplinés, il est encore un régiment également bien équipé de nègres venus des côtes d'Afrique, auxquels on cherche à donner les allures des soldats européens. Cette première tentative a réussi, et nul doute qu'à la première guerre, les hommes noirs ne rivalisent avec les blancs en dévouement et en énergie.

Toutes ces troupes ont, à Salatiga, des casernes bien tenues, bien aérées ; la santé est sur tous les visages, la joie dans tous les cœurs, et l'on ne dirait pas qu'on se promène dans un pays où les plus terribles fléaux viennent périodiquement exercer leurs ravages.

M. Jhné et moi descendîmes dans un hôtel tenu par un Français. On nous y traita avec politesse, mais sans empressement ; on ne fit aucun frais pour nous bien accueillir, et quatre piastres payèrent notre bienvenue.

Au surplus, le paysage qui se déployait à nous de cette maison propre et commode, mais sans somptuosité, était d'une fraîcheur et d'une variété remarquables. Partout de riches cafeiries florissantes, des indigoteries à leur naissance, des champs de cannes à sucre répandus avec profusion, quelques maisonnettes coquettes éparses çà et là ; et, planant sur cette nature

privilégiée, la famille des palmistes avec leurs chevelures onduleuses et leurs têtes élancées comme des bambous.

Poussez plus loin vos regards, étudiez les gorges et les cîmes accentuées des hautes montagnes qui déploient devant vous leur majesté, et votre œil se repose studieux sur un volcan dont la fumée s'échappe toujours en spirales rougeâtres. Le paysage est digne de Claude Lorrain ou du Poussin.

Après la fatigue et l'étude, le plaisir; mais ici, sous un soleil tropical, il n'y a guère de plaisir sans lassitude, et l'on ne trouve guère d'abri contre les chaleurs dévorantes qui crevassent la peau.

Cependant le vice-résident n'ayant pas encore reçu ma visite d'usage, je crus devoir une politesse, et je me rendis chez lui. J'y trouvai M. d'Urville et son acolyte M. Jacquinot, qui avaient projeté, pour le lendemain, une course sur les montagnes pour visiter une source thermale et un temple antique fort célèbres dans le pays.

Les préparatifs du départ furent bientôt achevés. Les résidents et les commandants en voiture, M. Jhné et moi à cheval; j'aime à bien voir ce que je veux étudier et traduire.

Une escorte d'une trentaine de cavaliers, vêtus de tissus fort éclatants, caracollaient autour de nous. Arrivés à un pont jeté sur une petite rivière rapide et surmonté d'un toit protecteur, nous sommes reçus par une nouvelle escorte vêtue de violet, tandis que la première l'était de vert; car ici chaque district a

sa couleur comme chacune de nos armes son uniforme.

Ces soldats choisis parmi l'élite de la jeunesse javanaise sont tenus d'aller au devant du résident, chaque fois qu'il se déplace ; c'est une garde d'honneur et une protection à la fois.

Nous entrons bientôt dans la vallée d'Ambarrava, large plaine dominée, à de grandes distances, par des plateaux élevés, et au milieu de laquelle se trouve une nouvelle forteresse qui pourrait contenir huit à dix mille hommes. Les Hollandais échelonnent ainsi leurs forces aux environs; car c'est de là que, peut-être un jour, partiront de redoutables ennemis qui viendront apporter le carnage dans la capitale.

Après avoir dépassé cette forteresse, où nous ne fîmes, pour ainsi dire, qu'une halte d'inspection, nous commençâmes à gravir la colline; mais bientôt la pente devint tellement rapide que les voitures firent halte, et nos compagnons furent forcés d'achever l'excursion à cheval. Seulement, comme M. Jacquinot, qui a peut-être le pied marin, n'est pas de la famille des Centaures, il se fit porter en palanquin, et ne vit le pays qu'à travers une croisée et horizontalement étendu. Il y a des habitudes qu'on n'aime point à perdre.

A mi-côte de la montagne, le chemin devient très rocailleux, mais à droite et à gauche, formant deux haies ravissantes, une immense quantité de roses du Bengale s'épanouissaient au soleil et semblaient nous engager à poursuivre gaîment notre route. C'était une marche presque triomphale, car la musique javanaise, à cha-

que halte, résonnait à ébranler les échos, et les populations voisines accouraient à notre passage avec un empressement qui, je dois le dire, était plutôt de la curiosité que de l'admiration.

Le résident possède ici une maison de campagne qui n'est guère qu'un point de repos pour les voyageurs qui viennent visiter la fontaine et le temple.

A quelques pas de là est la fontaine, nappe d'eau d'un mètre de circonférence, sortant d'un canal profondément caché dans les entrailles de la terre; l'eau est à la température ordinaire et fortement chargée de sels de fer; au reste, rien de bien remarquable pour le géologue.

Nous sommes ici à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer; à 200 mètres plus haut est le temple antique où nous arrivons en une heure, car le sentier est facile, quoique ardu.

Temple soit, mais je n'aurais pas osé lui donner ce nom pompeux, s'il n'était déjà consacré; c'est un cube de 4 à 5 mètres de côté, avec portes et croisées latérales ornées de sculptures symétriques, usées par le frottement du temps; quelques marches servent à pénétrer dans l'enceinte ouverte aux quatre vents, et le tout est surmonté d'une coupole, ce qui donne à l'édifice la forme exacte d'un tombeau arabe. Personne ici ne put m'en dire l'origine ni le dieu auquel il a été consacré.

Quelques autres temples pareils à celui-ci pointaient sur des crêtes plus élevées, mais nous nous tînmes satisfaits de cette première visite, et les curieux qui viendront

après nous feront sagement d'imiter notre réserve; les arts et l'histoire auraient peu à gagner à une ascension plus aérienne.

J'aurais voulu pousser bien au-delà des montagnes mes courses aventureuses; j'aurais voulu visiter les domaines de Solo où sont gardés à vue les sultans de l'ex-empire javanais; mais hélas! le temps nous pressait, je dus suivre dans leur retraite mes compagnons de voyage; mais, plus indépendants que tous, nous errâmes çà et là avant d'arriver à Samarang. Ne me tracez jamais une ligne droite, ne me forcez point à cheminer dans tel ou tel sentier, si vous voulez que je trouve quelque plaisir à mes promenades, quelque profit à mes études.

Dans un pays où la chaleur du jour est excessive, les orages se succèdent avec une effroyable rapidité. Nous étions à cinq lieues encore de Samarang, quand devant nous se dessina, pareil à un fantôme, un nuage cuivré qui étendit ses larges bras, envahit l'horizon, s'affaissa et vomit bientôt sur nous des torrents d'une pluie rapide. Les éclairs sillonnaient l'atmosphère, l'air était en feu, et le tonnerre bondissait sans discontinuer. Nous attendîmes la fin de cette crise, abrités dans l'auberge d'Enorang, où nous liâmes conversation avec M. *Van Gordum*, officier de la garnison de Samborava, lequel, ainsi que nous, avait été surpris par l'orage : ici tous les gens bien élevés parlent le français comme vous et moi.

Ce que l'on a de mieux à faire dans ce pays équatorial, c'est de voyager la nuit, lorsqu'une fois la cu-

riosité est satisfaite; seulement, je ne conseillerais pas une telle conduite à tout voyageur qui voudrait se promener dans l'intérieur de Java; car mon compagnon de route me raconta mille histoires de voleurs plus dramatiques les unes que les autres, et dont, ma foi, une seule aurait dû nous faire attendre le retour du soleil.

Mais il en est de ces bandits comme des crocodiles de Timor qui se promènent dans les villes épouvantées, comme des boas de Dielhy qui font le siége des demeures malaises, comme des lions du Saharah qui emprisonnent les populations en armes, comme des ours blancs du Spitzberg qui ouvrent les navires. On parle beaucoup de ces redoutables ennemis des hommes, mais on en voit peu, très peu, et bien favorisés sont les intrépides explorateurs qui en rencontrent quelques-uns sur leur passage.

Mon compagnon et moi nous arrivâmes à Samarang, à cinq heures du matin, sans une blessure au flanc, sans la plus légère morsure de reptiles, sans la moindre trace de dent de rhinocéros ou de panthère. Ce qu'il y a de vrai cependant, c'est que les forêts de Java sont infectées d'hôtes dangereux, et que la prudence veut que vous ne sortiez jamais sans un fusil sur l'épaule, sans deux pistolets à la ceinture. Ajoutons qu'ici encore la rencontre des hommes est plus à redouter que celle des quadrupèdes.

Vous comprenez bien que je ne veux pas me répéter en vous disant ici, comme je l'ai fait ailleurs, les détails des bals, fêtes, cérémonies javanaises et chinoises auxquelles j'assistais chaque jour, c'est à peu de

chose près ce que vous savez déjà, ce dont je ne dois plus vous entretenir, car la route est longue encore et des drames plus palpitants nous attendent.

Mais je ne dois point passer sous silence la politique hollandaise qui sait gouverner ici sans trop faire sentir aux anciens chefs le poids de sa domination; elle laisse aux vieux rajahs, aux sultans, de certaines prérogatives peu dangereuses, et les salue du nom pompeux de souverains, leur donné des ordres qui, sous la forme de prières, n'en sont que plus rigoureusement exécutés.

Ce ne sera point par le Javanais que le Hollandais sera jamais chassé de Batavia, à moins toutefois qu'un de ces hommes extraordinaires, qui surgissent à chaque siècle dans tous les pays du monde, ne veuille enfin se montrer maître chez lui et n'obéir qu'à la volonté de Dieu.

13

DÉTROIT DE LA SONDE.

Java. — Sumatra. — Tchingui. — Battas. Anthropophagie.

Notre navigation continue sous les rayons verticaux d'un soleil brûlant. Le 1er octobre nous quittons la rade envasée de Samarang; nous touchons de nouveau à Batavia pour renouveler notre provision de vin, et le 6 octobre nous disons un adieu définitif à Java la pestiférée.

Voici le détroit de la Sonde, l'un des plus magnifiques passages que les flots se soient ouverts au travers des terres florissantes. C'est partout une végétation riche et embaumée; ce sont de petites villas où la mollesse doit se reposer dans des rêves de bonheur. De ce côté, Java ressemble à un Jardin immense au

milieu duquel on aurait jeté de riantes habitations pour le bonheur des hommes. La brise est plus courtoise que nous ne voudrions, car de si beaux paysages sont curieux à visiter, à étudier, et nous ne pouvons en détacher nos regards. N'importe, il faut obéir à qui nous fête si amicalement; nous franchissons le détroit avec le secours de toutes nos voiles, et nous laissons tomber l'ancre devant Tchingui, près Raja-Bassa, sur la côte de Sumatra.

S'il nous avait été possible de faire des haltes dans ce trajet si rapide, avec quel empressement n'aurions-nous pas envoyé nos chaloupes aux navires mouillés sur les côtes de Java, et sur les mâts desquels flottait le pavillon de notre patrie! Partout des regrets au milieu de nos joies, partout des amertumes au sein de nos félicités les plus pures!

Ne vous étonnez pas de me voir employer, au sujet de Java, des expressions tout-à-fait opposées; quand je vous parle des collines parfumées, des montagnes imposantes, de tout le pays intérieur si riche de productions de toutes espèces, raffraîchi chaque soir par une brise bienfaisante, je ne me rappelle que des souvenirs de bonheur; dans le haut pays tout le monde se porte bien, même le colon qui est transporté à six mille lieues de sa patrie, et qui a échangé la zône froide et humide de la Hollande contre le climat brûlant des régions intertropicales; mais si j'arrête mes regards sur la côte, je trouve une atmosphère épaisse, rougeâtre, que les rayons du soleil ne peuvent percer qu'après avoir acquis leur plus grande

force; les équipages, énervés par la chaleur du jour et l'insalubrité des nuits, n'y résistent pas à une halte d'une ou deux semaines. En vain le capitaine prendra-t-il l'utile précaution de soustraire ses matelots à la grande ardeur du soleil, en faisant décharger et recharger son navire par des hommes de peine... S'il reste quinze jours en-deçà d'un myriamètre de la côte, il y aura deuil à bord.

Nous réserverons pour le chapitre suivant la douloureuse épreuve que nous en avons faite une deuxième fois.

Mais nous sommes au mouillage; mes malades ont bien reposé la nuit; voyons la terre.

Tchingui est un petit village; je me trompe, Tchingui est un cimetière par la tristesse et le deuil qui y règnent; il est proprement bâti sur la côte; ses maisons se détachent grises sur un fond terreux, et l'histoire ancienne des peuples qui l'habitent doit les effrayer sans doute encore, puisque les hommes que voilà, auxquels nous tendons une main amie, s'éloignent avec défiance et repoussent presque notre salut amical.

Le commerce les fait vivre; on leur apporte des étoffes et des ustensiles; ils donnent en échange du café, du poivre et des épices.

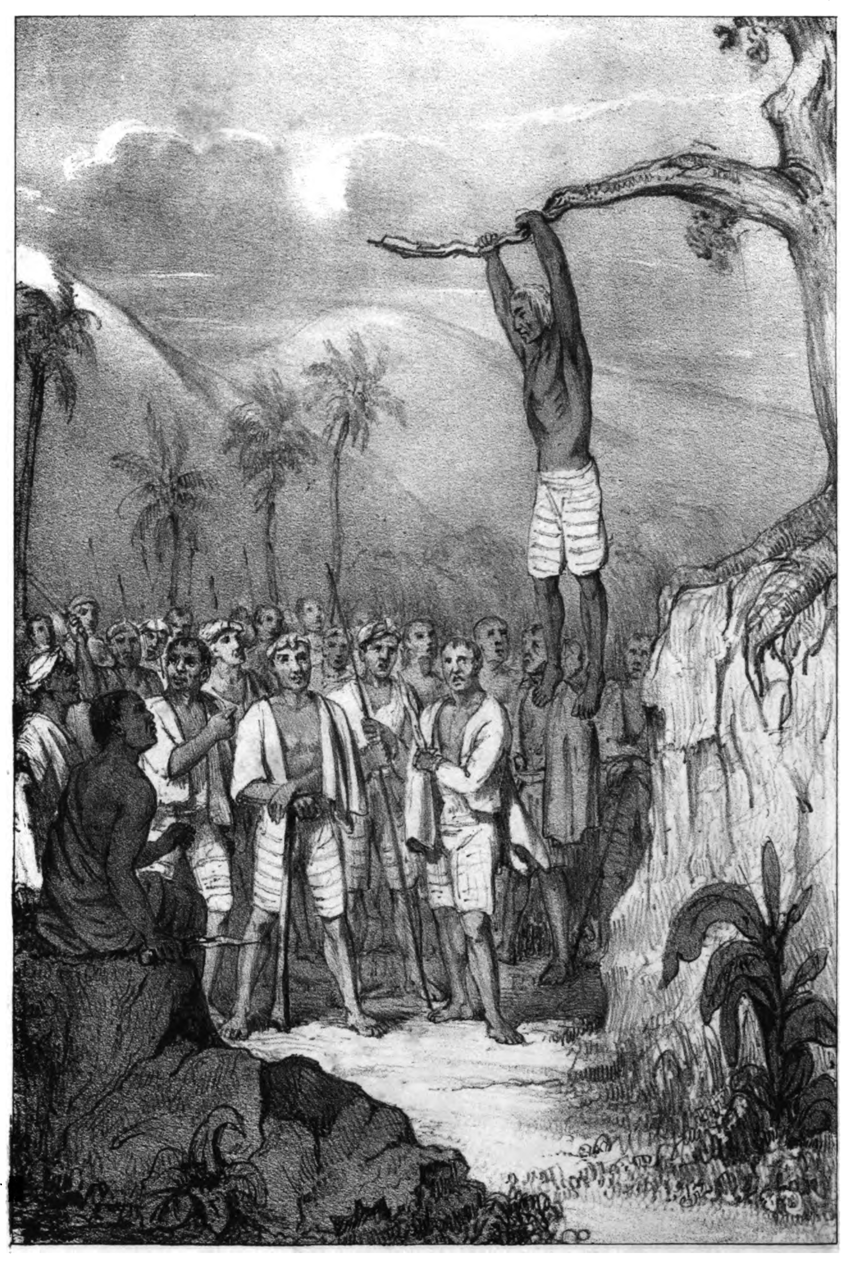
Ne leur apportez point les arts et le sciences, ils n'en veulent pas; ce serait un superflu funeste à leur nécessaire. Ma foi, qu'ils vivent avec cette insouciance, puisque les ruines de temples mahométans dont leur sol est pavé, ne leur donnent aucun renseignement.

Est-ce malheureux que le temps nous fasse défaut

pour visiter l'intérieur de cette île, qui, la première, a lutté avec une énergie incroyable contre les avides Portugais, vainqueurs de cet archipel. Albuquerque, de glorieuse mémoire, perdit dans de véritables batailles rangées une partie de ses meilleurs matelots ; et s'il parvint à éloigner les indigènes de la côte, il ne put jamais réussir à les soumettre dans l'intérieur, ni par la persuasion ni par la force des armes.

Oh ! j'aurais voulu étudier ces hommes de fer indomptés, indomptables, qui osèrent, à l'aide seule de leurs masses, de leurs javelines, de leur crish et de leurs flèches, attaquer les premiers établissements portugais, dont plusieurs ne résistèrent pas à tant de persévérance et de courage. Aujourd'hui, comme aux premiers jours de la découverte, les naturels de Sumatra, ceux surtout qui vivent au sein des forêts et des solitudes intérieures, sont anthropophages par goût, par principe, et peut-être par religion. Oui, l'anthropophagie est sans doute ici un culte ; à coup sûr, elle est une loi. Écoutez, écoutez : et si c'est une histoire de sang, ne vous en prenez qu'à l'apathie ou à l'insouciance des Européens qui, satisfaits des épices et des aromates qu'on leur donne en échange de leurs denrées, se soucient fort peu de modifier les mœurs et d'enseigner l'humanité.

Tout prisonnier de guerre saisi les armes à la main est condamné à mort et mangé ; à chaque holocauste une fête a lieu, fête joyeuse, enivrante, où l'on dévore sans colère, mais avec plaisir, où les cris du patient se tordant sous la torture, se confondent avec



A. Legrand. Lith: Rigo f.res et C.ie r Richer 7.

QUANDLA FEUILLE EST SECHE IL FAUT QU'ELLE TOMBE.

Ile Sumatra.

Berquet et P... Editeurs. 11 rue du Jardinet

Berquet et P[illegible] Editeurs. 11, rue du Jardinet.

les chants du farouche triomphateur. Le premier est là au milieu d'une foule impatiente; il attend à genoux, sans espérance de grâce à son dernier râle, le premier coup de sabre qui va lui ouvrir l'épaule ou lui déchirer le flanc. Dans leur désir de supplice, les anthropophages ne veulent pas que la victime expire trop précipitamment; il leur faut, à eux, une longue agonie, des larmes, de la rage, du désespoir; sans cela, il manque quelque chose à leur orgie.

Mais s'il y a raffinement de cruautés dans la vengeance du vainqueur contre le vaincu, comment appellerez-vous ces moyens minutieux, recherchés, incompréhensibles, que les féroces Battas, l'une des peuplades les plus nombreuses de Sumatra, emploient pour punir quelques-uns des crimes précisés par leurs lois. Un individu, par exemple, pris en flagrant délit d'adultère, est à l'instant même condamné à servir de pâture aux autres. Or, voyez comme on s'y prend pour l'exécution de la sentence, voyez le rôle qu'y jouent les indifférents, les juges et l'homme outragé. Pauvre Europe, que tu es heureuse d'avoir échappé au code réparateur des Battas!

L'heureux coupable est attaché à un arbre, au milieu des injures qu'on lui vomit à l'oreille et au cœur; ses bras sont croisés sur sa poitrine, ses pieds noués au tronc, sa tête seule peut exécuter quelques mouvements. Le premier bourreau s'approche de lui et lui demande s'il éprouve quelque regret de son crime; ceci est une sanglante ironie, car le repentir et le remords ne sauvent personne.

Après cette première question résolue, on s'adresse à l'offensé, on lui demande courtoisement quel est le morceau du patient qu'il se réserve; s'il dit c'est l'oreille, l'oreille est coupée; s'il dit le nez, le nez est enlevé; s'il choisit un morceau de l'épaule, le sabre du bourreau fait l'office; et à l'instant même, le mari, satisfait, commence sa collation... Ne faites pas la grimace, je vous en prie, ceci est une histoire grave et sérieuse qui demanderait à nous, gens de civilisation, autre chose que du dégoût; mais notre bronze et nos canons sont muets contre Sumatra et les anthropophages Battas; car je ne compte pour rien quelques représailles exercées sur certains cas de piraterie dont ces peuples farouches se sont dernièrement rendus coupables envers nous.

La première opération du repas cannibale achevée, un grand vase à demi-rempli de vinaigre, de poivre, d'épices, est apporté au milieu du groupe; le mari s'avance, trempe le morceau découpé dans le liquide, le mâche et l'avale.

Après le mari viennent les parents et les juges; chacun a choisi la partie délicate du coupable, chacun a fait sa portion fort copieuse, et le malheureux n'est pas même entendu dans ses imprécations, ou plutôt ses cris sont une musique dont les anthropophages goûtent fort la touchante harmonie.

Les indifférents viennent à leur tour armés de petites lames d'acier, et quelques-uns même de chalumeaux; ceux-ci sont trempés dans les chaires vives,

et on aspire le sang, comme vous feriez du jus d'une orange à l'aide d'un tuyau de plume.

Dès que la mort est venue, dès que le sacrifice est consommé, dès que le cadavre n'a plus de douleur, dès que le convive n'a plus de joie, on ouvre le crâne du mort, on en extrait la cervelle que l'on place dans un vase consacré ; le mari l'accepte comme une relique précieuse, et se fait une coupe pour ses repas de la boîte osseuse qui lui appartient de droit.

Et si je vous dis maintenant que ce peuple des Battas, dans ses rapports avec les étrangers, est loyal, bon et généreux, pensez-vous qu'il nous serait bien difficile de le civiliser, et de déraciner chez lui cette coutume barbare qui le rend l'effroi des peuplades environnantes? Allons, missionnaires zélés, intrépides propagateurs de notre religion de paix et de concorde, je vous indique du doigt Sumatra la farouche ; allez prêcher aux Battas le pardon des injures ; allez leur apprendre comment on aime, et comment le Dieu de l'univers châtie les atrocités et réprouve l'anthropophagie. Vous courez souvent après le martyre, allez à Sumatra visiter les Battas, là peut-être vous attendent les plus beaux triomphes auxquels vous aspiriez.

Les conquêtes de la civilisation sont lentes, surtout chez les hommes qui ont des codes écrits, et les Battas possèdent ces codes. Ainsi, dès que le naturel avait atteint certain âge de la vie, il était regardé comme un être inutile, et dès ce moment condamné à mort. Il le savait, et il se préparait de gaîté de cœur à quitter

ce monde, où il n'aurait éprouvé que des dégoûts et de l'amertume.

Voici la fête : Le vieillard s'achemine vers un arbre indiqué ; la foule le suit silencieuse. Arrivé au lieu de l'exécution, l'homme qui ne doit plus avancer dans la vie grimpe sur un arbre, se glisse le long d'une branche et s'y suspend par les mains : vous comprenez que ses forces vont bientôt l'abandonner ; mais avant qu'il lâche prise, un chant de mort a lieu parmi les assistants, et ce chant de mort est une terrible poésie :

« *Quand la feuille est sèche, il faut qu'elle tombe.* »

Le vieillard est à terre, un instant après il ne vit plus, les javelots et le sabre ont fait leur office.

Ajoutons que depuis peu d'années les Européens établis sur la côte de Sumatra sont parvenus à détruire chez les Battas cet usage barbare, contre lequel ils auraient dû protester depuis bien long-temps.

C'est dans l'intérieur de Sumatra que sont les mines les plus riches de cet archipel, et à Ménang-Kabou est l'arsenal immense où l'on fabrique presque toutes les belles armes de la Malaisie : ce ne seront jamais les instruments de destruction qui manqueront aux hommes.

On nous assure ici que l'empereur d'Achem, royaume de la partie N. de Sumatra, est un monarque dont ses sujets n'approchent qu'avec une grande vénération, et qu'on trouve dans ses États une marine fort remarquable et une industrie en tout rivale de l'industrie européenne.

Sumatra est, pour ainsi dire, divisée en deux parts : la première libre, indépendante, indomptée, sauvage, formée des royaumes d'Achem, de Siack et des Battas; l'autre, soumise aux Hollandais, qui, cependant, ne les dominent pas assez pour leur imposer leurs lois et leurs usages.

Le jour n'est peut-être pas loin où dominateur et indigène en viendront aux mains; l'histoire nous dira, comme toujours : des cruautés et des massacres.

14

COMMERCE DES INDES ORIENTALES.

Considérations générales sur le commerce des Indes orientales.

Ce n'est plus le navire avec sa flamme au grand mât et ses canons aux flancs, qui s'échappe d'un de nos ports et franchit l'Atlantique; ce n'est ni une frégate, ni un vaisseau de ligne qui va dicter ses lois à une île rebelle, ou saluer un royaume ami; c'est un simple trois-mâts, un brick, une goëlette que le commerce vient de frêter, et qui est chargé d'apporter des richesses au commerce.

Si le capitaine ou le subrécargue double le cap de Bonne-Espérance et glisse devant l'Ile-de-France et Bourbon pour jeter l'ancre dans un des ports du Bengale, à la bonne heure, sa route est tracée; nous ve-

nons de le suivre. Mais s'il est parti pour Canton ou Macao, s'il a fait voile pour Manille, les Moluques ou le Japon, lui est-il plus favorable de franchir l'Océan indien ou l'Océan pacifique? Dans le premier cas, il fait échelle, s'il le veut, à Maurice, à Syngapour, à Batavia; dans le second, il touche à Valparaiso et aux Sandwich. Ici, point de maladies équatoriales à craindre, point de ces fièvres pernicieuses qui désolent les équipages; mais le trajet est long, le cap Horn rude dans toutes les saisons, et vous ne trouvez pas toujours aux Mariannes ou à ces îles célèbres par la mort de Cook, tous les vivres nécessaires à votre équipage épuisé. Dans le premier cas, au contraire, le cap de Bonne-Espérance, l'Ile-de-France ou Bourbon, Java, vous fournissent amplement toutes les provisions qui vous manquent; et si vous faites route avec les moussons, c'est le chemin que je vous invite à prendre, pourvu que votre halte à Java ne soit pas de trop longue durée.

Si la politique divise les empires, le commerce est le lien qui les unit. Toute l'Inde est ouverte à nos vaisseaux voyageurs, vous trouvez le monde entier dans la rade de Batavia, et vous n'êtes pas plus surpris de voir mouiller à Canton ou à Manille une carène anglaise, portugaise ou hollandaise, que de voir arriver, vous citoyen de Paris, dans votre capitale, un habitant de Lyon, de Marseille et de Bordeaux.

Et ne croyez pas que plus un pays est loin de vous, plus la fortune vous y attend; le contraire serait plus facile à démontrer, car le fin voilier qui arrive au-

jourd'hui et qui est chargé de soieries ou de vins, fait la ruine du navire rival qui arrive demain. Mon ami Arago m'a dit avoir vu à Monte-Video, le capitaine d'un beau trois-mâts forcé de vendre son propre navire pour payer les frais de son voyage, l'emmagasinement de ses marchandises et les droits du fisc, plus dévorateurs encore. Un beau brick était arrivé la veille, et avait fait fortune avec les mêmes produits.

L'histoire philosophique des deux Indes était un rêve alors que l'écrivain racontait tout ce que les voyageurs plus ou moins véridiques lui disaient avoir vu, avoir entendu. Aujourd'hui le livre est plus qu'un mensonge, c'est une folie, et dans les deux Indes tout a changé de face en quelques années.

La prudence préside maintenant aux opérations commerciales; on ne livre plus sa fortune aux caprices des vents, comme on le faisait aux jours des hardies conquêtes; on apporte son superflu dans un pays lointain pour l'échanger contre le nécessaire, et vous comprenez, les sinistres et la concurrence font seuls les pertes et les bénéfices. C'est une terrible balance bien dévorante et bien capricieuse que celle qui est tenue par la main du Tout-Puissant, et dans les plateaux de laquelle cinglent les navires voyageurs. Vous doublez le banc des Aiguilles, toutes voiles dehors, grand largue; vous insultez dans votre présomption aux rafales carabinées qui s'échappent du canal mozambique et semblent vouloir vous respecter dans votre course..... Gare à vous! un fougueux vent

du sud s'échappe du pôle, arrive sur vous, se déchaîne, tourbillonne autour de vos mâts qui crient, et vous force à fuir à sec et à piquer au N., lorsque c'est vers l'E. que vous portez vos vœux et votre devoir; cela s'appelle la navigation.

Comme si Dieu avait voulu poser des limites aux explorations, il a dressé là-bas et là-bas deux pointes, l'une le cap de Bonne-Espérance, l'autre le cap Horn, que le capitaine n'envisage jamais de sang-froid. Dans le premier de ces promontoires, ce sont les vents orageux qui déchirent votre carène enivrée; dans le second, ce sont les vents et les glaces qui se ruent sur les navires comme des montagnes mouvantes. Pendant six mois vous avez à combattre les brises carabinées de l'O.; pendant six mois vous avez les mêmes brises à soumettre, et la nuit si longue et si douloureuse en ces parages élevés.... Allez, allez, le spéculateur a bien des heures d'insomnie à traverser, quand il compte, pour le bien-être de sa famille, sur le retour du vaisseau qu'il a expédié à l'une des deux Indes.

Et voyez comme le trafic s'échelonne. Les navires de Manille vont à Kanton ou à Makao; ils mouillent, ils descendent des piastres, du bois de sandal ou du bois d'ébène; on leur rend en échange des soieries, des lacques, de l'encre, des nankins, des porcelaines et du thé. Vous chargez de vin ou de quincaillerie, vous faites halte aux Philippines, eh bien! pas n'est besoin que vous cingliez vers Makao. Vous trouvez à Manille, et à meilleur compte, les objets que vous

achèteriez là-bas parce que le citoyen des Philippines se les est procurés à l'aide de ses superflus.

De l'autre côté, vers le S.-O., vous trouvez encore la Chine à Batavia, et la Chine, à son tour, y trouve l'Europe que vous y avez transportée.

Tout l'Océan indien est tellement sillonné, que lorsque la mer est calme ou faiblement ridée, vous diriez des allées unies ou une plaine sablonneuse ouverte à des milliers de curieux. Si les lames se creusent, si la tourmente les bouleverse, vous vous croyez sur des collines ou dans de profondes vallées, au milieu desquelles vous êtes sûr de rencontrer aujourd'hui ou demain un navire aventureux comme vous. La route est large, j'en conviens, mais comme on sait par cœur la théorie des vents, c'est presque toujours dans les mêmes eaux que glissent les carènes; et si vous ne veilliez pas bien pendant la nuit, vous pourriez bien vous heurter avec un ami ou un ennemi dont vous auriez voulu éviter la présence.

En mer vous n'avez pas le droit de louvoyer comme dans vos cités rétrécies. La navigation est, je crois l'avoir dit autre part, une guerre perpétuelle aux éléments, et un jour perdu, une heure de retard, une minute d'irrésolution, vous fait perdre le fruit de toute une campagne.

C'est une chose effayante à voir et à étudier que ces immenses bazars de Batavia, de Syngapour, de Samarang, de Manille et de Makao! Et il y a là des richesses à épouvanter l'imagination, à rassasier la cupidité. Ce sont les plus riches tissus, les armes les plus

belles, les étoffes les plus coûteuses, les machines les plus compliquées, les ustensiles les plus délicats, les liqueurs les plus estimées, jetées pêle-mêle, amoncelées, pressées dans des ateliers, dans des magasins qui se renouvellent sans cesse. Il faut plus de génie à un négociant de Java pour conserver ou agrandir sa fortune, qu'il n'en a fallu à Gallilée pour comprendre la marche de la terre dans l'espace. A celui-ci les méditations de quelques années; au premier les calculs et les fatigues de toute la vie..... Raynal n'a rien compris de tout cela, et son éloquente utopie n'est une leçon pour personne.

Si vous parcourez les mers de la Chine, de l'Indoustan et de la Polynésie, vous rencontrez presque toujours sur votre route des navires anglais, ou hollandais, ou américains venant de Sydney chargés de blé; de Manille chargés de sucre; de Calcutta chargés de produits européens; des îles malaises chargés de bois de sandal, et vous sillonnez pendant des années entières les détroits des archipels du vaste Océan pacifique, du grand Océan indien, sans y rencontrer un navire de votre nation, à laquelle cependant toutes les autres portent envie.

On dirait, en vérité, que notre marine est une marine d'essai, que la Méditerranée seule convient à nos matelots, que l'Atlantique épouvante nos capitaines, que les rafales, que les ouragans du cap de Bonne-Espérance et du cap Horn nous arrêtent dans nos excursions, et que notre audace s'en va dès que nous perdons de vue les côtes amies. Il n'en est pas

ainsi pourtant; mais, par une politique maladroite, nous montrons trop rarement notre pavillon chez les nations éloignées; et comme nous avons supprimé depuis quelques années les primes d'encouragement accordées aux exportateurs des produits de notre industrie, il en résulte que le commerce ne se hasarde point dans de si longs voyages, et que le monopole des bénéfices appartient tout entier aux nations rivales.

Mais la Malaisie appartient au monde; mais sur ses côtes de larges rades sont ouvertes aux navires explorateurs; là, là et là vous trouvez des comptoirs hollandais, chinois, anglais, espagnols et portugais, riches et glorieux. Eh bien! prenez possession d'une partie de Bornéo, dites à haute voix que vous voulez votre part des produits de l'Inde, dites-le par la voix du canon, si celle de votre indépendance ne suffit pas, et quand nos navires feront le tour du monde, ils pourront au moins une fois mouiller chez eux, et ne pas abandonner aux étrangers les bénéfices dus à leurs soins et à leurs fatigues.

Nous parlons à des sourds, et le commerce français est pour long-temps encore exilé des deux grands Océans du monde.

Les baleiniers seuls, partis de Saint-Malo, de Nantes, du Hâvre et de nos côtes occidentales, luttent avec avantage contre les baleiniers rivaux..... C'est que le gouvernement récompense les soldats de cette guerre si périlleuse, livrée dans son domaine au plus grand et au plus redoutable des enfants de la Création. Dans ces courses presque sans relâche, dans cette ardente

recherche de la baleine, d'autant plus irritable qu'elle est plus souvent traquée, d'autant plus furieuse qu'on la poursuit dans les mers les plus rudes, nos matelots acquièrent une expérience solide, et nous pouvons les opposer sans crainte de désavantage aux meilleurs équipages de la Grande-Bretagne, de la Hollande et des deux Amériques.

La pêche de la baleine est une de nos richesses; mais elle est surtout une de nos gloires maritimes.

15

DEUIL.

Il y a des époques fatales, précises à la mémoire: nous sommes au 9 octobre, et les avant-coureurs de funestes catastrophes se promènent dans le faux-pont silencieux.

J'avais douze hommes sur les cadres; le mal pouvait grandir encore, et ma responsabilité devenait immense; je dis au capitaine Jacquinot combien notre position était difficile, et mes inquiétudes fondées; il me fit une réponse tellement éloignée des convenances, que je cessai complètement mes rapports avec lui, et je me vis forcé de m'adresser au chef de l'expédition.

Un canot me porta à bord de l'*Astrolabe;* je ne cachai

rien, je n'ajoutai rien de sinistre au tableau, et le commandant d'Urville demeura fort surpris de toutes les confidences que je lui fesais: — A bord de l'*Astrolabe*, me disait-il, comme pour éloigner de son esprit les scènes de désolation que je lui présentais, rien de semblable n'a lieu, tout le monde se porte bien; — mais convaincu de l'exactitude de mes rapports par l'apparition des maladies qui surgirent le lendemain sur son propre navire, il donna l'ordre d'appareiller sur-le-champ.

Huit heures piquaient: depuis le matin les canots de provision étaient à terre; plusieurs officiers étaient déjà en course, personne ne s'attendait à quitter Tchingui si prochainement..... un coup de canon résonne, le pavillon de partance flotte au mât de misaine..... les promeneurs rallient les corvettes, et à neuf heures nous sommes sous voile.

Où allons-nous?

L'habitude de M. d'Urville était de nous laisser ignorer où il se proposait de mener l'expédition, ou même de nous induire en erreur sur ses intentions réelles; mais, cette fois, nous savions que notre prochaine relâche serait Hobart-Town, et je regrettai fort qu'on entreprît une aussi longue traversée sans se concerter avec moi sur les besoins éventuels de nos malades, et sur les moyens de prévenir un plus grand développement de l'épidémie qui nous envahissait.

Car, il est des circonstances où le capitaine assume sur lui une grande responsabilité en ne consultant pas le médecin du navire, et si tout doit plier devant la grande loi de l'autorité, les règlements de la marine d'accord

avec les inductions de la saine logique, laissent à ceux qui sont spécialement chargés de la santé des équipages le droit de conseil, de critique et de récrimination*.

Nous voilà donc en mer avec une certaine quantité de malades sérieusement atteints; à mesure que nous avançons vers des latitudes plus élevées, les roulis plus forts, et l'abaissement de la température, nous deviennent de plus en plus funestes; le nombre des dyssenteriques et les dangers qu'ils courent vont chaque jour croissant; les traitements les mieux combinés ne donnent que des améliorations passagères; rien n'arrête le fléau, et je m'épuise vainement à le combattre.

Oh! la fatale influence du climat s'est cruellement fait sentir à bord! Mais ce qu'il y eut de plus remarquable c'est que le mal n'a sévi dans toute son intensité, qu'un mois après notre départ des côtes infectes ou nous avions puisé les germes de la maladie.

Ainsi les premiers symptômes se sont manifestés dès la fin de septembre, au mouillage de Samarang; dans le courant d'octobre nous voyons se développer des affections de plus en plus graves, bientôt l'état-major est envahi; le 4 novembre, un homme succombe à ses douleurs, et désormais jusqu'à notre arrivée à Hobart-Town, le 12 décembre, on peut suivre le sillage de la corvette à la trace des cadavres.

J'avais l'âme brisée; analysez les souffrances, les angoisses de vingt dyssenteriques entassés dans un faux-pont resserré, obscur et humide, s'infectant les

* Voir la note à la fin du volume.

uns les autres de miasmes dant on empêchait le séjour, mais dont il était impossible de prévenir le renouvellement; nous n'avons pas assez de cadres pour tous nos malades, et d'ailleurs l'espace nous manque; nos dyssenteriques sont couchés côte à côte sur des matelas à plat-pont, ou dans des hamacs incommodes, privés de repos par l'atrocité des tortures, privés de sommeil par de sérieuses inquiétudes, par le fait d'un mauvais coucher ou de la concentration de l'air, par les gémissements de leurs voisins et par des râles de mort.

C'était la nuit du 5 au 6 novembre..... trois hommes étaient à l'extrémité, et l'un d'eux succomba le matin même!

Depuis long-temps, je ne voyais de salut pour nos malades que dans une prochaine relâche, et chaque jour je demandais à faire instruire le commandant d'Urville de ce qui avait lieu à bord de la *Zélée*, espérant qu'il renoncerait à se rendre à Hobart-Town, dont l'éloignement nous était si funeste.

Le 6 novembre, la mer qui allait s'ouvrir pour une nouvelle victime, était belle et riante; il faisait calme, le *You-You* fut mis à flot, et je me rendis à bord de l'*Astrolabe*.

Je crois de mon devoir de publier à la fin du volume, les détails et les résultats de mon entrevue avec le commandant d'Urville!!!...

Nous continuâmes à cingler pour Hobart-Town.

Les jours suivants les calmes et les petites vents d'est nous ont contrariés; ces derniers qui eussent été si favorables pour gagner sans violentes secousses l'utile

relâche de l'Ile de France, nous devenaient tout-à-fait fâcheux, puisque nous devions tenir une route directement opposée.

Oh! que je fesais des vœux ardents pour voir paraître les brises *carabinées* de sud-ouest, qui m'avaient été annoncées comme fréquentes à cette époque dans ces parages, et qui nous prenant en poupe, devaient nous jeter à bout de bord sur les rivages tant désirés de la Tasmanie.

Bien! voilà des vents d'ouest, mais faibles, inconstants, et la route à franchir est longue encore. Cependant les cadres ne désemplissent pas dans le faux-pont; à des cadavres succèdent de nouveaux malades, et la consternation règne à bord.

Mais la brise fraîchit, elle est presque de l'arrière... Hé bien! que fesons-nous? peu de voiles sont livrées au vent, nous avançons avec lenteur, et l'on nous dit qu'il faut éviter les manœuvres, de crainte de fatiguer les matelots. Je réponds, moi, ce qui les fatigue c'est le roulis des corvettes; ce qui les écrase, c'est le silence d'un faux-pont humide; ce qui les tue, c'est la mort du frère qui s'en va, c'est celle du voisin qu'on vient de coudre dans un lambeau de toile.

Ce qui ferait vivre nos hommes, ce serait la terre avec ses brises, la végétation avec ses parfums, l'immobilité avec ses espérances... et nous n'arrivons pas! et nous serons long-temps encore en mer avant d'arriver.

Les lugubres cérémonies suivent leur cours. Il faut voir ce peuple de matelots, cette réunion d'amis

dévoués jusqu'au martyre, après qu'une partie de la journée s'est écoulée dans le rude travail des manœuvres, dès que l'heure du repos a sonné, descendre pieusement auprès de leurs camarades en péril, adoucir la douleur par des paroles fraternelles, jeter un sourire d'intérêt suivi d'une larme, presser doucement d'une main calleuse une main amaigrie, et présenter dans un horizon peu éloigné le bonheur et la santé à celui que les flots réclament, à celui qui va pousser son dernier râle.

Merci, Richieux; merci, Got; Merci, Jouannard; merci à tant d'autres amis patients et dévoués; merci surtout à toi, infatigable Lemoine; merci, Lemoine, toi dans les bras de qui le mourant voulait rendre le dernier soupir, toi dont la main voulait arrêter le dernier battement du cœur.

Si la mort a épargné l'infirmier Lemoine, c'est que la mort a aussi ses générosités, et qu'elle a pris en pitié la dernière agonie de ceux que les océans nous ont ravis...

Oh! ce sont là de nobles cœurs! oh! ce sont là de sublimes intelligences! pour deviner ce qui peut jeter la joie à l'âme du mourant, pour que son dernier regard soit un regard de gratitude. Jamais famille ne s'est montrée plus unie, plus chaude dans ses affections que cette famille de matelots façonnés à des combats de chaque jour, aux périls des tempêtes, à celui des calmes, aux flèches d'un soleil à pic, et qui viennent là tous les jours, à chaque instant, demander d'une

voix faible et timide des nouvelles de ceux qui souffrent et prient.

Morts! leur dit-on... et ils se frappent la poitrine, leurs poings se crispent, et ils ne jurent plus.

Voyez, voyez, le gabier s'est fait fossoyeur; il attache un boulet au pied de son vieux camarade, il le coud dans la toile, il lui donne le baiser d'adieu et il l'envoye par le sabord. Demain peut-être ce sera son tour; peut-être demain ce sabord sera la porte par où il s'échappera du navire la tête en bas... et le sabord ne se ferme point!

Cependant nous ne découvrions pas encore la terre, et les vents et les calmes nous fatiguaient également, les forts roulis étaient funestes au malades : l'*Astrolabe* comme la *Zélée* devait compter ses sinistres, et nous apprimes avec un étonnement mêlé de stupeur que le commandant avait résolu d'essayer plus tard une nouvelle pointe dans le sud avec ce qui restait de valide des deux équipages.

Nous fîmes en temps et lieu nos observations à ce sujet... Vainement. Nous ne voulions que la conservation des hommes, M. d'Urville ne voyait que la gloire. Mais laissons courir les corvettes.

Si le point est exact nous sommes à quatre-vingt lieues d'Hobart-Town. Mais une observation de distances plus précise nous rapproche du port, et soixante cinq lieues nous séparent à peine de l'embouchure du Derrwent, jadis rivière des Français; ce dernier nom serait aujourd'hui une dérision, puisque nous ne possédons pas un pouce de terrain dans la Tasmanie.

La dyssenterie ne cessait point ses ravages, la veille de notre arrivée à Hobart-Town, nous perdîmes encore un homme; et je désirais avec la plus vive ardeur la relâche qui nous attendait, car j'avais l'espérance de sauver quelques-uns des malades qui me restaient, et la presque certitude de préserver les mieux portants du redoutable fléau.

Terre!... c'est peut-être la santé. Salut à la Tasmanie que les regards et le cœur étudient à la fois.

Nous passons dans le détroit d'Entrecasteaux, et nous glissons en face de la rivière d'Huon, baptisée du nom de l'un des camarades du malheureux Lapérouse.

L'île Boni, la presqu'île Tasman se montrent et s'effacent tour à tour; nous voici dans le Derrwent, où nous laissons tomber l'ancre près Sullivan's-Cove, vis à vis d'Hobart-Town.

La santé vient à bord c'est-à-dire la commission chargée de vérifier l'état sanitaire des équipages. Le nôtre est alarmant.

Nous descendons à terre et il est convenu entre les autorités et nous, que nos malades seront mieux traités dans une maison louée à cet effet, l'hôpital de la colonie étant déjà encombré.

Le gouverneur sir John Franklin donna les ordres les plus pressants de nous prodiguer tous les secours dont nous avions besoin; et nous devons de grands remercîments, pour l'activité qu'ils mirent à nous être utiles, à MM. Bedfort, médecin en chef, et Moriarty, capitaine de Port.

Bientôt nos dyssenteriques reposèrent dans de bons lits; tous se trouvèrent mieux, et la plupart ont fini par recouvrer la santé; cependant chez plusieurs l'altération des organes était si profonde, que nous eûmes encore bien des pertes douloureuses à déplorer.

Pourquoi ne consacrerais-je pas trois lignes de ce triste récit au souvenir du petit Moreau, intrépide Parisien, parti à douze ans avec toutes les folles joies de l'enfance, inaccessible jusqu'ici à la crainte des dangers, à la violence de la rafale, aux hurlements de la tempête.

Pauvre mousse! que la dyssenterie a saisi si jeune, et qui conserve encore toute son intelligence à sa dernière agonie! « Adieu, docteur, me disait-il d'une voix affaiblie, je ne vous reverrai plus. » Et chacun à bord donna une larme au jeune Moreau.

Une cérémonie touchante eut lieu pour lui; il fit sa première communion quelques heures avant de mourir. Il reçut le saint viatique des mains d'un excellent prêtre irlandais, qui n'a cessé de prodiguer des soins et des consolations à tous nos malades, et pour qui nous conservons la vénération la plus profonde.

Mousses, matelots, maîtres, officiers avaient payé leur tribut à la dyssenterie; deux services funèbres furent célébrés, et le recueillement fut sincère parmi nous. Quoiqu'on en ait dit, il y a de la religion au cœur des marins, et voici les derniers mots qu'ils prononcent en mourant: Mon Dieu! ma mère!

Un modeste monument, une pierre sépulchrale

rappelle aux voyageurs la mémoire de ceux que nous avons pleurés, mais presque tous ont eu l'Océan pour tombeau.

16

TASMANIE.

— Décembre 1839. —

Hobart-Town.

Que voulez-vous que je vous dise quand mon cœur est serré, quand mon âme est en deuil de la perte de tant de braves matelots confiés à mes soins, à ma sollicitude? C'est une plaie que le temps aura bien de la peine à cicatriser; le flot s'est ouvert et fermé bien des fois sur des cadavres dévorés par un soleil tropical et les maladies épidémiques... Mes jours ont été sans repos, mes nuits sans sommeil; Dieu est témoin que j'ai rempli ma tâche.

Mais le devoir a ses exigences rigoureuses : d'abord je devais m'occuper de la santé des hommes qui

m'étaient confiés ; l'étude réclamait mes autres instants.

Je fis donc une course dans le Derwent, à l'aide d'un canot qui me fut procuré par M. Moriarty. M. Hobson, médecin distingué de la ville, voulut être mon compagnon de voyage. Cette rivière est large à l'embouchure, et les petits navires peuvent la remonter à vingt-cinq lieues. Le courant est encaissé dans des montagnes abruptes où le géologue trouve de grandes richesses. Dès que le terrain s'est affaissé, vous voyez sur la rive droite, à deux lieues de l'embouchure, une petite ville, *New-Town*, qui sera peut-être un jour une cité florissante. Aujourd'hui elle est seulement formée de quelques maisons fort bien construites, et élevées de façon à donner plus tard une parfaite régularité aux rues et aux places publiques.

L'industrie règne déjà en Tasmanie. Vous y trouvez des mines en pleine exploitation, des usines importantes, des magasins de toute sorte, des bateaux à vapeur et des chemins de fer. A Hobart-Town vous vous croiriez dans une ville européenne, car çà et là passent devant vous d'élégants tilburys, de beaux équipages, de gracieuses dames avec le luxe d'une toilette recherchée, des dandys vêtus avec goût, et de lourdes diligences écrasant le sol.

Vraiment, cela est prodigieux, phénoménal, de trouver l'Europe à l'antipode de l'Europe, et quand on songe qu'une trentaine d'années au plus ont opéré ce prodige, on se demande où s'arrêtera la civilisation usurpatrice.

Naguère, des peuplades sauvages occupaient le ter-

rain où s'élève Hobart-Town; d'Entrecasteaux et Labillardière, qui les visitèrent les premiers, nous apprennent qu'elles étaient bienveillantes, gaies, confiantes envers les étrangers; ils mentionnent surtout un petit bossu qui attirait sur lui toute l'attention par ses gambades et la tournure de son esprit.

Tout dans ce pays était nouveau pour les Européens, et nos compatriotes se plurent à baptiser des noms qui rappelaient la France, les criques, les rivières, les caps et les détroits; on en retrouve encore des traces; mais la plupart des noms ont été changés.

Disons, pour adoucir l'amertume des regrets, qu'il n'y eut pas de notre faute si les Anglais ont bientôt usurpé cette portion du globe dont nous venions de prendre possession. C'était au commencement de la grande période révolutionnaire; l'expédition avait été armée sur la demande de l'Assemblée constituante, pour aller à la recherche de l'infortuné Lapérouse; elle était largement équipée; un nombreux personnel de savants et d'intrépides explorateurs avait obtenu l'avantage d'y être embarqué; mais la division régna parmi les officiers, qui tenaient les uns pour le roi, les autres pour le peuple; les commandants moururent, les équipages furent décimés par les maladies, et les navires retenus comme prises de guerre dans les ports de l'Inde hollandaise.

Alors la France avait trop à faire sur son propre territoire pour s'occuper de conquêtes lointaines; mais dix années plus tard, quand un rayon de paix sembla luire pour les peuples civilisés, le génie qui dirigeait

nos destinées vers toute espèce de grandeur, décréta une nouvelle expédition. Baudin partit plein de brillantes espérances; mais bientôt survinrent nos guerres avec l'Europe entière, et cette fois encore, nos résultats se bornèrent à des conquêtes scientifiques.

A son retour, le célèbre Péron nous dépeint les indigènes de l'île de Van-Diémen comme des êtres d'un caractère fort doux et très sociable. On voulut examiner sur eux l'effet de notre musique; on leur joua la *Marseillaise*, et ils restèrent impassibles; on joua *Malbroug*..... ce fut des trépignements de joie, de la frénésie, du délire.

Les Tasmaniens fraternisaient volontiers avec les nouveaux arrivants. Bien accueillis par les naturels, les baleiniers s'y reposaient de leurs fatigues; d'intimes liaisons avaient lieu entre eux et les femmes sauvages, et la constitution physique de celles-ci s'améliorait sous l'influence des bons traitements dont elles étaient l'objet.

Car, vous le savez sans doute, chez la plupart de ces peuples barbares, la condition de la femme est des plus malheureuses; à elle tous les soins du ménage, l'éducation des enfants et la peine de pourvoir à la nourriture de toute la famille. Elles allaient à la pêche, elles préparaient le manger, et ne vivaient ensuite que des restes de leurs maris bien repus.

Une chose fort remarquable chez eux, c'était la dureté du crâne; au lieu de casser le bois sur leur genou, comme le font souvent les habitants des campagnes, ils le brisaient en l'appuyant sur leur tête.

Les Tasmaniens avaient des fêtes dans lesquelles s'observait un cérémonial assez compliqué; et les débris de leurs repas de coquillages se rencontrent à chaque pas sur les bords du Derwent.

Sur cette terre de Tasmanie les hommes, comme toutes les productions de la nature, nous offrent une foule de particularités importantes à étudier. Ainsi, jusqu'à présent, il était admis que les gens de race noire étaient défiants, traîtres, taciturnes, cannibales; voyez les naturels des Fidji et des Salomons qui portent la fureur jusque dans les Carolines, et qui massacrent les équipages naufragés sur leurs côtes. Les Tasmaniens du Sud nous prouvent de plus en plus qu'il ne faut rien conclure de général d'après les formes du corps, d'après la couleur de la peau.

Quelque attentif que soit un observateur, il laisse échapper bien des détails intéressants, surtout s'il est aussi rapidement conduit que nous l'étions par M. d'Urville; mais nous augmentons notre butin scientifique des remarques qui ont été faites par d'autres voyageurs, et nous ne voulons rien garder pour nous seuls. C'est pourquoi j'aurais ici à vous raconter une foule de choses curieuses que j'ai apprises à Hobart-Town d'un mien confrère et ami, embarqué sur un navire baleinier, si je ne savais que M. Félix Maynard publie de son côté les conquêtes de ses courses en diverses parties du globe; je me bornerai donc à vous indiquer une de ses observations ethnographiques; c'est qu'il existe sur la côte S. de la Nouvelle-Hollande une population noire dont les caractères phy-

siques contrastent avec ceux que l'on connaît de toutes les autres antérieurement visitées ; les hommes y sont forts, leur torse et leurs membres sont bien modelés.

C'est là une particularité qui m'a vivement frappé, et je ne devais pas négliger de la mentionner ; mais revenons à la terre de Van-Diémen, que les Anglais ont récemment appelée Tasmanie, du nom du célèbre navigateur qui l'a découverte.

L'Angleterre possédait le Port-Jackson, Botany-Bay et toute la partie E. de la Nouvelle-Hollande ; il lui fallait les côtes voisines. La Nouvelle-Zélande et la terre de Van-Diémen étaient là, la Grande-Bretagne y planta son pavillon dominateur.... tout fut fait. Ainsi se créent et se consolident les conquêtes.

Mais les naturels que sont-ils devenus? Hélas ! ce que deviennent les faibles quand ils luttent contre les forts. Traqués comme des bêtes fauves, ils se réfugièrent d'abord dans les forêts et sur les hautes montagnes. Les montagnes furent franchies, les forêts explorées ; on les y chercha, non pour les tuer, mais pour leur apprendre le travail.... Ceux-ci n'en voulurent point. Des luttes eurent lieu.... et maintenant, à peine quelques familles survivantes de ce peuple noir et rabougri traînent-elles leur souffreteuse existence dans une petite île du détroit de Bap, où on leur permet de vivre jusqu'à ce que la misère les ait fait disparaître, comme cela a déjà eu lieu dans le territoire de Sydney.

Les Anglais vivent assez paisiblement à Hobart-Town, quoique l'aspect général du pays soit d'une grande tristesse ; ils vont, chaque soir, dans leurs légers

tilburys, promener leur oisiveté au milieu de chemins tortueux serpentant sur la colline du Padok, et ils rentrent avec la nuit pour recommencer le lendemain les mêmes distractions, les mêmes joies. — A la bonne heure ! Mais je les plaindrais s'ils ne portaient leur activité vers des idées de progrès, à la fructification desquelles ils emploient les déportés de la métropole.

Dix à douze mille convicts à peu près sont jetés dans la colonie. Les plus coupables d'entre eux ne sortent de la vaste prison qui leur est destinée, que sous la surveillance de guides bien armés. On les emploie à tracer de larges routes ; mais les autres sont occupés à défricher la terre, et confiés aux soins des planteurs.

Quand un navire arrive avec des convicts, un planteur qui a besoin de bras se présente au gouverneur, demande les hommes qui lui sont nécessaires ; on les lui accorde et il en répond. Si le convict donne des sujets de plaintes à son maître, il reçoit la schlague ; s'il se rend coupable d'un nouveau délit, d'un nouveau crime, il est reconduit à la geôle, renvoyé à un lieu de détention plus sévère, et souvent pendu sans miséricorde.

Le port d'Hobart-Town est une relâche utile au commerce. Vous y trouvez souvent des navires de Calcutta, des vaisseaux de Sidney, et surtout de baleiniers qui viennent y réparer leurs avaries. Les campagnes environnantes nourrissent de nombreux troupeaux ; l'une des professions les plus lucratives dans ce pays, est celle de berger, et l'exportation des laines y tient peut-être le premier rang parmi les sources de ri-

chesses. Le commere d'huile de baleine y est aussi très productif. Sans doute, Hobart-Town rivalisera bientôt avec le Port-Jackson; ce sera une ville auxiliaire de cette magnifique colonie, et un voisinage utile ponr les colons de la Nouvelle-Zélande.

La Tasmanie possède une administration spéciale relevant directement de la métropole; son gouverneur actuel est lord Franklin, qui, le premier, je crois, a résolu le grand problème de l'existence du passage de la mer glaciale au nord de l'Amérique. Aussi a-t-il reçu de la Société géographique de France une énorme médaille en or, qu'il nous montrait avec orgueil. C'est un capitaine de vaisseau aux manières brusques, dont la politesse est un peu abrupte; cependant il nous reçut avec courtoisie, et il nous donna un bal brillant, dont sa femme et sa nièce, qui parlent parfaitement francais, firent les honneurs avec une grâce et une décence extrêmes.

Ainsi donc, deuil à notre arrivée, joie au départ; telle est la vie que nons avons été forcés de nous faire à Hobart-Town. Nous le quittons sans trop de regret, car nous savons qu'une nouvelle relâche nous y ramènera.

17

ADÉLIE.

Premier départ d'Hobart-Town. — Les Glaces. — Découverte de la terre Adélie. — Tempête. — Une rencontre.

Nous venions de dire un douloureux adieu à douze malheureux compagnons de voyage, et les corvettes s'étaient délestées de quelques hommes magnanimes, morts hélas! à six mille lieues de leur patrie bien-aimée; le deuil était à bord, et les matelots qui nous restaient interrogeaient du regard le faux-pont silencieux pour y chercher leurs amis absents.

Dans ce pénible état; j'aurais bien voulu que la relâche se prolongeât. J'en parlai au commandant d'Urville qui tînt ferme dans sa résolution de départ prochain, ajoutant qu'au surplus M. Jacquinot était libre de le suivre ou de rester. C'était évidemment

donner l'ordre d'appareiller, et j'en souffris plus que tout autre, car les hautes régions vers lesquelles nous allions piquer devaient évidemment être funestes à des gens affaiblis par de si longues traversées.

Cependant, l'embarras du capitaine Jacquinot était grand ; il ne lui suffisait pas de la volonté de remettre en mer ; il lui fallait des hommes pour manœuvrer la corvette, et nos rangs étaient éclaircis. On s'industria, on organisa des embaucheurs, l'on fit une battue sur les quais et dans les guinguettes d'Hobart-Town ; une foule d'étrangers, de convicts libérés ou évadés, de déserteurs baleiniers vinrent remplir les vides ; un équipage nouveau se pressa sur le pont de la corvette à la place de celui que la dyssenterie avait dévoré. On se hâta de réparer le gréement, et de faire des vivres..... Bref, tant bien que mal, chacun redoublant d'activité, nous fûmes prêts à suivre l'*Astrolabe* à l'époque désignée.

Il avait été décidé que notre hôpital temporaire serait maintenu pendant notre absence, qu'on y laisserait nos malades se guérir à leur aise, et qu'on reviendrait les prendre après avoir tenté une nouvelle fois de trouver la banquise du pôle austral. Mon collègue Hombron, qui ne jouissait pas d'une santé robuste, demeura chargé de la direction et du traitement des malades des deux navires ; mais ce qu'il y eut de fâcheux c'est que cette mesure, sous prétexte d'économie... ne s'étendit pas à un assez grand nombre d'hommes ; plusieurs convalescents revinrent à bord malgré mes

conseils, et j'ai eu lieu de plaindre l'égarement des personnes qui me forçaient à les recevoir.

M. le capitaine Jacquinot était allé haranguer mes convalescents, et leur dire que cette nouvelle pointe au S. était toute la gloire de l'expédition; que ceux-là seuls auraient droit aux récompenses du gouvernement qui s'aventureraient avec les corvettes vers le pôle austral..... Un infirme, mû par des sentiments d'honneur, que j'essayai vainement de combattre, voulut à toute force nous accompagner.

Il n'eut qu'un rêve bien court de récompense et de gloire!

Nous partîmes donc endoloris, mais pleins de courage et d'espérance en l'avenir.

Précisons les dates, car ici l'intérêt est à chaque pas, et nous avons bonne mémoire des grands phénomènes qui ont passé devant nos yeux.

Le 1er janvier, quelques heures avant notre départ, M. Goupil expira, sur son lit, à notre hôpital temporaire d'Hobart-Town. C'était un jeune homme de savoir, d'intelligence et de courage; dessinateur de notre expédition, il avait rempli sa tâche avec zèle, et la collection de ses desseins prouve son activité et son talent.

Hélas! le commandant ne voulut pas attendre que nous eussions confié à la terre les restes de notre ami... Nous partîmes deux heures après la catastrophe, et nous emportâmes nos regrets et nos larmes.

Cependant la brise venait de s'éteindre, et nos vœux



semblaient exaucés; on mouilla à quelques encablures du port, et nous pûmes espérer que nous accompagnerions notre ami à sa dernière demeure. M. d'Urville en décida autrement... Le lendemain seulement nous piquâmes vers le S.

Les vents et la mer nous furent assez favorables; mais ce que nous avions prévu, pour la salubrité du navire, ne tarda pas à se manifester; nos quatre convalescents, sortis trop tôt de l'hôpital, retombèrent dangereusement malades; d'un autre côté, des atteintes graves se montrèrent chez des matelots que la maladie avait respectés jusque là, si bien que le faux-pont de *la Zélée* fut encore une fois rempli d'êtres souffrants, dont les plaintes trouvaient dans mon cœur un écho de plus en plus vibrant; l'un d'eux succomba le 14 janvier, et je concevais des craintes sérieuses pour quelques autres.

Il y avait quelque chose de pénible dans ma position au milieu de mes malades; c'est qu'au sortir d'un port bien approvisionné j'étais entièrement dépourvu de rafraîchissements... J'adressai dès-lors des reproches amers aux autorités de l'expédition... Mais réservons pour la fin du volume ce que nous avons à dire à ce sujet, et bornons-nous actuellement à suivre le rapide sillage des corvettes.

Le 16 janvier, nous aperçûmes les premières glaces qui nous avaient été annoncées la veille par l'abaissement du thermomètre — 2°.

Le 18, nous nous trouvâmes par 64° de latitude, sous un beau ciel, dans une belle mer; et le lende-

main, une vingtaine de glaces voyageuses, de diverses dimensions, nous entouraient complètement, les unes représentaient des minarets, les autres des urnes colossales; c'était un spectacle magnifique.

Nous naviguions à petites voiles avec prudence, le temps nous favorisait; d'énormes baleines se jouaient dans les eaux, et nous crûmes découvrir la terre fuyant au loin.

Ce fut pour nous une joie bien vive... mais, hélas! le calme nous saisit, nous semblions cloués sur place, et l'horizon n'était pas assez dégagé pour nous donner une entière certitude.

A bord des deux corvettes, les paris étaient ouverts; les uns croyaient réellement voir la terre, les autres prétendaient n'apercevoir qu'une banquise plus élevée que les banquises ordinaires; voilà tout.

Cependant plus on examinait la zône blanche qui couvrait toute la partie australe de l'horizon, plus on apercevait d'indices d'un sol immobile; cette blancheur ne ressemblait pas à celle qui domine ordinairement les vastes champs de glaces; son étendue était plus large, plus élevée, et en dessous apparaissait une zône obscure dans laquelle, avec bien de l'attention, on croyait distinguer des formes de montagnes, de vallées et de collines.

Jamais le calme ne nous avait plus contrariés; nous avions hâte d'acquérir la certitude de notre conquête, et dans notre impatience, nous restions tous sur le pont; on braquait les longues-vues, on montait dans

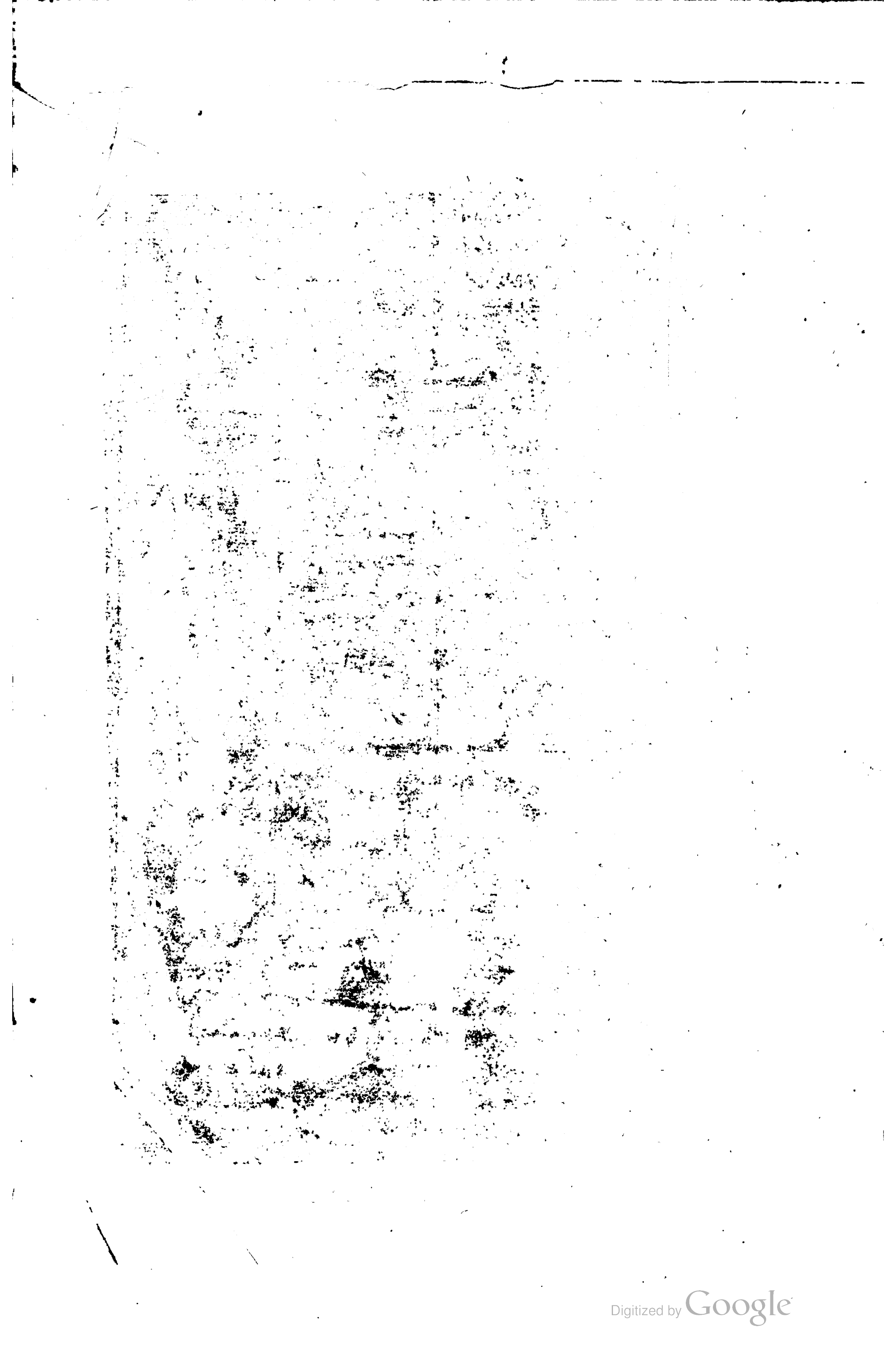
la mâture; c'était à qui annoncerait le premier un signe incontestable de la présence de la terre. Du reste, le temps était beau, la mer couverte de glaces majestueuses aux formes carrées, bien arrêtées; le panorama était magnifique; mais bientôt nos membres engourdis nous obligeaient à chercher d'autres distractions.

Enfin, le 21 janvier nos corvettes reprirent leur essor; une légère brise d'E. enfla nos voiles, nous approchâmes suffisamment de la côte pour en distinguer toutes les anfractuosités et ne plus conserver aucun doute.

C'était bien elle; c'était bien cette terre désirée dont de vagues rapports avaient dit l'existence : c'était là le but principal de notre longue campagne, et le problème venait d'être résolu.

Sous l'influence de nos vives impressions, le souvenir de nos récentes pertes s'effaça; les dangers de nos courses disparurent; la découverte que nous faisions devait jeter sur nous un certain reflet d'illustration; et presque à l'antipode de notre patrie, il nous semblait déjà que nous la touchions de la main, et que nous recevions la récompense de nos travaux et de notre dévouement.

La brise prit à tâche de nous seconder; elle se soutint bonne et généreuse, et pendant toute la journée, nous longeâmes cette côte isolée, où n'arrive jamais le bruit des passions des hommes et des querelles des peuples. Ici l'ouragan seul se promène avec toutes ses dévastations; ici l'immense réseau des neiges amon-



N° 22.



A. Legrand.

Lith: Rigo f^res et Cie r. Richer, 7.

VENGEANCE DES MARIS BATTAS.

celées par les hivers couvre d'un vaste linceul toute végétation qui tenterait en vain de se faire jour à travers l'écorce solide qui l'étouffe. Le stupide manchot, le grave phoque sont là seuls debout sur le terrain solide; tandis que la baleine, joyeuse et tranquille, fouette de sa puissante queue les blocs de glace au milieu desquels elle se joue comme pour essayer ses forces invaincues.

Jusqu'ici cependant on pouvait nier encore l'existence de la terre, car tout était blanc autour de nous; mais après notre dîner, le doute s'effaça, la conviction reprit ses droits; plusieurs petits îlots de vingt à trente mètres de circonférence se dressèrent devant nous.

On les voyait, — chose curieuse, — noirs, arrondis; et le flot, qui les battait incessamment, les dépouillait du manteau neigeux qui voilait les crêtes plus élevées.

A la bonne heure, voici un contraste, car la monotonie du blanc fatiguait nos regards et nous devenait tout à fait insupportable.

Cependant il fallait descendre à terre, il fallait toucher du regard et de la main à la fois ces sommités australes, il fallait les fouler du pied pour pouvoir dire au retour que tout cela était immobile, que la base reposait dans les abîmes. Nous demandâmes à descendre; le danger était grand, n'importe; le commandant d'Urville hésitait, car il assumait sur lui une grande responsabilité. Mais comme il se décida enfin à mettre à flot un des canots de *l'Astrolabe*, M. Du-

bouzet et moi sollicitâmes avec plus d'instance le partage de la même faveur, et nous nous mîmes en route. Nous partîmes enfin le cœur plein d'espérance et de joie.

Il faut le dire, l'entreprise était périlleuse; six à huit milles à peu près nous séparaient de la terre, de cette terre inféconde où nous aurions trouvé la mort avec toutes ces horreurs; et pour l'atteindre, nous sillonnions des flots turbulents, sur lesquels la brume épaisse étend si souvent son voile ténébreux. Perdre les corvettes de vue, c'était courir à une mort presque certaine; dans le cas où la brise se lèverait plus rapide, c'était un péril non moins à redouter..... Le devoir l'emporta sur toute considération, et nous atteignîmes enfin la terre *Adélie* que le commandant venait de baptiser du nom de sa femme..... qu'une terrible catastrophe a dévorée depuis à côté de son mari et de son fils.

L'accostage offrait d'immenses difficultés, la gaffe était sans puissance contre les formes arrondies qui se présentaient de toutes parts; nulle crique protectrice ne venait à notre aide, et la lame qui déferlait avec vigueur menaçait de nous briser contre le roc que nous étions venus interroger.

Toutefois notre patience et notre courage vainquirent tous les obstacles; nous mîmes pied à terre, nous recueillîmes des échantillons de ce sol inhospitalier; nous en prîmes possession au nom de notre pays, dont les couleurs flottèrent à l'air; et heureux de notre

conquête, nous reprîmes le chemin des navires qui nous attendaient avec anxiété.

Le trajet de cette excursion dura six heures et fut rude, surtout par le froid intense qui pesait sur nous au milieu de toute cette nature de glace. Favorisés par l'éclat d'un beau jour, nous rentrâmes à bord de *la Zélée* à onze heures et demie, au moment où le crépuscule commençait à descendre sur les flots.

Nous avions franchi le cercle polaire; c'était un second triomphe dont nous devions nous glorifier. Pour ma part, c'en était un troisième, car j'avais déjà également franchi le cercle boréal sur la corvette *la Recherche* en 1835, expédiée pour aller à la découverte du navire commandé par l'intrépide et malheureux Blosseville.

Le 22 janvier, nous nous trouvâmes en présence de vastes champs de glaces amoncelées çà et là, imitant à merveille l'aspect des villes mauresques, se détachant en présence de la mer sur un ciel pur et un horizon tranché.

Vous vous rappelez ce petit mousse dont je vous ai déjà parlé lors de notre première trouée dans les glaces, et qui nous demanda si naïvement où était la ville devant laquelle nous étions mouillés; aujourd'hui son intelligence s'est développée, et en face des blocs énormes qui nous entourent, il s'est écrié: « Je vois bien la ville, mais je ne vois pas la terre... »

Recueillons le mot qui peut nous faire sourire au milieu de nos préoccupations si graves et si sévères.

Le 23 janvier nous avions longé une vingtaine de lieues de côtes; mais ce jour-là, enclavés dans un golfe

immense, nous sentîmes la brise fraîchir, et le roulis nous fatigua cruellement. A cinq heures, nous virâmes de bord pour éviter la terre et les glaces ; le vent avait grandi, et dans notre manœuvre, plusieurs de nos voiles se déchirent, les écoutes en chaînes de fer du grand hunier cassent ; les matelots, combattus par le givre, par la brume et le froid, épuisent leurs forces et leur énergie à obéir aux ordres des officiers ; l'atmosphère se voile, l'horizon se rétrécit, à peine voyons-nous à une encâblure, *l'Astrolabe* s'efface dans les ténèbres, et l'ouragan se déchaîne avec toutes ses fureurs. Sans nous occuper de la manœuvre de notre compagne, qui ne voit rien, qui ne peut rien voir, et qui trouvera son salut autant dans le hasard que dans la science de son capitaine, nous cherchons des passages ouverts, encloués que nous sommes, par la terre, qui peut nous ouvrir sa barrière de mort, et par ce cahos de glace de plus de soixante mètres de haut, dont le moindre choc pourrait briser notre coquille.

Toujours la rafale et ses caprices ; toujours cette demi-obscurité de brume aussi périlleuse que la nuit sombre, toujours l'équipage sur le pont, l'œil ouvert, la poitrine haletante, le froid aux membres engourdis... et l'horizon ne s'élargit point. Nous glissons parfois dans de véritables détroits sinueux comme des labyrinthes, et la nuit entière se passe dans les plus sensibles angoisses ; car toute manœuvre était devenue incertaine, et le hasard seul, ou plutôt notre bonne étoile, pouvait nous arracher à la mort qui nous menaçait de toutes parts.

Toute la nuit on manœuvra avec anxiété; mais vers six heures du matin, l'horizon s'élargit, la brume monta, et nous nous vîmes enfin dégagés du golfe où nous avions cru trouver une tombe.

Mais *l'Astrolabe* qu'est-elle devenue? Nous interrogeons l'espace; rien à babord, rien à tribord, rien devant nous, rien nulle part. S'est-elle ouverte contre une glace? A-t-elle sombré au milieu de la tourmente? Nous cherche-t-elle à son tour et s'expose-t-elle à de nouveaux périls pour nous retrouver? Vous le voyez, nos angoisses étaient mortelles, et nous souffrions d'autant plus de nos inquiétudes, que, si *l'Astrolabe* avait eu besoin de secours, nous n'aurions pas pu lui en apporter; tout était *déralingué* sur *la Zélée*, et l'ouragan avait bien rempli sa mission.

Un rayon de soleil nous apporta un rayon d'espoir; nous crûmes, non loin de nous, voir pointer, au travers de la brume, les mâts de *l'Astrolabe*, mais bientôt elle disparut de nouveau, et nos alarmes n'en devinrent que plus vives et plus poignantes.

La journée s'annonçant belle et calme, on se mit à l'œuvre pour réparer les avaries causées par notre duel avec la tourmente. Nous étions entamés de toute part; le froid brisait nos membres, mais ce n'était pas le moment de manquer d'énergie, et le dévouement des matelots devint d'autant plus actif, que nous vîmes, sur le soir, reparaître *l'Astrolabe*, inquiète aussi, sans doute, de notre sort.

Nous venions d'échapper au plus grand péril de toute la campagne; car ici le choc est un naufrage, et le

naufrage une mort certaine. Mais c'est surtout lorsque le danger est vaincu, qu'on en mesure toute la grandeur; quand nous jetions nos regards vers les monts de glace auxquels nous venions d'échapper, quand nous songions que le compas nous était devenu inutile, puisque l'aiguille aimantée ne nous indiquait plus notre route, nous prîmes une confiance sans borne dans l'avenir, et nous crûmes un instant à la rare protection qui devait nous abriter désormais contre toutes les tempêtes.

Comme nous, *l'Astrolabe* avait aussi son désordre à réparer, et cependant nous pouvions voyager de compagnie, prêts à nous aider dans les moments les plus difficiles.

Depuis notre départ, c'est le seul instant où les corvettes se fussent perdues de vue, et d'ici à Toulon, nous n'avons cessé de voyager comme deux amis qui se cherchent et se désirent.

Une terre inconnue arrêtait notre course, notre mandat était rempli; nous n'avions plus qu'à assigner la position du pôle magnétique dont nous savions que nous étions très rapprochés, car l'aiguille affolait continuellement. Nous allions nous remettre à l'œuvre pour compléter nos opérations scientifiques, lorsqu'un nouveau coup de vent, presqu'aussi furieux que le dernier, nous força, le 27, à veiller à notre sûreté personnelle. — Des blocs immenses de glace nous entouraient toujours, la rafale carabinée soufflait avec une violence extrême, et pour ne pas nous trouver engagés de nouveau dans les glaces, nous piquâmes au N.

Notre joie fut grande; nous étions déjà lassés de cette rigide température qui nous écrasait; nous appelions de nos vœux les plus fervents le retour à une relâche salutaire, et déjà nous voyions à l'horizon poindre Hobart-Town qu'on nous avait indiqué comme lieu de repos et où nous avions encore des malades à reprendre.

Hélas! notre ivresse fut de courte durée; pour ma part, j'en souffris d'autant plus que de nouvelles maladies s'étaient déclarées à bord; et cependant, comme le temps était redevenu beau, nous remîmes le cap au S., attristés et vraiment fatigués.

Le 29, se dresse devant nous une énorme banquise, à la forme carrée et parfaitement régulière, pendant une étendue de plus de 120 milles E. et O.; elle avait 55 mètres de haut, et ne présentait aucun accident à sa surface; aussi aucun de nous ne pensait que ce fût la terre. Cependant, un an plus tard, à notre retour, j'ai vu le problème nettement résolu, et ce que j'appelle, moi, un plateau de glace, les cartes nautiques l'appelleront terre *Clarie*, du nom de madame Claire, épouse du capitaine Jacquinot.

Au reste, si jamais faveur a été justifiée, c'est en cette circonstance; et la femme estimable, instruite et belle devait servir de patronne à une terre quelconque, fût-ce même à celle qui peut-être existe réellement à cet endroit, et sur laquelle reposerait l'immense glace dont je viens de vous parler.

A quatre heures et demie, grande et joyeuse nouvelle! — Navire au vent. — Il vient sur nous à force

voiles ; perroquets et bonnettes. — C'est un brick américain. — Il manœuvre pour accoster *l'Astrolabe*. — Le capitaine monte sur son banc de quart, et embouche le porte-voix..... Écoutons.... Le sifflet de *l'Astrolabe* retentit, on hisse la grande-voile..... et le capitaine américain en est pour ses frais de course et sa courtoisie.

Je comprends autrement une rencontre sur mer, surtout dans des parages aussi rigoureux, où il est presque miraculeux de trouver un camarade de route. Je ne cherche pas à expliquer les motifs du commandant ; peut-être étaient-ils raisonnables; peut-être craignait-il qu'on ne vînt lui disputer sa récente découverte..... Toutefois, l'échange de quelques paroles était une chose si simple, si parfaitement convenable; et il n'est pas impossible que nous eussions trouvé occasion de rendre service au navire d'une nation amie.

Et pourtant il ne faut pas perdre de vue que nous nous trouvions au milieu de circonstances assez délicates ; les Anglais et les Américains, à la fois, avaient expédié plusieurs bâtiments vers le *pôle sud* pour tenter les mêmes découvertes que nous.

Nous savions que la division américaine se composait de cinq navires qui avaient dû partir de Sydney, sous les ordres du capitaine Wilkes, au mois de décembre.

D'autre part, l'astronome Herschel avait écrit du Cap-de-Bonne-Espérance à lady Franklin, que deux navires, commandés par le célèbre Ross, avaient quitté

l'Angleterre pour un voyage de découverte au pôle austral.

Certes, nous avions là de redoutables concurrents, et dans le dernier surtout un de ces hommes de fer que les plus grands périls ne peuvent émouvoir, un de ces infatigables explorateurs pour lesquels les glaces n'ont point de barrières assez formidables, actif plus que téméraire, ayant résolu le problème du pôle magnétique au nord. C'eût été fort curieux et fort extraordinaire à la fois de nous rencontrer rivaux d'ambition et de zèle, animant de notre triple présence les parages solitaires de ces mers tempêtueuses où aucun navire n'avait encore montré sa mâture au péril.

Nous parlerons plus loin de l'expédition des Américains et surtout de celles du capitaine Ross. Si notre vanité nationale en est un peu blessée, la science y gagnera quelque chose, et l'on sait dans quel but nous avons entrepris ce voyage.

Le 30 janvier, le vent s'étant déclaré meilleur et le roulis nous fatiguant un peu moins, un canot de *l'Astrolabe* nous est expédié. Il nous donne la nouvelle rassurante qu'après une prochaine tentative pour que les physiciens puissent descendre sur une glace, afin de compléter leurs observations magnétiques, nous abandonnerons définitivement ces parages glacés, et que dans un cas de séparation, le rendez-vous était à la Tasmanie.

Vainement, épuisons-nous nos forces pour une descente sur un de ces rocs de glace qui stationnaient au-

tour de nous ; la mer déferle avec trop de violence ; il est impossible d'accoster, et nos physiciens reviennent à bord fort désappointés de l'insuccès de leur tentative.

2 Février. — Voici de nouveau le mauvais temps ; nous gagnons au N. — Le roulis nous fatigue, nous écrase ; la neige tombe à gros flocons, mais la joie règne à bord de la corvette ; car nous quittons enfin, pour ne plus les rencontrer, ces glaces voyageuses, qui pouvaient nous heurter et nous ouvrir dans notre élan.

Le 3 février, la brise soufflait avec constance, et nous filions hardiment nos sept nœuds. Tout-à-coup : « Glace, crie la vigie, devant nous ! » Ce sera la dernière sans doute ; mais elle est si belle, si curieuse, si pittoresque, si imposante que nous ne pouvons nous lasser de l'admirer. — D'un côté, un large rempart à demi-démoli, dans lequel les flots s'étaient ouverts un passage voûté; de l'autre, une énorme tour avec ses créneaux ; au milieu, des semblants de bâtisses, de maisons, de palais, une ville entière. C'était un magique spectacle, je vous l'atteste, dont nous ne pouvions nous rassasier. — Salut à la glace fantastique !

Le 4, le calme nous ressaisit, et la brume pèse sur nous avec toute son intensité ; encore un de ces désappointements qui énervent les courages ; nous tirons le canot pour ne pas nous perdre. Mais le lendemain, la brise se refait, quelques heures plus tard elle *renforcit ;* les jours suivants, elle continue ; le 15, nous voyons la terre, et le 17, nous sommes au mouillage.

Je ne vous ai point parlé de quelques petites aurores australes, bien plus rares ici, dit la science, qu'elles ne le sont au pôle nord. Ce phénomène ne s'est point montré avec assez d'intensité. Si vous êtes curieux de l'étudier mieux que nous, piquez vers la terre Adélie, et essayez un hivernage au milieu des glaces éternelles qui l'entourent et la défendent. Je vous souhaite un bon voyage et un heureux retour.

17

EXPÉDITIONS RIVALES.

Les capitaines Wilkes et Ross.

Ceci n'est point une affaire de nationalité, c'est une affaire de science; ceci n'est point un acte d'humilité de notre part, encore moins un acte de flagornerie pour les Américains et les Anglais, qui ont tenté en même temps que nous le *trouage* des glaces australes.

En mon âme et conscience, nous avons fait tout ce qu'il était possible que nous fissions; et nos efforts n'ont pas été sans récompense, puisque nous avons planté notre pavillon sur une terre nouvelle; nous avons eu à lutter contre les montagnes flottantes, les tourbillons de neige et les ouragans; nos équipages ont épuisé leur énergie à la guerre contre les éléments,

et si nous sommes sortis vainqueurs de cette lutte acharnée, nous le devons à un bienfait de la Providence autant qu'à notre courage et à notre habileté.

Et cependant nous n'avons atteint que 66° 30' de latitude, tandis que la prime nous était offerte si nous étions parvenus à 75°.

Écoutez maintenant :

Wilkes part des États-Unis, touche à Madère, et ne date son expédition que de cette île célèbre, qu'il abandonne le 28 septembre 1838.

En novembre, il mouille à Rio-Janeiro, puis il va reconnaître le Rio-Negro et les côtes environnantes dont il fait l'hydrographie. De-là, nous le voyons se rendre à la terre de Feu, où il abandonne une partie de son escadre et de sa commission scientifique. Puis, il se dirige vers le pôle en passant à l'O. de la terre de Palmer; bientôt sa flottille est dispersée par une violente tempête; et cependant elle arrive à 70° de latitude; arrêtée là par d'immenses banquises, elle échappe à grand'peine au danger d'être bloquée. Le capitaine Wilkes, jugeant alors que la saison avancée ne lui permettait pas un plus long séjour dans les régions australes, renonce au projet de pénétrer plus avant, et se propose de renouveler ses tentatives à une époque plus favorable.

Il rallie tous ses navires et vient mouiller à Valparaiso, le 15 mai 1839.

Vous vous rappelez que dans ces mêmes parages, au commencement de 1838, *l'Astrolabe* et *la Zélée* n'atteignirent que 64°, ainsi le capitaine Wilkes nous a

dépassés de 6° ; à lui l'avantage au S. des terres d'Amérique, nous verrons s'il saura le conserver ailleurs.

Car ce n'était pas assez d'une tentative presque sans succès pour un capitaine aussi aventureux que Wilkes; il lui fallait de nouveaux périls, de nouvelles gloires. Il voulait ne rentrer chez lui qu'avec les débris de ses navires, et le voilà qui part de Sydney, le 24 décembre 1839, bien résolu cette fois à creuser les barrières immenses de glaces qui murent le pôle austral.

Il avait quatre navires bien armés, bien équipés, robustes et munis de vivres pour un an au moins : la frégate *le Vincennes*, les corvettes *le Poisson-Volant*, *le Paon*, et le brick *le Marsouin* ; et de plus un navire de charge dont j'ignore le nom.

Jusqu'au 3 janvier les cinq vaisseaux naviguèrent de compagnie; mais ce jour-là, un épais brouillard enveloppa l'escadre, et *le Poisson-Volant* ainsi que *le Paon* disparurent pour ne plus se montrer qu'à la fin de la campagne.

Le premier rendez-vous avait été fixé sur l'île Macquarie. *Le Vincennes* et *le Marsouin* se dirigèrent vers le point indiqué, mais les autres navires ne les rejoignirent pas. Lassé d'attendre, le capitaine Wilkes fit voiles vers l'île Esmeralda, deuxième point de rendez-vous. Encore moins heureux cette fois, il ne trouva ni ses compagnons ni la terre.

Le 10 janvier, par 61° de latitude, il rencontre la première montagne de glaces, et continue à cingler vers le S. au milieu de blocs énormes qui le forcent souvent à dévier de sa route.

Le 12, il pénètre dans un grand golfe de glaces par 64° latitude et 164° 55' longitude E. — Là, sa course est arrêtée par une barrière insurmontable, et bientôt il perd de vue *le Marsouin* qui disparaît dans le brouillard.

Au reste, ce n'était pas un grand désappointement pour le capitaine Wilkes qui était incapable de reculer devant aucun obstacle, et qui, pour stimuler le zèle de ses compagnons de voyage, leur avait donné carte-blanche en toute circonstance... Nous mentionnerons parfois encore les autres navires, mais nous suivrons surtout *le Vincennes* jusqu'à la fin de sa périlleuse excursion.

Le capitaine Wilkes fait route à l'O. malgré les vents de bout; le 16, il rencontre *le Paon* et le perd de nouveau, peu après.

Nous arrivons à une date importante; le 19 janvier, dans la matinée, la décoloration de l'eau, le grand nombre de phoques et de pingouins qui prennent leurs ébats au milieu des glaces, indiquent à Wilkes la proximité de la terre; bientôt on l'aperçoit très distinctement dans le S. E., mais une ceinture de glaces infranchissable en défend l'approche. Le *Vincennes* était alors par 154° 27' de long. E. et par 66° 20' lat. S.

L'on se rappelle que c'est également le 19 janvier, que *l'Astrolabe* et *la Zélée* aperçurent quelques indices de terres.

Cette coïncidence de date acquiert donc un grand intérêt pour les personnes qui voudront discuter la priorité de la découverte en faveur des Français ou des Américains; à mes yeux la solution est douloureuse,

car les Français ne l'ont aperçue que le soir et même avec doute; les Américains l'avaient vue dès le matin avec un cortége de preuves irrécusables. Je le répète, c'est une solution douloureuse pour moi surtout..... Tous les officiers de l'expédition n'ont pas mis le pied sur la terre Adélie.

Ce même jour, nous n'étions pas très éloignés du *Vincennes*, au plus environ 150 lieues E. et O.; car à midi notre point était 139°, 1', 25" long. E. 65° 59' 55" lat. S. Vous voyez que nous naviguions dans les eaux les uns des autres, et que notre *cachotterie* à l'égard du brick que nous rencontrâmes quelques jours plus tard était une taquinerie inutile, une impolitesse gratuite qui ne pouvait laisser que de fâcheux souvenirs.

Mais continuons à suivre le sillage du *Vincennes*.

Le capitaine Wilkes va toujours dans l'O. Le 22 janvier, il est entouré d'innombrables glaces, et le 25, il s'enfonce dans un golfe, formé par ces montagnes mobiles, à travers lesquelles, malgré ses espérances, il ne trouve pas d'issue; il était alors par 147° 30' long. E. et 67° 4' lat. S. Et c'est le point le plus austral qu'il ait atteint dans cette nouvelle exploration des régions pôlaires.

Dans sa course, il rencontre çà et là et perd de nouveau l'une ou l'autre de ses conserves; fréquemment il voit la terre sans pouvoir l'aborder; c'est en vain que le 28 janvier, il tente à treize reprises différentes de forcer la barrière de glace qui s'oppose à ses désirs; autant de fois il est obligé de rétrograder, et à sa dernière tentative, il se voit assailli par une violente bour-

rasque de neige et de grêle qui dure plus de trente-six heures, et à laquelle il n'échappe que d'une manière miraculeuse.

« Le 30 janvier, dit le capitaine Wilkes, nous nous trouvons dans une baie hérissée de blocs de glaces très élevées et de roches noires volcaniques ; la côte s'étendait beaucoup dans le sud ; le terrain était montagneux, et nous eûmes le fond par trente brasses, mais il nous fut impossible d'accoster à cause de l'impétuosité des vents qui soufflaient en tempête, et auxquels se joignirent des ouragans de neige et de grêle venant du S.; la mer était très agitée quoique couverte de glaçons, et ceux-ci nous pressant de toutes parts, nous courûmes les plus imminents dangers. »

Le 31 janvier, les médecins annoncent que les hommes sont épuisés de fatigue ; que déjà plusieurs sont malades, qu'il y a péril pour tous si on ne leur accorde un peu de repos ; ce qui n'empêcha pas Wilkes de continuer sa route et de gouverner sur la terre qu'il propose de nommer *Continent antarctique*.

Les jours suivants jusqu'au 13 février, Wilkes continue de cingler vers l'O. avec des alternatives de beau et de mauvais temps, jouissant de la vue de la terre quand l'atmosphère est dégagée de brume, s'en approchant alors le plus qu'il peut, et ne s'arrêtant qu'après avoir reconnu l'impossibilité de franchir la barrière qu'il rencontre partout. Ses efforts sont inutiles ; il aperçoit des montagnes et des vallées lointaines... il entend briser la mer au rivage... encore trois milles, il foulera d'un pied triomphant la conquête promise... Vain

espoir, et Dieu qui a permis aux Américains de signaler quatre cent cinquante lieues de côtes de plus que nous, ne veut pas que le pavillon des États-Unis flotte en dominateur sur ces terres glacées. A eux, si vous le voulez, la priorité de la découverte, à eux la vaste étendue du noyau solide dont ils ont reconnu la présence; à nous des observations précises, à nous la possession réelle; nos hydrographes ont minutieusement relevé les détails de soixante lieues de côtes, et moi-même je suis allé détacher de la roche vive les échantillons de granit qui figurent au Musée royal de Paris.

Cependant le 16 février, le capitaine Wilkes se trouve entouré de blocs de glaces colorés de diverses nuances; il s'aperçoit que de nombreux échantillons de sables et de roches s'y montrent à découvert comme des pierres précieuses sur un massif d'argent; il s'en empare sans peine, et nous apprend qu'il s'est rendu maître de fragments volumineux de quartz pesant jusqu'à cinquante kilos.

Le 17, l'expédition américaine atteint la limite qu'elle s'était proposée, elle est par 97° 30' longitude E. et par 64° latitude S. Cependant elle poursuit ses recherches dans l'ouest. On recueille de nouveaux échantillons de roches sur des glaces, et l'on s'emprisonne dans un golfe dont on ne s'échappe qu'après quatre jours de fatigues et de périls inouïs.

Ce fut le terme des explorations du capitaine Wilkes; le 21 février, il résolut de piquer au N.

La dernière île de glace fut aperçue par 51° de lati-

tude, et le 13 mars 1840, la division mouilla en rade de Sidney.

Je vous ai déjà dit que les Français et les Américains naviguaient dans les mêmes parages ; cependant pour mieux préciser le sillage des deux expéditions rivales, disons que :

Le 21 janvier à midi, *l'Astrolabe* était par 66° 30' latitude S. et 138° 21' longitude E.

Le 28 du même mois, on avait sur le *Vincennes* pour latitude 66° 33', et pour longitude 140° 30' méridien de Greenwich ; ce qui revient au 138° 10' E. du méridien de Paris.

Vous voyez donc bien qu'il en est de la découverte des continents, comme de certains problèmes dans les sciences... On cherche long-temps, on discute, on bâtit, on détruit des systèmes... puis tout à coup surgissent dans le monde intellectuel, deux, trois génies qui dans le même lieu ou à des distances éloignées, ont pensé, ont écrit, ont publié la même vérité.

1840 était l'époque qui devait donner un démenti aux assertions de Cook, le plus intrépide des navigateurs. Les corps savants discutaient de l'existence d'un continent austral ; on se demandait pourquoi la nature avait placé une si grande quantité de terre au N. de la ligne et si peu dans l'autre hémisphère ? On se disait qu'il devait exister sous le cercle pôlaire antarctique un vaste massif solide d'énormes montagnes qui servît de contre-poids aux terres moins élevées, mais plus étendues de l'hémisphère N., qu'autrement le globe ne serait pas en équilibre... Puis, on ajoutait : que la

présence de cette terre glacée rendait raison du froid plus intense que l'on éprouve dans les régions australes. Cependant, tous les doutes n'étaient pas résolus.

Le capitaine Cook est expédié pour aller vérifier le fait... Il revient et n'a rien trouvé. Il part une seconde fois, il enrichit le monde savant d'immenses découvertes géographiques; mais relativement au continent austral, il prononce qu'il n'existait pas..... Puis, comme s'il craignait cependant de s'être trompé, il ajoute : « Au surplus, s'il y en a un, il ne serait utile à rien, et je n'envie pas la gloire de le découvrir. »

J'allais oublier; j'y reviens. Voici les conclusions qui terminent le rapport du capitaine Wilkes :

« On ne saurait mettre en doute l'existence d'un continent antarctique, s'étendant l'espace de 70° E. et O. et dont plusieurs points sont à certaines époques de l'année dégagés de l'éternelle barrière de glace.

« Les phoques et les baleines y abondent, et deviendront l'objet d'exploitations importantes pour les hardis navigateurs qui ne craindront pas de s'aventurer dans ces climats désolés. »

C'est déjà beaucoup que la solution de ces problèmes donnée par le capitaine américain.

Et maintenant que Wilkes et ses marins ont quitté les glaces australes, rentrons-y avec l'infatigable loup de mer qui s'est acquis tant de gloire par ses beaux travaux aux deux pôles.

Ross! A ce nom seul les matelots saluent, les capitaines préparent leurs paroles courtoises, et vous avez froid en tendant la main à ce phoque indompté, qui est

resté cloué dans les glaces boréales pendant cinq années, séparé du monde, de ses affections, et mort peut-être à l'espérance.

C'est que Ross n'est jamais content quand il y a un obstacle invaincu, et je ne serais pas étonné que ce matelot voulût terminer sa carrière dans un pays sans végétation, sous un ciel sans transparence, sur une terre sans chaleur... Salut à Ross!

Ainsi que Wilkes, il touche à Madère et vient mouiller à Sainte-Hélène, où il laisse un officier spécialement chargé de faire des observations magnétiques.

Plus tard, il jette l'ancre à Table-Bay; il y laisse encore un observateur, et courant vers l'E. par une latitude assez élevée, il fait une halte de quelques semaines à la terre de Kerguélen et à celle de *Sobrina*, afin de coordonner toutes ses recherches; puis il s'élance vers la conquête qui lui est promise, et que nulle nation désormais ne pourra lui contester.

Le voici à Hobart-Town; son équipage de fer se repose et prend de nouvelles forces pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre. La lutte va être ardente; car lui aussi, Ross, savait que les Américains et les Français avaient essayé de déterminer la position du pôle magnétique, et qu'ils avaient fait la glorieuse découverte d'un vaste continent.

Ross devait déjà recevoir, à Hobart-Town, la première récompense de son entreprise. Le gouverneur de la colonie, le capitaine Franklin, que nous connaissons aussi, avait été son ami et son émule de gloire dans l'hémisphère N.; sir John s'inclina devant la puissance

de celui qui, jeune encore, allait ajouter une nouvelle palme à celles qu'il avait déjà conquises.

Suivons l'explorateur et trouvons avec lui les montagnes flottantes, les rafales carabinées du pôle, et les zônes turbulentes de neige et de grêle qui rétrécissent l'horizon et brisent les membres engourdis.

Le 26 octobre, *l'Érèbe* et *la Terreur* quittent Hobart-Town et se rendent aux îles Aukland, qu'elles abandonnent le 12 décembre 1840. Dix-neuf jours après, c'est-à-dire le 1er janvier, les deux bâtiments arrivaient au cercle polaire. L'intention du commandant de l'expédition était de se diriger par le sud-ouest vers le pôle, plutôt que de mettre le cap directement au S. La banquise, reconnue déjà par les Américains et les Français, ne lui sembla pas aussi formidable que la représentaient les relations de ses prédécesseurs. Cependant des obstacles imprévus l'empêchèrent pendant plusieurs jours d'en tenter le passage.

Le 5 janvier, il franchit la banquise fort heureusement, et, parvenu au-delà à une distance de quelques milles, il continua à se diriger vers le sud sans éprouver de trop grandes difficultés. D'épais brouillards, des vents contraires, une mer très houleuse et des ouragans de neige, retardèrent encore sa marche jusqu'au 8; mais, le matin du 9, après avoir parcouru un espace de 200 milles au travers de cette banquise, *l'Érèbe* et *la Terreur* se trouvèrent enfin dans une mer parfaitement libre et firent route au S.-O.

Le 11, dans la matinée, par 70° 41' latitude S., et

172° 36' longitude E., on aperçut la terre à une distance d'environ 100 milles, dans la direction que suivaient les deux bâtiments. Une telle découverte inspira d'abord au capitaine Ross quelques regrets, car elle devait l'empêcher de remplir l'une des parties les plus importantes de sa mission, qui était la recherche du pôle magnétique. Il continua cependant à courir sur cette terre, dont il fait une magnifique description. « Ce sont, dit-il, d'immenses montagnes à pic, de 9,000 à 12,000 pieds d'élévation, entièrement couvertes de neiges éternelles ; de superbes glaciers descendaient de leurs sommets jusques dans la mer à une distance de plusieurs milles. A mesure que nous en approchions, nous découvrions quelques fragments de roche à nu.

« Nous nous dirigeâmes alors vers une petite baie, dans l'intention de débarquer ; mais les blocs de glace étaient si nombreux, et la lame si grosse, que nous dûmes renoncer à notre projet et gouverner au S.-O. pour y chercher un lieu de débarquement moins périlleux. Le matin du 12 janvier, je descendis enfin sur le rivage d'une île, accompagné du commandant Crozier et des officiers des deux navires, et nous prîmes possession de cette terre au nom de sa très gracieuse majesté, la reine Victoria.

« L'île sur laquelle nous venions de débarquer se compose entièrement de roches volcaniques, dont j'ai recueilli de nombreux échantillons.

« Elle est située par 71° 56' latitude S. et 171° 7' longitude E.

« Observant que la côte courait N. et S., j'espérai

d'abord qu'en pénétrant au sud aussi loin que cela serait possible, je dépasserais le pôle magnétique qui, selon nos observations, doit se trouver au 76e degré, et qu'ensuite en gouvernant à l'O., j'en ferais complètement le tour. Nous suivîmes donc cette terre si imposante, et, le 22 janvier, nous atteignîmes, par 74° 15' S., la plus haute latitude méridionale à laquelle soient jamais parvenus les navigateurs qui nous ont précédés, c'est-à-dire un seul d'entre eux, notre compatriote le capitaine James Weddell.

« Malgré les vents contraires, d'épais brouillards et la neige qui ne cessait de tomber, nous relevâmes cette côte au S., et le 27 nous débarquâmes sur une autre île, située par 76° 8' latitude S. et entièrement composée, comme la première, de roches volcaniques.

« Le lendemain matin, au point du jour, nous aperçûmes une immense montagne qui s'élevait à 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui vomissait d'énormes tourbillons de flamme et de fumée. Ce volcan reçut le nom de Mont-Érèbe. Il est situé par 77° 32' latitude S., et 167° longitude E. A l'est, il domine un cratère éteint, mais plus bas, que nous appelâmes Mont-Terreur. Le continent conservait sa direction vers le S., et nous ne cessâmes pas de le suivre jusqu'au point où, dans l'après-midi du même jour, nous fûmes tout-à-coup arrêtés par une barrière de glace qui, partant d'un cap de la côte, se dirigeait à l'E.-S.-E.

« Cette barrière extraordinaire, d'une hauteur de 150 pieds, dépassait les mâts les plus élevés de nos navi-

res, et nous cachait entièrement la vue de tous les objets situés derrière elle, à part les sommets neigeux d'une chaîne de montagnes courant au S.-S.-E. par 79° de latitude. »

Le capitaine Ross suivit cette barrière à l'E. jusqu'au 9 février, et il reconnut qu'elle s'étendait sur un espace de plus de 500 milles. Enfin, il s'arrêta devant une banquise infranchissable, et ce fut avec beaucoup de peine qu'il se fraya un passage au travers de l'étroit canal qui lui avait permis de pénétrer si loin. Sans une forte bise, il était pris dans les glaces. N'oublions pas de le signaler; à un mille et demi de ce mur glacé, la sonde donnait 518 brasses, et le thermomètre marquait 20° au-dessous de zéro.

L'expédition se dirigea ensuite à l'O., et, le 15 février, elle se trouvait par 76° sud; mais on ne put approcher du pôle magnétique qu'à la distance de 160 milles. Toutefois, les nombreuses observations recueillies par les officiers des deux navires, sur tant de points différents, permettront au capitaine Ross de déterminer à son retour la véritable position du pôle magnétique avec presque autant d'exactitude que s'il l'avait atteint.

De nouvelles tentatives de débarquement demeurèrent infructueuses. Le capitaine Ross dut donc se borner à relever, du 70° au 79° degré de latitude, le continent qu'il venait de découvrir, et auquel il donna le nom de la reine d'Angleterre — Victoria —. Le 25 février, il reconnut que cette terre se terminait brusquement par 70° 40' latitude S. et 165° longitude E.

Il passa le reste de février et tout le mois de mars à naviguer dans ces parages afin de compléter ses observations, et ce ne fut que le 4 avril qu'il laissa porter sur la terre de Van-Diémen et la rade d'Hobart-Town.

Le capitaine Ross termine sa relation en annonçant au secrétaire de l'amirauté que, durant tout ce rude voyage, c'est-à-dire pendant six mois de mer, dont quatre passés au-delà du cercle polaire, les médecins des bâtiments n'ont constaté aucun cas de maladie.

En vérité, c'est là une expédition devant laquelle doit s'incliner toute nation rivale; et quand on songe que l'équipage du capitaine Ross, au milieu des rafales, au sein des tourbillons de neige floconneux, au centre des glaces flottantes et par 20° de froid, a manœuvré sous les ordres de son capitaine toujours sur le banc de quart, on se croit en droit d'annoncer que nul n'ira plus loin; que si le hasard pousse plus au sud un brick ou une corvette, l'indompté capitaine dont nous parlons est capable, dans un sentiment de glorieuse émulation d'aller apprendre comme on pivote sur le pôle : les noms immortels de Cook et de Ross sont désormais inséparables.

19

ILES AUKLAND.

Retour à Hobart-Town. — Glen-Leigth. — New-Norfolk. — Émancipistes. — Iles Aukland. — Un suicide.

Il y avait à peine un mois et demi que nous avions quitté le port, et cependant des bruits sinistres circulaient à Hobart-Town; on nous croyait vaincus par les périls que nous étions allés affronter; on nous disait victimes de nos audacieuses entreprises, quand le 17 février, à trois heures de l'après-midi, le télégraphe de la pointe Pierson signala deux navires français..... Et le lendemain, des fragments granitiques de la terre Adélie, que bien des personnes s'obstinaient à nommer Marie-Amélie, ornaient les cheminées des principaux habitants de la ville.

On nous félicitait de notre retour, de nos succès; les

journaux firent des articles élogieux dans lesquels M. d'Urville était surnommé le *James-Cook* de l'époque ; et cependant, comme il est impossible à la nature anglaise de nous accorder jamais complètement l'honneur d'une découverte, on ajouterait que la terre Adélie avait été entrevue, que son existence était annoncée par le même capitaine qui avait signalé le continent d'Enderby.

En rentrant, ma première visite fut pour les malades que nous avions laissés à terre ; deux avaient succombé pendant notre absence, les autres étaient en bonne voie de guérison.

Notre hôpital temporaire fut donc fermé; et j'envoyai à l'hôpital de la ville deux malades que je ramenais expirants de la course aux glaces ; leur présence à bord n'était pas sans danger pour le reste de l'équipage, et sachant bien que leur dernière heure ne tarderait pas à sonner, j'insistai auprès du commandant pour qu'ils fussent abandonnés sur la terre étrangère.

Là encore je remplissais un devoir sacré, et je ne m'explique pas l'opposition que je rencontrai chez M. d'Urville. Je donnerai à la fin du volume la copie de l'autographe que je reçus de lui dans cette circonstance.

Hélas! hélas! mes prévisions se sont cruellement réalisées ! L'épidémie dont j'annonçai le début avant de quitter la Malaisie, nous a enlevé dix-huit hommes.

Cependant *la Zélée* fit de nouveaux vivres, recruta de nouveaux matelots, et comme mes convalescents n'avaient plus besoin que de conseils hygiéniques, il

me fut permis de quitter la ville pour me livrer à mes études favorites.

Mon ami Hobson et moi nous résolûmes de faire une grande excursion, que mes devoirs de médecin ne m'avaient pas permise à la précédente relâche, et qui exigeait trois jours d'absence. Nous partîmes donc pour l'intérieur dans une belle diligence, et nous nous rendîmes à l'habitation de M. Jamesson, riche planteur, chez qui nous étions attendus, et qui nous reçut avec une grande aménité. Il avait beaucoup de convicts à son service, il leur donnait, par le travail, le goût du travail, et il leur apprenait la morale, non pas seulement à l'aide de livres, mais par son exemple et celui de toute sa famille. Le matin et le soir, des prières avaient lieu; le chef de la maison les récitait à haute voix, et le cœur des assistants se mettait de la partie pour implorer l'Éternel.

Aussi les déportés de Glen-Leigth étaient devenus honnêtes gens, selon la religion et la morale, et le planteur m'assura que, depuis long-temps, il n'avait infligé aucune punition.

Peu de courses m'ont été aussi profitables pour mes recherches géologiques. Dans une de nos promenades aux environs de la belle maison de campagne où je recevais une hospitalité si cordiale, je fus conduit par M. Gunn, botaniste distingué, gendre de M. Jamesson, sur une colline dominée par un gros arbre complètement silicifié. Le tronc était une agathe parfaite, avec son brillant et son moiré. Il avait deux mètres de haut, et une circonférence de trois mètres... et Dieu

seul sait l'époque qui a vu commencer la pétrification du grand végétal. J'en ai apporté de curieux fragments dont j'ai fait hommage au Jardin-des-Plantes.

M. Jamesson faisait son bonheur de la vie des champs. Quand il se fut aperçu de l'intérêt de curiosité que j'attachais aux plus petits détails d'agriculture, il me prit en grande amitié et me mena visiter ses canaux d'irrigation pour les prairies, ses terrains disposés à l'avance pour le blé, la pomme de terre, les divers légumes; ses enclos pour l'éducation des abeilles; son magnifique jardin qui offrait, en fort belle qualité, tous les fruits d'Europe, mais où je fus étonné de n'en trouver aucun qui provînt du pays même. La maison de notre hôte était meublée avec luxe; et le soir, le son d'un piano harmonieux nous réunissait dans la salle.

M. Jamesson nous présenta à ses voisins; tous n'avaient pas la même opulence, mais chez tous régnait la plus exquise propreté. La raison en est facile à comprendre; dans ces chaumières anglaises les ménagères sont les dames mêmes de la maison. Après avoir veillé à tous les soins qui exigent leur présence en robe de bure, vous les voyez subir une métamorphose complète et se vêtir de toilettes élégantes pour se mettre à table; puis elles disparaissent pendant l'inévitable *pass-wine*.

Cependant, excepté quelques échappées sur le Derwent ou de rares points de vue sur la route qui traverse la Tasmanie du S. au N., je n'aperçus rien de pittoresque dans toute cette excursion; les lignes de

montagnes sont belles, mais le paysage même est sombre, les arbres sont tortueux et rabougris, leurs feuilles sont étroites et ternes ; à peine quelques arbustes épineux viennent-ils vous égayer par leurs fleurs vivement colorées de jaune ou de rose. J'ai ouï dire que le roi des végétaux, en Tasmanie, était une grande fougère qui atteignait jusqu'à cinquante pieds de haut; elle se nomme dicksonia ; on l'utilise à divers usages domestiques.

Le chemin que nous avions suivi pour nous rendre chez M. Jamesson était une belle grand'route, suivant le cours du Derwent, et semée d'auberges à enseignes fastueuses, dans lesquelles on ne doit faire halte qu'après avoir bien compté sa monnaie, car tout y est fort cher : la bouteille de bierre coûte 3 shellings, c'est-à-dire 3 francs 75 centimes, et la bouteille d'eau-de-vie 6 shellings, 7 francs 50 centimes.

New-Norfolk, que nous avons visitée en route, est une ville naissante, que sa situation appelle à devenir riche un jour ; placée à douze lieues d'Hobart-Town, elle domine le Derwent et devra servir d'entrepôt aux productions agricoles de toute la partie S. de la Tasmanie; de grandes communications sont établies soit par eau, soit par terre entre les deux cités, et le trajet en commun ne coûte pas cher; mais lorsque l'on est obligé de louer une voiture exprès, on peut n'en être pas quitte à moins de deux guinées; c'est ce qui nous arriva à nous deux mon ami Hobson, forcés que nous étions de rentrer à Hobart-Town certain dimanche soir.

Vous savez déjà qu'Hobart-Town est une ville riche, je dois vous dire aussi que c'est une ville agréable à l'œil, à cause de la largeur et de la régularité des rues; si elle ne possède pas encore d'édifice qui mérite d'être cité pour son architecture, en revanche toutes les maisons en sont propres et régulièrement bâties. Le palais du gouverneur s'élève au centre d'une charmante colline qui domine la rade, et sur laquelle serpentent de nombreuses allées ornées de fleurs et ombragées d'arbres toujours verts; c'est un charmant bosquet artificiel qui égaye l'entrée de la ville; puis, en montant un peu à gauche, vous apercevez les *barraques* ou casernes, bien construites, bien aérées surtout, et d'où la vue s'étend fort au loin sur la rade et sur la campagne.

Quand je reporte mes pensées vers Hobart-Town, je me rappelle avec bonheur diverses personnes qui m'ont fait un accueil plein de cordialité et de la politesse la plus exquise. La plupart parlaient français, avaient vécu en France, ou du moins étaient venus y compléter leur éducation; les dames cultivaient les arts avec succès, et je ne pouvais me défendre d'un sentiment d'orgueil en voyant leurs efforts pour imiter les modes de nos Françaises si gracieuses. J'ai donné des regrets sincères aux familles Scott, Brown, Officier, Jamesson, Gunn, Hobson et Stewen : il est des souvenirs qui se conservent gravés au cœur.

Du reste, la fréquentation du monde anglais m'apprenait chaque jour quelque chose d'intéressant; ainsi

N° 23.



C. Auguste del. Lith. Paul Petit et Cie. à Paris

ECHE AU BALEINAU

je reconnus d'abord qu'il y avait dans la société deux sections bien tranchées : celle des familles immigrées librement, et tout-à-fait pures de parenté ou d'alliance avec les convicts ; celles des émancipistes et des personnes venues dans le pays pour suivre un des leurs frappé de condamnation.

Toutes deux se subdivisent ensuite à l'infini ; et, dans la première, chaque échelon aristocratique est une barrière infranchissable aux yeux des *ladies* qui vous appliquent l'épithète de *disreputable* si vous n'êtes pas de leur cotterie.

La seconde section de la société exige au préalable quelques explications ; c'est que parmi les convicts, il y a des coupables à divers degrés depuis le crime le plus atroce jusqu'au délit le plus léger, depuis l'assassinat et la baraterie jusqu'à la prostitution, au vagabondage ; mais à tous les plus grandes franchises sont accordées, pour peu qu'ils offrent des garanties de leur bonne conduite future. Ainsi, outre les convicts renfermés en prison et ceux confiés à des industriels ou à des planteurs, il y en a un certain nombre qui jouissent de ce que l'on nomme *Tiket of leave,* sorte de congé au moyen duquel ils peuvent former des établissements sous certaines conditions, par exemple, celles de ne pas sortir de telle rue ou de tel quartier, et de se présenter tous les dimanches matin à la geôle.

Les convicts qui ont fini le temps de leur peine prennent le nom d'*émancipistes*, et certaine tache indélébile restant fixée aux individus et à leurs familles, il en résulte qu'il n'y a pas d'homogénéité entre eux ;

ils forment de petits groupes qui se déchirent les uns les autres; car chacun conserve le souvenir de la gravité des crimes de son voisin, et ne veut pas frayer avec un homme qu'il croit avoir raison de mépriser. Pour toutes ces causes ce que l'on croirait être la terre d'oubli, ne sert au contraire qu'à mettre les fautes plus en évidence, en étendant la honte d'un seul à toute sa famille, à tous ses descendants; bref, la déportation a de tels inconvénients que j'ai entendu plusieurs légistes anglais blâmer ce système pénitenciaire et demander à grands cris le rétablissement de l'ancien mode de pénalité. Au surplus la moralité des condamnés s'améliore si peu, que le nombre des exécutions capitales était, pendant notre séjour, de trois ou quatre par mois.

C'est ici l'occasion de mentionner certaines colonies récemment formées dans la Nouvelle-Hollande, et où l'on ne reçoit que des immigrants libres et honnêtes gens; de ce nombre sont Port-Western et le nouvel établissement de M. Bremer, que nous avons visité à Essington-Bay, sur la côte N. Les philantropes espèrent beaucoup de ces dernières.

Quoiqu'il en advienne des unes et des autres, les colonies de Sydney et d'Hobart-Town ont pris rang parmi les plus florissantes, et en songeant à leur origine, je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement bien singulier; c'est que jadis, les rois d'Espagne ne permettaient d'émigrer, pour certaines colonies, qu'à des individus de familles nobles et pures... Et voyez

ce que cela a produit; au Chili, par exemple, l'amour du *far-niente* se propage de père en fils.

Après tout, nos matelots s'amusaient fort à Hobart-Town; les boissons énivrantes ne leur coûtaient pas trop cher, et de temps à autre ils faisaient la partie de boxe avec les inventeurs du genre. J'ai su d'eux que la police était très bien faite par les watchmen, qui se sont bientôt emparés des récalcitrants et des tapageurs; il y a pour ces derniers deux punitions assez singulières: l'une consiste à être exposé aux regards du public ayant les deux pieds scellés dans une planche, l'autre à faire tourner la grande roue d'un moulin à farine; c'est un exercice analogue à celui de l'écureuil qui prend ses ébats dans sa cage mobile, c'est le mécanisme des cure-môles et des grues de nos ports militaires. Il paraît que le matelot français a une prédisposition particulière en vertu de laquelle il est plus souvent repris que les matelots des autres nations; aussi, dit-on par la ville que le pain renchérit quand il y a peu de navires français en rade.

Un mot sur M. Dumoutier, le phrénologue, qui observait si bien, enfoui sous un tas de peaux, dans le détroit de Magellan. Il a conservé son amour pour les crânes; il s'en va quêtant des crânes partout, crânes d'animaux ou crânes humains, tout lui est bon; or, il avait aperçu, dans certaine maison d'Hobart-Town, une fort belle tête d'opossum, sorte de kanguroo propre à la Tasmanie, et il la convoitait de toute son âme: — Vous avez une bien belle tête d'opossum, — dit au maître Anglais le phrénologue qui croyait, par ces

paroles flatteuses, se préparer une audience favorable; mais le propriétaire prit la chose autrement, et croyant qu'on avait l'audace de comparer son noble chef à une tête d'opossum, il entra en fureur et chassa de chez lui le collecteur importun... Vous le voyez, la phrénologie mène parfois au danger.

L'heure du départ allait sonner. Vu notre qualité de navire de guerre, on se dispensa d'une précaution que l'on prend à bord des autres bâtiments pour prévenir l'évasion des convicts; c'est d'y placer des watchmen exprès, trois jours avant le départ. Mais outre ces watchmen parfaitement connus pour tels, il est bon de savoir qu'il y en a beaucoup d'autres qui sont d'autant plus redoutables qu'ils se cachent sous les apparences de diverses professions. En voici un exemple : Nous avions à bord un convict se disant libéré, inscrit parmi nos matelots, faisant bien son service, quand nous vîmes arriver un constable, muni de toutes les pièces nécessaires, et notre homme nous fut enlevé pour être conduit à la geôle. Évidemment, Williams avait été dénoncé; mais par qui? par notre marchand de lait, en qui personne n'avait reconnu un poliçman déguisé... Williams nous avait présenté de faux papiers.

Le 26 février, à trois heures du matin, on vire au cabestan; nous dérapons et nous voilà sous voiles. Salut à la Tasmanie!

Le lendemain nous voyons une aurore australe; ici, c'est un phénomène assez rare, et je ne devais pas le passer sous silence.

Une lueur opale embrassait l'atmosphère; c'était

une de ces clartés douteuses produites par un soleil à demi-voilé, et qui rendait incertain les objets qui nous entouraient. Elle s'effaça bientôt, et nous poursuivîmes notre route; mais il était dit que le même phénomène se reproduirait sans tarder; deux jours après, en effet, une nouvelle aurore vint nous visiter comme pour saluer notre bienvenue. Les anciens auraient tiré bon augure du phénomène; la science nous a donné d'autres enseignements.

Le 7 mars, nous voyons les îles Aukland, plateaux superposés, dont le pied se pare vaniteusement d'une végétation rabougrie, tandis que les crêtes décharnées attestent les rigueurs de l'atmosphère et le bruyant passage des rafales du pôle.

Le 11, nous mouillons à la baie de Sarah-Bossom, belle, fort bien abritée, où les baleiniers, traqués par la tempête, viennent souvent chercher un abri et se reposer de leurs rudes combats. Ici l'aspect des terres a changé avec l'exposition à l'E.; les vallons sont riants de verdure, une végétation touffue quoique peu élevée se presse sur les côteaux jusqu'à leurs cimes.

Malgré la pompeuse description qu'en fit l'Américain Morell vers 1830, les îles Aukland, dont la découverte ne date que de quelques années auparavant, ne possèdent pas encore d'habitants fixes; mais elles ont été fréquentées dans le principe par des pêcheurs de phoques qui y faisaient de bons profits; et tout dernièrement, en 1838, des industriels d'Hobart-Town imaginèrent d'aller y construire une petite goëlette;

ils ont bien réussi, grâce à une espèce de pin qui y est fort commun.

Plus curieux, plus rare encore dans ces parages que les aurores australes, un navire portugais était mouillé en même temps que nous dans une baie voisine de la nôtre.

C'était aussi un pêcheur de baleine, qu'une tempête avait poussé au milieu des îles Aukland. Nous reçûmes le capitaine avec un gand plaisir, et il nous parut plein de courtoisie et de bonnes manières.

Outre un abri sûr, les baleiniers trouvent aux îles Aukland d'excellentes aiguades, quelques végétaux utiles, des coquillages, du poisson en abondance, du gibier et divers oiseaux à riche plumage.

La veille et l'avant-veille de notre mouillage, nous avions été vivement intrigués en entendant des coups de canon qui se succédaient de demi-heure en demi-heure; nous craignions que ce fût un navire en danger qui demandait du secours, et nous regrettions beaucoup que les brumes et les vents contraires nous retinssent éloignés des côtes; cependant quand nous vîmes brûler un moëne, espèce de fusée usitée en marine, nous nous rassurâmes en pensant que c'était un navire de guerre qui faisait des signaux à un bâtiment ami. Une inscription trouvée dans une ancienne chaumière de pêcheurs de phoques, et reproduite dans une bouteille cachetée au pied d'un poteau, nous apprend ce qui a dû se passer; nous lisons : « Que le brick des État-Unis *le Marsouin* a relâché à la même baie de Sarah-Bossom du 7 au

10 mars, après avoir rôdé dans les environs du cercle polaire, au S. de l'Australie, et qu'il va se rendre à la baie des îles. » Sans doute ce brick aura eu connaissance de nous; et nous prenant d'abord pour ses compatriotes, il nous avait adressé tous les avertissements qui étaient en son pouvoir.

Sur le même morne se voyait une tombe; ceci est une histoire qui s'est terminée par un drame, et qui prouve de plus en plus que, dans toute espèce de lutte, le calcul et le courage ne remplacent pas l'adresse et la témérité. Écoutez :

M. L***, armateur, dont je tais le nom par égard pour sa famille qui habite Nantes, avait imaginé tout un système d'attaque et de défense contre le géant des mers; c'étaient des arbalètes pour lancer les harpons et les lances, c'étaient des canots inchavirables et des gilets de sauvetage. Voyant dans ses inventions une source de fortune, il n'avait pas voulu garder pour lui seul les profits qu'il pouvait en retirer; il se fit le chef d'une société en commandite qui arma plusieurs navires d'après ses plans... Mais le succès ne répondit pas à son attente.

Cependant, confiant dans ses procédés, et persuadé qu'on ne les a pas bien mis à exécution, M. L*** prépare un nouvel armement dont il sera le chef; et, afin de pouvoir payer de sa personne au moment le plus périlleux, à la première attaque du cétacé, son âge ne lui permettant pas d'espérer qu'il acquierre l'habileté nécessaire pour se tenir droit malgré les soubresauts de la baleinière, il imagine de faire construire audevant

de l'embarcation une espéce de selle sur laquelle on l'amarre avec force.

Voici l'heure : l'ennemi est un cachalot ; M. L*** vise et frappe juste ; mais l'animal se retourne, chavire l'embarcation, et l'agresseur a la cuisse cassée.

Dégoûté du métier, M. L*** fit de sérieuses réflexions pendant son traitement ; sa fortune était anéantie, celle de ses associés compromise, son avenir décoloré, et il voulut en finir avec la vie.

Je ne sais plus quel cuisinier se fit sauter la cervelle, parce que la marée manqua. On cite encore un tambour-major qui se perça la poitrine, parce que devant l'empereur, sa canne qu'il avait fait voltiger, tomba à terre... Ici, nous n'avons pu nous empêcher de donner une larme au malheureux armateur qui, aussi fou que le tambour-major et le cuisinier, se suicida après un échec.

Et voyez comme l'homme survit à l'homme en quelque sorte ; M. L*** avait, ou croyait avoir, le génie de la mécanique ; il se prépara de longue main son instrument de mort : c'étaient quatre canons de pistolet, parfaitement ajustés dans une boîte ; les quatre gachettes étaient mues par une seule tringle qui, elle-même, obéissait à une espèce de bascule ; et un jour qu'il se promenait à terre avec le médecin du navire, il pria son compagnon de le laisser seul quelques instants. Le médecin s'éloigna, mais au bruit d'une détonnation formidable, il reparut sur le lieu de la scène. L'expérience était faite... il ne trouva plus qu'un cadavre.

20

NOUVELLE ZÉLANDE.

Otago. — Presqu'île de Bank's. — Akaroua. Massacres. — Tentatives de colonisation française. — Taoné-Roa.

Après dix jours consacrés, aux îles Aukland, à des travaux d'hydrographie, de physique et d'histoire naturelle, nous reprîmes la mer et mîmes le cap au N. sur la Nouvelle-Zélande. La traversée fut heureuse, sauf quelques rafales carabinées qui nous forcèrent à ménager nos voiles.

Le 30 mars, nous découvrîmes devant nous cette terre tachée de sang, où les rois de l'Europe ont si longtemps laissé exercer des massacres, et où, depuis peu d'années seulement, la religion a fait entendre sa parole civilisatrice.

Nous naviguons dans un banc de poissons, dont la pêche nous donne une nourriture bienfaisante; et,

longeant la côte, nous ne sommes pas peu surpris de voir des couches de sable projetées sur de hautes collines. Quels flots assez tempêtueux arrachent des abîmes ces agglomérations que le ciel y avait jétées? Quels ouragans assez terribles les ont portées si loin de leur premier lit?

Tout est en colère autour de la Nouvelle-Zélande, la mer, la terre, le ciel et les eaux; et c'est pour cela sans doute que Dieu a semé cette côte inhospitalière de criques protectrices où les navires peuvent venir s'abriter à l'aise.

Voici Otago, qui se creuse un large bassin au milieu duquel nous laissons tomber l'ancre. C'est un bien curieux spectacle que celui qui nous est offert aujourd'hui! Naguère, ici, des hommes nus, sauvages, vivant de rapines et de meurtres, faisant la guerre à tout étranger, égorgeant tout ennemi qui tombait dans leurs mains, et ne voulant pour appui que les cîmes des montagnes, que la profondeur des forêts.

Ce n'est plus cela maintenant. Des hommes bronzés, vêtus à l'européenne, ramant des embarcations bien taillées, viennent à bord, fraternisent avec nous, et nous proposent amicalement des échanges..... Vous le voyez : c'est le commerce, c'est l'industrie.

Croiriez-vous que ces hommes, dans leurs frêles embarcations, osent s'attaquer aux baleineaux qu'ils font prisonniers et qu'ils traînent sur le rivage? Là, ils les dépècent, en extraient l'huile et la vendent aux navires européens contre des vêtements ou des ustensiles.

Leurs forêts sont riches, ils en abattent les troncs sé-

culaires, ils en approvisionnent les navires, et ils reçoivent en échange tout ce qui peut leur être utile.

Et cependant nul missionnaire n'est venu, que je sache, frayer à Otago une civilisation que le commerce seul a fait avancer. Les mœurs se sont adoucies, les massacres ont cessé, et on descend maintenant à terre, dans cette paisible rade, sans se faire précéder par l'artillerie.

En est-il ainsi sur tous les points de la Nouvelle-Zélande? Non, sans doute. Mais à Otago, les hommes semblent dégénérés au physique, et peut-être trouverions-nous la première cause de leur obéissance dans la faiblesse de leur constitution; ils sont très bouffis; la laideur de leur femmes est remarquable, et il m'a semblé que la propreté n'était point une de leurs vertus.

Nous avons trouvé à Otago quatre navires pêcheurs de baleines, dont l'un français que nous avions déjà rencontré à Talcahuano; depuis lors il avait fait un retour en France, et sa cargaison était de nouveau à peu près complète; il se félicitait beaucoup de l'habileté de son équipage composé de matelots bretons et normands; les autres navires étaient Anglais ou Américains.

Deux cents individus au plus forment actuellement la population d'Otago; on en comptait douze cents, au moins, il y a dix ans à peine. A quoi attribuer cette décroissance? A l'émigration peut-être et à une maladie analogue à la rougeole, dont les ravages remontent à quatre ou cinq ans; ajoutez-y la privation de vêtements convenables. Jadis des nattes d'herbages leur suffisaient; aujourd'hui ils ont oublié la manière de les

faire, ils usent immédiatement les habits qu'ils reçoivent au temps de la pêche, et l'hiver les trouve sans défense contre les intempéries de la saison : il y a souvent danger à quitter une industrie nationale.

Comme le mouillage y est bien abrité, comme les mœurs des habitants sont douces, il est probable qu'Otago deviendra un jour un riche établissement, et l'on y pense à coup sûr, puisqu'il y a déjà un comptoir tenu par un Anglais, l'un des plus intrépides spéculateurs des mers australes.

Nous apprenons ici que la division américaine, chargée d'explorer les glaces du pôle, a fait bonne route, et dignement rempli sa mission périlleuse ; mais que l'on conçoit de vives inquiétudes sur le sort d'un des navires qui n'a pas reparu. Puisse-t-il avoir trouvé un port aussi tranquille que celui où l'on nous donne cette triste nouvelle !

Après trois jours d'une heureuse navigation le long de la côte, nous sommes arrivés à Akaroua, rade spacieuse, où *l'Astrolabe* s'est échouée ; pendant quelques instants il y a eu danger pour elle.

Ici encore nous trouvons deux navires pêcheurs, l'un américain, l'autre français ; celui-ci parti du Hâvre depuis dix mois et ayant déjà terminé sa cargaison : c'est là un des résultats les plus heureux que je connaisse.

La côte se dessine abrupte, sauvage, pauvre de végétation; c'est un sol rigide qu'il faut combattre sans cesse, comme le flot turbulent qui rugit dans ses anfractuosités ; on n'aperçoit d'arbustes vigoureux que sur une petite colline.

Il y a là, isolé du monde, un brave Anglais avec sa femme, qui a bâti une petite maisonnette en bois, qui a planté quelques légumes et qui nourrit quelques vaches. Autour de lui se groupent çà et là, dans de mauvaises cases, plusieurs déserteurs de navires et une douzaine de naturels vivant de la chasse, de la pêche et des libéralités des baleiniers. Ils sont à peu près nus, mais se couvrent les épaules de quelques nattes pour s'abriter contre les averses et les giboulées. Tout cela est triste, désolé; tout cela, c'est la Nouvelle-Zélande.

Voyez maintenant ce plateau élevé qui domine la rade; il a été le théâtre d'un drame sanglant, d'une violation flagrante du droit des hommes; le fort écrasant le faible; le vainqueur s'abreuvant du sang du vaincu.

Un Anglais, dont je n'ai pu apprendre le nom fatal, fit un jour une descente à Akaroua, accompagnant le *capiti* de la baie *Condi*, alors en guerre avec le chef d'Akaroua. Lui, le premier, il descendit à terre avec quelques matelots favorisant l'astuce, il se porta sur le plateau que je vous ai désigné, et invita les naturels à venir à lui, sous prétexte de négoce. Ceux-ci se rendirent à ces témoignages d'affection, et lorsque, occupés des échanges, ils discutaient leurs intérêts, le roi de Condi et ses guerriers, secondés par le traître, se ruèrent sur eux et en firent une horrible boucherie.

L'époque de ce massacre date de sept à huit ans au plus, et vous voyez encore sur le plateau des ossements humains blanchis par le temps, consacrant la honte de l'Européen et la cruauté des Zélandais.

Quelques femmes et quelques enfants parvinrent seuls à gagner les bois, et plus tard on apprit d'eux les détails de cette scène de carnage. Il n'est que trop vrai; quand le Néo-Zélandais médite une vengeance ou une cruauté, les hommes et les éléments n'ont pas assez de puissance pour éteindre la soif qui le dévore : le crime doit être accompli.

Qui ne se rappelle la catastrophe récente dont un navire français fut la victime. Le trois mats l'*Aréthuse* partit de Sydney pour aller relâcher dans un des ports de la Nouvelle-Zélande, ayant comme passager un roi qui voulait rejoindre son peuple, et qui payait largement la faveur qu'on lui accordait. Dans la courte traversée, le capitaine de l'*Aréthuse* traita le monarque sauvage sans le moindre égard; il le relégua sur l'avant du navire, le fit manger avec les mousses et le condamna même à danser et à faire certaines grimaces pour amuser son équipage.

Le roi se soumit à tout, sans exhaler la moindre plainte; il ne mangea point sa faim; il ne but point sa soif; il fit rire les matelots par de folles gambades; bref, le paillasse remplit bien son rôle jusqu'au bout.

Après ces exercices, il allait se reposer à côté du beaupré, accroupi sur les bordages; et là, quand il n'avait rien à faire, le mousse Thorn venait causer familièrement avec le prince déchu, et partager en ami quelques biscuits et même sa piètre ration d'eau-de-vie. Le grand et le petit se lièrent d'une affection parfaite; c'était le petit qui protégeait le grand; c'était l'enfant qui soutenait la virilité.

— Terre!

Le roi zélandais bondit comme un chacal, ses yeux flamboyent, sa main se crispe, sa poitrine hurle... Puis il s'apaise, pareil au volcan dont les feux souterrains n'ont pu se faire jour par le cratère. Il embrasse le petit mousse, il se joue avec sa chevelure et se rassied.

Le navire laisse tomber l'ancre. On appelle le roi, on le fait venir sur le gaillard d'arrière, on l'interroge, et l'on veut savoir si l'on sera bien accueilli parmi les siens; il répond qu'on ne trouvera que des amis à terre, qu'il est heureux de pouvoir témoigner sa reconnaissance pour les attentions dont il a été l'objet, et il demande à descendre lui-même dans le premier canot qui débordera.

Le capitaine le remercie, lui serre la main, et lui fait servir un verre de rhum. Le monarque s'incline, accepte, et se précipite dans l'embarcation qu'on avait mise à flot.

Huit hommes l'armaient; elle accoste, le roi saute à terre, ses heureux sujets l'entourent, le félicitent; et lui, enchanté de les revoir, les prie de traiter en amis les matelots qui l'ont accompagné. Il y eut repas splendide de cochons, de volailles et de fruits.

Le soir, les canotiers repartaient et rejoignaient le bord, enchantés de leur séjour à terre. On se livra au sommeil.

Mais le roi zélandais, furieux de l'outrage qu'il avait reçu, ameute ses sujets, leur parle de vengeance, de massacres; il leur dit qu'il ne faut faire grâce à personne, que celui qui ne tuera pas sera tué, que celui

qui ne mangera pas un Français sera mangé, et que leur grand génie ne laissera point se promener au-dessus des nuages après sa mort le guerrier qui reviendra sans une tache de sang.

Les pirogues sont lancées; les cœurs battent avec violence, les casse-têtes sont entre les mains, on avance petit à petit, on glisse doucement poussés par la pagaye et la mer; on approche, on touche le trois mâts, on escalade, l'ennemi est à bord; mais un de ces ennemis puissants et redoutables qui s'entourent de cadavres et se rient des larmes et de l'agonie. Le premier matelot qui se présente est abattu; un camarade, réveillé au bruit, tombe auprès du premier. L'alerte est donnée; l'équipage monte sur le pont, et dès qu'un homme se présente à l'écoutille, il est terrassé; car le redoutable casse-tête est en bois de fer et en jaspe tranchant et poli. La mêlée s'engage, le roi à la tête des siens, le capitaine à la tête des matelots qui ont échappé au premier choc. A l'aspect de son ennemi, le sauvage pousse un cri terrible; il ordonne à ses soldats d'épargner celui dont il a subi l'affront; quelques balles trouent les poitrines; les sabres font aussi de larges entailles, mais les farouches Zélandais sont nombreux; le guerrier qui succombe est à l'instant même remplacé par un guerrier debout et terrible. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie; et au milieu de tant d'hommes râlant leur dernier soupir, un seul est debout, c'est le capitaine, contre lequel on s'élance et que l'on saisit à la gorge. Il est lié au grand mât, chaque Zélandais passe devant lui, le soufflette et lui

crache au visage; puis le roi s'avance et faisant tournoyer son casse-tête, il écrase contre le bois le front de celui qui l'a outragé.

Le navire était captif; on allait l'échouer sur la plage afin de le piller plus à l'aise; on lève les yeux pour la manœuvre, et l'on voit perché au bout d'une vergue le mousse ami du roi pendant la traversée. A l'instant dix sauvages veulent s'élancer. Le chef les retient; il leur ordonne de s'arrêter, et il prend sous sa protection le pauvre enfant qui se croyait à sa dernière heure. On l'appelle, il hésite; le roi monte, l'enfant s'élance dans les flots; le monarque s'y élance après lui; il nage, nage encore de son bras robuste, saisit l'infortuné qui allait disparaître pour toujours, et le ramène à bord, où il est traité avec les plus grands égards, où il reçoit les témoignages de la plus vive tendresse.

Dès que le faux-pont, les soutes et la calle eurent été envahis, dès qu'on eût enlevé tout ce qui pouvait être utile aux insulaires, la flamme fit son office, le navire s'engloutit, et tout s'effaça sous les flots, car le roi, prudent au milieu de sa colère, voulait cacher aux Européens le désastre qu'ils avaient provoqué.

Deux mois après la catastrophe, un baleinier vint mouiller dans la rade du deuil. Les sauvages, craignant des représailles, se retirèrent dans les bois; mais le soir, dès que la nuit fut venue, un d'eux pilota le petit mousse jusqu'au baleinier, et regagna bientôt la terre.

Thorn refusa d'abord par reconnaissance de raconter ce qu'il avait vu : mais après le départ du navire pêcheur, il donna les détails les plus précis sur le combat

ou plutôt le carnage dont il avait été témoin, et depuis lors nous n'avons pas appris qu'aucun châtiment ait eu lieu dans la baie si fatale à nos malheureux compa triotes.

Quelque temps avant nous, la corvette française *l'Héroïne,* commandée par M. Cécile, avait visité le port d'Akaroa, situé sur la presqu'île de Bank's; le plan de la baie avait été fait avec soin, et c'est à cet endroit que des Français viennent tout récemment de tenter une ébauche de colonisation; nous voudrions annoncer une réussite, mais nous n'osons pas l'espérer.

Le signal du départ était donné... les vents s'y opposèrent; puis des brumes épaisses leur venant en aide pour nous contrarier, les deux corvettes se perdirent de vue; de temps à autre le canon retentissait et grâce à ce signal, chacun de nous savait la position de son ami... On mouilla de nouveau.

Enfin, le surlendemain nous prîmes le large et tantôt près l'un de l'autre, tantôt éloignés, soit par les courants, soit par la variété de la marche, nous arrivâmes en quelques jours à la baie de Taone-Roa, où nous laissâmes de nouveau tomber l'ancre.

La terre se dessine heureusement boisée; au sud la baie est abritée par une immense dune de sable, qui se dresse et fatigue les regards, amoncelée sans doute par les ouragans. Dans le lointain, des crêtes élevées dominent les premiers plans, ainsi que les grands végétaux qui les couronnent, et d'épaisses nappes de neige tranchent d'une manière éclatante avec le ciel bleu qui leur sert de dôme.

N° 24



Ch. Auguste del. — Lith. Paul Petit et Cie à Paris

VENGEANCE D'UN ROI DE LA NOUVELLE ZÉLANDE

Cependant, comme dans nos deux précédentes relâches notre curiosité n'avait été que médiocrement satisfaite, nous ne comptions guère trouver plus de distraction dans la rade de Taone-Roa, car nous pensions que la Nouvelle-Zélande était un pays uniforme et régulier. A peu de chose près, me disais-je, qui a étudié le sud connaît le nord, du moins quant à la nature et au caractère des habitants. Cependant, il est certain que l'île est vaste, et que vous devez dans vos observations établir, pour être vrai, la différence des climats. Dans le sud les rafales carabinées ont décapité bien des forêts; dans le nord la végétation est plus puissante, car elle est abritée par les hautes montagnes de l'intérieur et échauffée par les rayons moins obliques d'un soleil bienfaisant.

Le canot de l'*Astrolabe* seul descendit à terre, et certes, il fut témoin d'un spectacle aussi curieux qu'intéressant. Un grand nombre de cases éparses çà et là et formant de véritables villages, entourent la rade spacieuse et bien abritée; cinq ou six mille individus au moins s'y livrent à la culture des terres, au plaisir de la pêche et au besoin du commerce, qui devient une source de fortune pour tout le pays. Ajoutez à cela que la religion, cette puissante dominatrice du monde, a déployé sur ces hommes, naguère si farouches, son étendard régénérateur, et que le vol y est puni comme une honte, le meurtre comme un forfait. Un missionnaire anglican s'est établi depuis quelques années à Taone-Roa. Il y est descendu seul, sans armes, sous la protection de sa foi et de sa parole; il a dit à ces

hommes de feu : travaillez; il leur a dit : vivez en frères; il leur a dit aussi : priez, et les naturels ont obéi. Plus de nudité parmi eux, ils sont vêtus à l'européenne, mais comme je vous l'ai déjà dit autre part, ils ne veulent point de chaussures; c'est la seule liberté qu'ils demandent et on aurait grand tort de la leur refuser.

Un côtre anglais et un trois-mâts se trouvaient au mouillage en même temps que nous; la rade de Taone-Roa est sans contredit celle qui mérite le plus d'être fréquentée de toute l'île. L'abri n'y est peut-être pas excellent, mais en revanche on y trouve bienveillant accueil, et toutes sortes de provisions en abondance, tels que légumes, volailles et porcs, que vous vous procurez à un prix très raisonnable. Je comprends la vie à Taone-Roa.

Mais nous n'avons pas encore assez étudié le pays. Là-bas, lors de notre première relâche à Otago, nous avons trouvé un peuple sale et dodu, gouverné par un roi très riche en piastres, sans doute, puisqu'il en avait dépensé plus de deux cents pour l'achat d'une orgue de Barbarie, dont il amusait son oisiveté. Avec elle aussi, sa grandeur appelait les étrangers descendus à terre, et il leur offrait les jeunes beautés du lieu en récompense de leur courtoisie. Merci de ta générosité, gracieux monarque; à l'égard de la beauté des traits, ce que désirent les européens c'est la propreté, et tes sujettes ne connaissent pas la maxime de saint Augustin, dont nous avons déjà fait mention.

D'Otago à Taone-Roa il y a deux cents lieues à peu

près et déjà vous êtes frappés du contraste, ici la nature est forte et puissante, les hommes sont bien taillés et robustes, et les femmes quoique aussi bronzées, y semblent douées de plus de grâces et d'élasticité. Que les races se croisent, et vous aurez une population à part d'une nature privilégiée.

Nous partons encore, et comme il est décidé que nous ferons échelle dans toute cette partie de la Nouvelle-Zélande, nous la côtoyons en nous dirigeant vers la baie des îles.

Courant à contrebord, un baleinier américain nous salue et tire deux coups de canon. Surpris de ce signal qui prouvait un appel, un salut ou une provocation, nous manœuvrons pour aller à lui; et bientôt nous voyons un canot se diriger vers nous. C'était le capitaine lui-même et le subrécargue du baleinier, qui venaient nous rendre visite; ils montèrent à bord, ils nous apprirent que les deux coups de canon tirés étaient des signaux de réjouissance convenus entre tous les baleiniers pour annoncer l'heureuse pêche qu'ils avaient accomplie, et comme le calme était survenu, nous les invitâmes à dîner; ils acceptèrent avec plaisir, et ce fut pour nous une joyeuse causerie que celle de ces braves gens infatigables, toujours en alerte pour combattre dans son empire le plus fort et le plus grand des êtres de la création.

Ils nous racontèrent maintes histoires plus curieuses les unes que les autres de leurs luttes et de leurs triomphes. Il faut bien le reconnaître, la profession de baleinier est celle qui développe au suprême degré les

qualités essentielles du marin ; l'esprit d'observation et l'habitude de profiter des moments chez le capitaine, l'intrépidité et l'adresse chez le matelot. Aussi voyez quelle rivalité parmi eux de nation à nation, de navire à navire, de pirogue à pirogue... Ce sont des joûtes plus palpitantes que les tournois des temps chevaleresques : l'arène ici est un abîme sans pitié.

Le soir les pêcheurs nous dirent adieu ; et, profitant de la brise qui s'était levée, nous laissâmes tomber l'ancre à la baie des îles.

21

BAIE DES ILES.

Koro-Raréka. — Le baron Thierry.

Voici une ville, Koro-Raréka ; une véritable ville avec ses quais, ses douaniers en station, ses fraîches maisons à l'européenne, ses rues allignées, ses places sablées, ses temples et ses carrefours. Tout cela n'est pas complet, sans doute, mais tout cela est déjà posé, échelonné ; c'est une naissance, c'est pour ainsi dire une création.

Tous les peuples du monde semblent s'être donné le mot pour envoyer leurs représentants à Koro-Raréka, Français, Américains, Anglais, Belges, Allemands s'y trouvent réunis dans une même pensée, celle de la civilisation, et le commerce est là pour leur prêter

main-forte et les récompenser de leur zèle. Au milieu d'eux, révéré pour ses vertus apostoliques, trône un évêque, M. de Pompalier, qui enseigne les livres saints et les prêche d'exemple. Il a, sous sa domination toute pacifique, environ deux cents indigènes ; des frères à ceux-ci, enfants du même Dieu, sont cependant séparés déjà par quelques dogmes, car il y a ici deux églises, la croyance catholique et la secte luthérienne. Au reste, ces hommes bronzés, soumis en apparence, aiment assez leur indépendance native ; et toujours prêts à s'émanciper, dès qu'une querelle s'engage, dès qu'un droit leur est contesté, ils menaçent d'aller chercher dans leurs forêts leurs frères plus libres et de porter à Koro-Raréka la désolation et le carnage.

Ces menaces auront un jour un funeste résultat, si les nouveaux-venus ne se sont bientôt protégés par des citadelles hérissées de canons : il est des hommes que le bronze seul peut soumettre ; les Néo-Zélandais sont de cette nature.

Avec de l'industrie et de l'activité on peut aisément faire fortune à Koro-Raréka. Nous y avons trouvé un Français, un Bordelais, c'est tout dire, qui, arrivé là depuis six mois à peine avec cinq cents francs dans sa poche, avait déjà amassé de trente-cinq à quarante mille francs. De sa fortune primitive, il avait consacré trois cents cinquante francs, à l'achat de terres vierges, et le reste il l'avait gardé pour vivre comme si cela eût été nécessaire ; d'autres Européens arrivèrent après lui ; il leur céda quelques pouces de sa propriété,

et tandis qu'il vendait quelque chose d'un côté, il rachetait de l'autre de nouvelles positions.

Aujourd'hui M. de Sentis doit être capitaliste, et gare aux colons qui en allant s'établir à la Nouvelle-Zélande auront affaire à lui, non pas que je veuille laisser soupçonner même qu'il ne soit plein de délicatesse ou de probité, mais parce que personne ne sait mieux que lui que deux et deux font quatre, parce qu'il sait choisir à merveille le lieu le plus propre aux utiles spéculations, et que sa perspective à lui c'est la France, sa patrie, avec un somptueux hôtel et de magnifiques équipages : ses chevaux éclabousseront bientôt dans les rues de la capitale.

Vous le voyez : nous sommes à l'antipode de l'Europe, eh bien ! ne croiriez-vous pas que je vous parle d'un voisin, ou des intérêts de la famille se discutant au foyer? On va vite sur les chemins de fer, mais les navires ont des voiles, et ils se voyent cependant précédés par la civilisation ; de Paris à Koro-Raréka il y a moins de distance que de Paris aux landes de Bordeaux, aux lagunes de la Vendée.

Rien n'est bizarre et fantasque comme l'aspect de la ville. Je vous ai dit que d'élégantes maisons se dressaient déjà sur le rivage ; cela est vrai. Plus loin vous en voyez qu'on remarquerait dans une de nos plus belles rues, quoique bâties en planches et en madriers ; mais à côté et placées sur l'alignement vous voyez des tentes, et dans ces tentes des meubles pleins d'élégance, et près de ces meubles des Européens avocats, médécins, industriels ou commerçants venant ici tenter

la fortune, cette capricieuse qui s'est raillée d'eux dans leur pays. Ce n'est pas tout, vous jetez un coup d'œil à droite et à gauche, et vous trouvez des enclos assez réguliers au milieu desquels s'élèvent des cases fort basses et fort petites; ce sont les cases des naturels qui ne veulent pas quitter le sol où ils sont nés, qui ne veulent point de vos coutumes et de vos mœurs, et qui vous quitteront un jour pour les montagnes et les forêts, si les montagnes et les forêts leur offrent plus de ressources que votre commerce et votre charité.

Je me logeai chez M. Wood, Anglais émérite, et comme je n'aurais rien appris de ma chambre fort silencieuse et fort mesquine, je parcourais presque toute la journée la ville que je voulais connaître à fond. Pas un de ses secrets ne m'a été dérobé. J'ai trouvé là M. Bonnefin, ancien officier de cette marine qui s'était acquis tant de renom dans les mers de l'Inde... En 1814, M. Bonnefin quitta le service militaire pour se livrer à des spéculations commerciales, et des opérations importantes l'ont appelé à Koro-Raréka, où il mène une vie assez paisible auprès de sa sœur, jeune Française d'un rare mérite et d'une grande beauté; c'est la première compatriote que nous ayons rencontrée depuis notre départ de Toulon, et notre joie a été grande de pouvoir la citer comme modèle de grâce, d'élégance et d'aménité à tous les étrangers de Koro-Raréka. Madame de l'Arbre, était une voyageuse intrépide, elle était venue ici par le cap de Bonne-Espérance, et elle parlait de Maurice, de Bourbon, de Sid-

ney, de Sainte-Hélène en femme qui avait étudié, en intelligence qui avait compris.

Ici encore nous avons serré la main à un autre compatriote, lequel avocat en herbe, après avoir épousé à Maurice une belle et riche créole, était venu à Koro-Raréka dépenser sa fortune, en attendant que la civilisation lui permît de la rebâtir; par prévision il se faisait construire une élégante maison où il se proposait de traiter les visitants mieux que sous la tente provisoire qui lui servait de palais; au surplus la bière y coulait à flots mousseux, ses canapés étaient d'un moelleux asiatique, et nous nous prélassions là aux sons d'une simple guitarre que devait plus tard remplacer l'harmonieux piano.

Ici, vous le voyez, la vie est dans l'avenir beaucoup plus que dans le présent et dans le passé, et les hommes oublient ce qu'ils ont fait pour ne s'occuper que de ce qu'ils ont à faire.

Disons en passant que les plus belles plantations de la colonie, les terres les plus riches, les établissements les mieux situés appartiennent à un convict qui avait fini son temps à Sidney, et dont la fortune touche aujourd'hui à l'opulence.

Prenez garde, messieurs les Européens, je vous cite ici des exceptions, et vous ne devez pas croire que le pactole, style mythologique, coule à Koro-Raréka.

Je reviendrai plus tard sur l'histoire générale de cette ville : histoire qui n'a ni ses Charlemagne, ni ses Tamerlan, ni ses Cromwel, ni ses Napoléon, mais qui n'en est pas moins un livre curieux à étudier. Que je vous

dise tout d'abord et en peu de paroles les faits généraux; le drame palpitant s'y trouve à défaut d'épopée; mais, si la tradition avait tout recueilli, il y aurait de beaux enseignements pour les peuples barbares et pour les peuples civilisés.

Les Anglais nous demandent, d'un ton railleur, ce que nous pensons de l'occupation britannique, en supposant le fait accompli : quant à nous, nous ne croyons pas que l'occupation puisse être admise en droit, et plusieurs légistes Anglais sont du même avis. Voyons ce qui s'est passé : une causerie qui peut être un rayon de jour a droit à une page de ma narration.

M. le baron de Thierry, fils du valet de chambre de Louis XVI, et filleul du duc d'Angoulême, voulut un jour se créer une royauté dans l'Océanie; rêve si vous voulez, mais rêve qu'il réalisa en quelque sorte; et c'est ce que vous allez voir.

Sur un navire français, il parcourut l'Océanie, visita presque tous les archipels, se fit connaître partout, en s'aidant de ce que certains hommes prétendus sages appellent de l'extravagance, et que lui plus sensé appelait de l'originalité. Il savait, M. Thierry, que l'originalité est un passe-partout qui ouvre bien des portes; mais, sérieux dans ses exigences, il voulait bien ce qu'il voulait, et il s'était flatté d'arriver à son but.

Il passa dans l'archipel Nouka-Hiva, fut bien reçu par le prince régnant, et trouva tout simple de lui donner une preuve de sa haute protection. Voici le texte des lettres-patentes qu'il lui délivra pour lui servir de

recommandation auprès des étrangers qui visiteraient son île :

« Nous Charles, baron de Thierry, Souverain de « la Nouvelle-Zélande, et roi de l'île Nouka-Hiva, « nous nous plaisons à certifier que Vavanouha, chef « de Portua, est l'ami des Européens; il s'est toujours « conduit à notre égard avec respect et soumission ; « en conséquence, nous lui délivrons la présente pour « le recommander aux bons soins des navigateurs à « qui nous garantissons ici une parfaite sécurité. »

Donné à Port-Charles (Anna-Maria), île Noukahiva, le 23 juillet 1835.

Ch. baron de Thierry.

Par le Roi :

Ed. Fergus,
Colonel et aide-de-camp.

Dès 1822 il avait fait élection de résidence à la baye des îles; il traita avec les divers princes du littoral et de l'intérieur, les réunit sous sa domination, et imagina de se donner un pavillon, des armoiries, un grand chancelier; en un mot, une cour... Peu s'en fallut qu'il ne battît monnaie : la matière première seule lui fit défaut.

L'odyssée de M. Thierry était à peine à son début, lorsque, je ne sais à quel propos, en 1823, il saisit l'occasion de signifier au gouvernement anglais sa prise de possession de la Nouvelle-Zélande, en qua-

lité de souverain ; et, tranquille sur le résultat, il revint en France.

La cour des Tuileries ne mit aucun obstacle aux projets ambitieux de M. Thierry ; il fut autorisé à emmener avec lui quelques officiers dont il fit ses dignitaires ; et, le front presque couronné, il se remit en route pour s'adonner tout entier au bonheur de son peuple et aux soins de son empire.

Ses idées étaient toutes philantropiques ; il voulait le travail pour tous, la peine pour tous, le plaisir pour tous. C'était, en un mot, un monarque modèle comme on n'en trouve d'exemple nulle part... Vive Thierry !

L'esprit de cet intrépide et bizarre Thierry était si insinuant, qu'il sut, sans combats, par la puissance seule de sa volonté, gagner la confiance des sauvages. Il obtint d'eux les produits de leur chasse, ceux de leur pêche, et ces cannibales, devenus généreux par une force surnaturelle, lui apportaient des racines bienfaisantes ou de la chair de quadrupèdes, et l'abritaient même dans leurs huttes.

C'est une histoire si originale que celle de ce philosophe-diplomate, qu'en vérité, tous les détails de sa vie aventureuse me semblent dignes d'être conservés. Ce n'est point comme usurpateur, ce n'est point comme conquérant qu'il vint établir sa puissance à la Nouvelle-Zélande ; c'est plutôt comme législateur et premier occupant.

Aussi, quand les Anglais tentèrent leur premier établissement, quand ils posèrent là les bases de leur premier comptoir, ils voulurent déposer Thierry, mais

celui-ci réclama hautement au nom du droit des gens, au nom surtout de sa principauté méconnue.

Nous avons entre les mains le texte précis des querelles que les Anglais suscitèrent à notre héros, et des franches et loyales réponses que celui-ci leur fit entendre.

— Vous possédez d'immenses terrains, lui dirent les nouveaux venus.

— Immenses en effet.

— Comment les avez-vous acquis?

— Parce que j'ai traité avec les Naturels.

— Eh bien! nous qui sommes plus forts que tous vos alliés, nous venons biffer d'un trait de plume ce traité malencontreux, et vous demander, dans vos bénéfices, la part du gouvernement britannique.

— Votre gouvernement prendra-t-il aussi sa part de mes fatigues, de mes sacrifices et de mes dangers?

— Ces misères-là ne nous regardent point.

— Dès-lors je proteste, et tout d'abord je vous défends de m'arracher une piastre; car le revenu de mes possessions n'est que dans l'avenir : à peine quelques arpents de terre sont-ils défrichés, et je n'ai pas même d'ustensiles pour abattre les forêts voisines... Que me prendrez-vous donc?

— Cet avenir dont vous parlez.

— A la face du monde, je déclare que vous êtes usurpateurs; et de ce moment-ci j'écris à votre gouvernement qui saura bien me rendre toute justice.

Pauvre Thierry qui comptait sur la loyauté britannique! elle lui a fait défaut, comme lui a fait défaut

aussi l'appui de la France qu'il sollita en même temps... et la Nouvelle-Zélande est devenue colonie Anglaise.

Ce qu'il y a de vraiment bizarre dans l'occupation de cette île si vaste et maintenant si disputée, c'est que Français ou Anglais, Hollandais ou Allemand, Belge ou Espagnol, prêtre catholique ou anglican, quiconque est venu s'établir là, s'y est fait une case à soi, s'y est taillé un jardin et préparé un bien-être sans se soucier le moins du monde de la forme du gouvernement sous lequel il allait vivre. On se courbait devant tous les pavillons, on obéissait à tous, ou plutôt on n'obéissait à aucun.

Insouciants et confiants à la fois, les Français surtout laissaient courir les années et ne s'inquiétaient guère des jours à venir. Mais l'Angleterre, renard et léopard aux aguets, lorgnait du Port-Jakson sa florissante voisine; et, à leur venue, elle expédia ses vaisseaux et dit de sa voix puissante : Ceci est à moi.

Voyez ce que nous lisons dans *l'Australian Chronicle*, à la date du 25 février 1840; c'est un document assez curieux pour être conservé par l'historien et le voyageur : le mot protecteur y acquiert une immense extension, et en peu de temps l'ami devient maître... Peut-être bientôt le maître deviendra esclave.

« Le 5 février 1840, a eu lieu la conférence générale des chefs zélandais de la baie des îles, et des officiers supérieurs envoyés par la Grande-Bretagne pour conclure un traité de paix. A cette effet, on s'est rendu de part et d'autre sur une large esplanade de la propriété de M. Busby, où des tentes avaient été dressées à l'avance.

une immense tente sous laquelle étaient une table et des chaises. M. Hobson, commandant *l'Hérald*, prit la présidence ; à ses côtés s'assirent les prédicans anglais, l'évêque catholique et son vicaire, les chefs Néo-Zélandais et un grand nombre d'Européens établis depuis quelque temps à Koro-Raréka.

M. Hobson lut le texte du traité, par lequel la reine d'Angleterre offrait aux indigènes de la Nouvelle-Zélande sa protection contre l'envahissement de la nation des *Oui-Oui* (Français). »

A cette notification assez injurieuse pour des peuples indépendants, les chefs sauvages déclarèrent qu'ils ne comprenaient pas comment une nation si éloignée d'eux pouvait les protéger ; et l'un d'eux, plus scandalisé encore, ajouta : Qu'il n'avait que faire lui de la protection d'une femme, et qu'il lui semblait plus naturel de lui proposer d'être son défenseur.

Cependant les Anglais, qui font bien les choses quand ils le veulent, avaient eu soin de verser force liqueur dans les gosiers avides des nouveaux alliés qu'ils voulaient se donner. Quelques-uns signèrent le jour même, en faisant une croix sur le traité ; d'autres refusèrent et se soumirent cependant le lendemain, pressés de s'en retourner dans leurs forêts ; enfin, plusieurs chefs des plus puissants ne voulurent, en aucune manière, reconnaître la prétendue protection, et se retirèrent disposés à accepter toutes les chances de leur refus.

Nous ferons remarquer en passant que Monseigneur de Koro-Raréca, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, n'assista pas en spectateur oisif à la spolia-

tion des Néo-Zélandais; n'ayant ni la force ni l'autorité nécessaires pour protester plus énergiquement, il intervint en conciliateur... et exigea qu'une portion du terrain de la ville même fût réservé aux naturels; sans notre pieux compatriote M. de Pompalier, les protecteurs chassaient les protégés du domaine de leurs ancêtres : admirez la bonne foi anglaise.

Les choses en étaient là à notre arrivée à Koro-Raréka; mais les Anglais ont appuyé leurs prétentions par des batteries et des vaisseaux, et ils savent bien faire rentrer l'impôt dont ils ont frappé le pays : Thierry seul ne leur a pas donné une piastre.

Nous aimons à laisser des amis partout où nous avons mis pied à terre; mais ces amis nous les acquérons par des prévenances ou des protections. Ici, la scène a changé; notre présence a porté ombrage à la colonie, et l'on s'est quitté sans égards et sans regrets.

M. d'Urville n'était pas facile à plier; sa tête normande tenait un peu du Breton, et quand il voulait une chose, il la voulait fortement. En arrivant à la Nouvelle-Zélande, il se proposa de ne pas traiter le gouverneur de la baie des îles comme gouverneur, mais de lui rendre seulement les politesses qu'il en recevrait comme capitaine de vaisseau. Cela était bien, cela était digne.

Il est d'usage, en arrivant dans un pays, de traiter du salut. Je tirerai vingt-un coups de canon, vous me les rendrez coup pour coup..... Est-ce entendu? — Oui. — Feu!

Ici, le pavillon britannique ne recevra pas notre politesse. Nous mouillâmes; à quelque distance est *le Buffalo*, belle corvette anglaise, avec sa flamme au grand mât. Sa conduite règlera la nôtre..... Elle nous reçoit avec fierté, nous lui répondons avec impertinence; j'aime fort, je vous l'assure, ces témoignages d'affection entre deux puissances si cordialement unies.

Cependant, le gouverneur nous envoie un canot. De son habitation, située au fond de la rade, il avait appris notre arrivée, et, jaloux de nous montrer sa puissance, il nous avait expédié un officier pour nous prévenir qu'il recevrait avec intérêt le commandant de l'expédition, ainsi que l'état-major, et que nous pouvions compter sur ses bons offices. La réponse de M. d'Urville fut courte, et précise:

« Je ne reconnais point M. Hobson comme gouver-
« neur de la baie des îles; mais je rendrai avec plaisir
« au capitaine de vaisseau Hobson, mes devoirs de po-
« litesse. »

Vous comprenez que, dès ce moment, nos relations devinrent froides, *on se tint*, comme disent les matelots, *à longueur de gaffe*; on se salua du bord du chapeau, on ne s'adressa que des paroles brèves, et l'on n'eût pas mieux demandé de part et d'autre que d'en venir aux mains.

Je vous l'ai dit, *le Buffalo* était mouillé à une assez grande distance de nos corvettes; sur un ordre de M. Hobson, il se rapprocha de nous, et cette manœuvre nous sembla une bravade ridicule.

Au surplus, cette inimitié, qui régnait sur les flots, était aussi *chaude* à terre, entre les ministres anglais et les prêtres français. Les premiers n'avaient pas fait un pas sur ceux-ci, ils comptaient à peu près le même nombre de prosélytes, et si le trafic et le commerce ne leur venaient en aide, je crois que leur zèle serait fort ébranlé par les privations auxquelles ils sont condamnés, sur ce sol inhospitalier.

M. de Pompalier, évêque de Koro-Raréka, était en tournée apostolique; nous entendîmes la messe qui fut dite par M. Petit, son vicaire, et nous pûmes remarquer que la religion s'était glissée dans l'âme des naturels, dont les vénérables pasteurs avaient affermi la foi. C'est un spectacle digne du plus haut intérêt, je vous l'atteste, que celui de ces hommes, naguère si farouches, en lutte permanente avec toute civilisation, toujours prêts à se déchirer entre eux et à dévorer les étrangers, courbés aujourd'hui sous des doctrines généreuses, répondant à un bienfait par un bienfait, et adorant un Dieu de paix et de miséricorde. Ils sont là, silencieux, agenouillés dans une sorte de hangar servant d'église, se frappant la poitrine et psalmodiant avec une dévotion vraie, les prières et les cantiques qu'ils savent par cœur, comme le desservant le plus assidu de nos cathédrales.

Nous devions appareiller le lendemain, et il me fut permis de retourner à terre, où je jouis d'une surprise d'autant plus agréable, qu'elle vint seconder mes désirs immodérés de curiosité. J'allai rendre mes hommages à M. Petit, dont la conversation hon-

nête et instructive avait un charme tout particulier. Près de lui, assis sur une chaise, était un homme d'une taille moyenne, d'un abord aimable et d'une physionomie ouverte. Son parler était laconique, et son regard incisif disait encore plus que sa parole. Point de geste, point de ton déclamateur; il ne s'emparait point de la conversation, mais il profitait du silence pour placer son mot, et son mot était une pensée.

Il était vêtu simplement, mais avec propreté; et son pantalon à bandes rouges me fit d'abord supposer que j'avais devant moi un de ces aventureux soldats de nos armées, cherchant la fortune et la gloire partout où il y a péril à les conquérir.....

C'était Thierry.

Thierry, vous savez, le roi des îles Marquises, cet empereur des archipels, cet autocrate de l'Océanie, ce potentat de la Nouvelle-Zélande... Il était mieux que tout cela, c'était un homme brave, indépendant, luttant sans relâche contre la tyrannie anglaise, et jurant de mourir, ou de rendre à ses premiers habitants le pays dont il s'était emparé.

Il tiendra parole, ce Thierry si fabuleux; car il me disait connaître déjà plusieurs chefs qui n'attendaient qu'un signal, une occasion pour venir renverser cette puissance anglaise qui les étouffait.

« — Ces hommes bronzés que vous voyez là, me disait-il encore, apprennent des Anglais bien plus que la guerre, on leur enseigne à devenir hypocrites et rusés. Leurs chefs, les plus prudents et les plus belli-

queux, ont des espions intelligents dans Koro-Raréka ; ils amassent des armes, de la poudre, et le jour n'est peut-être pas loin d'une Saint-Barthélemy fatale aux Anglais.

« Je connais à merveille le caractère des Néo-Zélandais, poursuivit-il, en s'apercevant que j'éprouvais un grand plaisir à l'entendre ; on ne les vaincra jamais par la force, et les Anglais le savent si bien, qu'ils laissent souvent impunis le vol, le meurtre et l'assassinat. Une sentence de mort contre un indigène serait peut-être le signal d'une révolte genérale, et je ne conseille point à M. William Hobson de tenter l'aventure. Appelez cela prudence, si vous voulez; d'autres diront que c'est faiblesse; moi, je soutiendrai que c'est une lâcheté; et, dès-lors, vous comprenez que la puissance de la Grande-Bretagne est compromise. L'expérience m'a appris à coloniser, et si j'étais resté roi, c'est-à-dire si j'avais conservé plus de pouvoir, si les Anglais n'avaient point usé de félonie envers moi, il me semble que la Nouvelle-Zélande eût été bientôt un vaste et formidable empire..... Au reste, j'arriverai plus tard.

« Que voulez-vous, continua Thierry, en changeant de ton et en baissant la voix, les Français m'avaient promis aide et protection; je devais compter sur leur parole, j'y avais droit...... rien n'est arrivé, ni amis, ni conseils, ni vaisseaux. Napoléon seul ne fût point arrivé à Moscow; Annibal seul n'aurait point franchi les Alpes pour s'endormir à Capoue! »

Il y avait de la colère et de la dignité dans les pa-

roles de Thierry, il y en avait bien davantage dans sa bouche contractée, dans le mouvement fébrile de ses lèvres, dans la pâleur de son front. Thierry voulait un trône, une armée, un empire; il avait deux auditeurs, une maison de planches, une chaise de paille : ce n'était pas assez pour cet intrépide aventurier qui manquait souvent de pain.

Thierry en savait plus encore qu'il ne disait; mais il gardait le silence dans la crainte sans doute de fatiguer mon attention. Je compris sa réserve, et je le questionnai de nouveau.

— Croyez-vous à l'avenir de la colonie?

— Je n'y crois qu'à l'aide de massacres ou de la religion; le premier est la foudre, le second la rosée.

Ce sont les expressions de Thierry.

— Laquelle des deux croyances est-elle plus aimée dans le pays?

— Les Catholiques font des progrès rapides et plus sûrs; les Protestants soumettent par la ruse et la patience. Les Zélandais échapperont peut-être aux ministres anglais, ils resteront fidèles, à coup sûr, aux prêtres de Rome.

— Quand vous êtes arrivé ici pour la première fois, aviez-vous des missionnaires avec vous?

— Un seul, c'était moi. Peu importait à ceux que je voulais convaincre que je fusse vêtu de noir ou de brun, que mes cheveux flottassent au vent ou que mon synciput fût décoré d'une tonsure. J'avais la foi, je voulais persuader, je réussissais.

— Et maintenant?

— Maintenant, d'autres m'ont remplacé. Ingrats, comme presque tous les hommes, ils n'ont tenus aucun compte de mes luttes et de mes progrès. Les missionnaires français me sont toujours restés fidèles; je suis encore leur ami, et je les seconde, de tout mon pouvoir, dans leur œuvre de régénération. Si mes efforts sont souvent infructueux, c'est que je suis dédaigné, c'est que ma puissance est morte.

Quant aux ministres anglais, arrivés ici peu de temps après moi, poursuivit Thierry avec colère, je les méprise autant qu'ils me haïssent. Non-seulement ils sont mes ennemis déclarés, mais ils me nuisent encore dans l'esprit des chefs zélandais, en cherchant à leur persuader que je veux les livrer aux *sectateurs de la bête fauve de Rome*. — C'est la traduction littérale de l'injurieuse et stupide phrase qu'ils emploient à l'égard des missionnaires catholiques : « *Fellows of* « *the beast of Rome.* »

Si le canon ne m'avait appelé à bord, j'aurais puisé auprès de M. Thierry de nouveaux et curieux renseignements; mais à mon grand regret, forcé de le quitter, je lui serrai la main avec affection, et je reçus avec plaisir l'assurance de sa parfaite amitié.

Le roi détrôné reconquerra peut-être un jour sa couronne. Dieu le veuille, comme je le veux, comme le veut Thierry!

22

DÉTROIT DE TORRÈS.

Orages. — Iles Loyalty. — Nouvelle Calédonie. — Détroit de Torrès. — Ile Warrior's.

Encore une insolence britannique, encore une de ces crâneries sur lesquelles on devrait cracher avec de la mitraille..... Nous virons au cabestan, *le Buffalo* vire au cabestan; notre ancre dérape, l'ancre du *Buffalo* dérape aussi; nous mettons sous voile, *le Buffalo* met sous voile comme nous et navigue dans nos eaux, et nous escorte à vingt-cinq ou trente milles de la côte. Là, voyant que nous piquons au N., il nous abandonne et va reprendre son mouillage.

Nous avons méprisé cette fanfaronnade de mauvais goût; mais nous devions la signaler pour prouver avec quelle aménité les Anglais font les honneurs de chez

eux, aux vaisseaux des nations amies, lorsqu'ils ont à redouter une influence rivale. Que ces renseignements ne soient pas perdus pour l'histoire.

Nous gagnons bientôt les régions inter-tropicales. Nous voici en présence du volcan Mathieu; l'histoire ne dit pas quel Mathieu, d'aventureuse mémoire, a découvert ce cône élevé au pied duquel pointe une assez belle végétation, mais dont le front nu est couronné d'un long panache de fumée et de flamme. De loin, vous diriez la cheminée d'un bateau à vapeur ou un navire dévoré par un incendie.

Les 13 et 14 mai nous passons à quelque distance des îles Chabrol et Halgan, où nous découvrons, à l'aide de nos longues vues, des habitations, des cocotiers, des pirogues dont aucune ne se détache de la plage pour venir saluer notre bonne visite. Eh bien! dédain pour dédain, laissons courir et voyons la nouvelle Calédonie.

C'est une terre haute, irrégulière, coupée de criques profondes; de vastes forêts au pied, de vastes forêts aux flancs des plateaux, de vastes forêts sur leurs cimes.

Le canal où nous naviguons s'élargit de temps à autre, mais du milieu on ne perd jamais les deux terres de vue. Les îles Loyalty qui passent à tribord sont basses, régulières et parées d'une des plus magnifiques végétations du monde.

Nous devions mouiller en face d'un de ces îlots; mais la brise était faite, et dans la crainte des calmes à venir nous changeâmes d'avis et pointâmes vers le cé-

lèbre détroit de Torrès, dont nous avions vainement jadis tenté le passage.

De la baie des îles au détroit de Torrès, mais surtout aux environs de la nouvelle Calédonie, les orages pèsent sur nous avec une violence à faire briser les mâts. Jamais éclairs ne furent plus éblouissants, plus rapides; l'atmosphère était en feu, et les roulements perpétuels du tonnerre joints au mugissement des flots formaient un concert et une illumination à la fois qui blessaient notre vue et rendaient le porte-voix inutile. Grâce à ces flèches aiguës qui dominent les navires et qui maîtrisent la foudre, nous avons été épargnés par le fluide électrique, quand tout près de nous l'étincelle faisait jaillir les flots : notre paratonnerre seul a pu nous sauver de plus d'une catastrophe.

Dans ces parages, si calmes d'ordinaire, mais où les orages passent comme des météores, il est rare que des torrents d'une pluie lourde et serrée ne pèsent pas sur les navires en péril. Ici, pour la vingtième fois, nous en fîmes la rude épreuve; le pont était submergé, les épaules des matelots brisées, et les voiles criaient sous la brûlante averse..... Il faut avoir vu ces phénomènes pour les comprendre; la plume est inhabile à les décrire.

Voici des terres élevées qui commencent à se dessiner; ce sont des montagnes abruptes et des brisants à quelque distance de la côte. Les courants nous drossent, les vents nous sont contraire, nous voilà forcés de changer de route, et il est écrit que nous épuiserons nos forces avant d'arriver à ce détroit fatal qui se joue

de notre prévision et de notre courage. Cependant la brise se refait de nouveau courtoise et soutenue, nous lui livrons toutes nos voiles, bonnettes hautes et basses, tribord et babord; et tout pavoisés nous entrons enfin dans ce passage difficile qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée.

Ici les courants changent à chaque moment; les bancs de sable varient selon les caprices de la mer, et le navigateur qui se hasarde dans ces parages ne doit faire route qu'avec une grande circonspection.

Le 31 mai nous mouillons près de l'île Darnley, à Teacheron's-Bay.

Ce petit îlot de trois lieues de circonférence et d'une hauteur de trois cents mètres à peu près est très peuplé; et la vie doit y glisser heureuse et calme. Les habitants sont noirs, trapus, laids, sales; c'est la Nouvelle-Guinée, c'est Rawak, c'est la terre des Papous. Leurs pirogues rappellent celles des îles Salomon et sont coquettement relevées à la poupe et à la proue; on les manœuvre à l'aide de courtes pagayes agitées avec une grande vélocité.

Nous sommes descendus à terre; on nous a fait assez bon accueil, et après une heure de promenade, nous avons repris le chemin du bord sans laisser ni joie ni regrets parmi les naturels insoucieux de notre visite.

Le lendemain 1er juin nous levons l'ancre et faisons route à l'O; *l'Astrolabe* nous précédait, nous la suivions de près et nous nous félicitions à haute voix de la bénignité d'un passage que l'on nous avait dit si redoutable..... Chez nous et autour de nous, tout respirait le

N.° 17



Belloni d'apres L. Lebreton

Lith. Paul Petit r. Git-le-Cœur 4.

ÉCHOUAGE,

des Corvettes l'Astrolabe et la Zélée dans le détroit de Torrès.

[illegible]

Nous [illegible] donc [illegible] [illegible] propos le point [illegible] [illegible] tous les [illegible], [illegible] [illegible], comme nous l'aurions [illegible] [illegible] [illegible] est que le passage [illegible] [illegible] d'un travail [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

bonheur, car chaque instant nous rapprochait de la patrie, et nous ne craignions plus d'avoir à revenir sur nos pas; les flots étaient sans colère, l'horizon clair et dégagé; une brise courtoise enflait nos voiles, et nous glissions sans fatigue dans un canal bordé d'îlots apparaissants comme des oasis à la surface de la Mer-Bleue; on y voyait des habitations ombragées sous une végétation touffue, et des forêts de cocotiers balançant à l'air leurs tiges élancées, leurs cîmes élégantes; les indigènes se pressaient sur les récifs pour nous voir passer, et leurs signaux nous invitaient à nous rapprocher d'eux.

Nous naviguions donc avec une pleine sécurité; évitant à propos les pointes de rocher qui se prolongeaient sous les eaux, contournant les terres et suivant toujours le lit du chenal, comme nous l'aurions fait avec un pilote pratique... C'est que ce passage si rempli d'écueils a été l'objet d'un travail sévère confié aux soins du savant King. Nous possédons ses cartes qui sont d'une admirable exactitude, et nous reconnaissons les balises que le laborieux hydrographe a posées dans les endroits difficiles.

Mais voici deux passages qui s'ouvrent devant nous: l'un, spacieux, libre, bien ouvert; l'autre à babord étroit, tortueux, hérissé de récifs... *L'Astrolabe* prend celui-ci..... et le capitaine Jacquinot, qui est doué d'une organisation spéciale pour pressentir le danger, blâme hautement la conduite du commandant d'Urville, mais ne l'en imite pas moins, disant avec dou-

leur : « Il y va, lui, il faut bien que je le suive. » Tout à coup :

— Haut-fond devant! crie la vigie.

— Laisse courir, répond M. d'Urville.

Sa corvette talonne, se relève, talonne encore et s'échoue.

Nous vîmes l'événement, et au moment où le capitaine Jacquinot allait peut-être ordonner le mouillage... nous talonnons à notre tour et nous restons ensablés.

Heureusement, la brise n'était pas trop forte ; mais, avec le juzant, les corvettes tombèrent sur le côté et donnèrent toutes deux une bande affreuse. A la marée haute et à l'aide d'ancres bien mouillées, nous espérions nous tirer de ce pas embarrassant..... la nuit fut mauvaise; un raz de marée d'une extrême violence nous saisit, nous jeta plus avant sur le récif ; et le lendemain, complètement envasés, nous nous trouvâmes en plus mauvaise position que la veille.

Les lames déferlaient avec fureur, les grelins cassaient, les ancres chassaient sur le fond sableux; nous avions tous mis la main à la manœuvre avec un enthousiasme sans exemple, et il nous semblait impossible que le ciel nous réservât une destinée affreuse alors que nous avions déjà échappé à tant de périls.

Cependant, si l'espérance était dans nos paroles, la terreur était dans nos âmes! non la crainte de périr immédiatement, mais le chagrin d'être obligés d'abandonner nos corvettes et de perdre notre butin scientifique, nos riches collections acquises avec tant de

soins, conservées avec tant de peines ; nos travaux de trois ans perdus en un instant ! c'était là une pensée douloureuse, dont chacun rendait M. d'Urville responsable.

Chaque instant nous approchait d'une catastrophe ; il fallut donc sérieusement songer à la vie et se résoudre à dire un dernier adieu à nos fringantes corvettes. On parla d'ordres d'embarquement dans les canots et la chaloupe ; chacun ne devait emporter avec soi qu'un petit paquet de linge ; puis il fut question de construire, le plus solidement possible, un radeau protecteur.

Dans cette position critique, notre pensée se reporta involontairement vers le souvenir des malheureux navigateurs que les flots avaient épargnés, ou qui avaient péri de faim, de soif au milieu de leurs efforts épuisés. Le nom de Bligh sortit de chaque bouche, et chacun disait sa dramatique histoire. Écoutez :

C'était un loup de mer, un homme rude, brutal, intrépide, infatigable. Il ne dormait point et il ne voulait point que son équipage dormît ; il ne mangeait point, et il voulait que son équipage se soumît comme lui à la diète. Toutes ses paroles étaient des colères, tous ses ordres des menaces, toutes ses menaces la garcette. Un jour, son équipage se révolte ; on s'empare du requin qui n'a de pitié pour personne. « Ne crie pas, ne crie pas, lui dirent les matelots mutinés ; nous ne voulons pas te tuer, mais nous ne t'obéirons plus. Nous mettrons le grand canot à la mer avec quelques vivres, nous t'y jetterons avec quatre matelots, bons

nageurs, et puis, fouette les flots puisque ton bras a tant de plaisir à frapper. Adieu, Bligh, bon voyage; voilà ta boussole, cherche et trouve. »'

Seul, au milieu du vaste Océan pacifique, dans une frêle embarcation non pontée, Bligh prit son courage à deux mains et piqua vers l'O.; il vit Touga-Tabou, et aborda; il toucha aux îles Fidji, arriva au détroit de Torrès, le traversa de l'E. à l'O. et atteignit enfin Timor après un voyage de plus de dix-huit cents lieues.

Nous arriverons à Timor aussi pour peu que l'énergie et la constance aient quelque poids dans la grande balance du Très-Haut. L'arrière des navires était ensablé, et, au passage de chaque lame, l'avant se heurtait avec une force à ouvrir la carène. A marée basse, les deux corvettes donnèrent de nouveau une bande effrayante; le point d'appui nous manquait; à chaque instant nous croyons l'heure de la culbute arrivée.

Le commandant d'Urville vint à bord; il se concerta avec le capitaine Jacquinot, et le résultat de la délibération fut que, si nous étions obligés d'abandonner les corvettes, nous irions nous établir sur l'îlot voisin, où nous emporterions autant de provisions et de vivres que nous permettraient le temps et la mer. Delà, nous pourrions nous mettre en route avec nos enbarcations et sur un radeau pour achever le passage du détroit, et joindre Timor si le ciel voulait que nous revissions encore notre patrie.

Chacun était prêt; la position était acceptée et le courage se ravivait aux dangers que nous avions encore à braver.

Le plomb de sonde de *l'Astrolabe* donnait deux pieds à tribord et quatorze à babord; la pente était rapide et offrait quelques chances de succès pour de nouvelles tentatives; aussi le commandant d'Urville nous envoya-t-il demander une corvée de trente hommes pour essayer de remettre sa corvette à flot... « Si je réussis, et que *la Zélée* reste envasée, disait-il, eh bien! nous achèverons la campagne avec un seul navire. » Dans toutes les combinaisons, M. d'Urville pensait toujours à soi le premier.

Nous nous tenions parés à abandonner les corvettes, mais rien ne nous y obligeait encore, et la journée du 2 juin se passa dans des angoisses continuelles. La nuit suivante fut pénible ; notre corvette semblait clouée au banc de sable, et pourtant nous voulions encore tenter de nouveaux efforts ; nous tenions à épuiser à son secours toutes les ressources humaines. Deux ancres furent mouillées en croix, nous virâmes au cabestan , le navire frétilla; nous brisâmes nos poitrines et nos bras à cette heureuse indication, et nous sentîmes enfin le balancement régulier de la corvette.

Oh! ce fut alors une bien grande joie parmi nous; les chansons peu catholiques s'échappèrent des bouches écumeuses en couplets saupoudrés d'une sauvage énergie, nous n'avions plus rien à redouter des menaces de l'Océan; nous voyions devant nous notre patrie adorée; nous entrions dans le port; nous serrions la main à nos amis; nous étions chez nous.

Le péril de *l'Astrolabe* était toujours imminent; son inclinaison était de près de 45°, et l'équipage hors d'ha-

leine venait chercher un refuge sur *la Zélée*, lorsque en désespoir de cause, on fait un nouvel et dernier effort ; et tout à coup le navire flotte.

Dès lors, nos deux équipages respirèrent en liberté, mais les corvettes avaient beaucoup souffert de leur échouage ; les fausses quilles enlevées, les cuivres et les bordages éraillés, les mantelets de sabord arrachés et jetés à la côte, attestaient de la violence des secousses et des chocs qu'elles avaient éprouvés. Nous ne pouvions prendre trop de précautions désormais pour éviter de si terribles accidents, et on résolut d'attendre au mouillage que le canal fût exploré et balisé. En conséquense, des canots furent envoyés de l'avant pour sonder et nous assurer une libre navigation. Le passé devait nous rendre prudents.

Nous occupions le milieu du chenal, et nous avions à lutter contre les courants qui nous portaient sur les récifs ; nous assurâmes donc notre position en mouillant plusieurs grosses ancres ; mais sur le sable la tenue n'est pas bonne, et la brise vint à fraîchir de manière à favoriser encore le fâcheux effet du courant ; les ancres chassaient et la corvette allait de nouveau se heurter contre les roches.

Nous étions sur la dunette, le capitaine Jacquinot, M. Dubouzet et moi ; nous déplorions le sort qui nous menaçait encore de si près.

M. Jacquinot n'avait plus d'ancre à mouiller et le péril renaissait plus immédiat que jamais. Que faire ? Un matelot s'avance, prend de l'index et du pouce son bonnet et dit en s'inclinant :

— Salut, commandant.

— Que veux-tu, Got?

— Pas grand'chose, commandant; nous retombons sur le récif.

— Je le vois bien. Que veux-tu que j'y fasse?

— Dam, si vous hissiez votre grand foc, et si vous mettiez la barre à babord, cela pourrait nous relever.

— Voyons, Got, répète-moi cela.

— Oui, commandant; si vous mettiez la barre dessous et si vous hissiez votre grand foc, le vent étalerait le courant, et nos ancres ne chasseraient plus.

— Qu'en dites-vous, Dubouzet?

— Je dis que Got a raison, et qu'il n'y a qu'à faire cela.

— Appelez le maître....

La manœuvre fut faite et les brisants esquivés !....

25

ILE WARRIOR'S. — TIMOR.

Nous étions debout et parés; au premier salut de la brise, nous allions reprendre nos courses, et comme il nous fallait attendre que le canal fût suffisamment exploré, nous mîmes à profit les heures qui glissaient lentement sur les corvettes, et nous allâmes visiter l'île Warrior's qui est là près de nous, se dressant de trois pieds à peine au-dessus des flots.

Pendant que nous luttions contre les récifs prêts à nous briser, les sauvages de cette terre inhospitalière étaient aux aguets, debout sur la grève; quelques-uns se hasardaient sur les madrépores, touchaient à nos manœuvres, montaient à bord et semblaient désirer la perte des corvettes, afin d'exploiter plus tard notre

fâcheuse position. Mais nous avions des armes, nous ne manquions pas de cœur, et nous n'étions pas gens à nous laisser dévaliser ou massacrer par des hommes dont les armes n'étaient que de faibles sagayes et d'impuissants casse-têtes.

Ces naturels sont d'un noir peu foncé, comme de la suie ; ils ont les cheveux crépus et par petites mèches, ou en touffes et tordus ; les jambes et les bras d'une maigreur extrême ; les pieds et les mains d'une prodigieuse grosseur. Cependant ils n'ont ni la laideur, ni l'apparence stupide des habitants de la Nouvelle-Galles du sud, et l'on dirait qu'il y a eu croisement de race entre ceux-ci et les insulaires des Salomons.

Nous descendîmes à terre ; mais soit que les sauvages craignissent de laisser dans le cœur de leurs femmes trop de souvenirs de notre visite, soit qu'ils fussent naturellement jaloux de leur propriété, ils enfermèrent au milieu de leur île leurs chastes moitiés et leurs filles ; et je le dis à notre louange, nous ne fîmes aucun effort pour franchir le triple cordon sanitaire qui mettait obstacle à notre courtoisie.

Les cases de ce peuple que je suppose nomade d'après certains indices du géologue, sont solides et bien abritées. On les a bâties dans de petits enclos semés de palissades, et l'intérieur est divisé en petits compartiments destinés chacun à quelque besoin séparé du ménage ; au total, cela est propre, bien entretenu, cela est infiniment supérieur aux cabanes désolées et à jour des naturels de la Nouvelle-Hollande.

Leurs pirogues sont bien taillées et bien pagayées ;

ils ont des voiles de pagne, et ils les manœuvrent avec une merveilleuse adresse.

Quant à leurs tombeaux, vous les voyez ornés et couverts d'amas de côtes et de têtes de douyong, animal amphibie, appartenant à la grande famille des cétacés, très commun dans ces parages, et entourés de grandes perches, au haut desquelles flottent des banderolles de feuilles de cocotier et de pandanus : le culte des morts est une religion dans tous les pays de la terre.

Je vous ai dit que je croyais avoir affaire à un peuple nomade. En effet, ils ont là, auprès de leurs demeures, de grands blocs de granit et de basalte que les flots, à coup sûr, n'y ont pas portés, tandis que, non loin, à cinq ou six lieues, l'on doit en trouver des masses énormes dans toute cette mystérieuse nouvelle Guinée, dont une partie des côtes est à peine connue. J'ajoute que cette île n'en est séparée que par des récifs et des bancs madréporiques qu'on peut presque suivre de l'œil dans les basses marées. Ce sont ces variétés de terrain, ces gisements divers des bancs de sable ou de corail, ce sont ces hauts et bas-fonds dont les moussons se jouent à leur gré, qui rendent le détroit de Torrès si fatal aux navigateurs : vous savez l'imminent péril auquel nous venons d'échapper avec tant de difficulté.

Comme il n'y a pas d'eau douce à l'île Warrior's, les naturels conservent celle du ciel dans d'énormes bénitiers qu'ils abritent dans leurs cases. Leur nourriture consiste en poisson et en coquillages; ils ont



peu de fruits; seulement de rares cocotiers promènent dans les airs leur chevelure flétrie, et vous comprenez que ce lieu de désolation n'est peut-être qu'une halte passagère pour les insulaires que nous y avons trouvés : à coup sûr la Nouvelle-Guinée est leur véritable patrie.

Nous partons; *l'Astrolabe* ouvre la marche et nous précède de vingt-quatre heures éclairée par quatre canots dont le brigadier a constamment le plomb de sonde à la main. La corvette talonne sur un récif, mais arrive enfin aux grandes eaux et nous attend. A notre tour, nous naviguons à petites voiles, et nous mouillons bientôt à côté de notre compagne de voyage. Le lendemain tout était accompli pour cette passe difficile du détroit de Torrès.

Devant nous, à tribord et à babord, nous voyons se dresser un assez grand nombre de petites îles, dont quelques-unes basses et boisées; d'autres élevées et riches comme les premières d'une végétation vigoureuse. A quelque distance des corvettes les canots sondaient toujours, et nous vîmes un assez grand nombre de pirogues se diriger sur eux. Nos camarades, bien armés, et qui n'avaient rien à craindre de leur voisinage, n'en continuèrent pas moins leurs pénibles opérations, et grâce à leur infatigable activité, nous franchîmes enfin, sans nouvel échec, le détroit dangereux.

Nous voici au large, nous respirons à l'aise, le matelot pourra se reposer et dormir, l'officier quitter pour quelques instants son banc de quart, et nos repas seront sans amertume.

Encore quelques mots de l'île Warrior's et du chef de la peuplade que nous y avons visitée.

Il me sembla mieux taillé que la plupart de ses sujets, et avoir aussi plus d'intelligence. Il vint le premier à bord, gesticula, parla, gambada, observa tout avec une grande curiosité, et nous fit comprendre qu'il désirait savoir si tant de merveilles étaient venues du ciel. Dès que nous descendions à terre, il était là pour nous recevoir; et à notre départ, il nous montrait du doigt la route à suivre, sans oublier surtout de nous indiquer celle qu'il nous fallait prendre pour nous éloigner tout à fait. C'était une courtoisie dont nous lui tenions compte, et plus que lui, nous désirions bientôt nous voir loin de ces tristes parages.

J'ai tout dit, je crois, sur les événements des jours passés. Les corvettes cinglent coquettement vers des mers plus profondes, livrons toutes nos voiles au vent, et félicitons-nous des périls que nous venons de courir, puisque nous aurons quelque chose de plus à raconter, et qu'il nous sera permis de payer à nos deux équipages le tribut d'éloges auxquels ils ont droit pour leur énergie et leur infatigable persévérance.

La route est belle et large, les courants nous viennent en aide, et nous ne tarderons pas à découvrir les premières îles, avant-postes des Moluques, au milieu desquelles se dressera Timor l'indomptée.

En effet, voici une terre qui pointe à l'horizon; en voici une autre, puis une troisième s'y groupant avec harmonie, et si la brise continue, nous mouille-

rons aujourd'hui même dans la rade de Koupang. Mais il y a un canal à franchir; nous le dépassons, puis nous revenons sur nos pas, et nous comprenons bien que la nuit se passera sous voiles. L'équipage a pourtant besoin de repos; il a été écrasé par tant de fatigues, il s'est brisé contre tant d'écueils, que le calme d'un port azuré lui est devenu indispensable.

Au reste, il a derrière lui les immenses rubans de mers qu'il a sillonnés; il a devant le beau-pré l'espace qui lui reste à parcourir, sa patrie qu'il va bientôt saluer; et son cœur s'ouvre à l'espérance, et ses forces renaissent, et son courage grandit.

Timor est là entourée de Rottie, de Savu, de Simao, de Kéla, de Bao et de Denka. Je ne vous parle pas d'Ombay, terre d'anthropophages se dressant non loin de là comme un phare fatal au voyageur; mais la cime de Lifao se dégage des brumes qui la voilaient, nous étudions le gigantesque paysage qui se déroule à nos yeux, et bientôt nous laissons tomber l'ancre dans la rade malaise, à deux encâblures du rivage, entre le fort Concordia, à droite, et le temple chinois, à gauche, dominant la plage et la ville.

Quelques mots sur l'histoire générale de ce pays si curieux, les détails viendront plus tard.

Les Hollandais en firent d'abord la conquête et s'établirent à Coupang, rade fort bien abritée. Plus tard, les Portugais mouillèrent dans le port de Dielhy; et sur une plaine riche de la plus belle végétation du monde, à côté d'une imposante forêt, ils jetèrent les fondements d'une colonie nouvelle.

La Hollande s'en émut, et protesta contre ce qu'elle appelait une usurpation; le Portugal laissa dire et envoya une frégate pour protéger ses droits. Un accord fut signé par les deux peuples; chacun s'abrita le mieux possible sur le terrain qu'il s'était choisi, et ils agirent avec prudence, car les Malais qu'on venait soumettre, se révoltèrent à leur tour et massacrèrent les nouveaux-venus dès qu'ils purent compter sur l'impunité.

Le canon a la voix retentissante; il fit taire les rajahs insurgés qui vinrent à tour de rôle déposer leurs sceptres entre les mains du gouverneur, lui promirent l'impôt, et lui demandèrent sa protection pour toutes les guerres qu'ils auraient à soutenir contre leurs voisins. C'est ce que demandait la Hollande; car, moins elle eut d'ennemis à combattre, plus sa puissance acquit de force. Aujourd'hui elle est souveraine de la plus grande partie de l'île; mais, il faut le dire, elle est moins aimée que redoutée, et chaque année elle a des révoltes à punir.

Le Portugal a conquis et pacifié à la fois; il envoya à Dielhy ceux de ses sujets dont il était mécontent: c'était une déportation, mais il leur donnait plein pouvoir; et, dans le but de s'enrichir, les divers résidents qui se succédèrent, traitèrent avec une grande bonté les rajahs voisins, qui leur apportaient des vivres, des armes, de la cire et de l'or.

Depuis bien des années Coupang est stationnaire; depuis quelque temps Dielhy s'agrandit et s'occupe de commerce; Dielhy deviendra un jour une colonie flo-

rissante, à moins que la Hollande ombrageuse ne profite des dissensions de la métropole pour anéantir ses comptoirs.

Quand mon camarade Arago a visité les deux colonies, les populations étaient malaises pur sang. Aujourd'hui Coupang est peuplé d'une race croisée : ce sont des Hollandais, des Belges, des Allemands qui ont épousé des Malaises, et dont les enfants s'appliquent aux études des arts et des lettres ; il y a des écoles publiques à Coupang ; tout le monde y apprend à lire, et c'est un pays presque civilisé. Toutefois gardez-vous de vous éloigner de la ville, car votre vie est en péril ; et ce qui peut vous arriver de plus heureux, c'est d'être seulement dévalisé.

Quant aux Chinois composant la portion la plus compacte de la population de Coupang, ils sont ici, comme partout, parqués chez eux, trafiquant avec les étrangers, et les friponnant selon leur noble habitude. Non-seulement ils vendent des porcelaines, des amulettes, des cigares, des étoffes et toutes sortes de bagatelles ciselées en ivoire ou en sandal ; mais ils ont aussi le monopole presque exclusif des choux, des carottes, des cocos et autres approvisionnements des navires.

Je vous défie, vous et vous, d'échapper aux Chinois, quand il n'y en aurait qu'un dans une colonie.

A Dielhy, les Chinois ont moins de puissance, et ils paient impôt au gouverneur. Arago vous dit dans ses *Souvenirs* ce que, d'ordinaire, ils offrent aux étrangers ; c'est à vous de voir si vous voulez faire acquisition.

Le gros commerce du pays consiste en bois d'ébène, de sandal et en or; toutefois les mines y sont faiblement exploitées, quoique immensément riches. Deux Européens seuls se chargent des grandes affaires de négoce; mais comme les arrivages sont fort rares et la coupe des bois très coûteuse, la fortune vient lentement, et l'avenir ne s'y déroule pas sous des couleurs éblouissantes.

24

LE BUFFLE.

Le Buffle est l'un des plus redoutables et en même temps l'un des hôtes les plus utiles de Timor; disons comment on lui fait la guerre pour s'en nourrir, disons comment on s'en rend maître pour l'employer aux usages domestiques.

Ce n'est pas proprement dit une chasse dont je veux parler, mais un combat, un duel à mort; c'est la colère ardente en lutte contre l'adresse et le sang-froid; c'est un seul coup de corne donné, un seul coup de crish vigoureusement appliqué. Tout est dit et fait; le duel ne se prolonge pas au-delà de quelques minutes, une seule suffit souvent aux deux athlètes.

Si ces buffles sont réunis par bandes et font crier le

sol sous de rapides bonds, il est rare de les voir s'attaquer aux hommes; vous croiriez qu'ils dédaignent une violence qui ne peut leur être funeste. Aussi les Malais, dès qu'ils entendent le retentissement de la terre sous les pas du troupeau, ne se hâtent-ils guère de gagner un asile sûr, car ils savent, par expérience, que nul danger ne les menace. Ce n'est pas d'ailleurs contre une masse si formidable et si compacte qu'ils oseraient se révolter; nulle puissance n'arrêterait l'avalanche de buffles excités par la colère.

Mais quand le quadrupède ruminant a quitté sa nombreuse famille, quand il broute seul sur une vaste plaine et qu'il voit venir à lui le farouche Malais, oh! alors sa queue s'agite, ses narines se gonflent, sa langue verdâtre se meut incessamment, ses lèvres tremblent, tout son corps frémit, sa peau se ride, ses yeux se voilent à demi comme pour affaiblir le jour trop puissant qui les irrite; il frappe la terre de ses deux sabots, il recule de quelques pas, il prend de l'espace et part...

Le Malais reste là de pied ferme, il tient dans sa main le redoutable crish qu'il fait tournoyer avec tant d'adresse, il attend que la bête furieuse l'inonde de son haleine brûlante, et c'est alors qu'elle n'a plus qu'à baisser la tête et à lancer à l'air son ennemi que celui-ci, par un saut rapide, se jette de côté et abat les jarrets du buffle qui tombe en poussant de lugubres mugissements.

Cela est téméraire, sans doute; mais si vous avez assisté à une belle course de taureaux à Valence, à Grenade ou à Madrid, vous ne serez pas surpris de tant

d'audace; les toreadores espagnols se font en quelque sorte un amusement de ce périlleux exercice.

Gardez-vous bien de croire cependant qu'un pareil combat tourne toujours à l'avantage du Malais; l'instinct du quadrupède lui vient souvent en aide, et il n'est pas rare de voir le fougueux animal lancé de toute la rapidité de ses jarrets s'arrêter tout à coup, esquiver la lame flamboyante et abattre le Malais pour l'achever ensuite de son museau et de ses sabots rugueux.

Ici encore les fossés recouverts de branches et de feuillages sont employés pour la conquête des buffles, et c'est un spectacle curieux que de suivre de l'œil les rapides élans de la bête allant à la rencontre de l'homme immobile qui l'attend au-delà du fossé dans lequel elle tombe avec un fracas horrible.

Si elle n'est pas très mutilée, on ne l'abat point; mais on la laisse là pendant plusieurs jours sans nourriture et sans boisson, et lorsque ses jambes affaiblies fléchissent, un Malais descend dans le fossé, troue la narine du quadrupède, pose presque sous ses lèvres une ample provision d'herbes; l'animal prend sa nourriture, ressaisit ses forces, et c'est alors qu'à l'aide de solides courroies dont les bouts sont amarrés à des troncs d'arbres, elle remonte par une pente facile, et regagne la plaine où on la parque pour les besoins de la colonie.

Jamais buffle n'a été parfaitement apprivoisé, jamais, à Timor au moins, on n'est parvenu à l'employer au labour des terres. Il faut de la liberté à ce formidable quadrupède, et l'on dirait qu'il a pris quelque chose

des mœurs farouches et indépendantes des peuples au milieu desquels il a été jeté.

On a vu quelquefois un Malais, gagné de vitesse par le buffle irrité, s'arrêter tout à coup, faire volte-face à son ennemi, tomber à terre sur le dos au moment où le front de la bête furieuse allait l'atteindre, et la frapper de son glaive au ventre quand elle plongeait sur lui. Ainsi font également les Patagons à l'aide de leurs fusils, lorsque le jaguar s'élance sur le poitrail du cheval qu'il croit sans défense, parce qu'il ne porte pas son cavalier. Mais vous comprenez combien le danger du Malais est plus imminent encore, puisque le monstrueux quadrupède qui frappe dans le vide avec ses cornes, son front et ses épaules, le broie souvent sous ses pieds gigantesques et sa masse colossale. Aussi n'est-ce que dans un moment de lutte désespérée que le naturel de Timor emploie le moyen périlleux que je viens de vous indiquer, et alors que tout espoir de salut par la fuite lui est enlevé.

On trouve de nombreux témoins des combats à mort du boa contre le buffle, combats dans lesquels celui-ci est toujours vaincu ; mais il n'y a pas d'exemple qu'un crocodile se soit jeté sur le redoutable quadrupède pour essayer de le soumettre. Au contraire, l'on a vu, a Boni surtout, fréquentée par les alligators, le buffle et l'amphibie se promenant à quelques pas de distance l'un de l'autre sans se plaindre ou s'étonner même du voisinage.

Leur instinct de destruction leur apprend sans doute qu'il doit y avoir accord entre eux pour mieux dispu-

ter aux hommes la conquête d'un pays dont jusqu'à présent on a vainement cherché à les exiler. La même harmonie paraît régner entre le boa et le crocodile, tandis que le buffle et le monstrueux reptile sont en guerre permanente.

Que de faits curieux à approfondir! que de courages lassés à la recherche de certains secrets guidant l'instinct des animaux que Dieu a jetés sur la terre!

Il paraît que la servitude des buffles de Timor n'a jamais pu être parfaitement complète, quelques soins que les dompteurs eussent d'ailleurs pour leurs esclaves; car sitôt qu'on voulait s'en servir pour amener à l'obéissance les buffles sauvages, ceux-ci, au lieu de ranger du côté des vaincus, les animaient au conraire par leurs terribles beuglements, les excitaient à la révolte à coups de cornes, et parvenaient enfin à les mettre à la débandade. C'était alors une avalanche foudroyante, une dévastation générale, une éruption de laves dévorantes, un monde pour ainsi dire bouleversé. Aussi les Timoriens se virent-ils bientôt forcés de renoncer à ce genre d'attaque, et se trouvent-ils aujourd'hui dans leurs vastes solitudes intérieures contraints à de bien grandes précautions pour échapper aux fureurs de ces redoutables quadrupèdes, qui se ruent indomptés contre tout ce qui se meut devant eux.

Le plus sûr moyen de s'emparer d'un buffle est de se saisir d'abord d'une femelle, de l'attacher vigoureusement à un arbre à l'aide d'un gros anneau de fer passé au naseau, et d'attendre que deux buffles ri-

vaux viennent se disputer la possession. C'est alors un combat à mort, mais un combat d'une minute au plus.

Les deux amoureux quadrupèdes arrivent par bonds retentissants de deux côtés opposés. Les voilà en présence l'un de l'autre, se mesurant, grattant la terre de leurs rudes sabots, jetant autour d'eux des élans de colère et de rapides bouffées d'une fumée noire et brûlante. Leurs flancs se gonflent et se resserrent comme un immense soufflet de forge; leurs jarrets tremblottent, leur peau se ride et frémit, leur langue tombe et se relève comme une nappe rougeâtre tourmentée par le vent, et leur queue, incessamment mouvementée, siffle avec une vibration perpétuelle.

Les adversaires ont accepté la lutte; ils s'éloignent alors à petits pas sans cesser de se regarder face à face; ils reculent, ils reculent encore, et quand vous croyez qu'ils se sont volontairement et d'un commun accord disposés à une retraite, vous entendez un cri lugubre sortir de leur poitrine haletante, et s'élançant de toute la rapidité de leurs jarrets, ils se heurtent au plus fort de leur course, et pareils à deux navires qui s'aborderaient grand largue courant à contre bord, les fronts des buffles s'ouvrent et l'un des deux adversaires au moins tombe, se raidit et meurt en vomissant des flots énormes d'un sang noir et globuleux.

On voit parfois deux buffles s'attaquer ainsi dans leur colère et tomber ensemble inanimés sur le sol. Cependant, il n'y a pas toujours de femelle auprès d'eux qui vienne justifier la violence de leur rage. Ils se tuent peut-être pour une poignée de gazon. La vie

du buffle est une querelle sans relâche ; il s'attaque aux troncs séculaires qu'il cherche à renverser quand nul être ne s'agite autour de lui pour qu'il puisse l'atteindre.

On comprend à merveille les appétits de destruction du tigre, du lion, de la panthère, du chacal ; mais le buffle, par sa colossale structure et ses formes disgracieuses, ne devrait vivre que dans l'inaction. Il n'en est pas ainsi pourtant, et le hideux quadrupède ne s'échappe d'une mare boueuse que pour se vautrer dans le sang.

On a remarqué que presque tous les animaux féroces se sentaient abattus, saisis de frayeur aux approches soudaines de quelque phénomène atmosphérique. Les chiens, les chèvres, les chevaux, les éléphants cherchent un abri contre les éruptions volcaniques avant même que le cratère ait vomi ses laves ; et c'est même à cette sorte d'agitation fébrile de ces quadrupèdes qu'on reconnaît d'ordinaire les ouragans, les tempêtes et les tremblements de terre qui doivent bientôt éclater.

Eh bien ! le lion et le buffle seuls ne sont point sujets aux terreurs qui poursuivent même l'homme dans ses demeures le plus solidement construites. Sitôt que la foudre envahit l'espace, sitôt que l'éclair brise la nue et embrase le ciel, au moment où, poussant à l'air d'énormes blocs de roche, la gueule du volcan vomit une longue colonne de feu qui semble vouloir déclarer la guerre aux astres, ce formidable quadrupède, comme s'il se croyait assez fort pour lutter contre de si terri-

bles destructeurs, frappe le sol de ses sabots, rugit, bondit ainsi que les blocs arrachés aux entrailles de la terre et court furieux, renversant tout sur son passage...

Aux approches des coups de vents si terribles dans les pays équatoriaux, il n'est pas rare non plus, alors que la mer immense se rue sur le rivage qu'elle couvre, de voir les buffles se poser comme d'ardents gladiateurs en face de l'Océan qui se gonfle, menace et l'envahit, comme s'ils voulaient le provoquer à un combat singulier.

N'essayez pas, au milieu de ces cris ardents, la conquête du buffle; rien ne vous sauvera de ses cornes rudes et noirâtres, si vous osez l'attendre et le braver. C'est une montagne qui se roule sur vous avec un horrible fracas; et quand votre cadavre en lambeaux sera étendu sur le sol, le buffle, peu satisfait d'une si faible conquête, viendra l'insulter en le broyant sous ses naseaux de feu, sous ses jarrets impatients. Lui, voyez-vous, quand il a vaincu, tué, il mutile l'ennemi qui a eu l'audace de le braver.

Il n'est pas rare de trouver après ces bouleversements de la nature auxquels sont exposés la plupart des pays volcaniques, les cadavres à demi-consumés de quelques buffles qui, excités par les rugissements des feux souterrains, s'élancent vers la cîme des monts et ne s'arrêtent que lorsque la lave dévorante les a, pour ainsi dire, cloués sur le mont envahi.

Combien de fois aussi des buffles brisés sur les galets de la plage ont-ils roulé, enlevés par la lame au

sein de laquelle ils n'avaient pas craint de se plonger.

N'est-ce pas un bienfait du ciel que ces vengeances, que cette guerre des éléments contre un si dangereux quadrupède qui, funestement doté d'une force si prodigieuse, n'a pas plus de générosité que le tigre et la panthère?

A Dielhy, les Malais soumis au résident sont tenus de payer au gouvernement portugais, en buffles ou en porcs, un certain impôt presque toujours taxé à l'amiable.

Or, que font les farouches naturels qui habitent l'intérieur des terres inconnues? Ils placent d'immenses nœuds coulants aux abords des bois où les buffles vont se mettre à l'abri des rayons du soleil à pic; et quand le boa vorace s'élance sur un de ces quadrupèdes pour satisfaire son appétit; ceux qui échappent à ses replis et à ses étreintes courent dans toute la plaine ouverte et se prennent aveuglément au piège qu'ils n'ont pas eu le temps d'éviter.

Je ne sais pourquoi il y a un grand nombre d'animaux auxquels vous remarquez des instincts qui se rapprochent des sentiments de l'homme même énorgueilli de sa supériorité. On accorde quelque grandeur d'âme au lion, de la finesse au renard, de l'astuce au singe, de l'hypocrisie au crocodile... Eh bien! on ne prête aucune sorte de mérite ou de vice au buffle; on n'est pas plus généreux envers le bison, et l'on croit voir marcher, bondir, se rouler, beugler et brouter des machines se mouvant par hasard et prêtes à se

ruer contre les troncs d'arbres aussi bien que contre les hommes.

Lorsqu'une des deux colonies portugaise ou hollandaise est frappée par la famine, les gouverneurs ordonnent des chasses aux buffles, et l'on est témoin alors au sein des vastes solitudes de cette île vigoureuse, si déchirée, si poétique, si effrayante dans tout son aspect, de luttes terribles entre des populations armées de javelots, de flèches empoisonnées, de crish et de fusils contre ces quadrupèdes aux épaules robustes, aux jarrets nerveux, aux cornes acérées; luttes formidables où le sang coule à flots pressés de part et d'autre et où le quadrupède vaincu sert de pâture au vainqueur. Celui-ci tue et dévore; celui-là tue et mutile.

Quel est le plus généreux? Si les buffles raisonnaient, ils se diraient plus magnanimes que les Malais.

J'ai vu les uns et les autres. Le Malais est plus cruel que le buffle.

Gardez-vous de tous les deux.

Ainsi donc, voilà un pays sur lequel la brise se promène ardente et dévorante, voici une terre où tout est en hostilité flagrante, où le caillou est en guerre avec le caillou voisin, où l'arbuste veut vivre aux dépens du colosse qui l'abrite et le protége, où le rima et le multipliant qui occupent tant d'espace, marient leurs chevelures diverses comme pour se disputer la souveraineté du sol sur lequel ils pèsent et celle de l'air qu'ils envahissent. Voici une île où la terre tremble souvent comme la mer qui veut l'engloutir, et au milieu de laquelle elle s'est insolemment dressée dans un jour de

terrible conquête ; une masse immense de laves d'où les feux intérieurs s'échappent avec fracas pour insulter aux feux du ciel vomis au milieu des tempêtes équatoriales.

Et voyez encore les singuliers habitants de cette île gigantesque, le crocodile infestant les rades et les rivages où le voyageur ne trouve aucune sécurité, le crocodille, effroi des eaux et de la terre, des poissons et des hommes ; voyez le boa promenant ses spirales meurtrières au milieu des déserts intérieurs et parmi les troncs séculaires des forêts, et le buffle hurlant comme la cataracte, bondissant comme elle, et le Malais plus cruel, plus féroce, plus indompté que le buffle, le boa et le crocodile ; le Malais dont chaque parole est une menace, dont chaque menace est la mort !

Visitez donc Timor, vous qui aimez les voyages et les sauvages harmonies, étudiez Timor, vous dont les flèches d'un soleil brûlant crevassent le corps sans amortir le courage, et dites-moi ensuite ce que vous pensez de cette Europe régulière, alignée, tirée au cordeau, où ne souffle que le tiède zéphir, où ne s'agitent que des nains, où ne se promènent jamais l'ouragan, le boa, le crocodile, le buffle et le Malais avec son crish trempé dans le Bohon-Hupas.

A côté de cette Timor, dont le nom fatal est peut-être emprunté à la langue latine, sont plusieurs groupes d'îlots détachés sans doute de leur mère par quelque commotion sous-marine. Là se dresse Kéra, toute parfumée de son éternelle végétation balsamique, mais où le gigantesque alligator vient baver sous les élégants

panaches du bananier. A côté de Kéra s'allonge Savu, qui donne la main à Simao, à Rottie et à Denka, dont les forêts naturelles sont si régulièrement plantées, qu'on les dirait échelonnées par la main habile des hommes; eh bien! toutes ces îles visitées par le crocodile et le boa, nourrissent de nombreux troupeaux de buffles paisibles et sans colère, qu'on emploie à la culture du sol et aux besoins des populations.

Expliquez cette différence dans les mœurs et les habitudes des quadrupèdes, vous qui trouvez une cause à tout effet.

Je vous dis ce qui est, apprenez-moi pourquoi cela est ainsi et pas autrement.

Est-ce qu'il suffit de toucher à Timor pour se sentir une vie plus active, un sang plus chaud, des nuits plus tourmentées, des jours plus orageux? cela pourrait bien être; il y a des pays corrupteurs de tout sentiment noble, comme il y a des zônes sous lesquelles se brisent les membres, s'émousse la force, s'aliène la raison.

25

PHYSIONOMIE DE LA CAMPAGNE.

En quittant Timor, nous pouvions regarder notre mission comme accomplie, car nous rentrions chez nous, et les relâches qui nous attendaient étaient plutôt des points de repos que des haltes pour l'étude. — Bourbon, Maurice, le cap de Bonne-Espérance, Sainte-Hélène, tout le monde a été là..... Un homme surtout a été à Sainte-Hélène, et cet homme c'est celui dont nous irons pieusement visiter la tombe.....

Cependant le commandant avait quelques graves confidences à nous faire, puisqu'il nous convoqua tous à bord de *l'Astrolabe*, le jour même de notre départ de Coupang le 25 juin.

Après une courte allocution sur les principaux événements de la campagne; il nous dit qu'il la considérait désormais comme terminée; que par conséquent nous allions prendre la date de France, et porter ce jour le 26 sur nos journaux*.

Le commandant ajouta : que dès notre prochaine halte nous rencontrerions des camarades, des amis, des détracteurs peut-être...; que sans doute nos travaux se verraient en butte à bien des récriminations; que l'on nous questionnerait sur la direction générale de la campagne, sur l'utilité des relâches, sur les résultats de nos courses et que, pour être à même de discuter ces matières avec une entière connaissance de cause, il nous fallait entendre les instructions du ministère. »

Il lut :

Lettre du Ministre de la marine à M. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau, commandant l'expédition des corvettes L'ASTROLABE *et la* ZÉLÉE, *à Toulon; pour lui servir d'instruction relativement au voyage de découvertes qu'il va entreprendre.*

Paris, le 26 août 1837.

« Monsieur, le plan du voyage scientifique que vous allez entreprendre avec les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, proposé par vous-même et modifié selon les indications don-

* Dans le chapitre suivant, je donne la raison de ce changement de date, qui tient à ce que nous avons fait le tour du monde par l'O. Si nous l'eussions fait par l'E., nous aurions compté un jour de plus.

nées par le Roi, a définitivement reçu l'approbation de Sa Majesté.

« Les travaux que vous avez exécutés dans vos précédentes campagnes, les études auxquelles vous vous êtes livré dans le cours de trois expéditions *, dont la science était le but principal, l'expérience que vous avez acquise, vous donnaient en effet le droit de proposer vos idées sur la direction à suivre dans une expédition nouvelle, ayant pour objet de compléter la masse des renseignements recueillis par vous-même et par d'autres navigateurs, sur des parages encore imparfaitement décrits et cependant fort intéressants à connaître sous les rapports de l'hydrographie, du commerce et des sciences.

« Vous avez pu d'avance méditer le plan de cette campagne, en étudier les détails, en calculer les résultats possibles, en prévoir les difficultés et combiner par la pensée les moyens d'exécution à employer pour en retirer tout le fruit qu'elle peut produire.

« Aussi me suis-je empressé de mettre à votre disposition toutes les ressources qui vous ont paru nécessaires, de vous entourer de collaborateurs possédant votre confiance, et de déférer à toutes vos demandes, en ce qui concerne l'armement de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*.

« Je suis donc fondé à attendre beaucoup de la mission que vous allez remplir, et je suis bien persuadé que de votre côté vous ferez tous vos efforts pour justifier et peut-être dépasser ces espérances.

« Les instructions que j'ai à vous tracer sur la conduite

* 1° De 1819 à 1821, sur la corvette *la Chevrette,* capitaine Gaultier, dans la Méditerranée. — 2° De 1822 à 1825, sur la corvette *la Coquille,* capitaine Duperrey, autour du monde. — 3° de 1826 à 1829, sur la corvette *l'Astrolabe*, capitaine d'Urville, dans l'Océanie.

à tenir dans le cours de votre campagne ne comportent pas de longs développements. Je vous ai déjà transmis, en effet, un mémoire rédigé au Dépôt général des cartes et plans de la marine, qui contient l'indication des questions les plus intéressantes à résoudre sous le rapport de l'hydrographie. Je vous ai adressé aussi des instructions spéciales qu'une commission prise dans le sein de l'Académie des sciences a rédigées pour vous sur les divers objets scientifiques dont vous aurez à vous occuper dans le cours de votre voyage.

« Ces instructions, approuvées par l'Académie, sont imprimées, et vous en avez des exemplaires en nombre suffisant pour qu'elles puissent être placées entre les mains de chacun des officiers appelés à vous seconder.

« J'y joins, selon le vœu de l'Académie, les instructions précédentes, tracées pour la campagne de *la Bonite*, et dans lesquelles vous trouverez des indications précieuses.

« Ces divers documents vous serviront de guide dans l'exécution des travaux qui vous sont imposés, et les sources dont ils émanent rendent surperflu tout ce que je pourrais ici vous dire sur le même objet.

« Il me suffira donc de rappeler l'itinéraire que vous devez suivre, de signaler le but dans lequel il a été conçu et d'appeler votre attention sur quelques intérêts qui, pour être étrangers à la science proprement dite, n'ont pas moins le droit d'être comptés pour beaucoup dans le but d'un voyage de circumnavigation, exécuté par des bâtiments de la marine royale.

« Il importe que *l'Astrolabe* et *la Zélée* puissent appareiller de Toulon vers le premier du mois prochain, et, d'après les ordres que j'ai donnés à ce sujet, je ne doute pas

que ces deux corvettes ne soient entièrement prêtes à cette époque.

« Partant de cette supposition, je vous recommande de faire vous-même toutes vos dispositions pour pouvoir mettre à la voile le 1er septembre.

« Vous dirigerez votre route de manière à atteindre, dans le milieu d'octobre, les îles du Cap-Vert. Si vous étiez contrarié par les vents pour votre sortie du détroit, vous pourriez prendre à Gibraltar un bâtiment remorqueur, afin de ne pas perdre inutilement un temps précieux.

« Une relâche de deux jours dans la baie de la Praya vous sera utile pour remplacer l'eau consommée depuis le départ de Toulon, pour prendre quelques provisions fraîches et régler les montres marines.

« Continuant ensuite votre marche vers le sud, vous atteindrez, en passant entre les terres de Sandwich et les îles New-Shetland, les parages voisins du pôle austral, et vous commencerez, par l'exploration de ces mers, la série de vos travaux.

« Vous n'ignorez pas les difficultés rencontrées, dans ces latitudes, par les navigateurs qui déjà s'y sont portés, ni les découvertes qu'ils y ont faites ; une prudente vigilance vous fera triompher des périls que peut offrir cette navigation, et vous n'oublierez pas que, s'il est intéressant de recueillir le plus grand nombre possible d'observations sur ces régions à peu près inconnues, la conservation des navires placés sous vos ordres est d'un bien plus haut intérêt et que la plus belle découverte ne vaut pas la vie d'un homme. »

Ici la figure de M. d'Urville se rembrunit un peu ; il

fronça le sourcil, et dit en jetant sur moi un regard à la dérobée :

« *Qui potest capere, capiat.*

« A ce compte, Messieurs, autant valait ne pas entreprendre la campagne, car dès notre entrée dans les glaces, nous avions des scorbutiques menacés de mort prochaine. »

Il hocha la tête et continua :

« Vous étendrez d'ailleurs vos recherches vers le pôle, autant que pourront le permettre les glaces polaires.

« Après avoir terminé vos opérations sur ce point, vous serez libre de renvoyer en France la corvette *la Zélée*, si vous le jugez utile, ou de la retenir pour vous seconder dans vos recherches ultérieures, et remontant au nord, vous irez traverser le détroit de Magellan dont vous ferez l'exploration.

« Vous visiterez ensuite l'île Chiloë que fréquentent surtout nos navires baleiniers.

« Je suppose que vous pourrez être rendu sur les côtes de cette île vers le mois de mars 1838.

« Du 20 au 30 du même mois, l'expédition pourra atteindre Valparaiso, où il sera utile de faire une relâche, afin de remplacer l'eau des bâtiments, prendre du bois et des rafraîchissements, réparer les avaries qui auront pu être faites dans la navigation pénible des mers glaciales et du détroit de Magellan, et enfin de remettre *l'Astrolabe* et *la Zélée* complètement en état de continuer leur voyage.

« De Valparaiso, vous dirigerez votre route vers le 23e degré de latitude, et prolongeant toute la bande des îles Ducie, Pitcairn, Gambier, Rapa, Rourontac, Mangia, Ra-

rotonga, vous ferez en sorte d'arriver dans le courant du mois de mai à Vavao, où vous relâcherez pendant dix jours environ. Ce point très important, surtout pour les baleiniers, est la meilleure station de toute cette partie de l'Océanie.

« Les premiers jours de juin pourront être employés à compléter sur les îles Viti le grand travail exécuté en 1827 dans le premier voyage de *l'Astrolabe.*

« L'expédition visitera ensuite, au nord des Nouvelles-Hébrides, les îles Banks dont on ne connaît encore à peu près que le nom; vous passerez près de Vanikoro, sans y mouiller; vous vous contenterez d'envoyer vos canots à terre, pour visiter le cénotaphe élevé à la mémoire de Lapérouse et de ses compagnons, et pour recueillir encore, s'il est possible, de nouveaux renseignements auprès des naturels.

« Vous atteindrez ensuite par Santa-Cruz ou Nitendi, le groupe des îles Salomon, vous pourrez sans doute y arriver vers le mois de juillet, et vous en ferez la reconnaissance en visitant surtout avec soin la baie des Indiens, où divers motifs vous font supposer que les Français échappés au désastre de Vanikoro durent terminer leur carrière.

« Si l'état des bâtiments le permet, comme je l'espère, vous prendrez dans le mois de septembre la route du détroit de Torrès, vous visiterez la nouvelle colonie hollandaise fondée sur la rivière Dourga, les îles Arrou et Key, puis vous irez mouiller à Amboine; dans le cas contraire, l'expédition se rendra à Amboine en passant par le nord de la Nouvelle-Guinée, et après avoir visité la baie Humboldt, découverte dans votre précédent voyage, mais où *l'Astrolabe* ne put alors mouiller.

« Une relâche de dix jours à Amboine vous suffira, sans doute, pour ravitailler et mettre en état les deux bâtiments. Vous arriverez ainsi aux derniers jours du mois d'octobre.

« C'est alors que vous renverrez la *Zélée* en France, si d'après les circonstances, vous avez jugé convenable de la garder avec vous, après l'exploration des mers du pôle.

« Vous profiterez du retour de ce bâtiment pour expédier les collections déjà faites, les résultats des travaux exécutés et pour faire rentrer en France les malades de l'expédition.

« En novembre et décembre 1838, ainsi que dans le courant de janvier 1839, *l'Astrolabe*, en contournant la Nouvelle-Hollande, pour rentrer dans l'Océan-Pacifique, visitera la nouvelle colonie fondée par les Anglais sur la rivière des Cignes, passera à Hobart-Town, où elle séjournera huit jours et se dirigera sur la Nouvelle-Zélande.

« Vous consacrerez les mois de février et de mars aux travaux à exécuter sur cette grande terre, et vous explorerez surtout avec soin les diverses parties du détroit de Cook qui vous paraîtront pouvoir offrir le plus de ressources à nos navires baleiniers.

« En avril vous conduirez *l'Astrolabe* aux îles Chatam, sur lesquelles aucun renseignement nouveau n'a été donné depuis la découverte par Brighton en 1791.

« Gouvernant ensuite au nord, vous visiterez en mai, juin et juillet, les îles Niouha, Mitchell, Peyster, Saint-Augustin, Gilbert, Marschall, et plusieurs des Carolines récemment reconnues par le capitaine Lütke, mais qu'il serait important de revoir sous les rapports physiques et ethnographiques, aussi bien que pour y montrer le pavillon français.

« Vous atteindrez en août Mindanao, vous y séjournerez pendant quelques jours, et vous irez ensuite visiter plusieurs points de l'île Bornéo, tels que Balambangan, Pontianak et Banyer-Massing.

« *L'Astrolabe* pourra arriver, dans le courant d'octo-

bre à Batavia, où elle devra ne faire qu'un très court séjour après lequel vous visiterez au moins en un point les côtes de Sumatra.

« Ce sera le terme de votre voyage ; le retour de l'expédition se fera comme à l'ordinaire par le Cap de Bonne-Espérance, et vous ramènerez *l'Astrolabe* à Toulon en évitant toute relâche qui ne serait pas motivée par aucun but d'utilité.

« En approuvant ce plan de campagne, le Roi, Monsieur, n'a pas seulement voulu vous donner l'occasion de compléter les importants travaux que vous avez déjà faits dans l'Océanie. Sa Majesté n'a pas eu en vue seulement les progrès de l'hydrographie et des sciences naturelles ; sa royale sollicitude pour les intérêts du commerce français et pour le développement des expéditions de nos armateurs, lui a fait envisager sous un point de vue plus large, l'étendue de votre mission et les avantages qu'elle doit réaliser.

« Vous visiterez un grand nombre de points qu'il est très important d'étudier sous le rapport des ressources qu'ils peuvent offrir à nos navires baleiniers. Vous aurez à recueillir tous les renseignements propres à les guider dans leurs expéditions pour les rendre plus fructueuses.

« Vous relâcherez dans des ports où déjà notre commerce entretient des relations et où le passage d'un bâtiment de l'État peut produire une salutaire influence, dans d'autres où peut-être les produits de notre industrie trouveraient des débouchés ignorés jusqu'à ce jour, et sur lesquels vous pourrez, à votre retour, fournir de précieuses indications.

« Vous aurez probablement aussi l'occasion de remplir, sur plusieurs points de votre voyage, la mission de protection qui est le plus bel apanage des commandants des

bâtiments du Roi, et qui rend leur rencontre toujours avantageuse aux navires de notre commerce.

« Vous n'oublierez pas les obligations qui vous sont imposées sous ce rapport, et c'est ainsi que vous répondrez complètement aux intentions du Roi, et que vous justifierez la confiance que Sa Majesté a mise en vous.

« J'appelle toute votre attention sur cette partie de votre mission. Je n'ai rien à vous dire sur les devoirs généraux qui découlent de votre position, comme commandant d'une expédition ; vous les connaissez et vous saurez les remplir, comme dans vos précédentes campagnes, avec toute la fermeté qu'exige la discipline militaire, mais en même temps avec tous les ménagements que réclame la nature de votre mission.

« Cette mission est dans vos goûts et de votre choix, vous avez tout ce qu'il faut pour la remplir dignement et la rendre féconde en bons résultats.

« Je me repose donc entièrement sur votre zèle et votre expérience, et je n'ai plus à vous exprimer qu'un vœu : puissent vos efforts être couronnés par le succès et votre voyage s'accomplir heureusement !

« Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« Le vice-amiral, Ministre de la
Marine et des Colonies.

« *Signé* ROSAMEL. »

M. d'Urville continua encore :

« Vous connaissez, messieurs, les changements que j'ai dû apporter à ce plan de campagne; ainsi à la relâche de la Praya, qui n'avait d'autre but que de nous faire régler nos montres, j'ai substitué celle de

Ténériffe, dont le pic imposant appelait nos études.

« Au lieu d'aborder les régions polaires, à une époque où les glaces sont encore soudées entr'elles, je suis allé explorer le détroit de Magellan, pour attendre la saison favorable.

« Plus tard à divers petits îlots insignifians de l'océan pacifique, j'ai substitué de grands et beaux archipels; j'ai fréquemment interverti l'ordre des relâches; à notre programme déjà assez étendu, j'ai ajouté encore de nouveaux devoirs, c'est ainsi que la deuxième exploration des glaces n'était même pas indiquée dans nos instructions, la recherche du pôle magnétique non plus, ni l'exploration des îles Aukland, refuge si utile aux navires baleiniers; j'ai souvent pris sur moi, et je pense que les travaux de la mission en auront chaque fois acquis plus d'importance; au reste vous en ferez vous-même l'analyse, mon but, aujourd'hui, n'est que de vous donner les éléments nécessaires pour diriger votre jugement. »

De cet instant seulement, nous sûmes les projets du ministère et les modifications qu'y avait apportées le commandant d'Urville. Il appartient à chacun d'en apprécier l'opportunité. Ainsi, je demanderais au chef d'expédition, pourquoi ces passes et contrepasses perpétuelles d'un point à un autre dans les régions intertropicales, dans les zônes pestilentielles qui brûlent le sang, du côté de Java; alors que la science n'avait rien à gagner à nos fréquentes relâches, alors que la santé de l'équipage dépérissait chaque jour?

M. d'Urville est mort, mais s'il était présent au mo-

ment où je publie ces lignes, je répondrais à sa phrase latine, visiblement appliquée à la résistance que je lui ai sans cesse opposée, dès qu'il s'est agi entre lui et moi de la santé des matelots. Si le chef d'une expédition a son mandat, le médecin du navire a le sien, qui n'est pas moins sacré, et comme le dit l'instruction du ministre, « *la plus belle découverte scientifique*, *ne vaut pas la vie d'un homme.* »

Laissons donc passer sans la relever autrement que par le cri de notre conscience, la tortueuse interpellation de M. d'Urville; et, grave dans le rapide coup-d'œil que nous allons jeter sur nos travaux achevés, indiquons par un simple aperçu, les résultats de cette longue et douloureuse campagne.

Ténériffe a été notre première relâche; il est vrai que d'autres savants ont dit avant nous les richesses botaniques et minéralogiques de l'île des anciens Guanches, et notre ascension a été trop prompte pour apporter de grands trésors à la science; cependant chacun de nous s'est acquitté avec zèle de la mission qu'il avait acceptée, et cette fois du moins les baromètres de *l'Astrolabe* arrivèrent intacts au sommet du pic, dont la hauteur a été calculée 3,760 mètres.

Que dire de notre courte exploration dans le détroit de Magellan, sinon que les points déterminés par nous, l'avaient déjà été par King, dans d'excellentes cartes marines, dont tout explorateur fera bien de se pourvoir, s'il veut naviguer en sûreté dans le passage qui a illustré l'intrépide Portugais. King, savant hydrographe anglais, est resté deux ans au moins dans le

détroit, et l'on comprend combien un homme de mérite, d'énergie et de patience, a dû fouiller avec exactitude les criques, les baies, les anses et les courants d'eau qui forment le canal et l'enrichissent. Peut-être cependant avons-nous rapporté quelques utiles observations pour la physique; peut-être aussi les travaux géologiques auxquels je me suis spécialement livré, et dont je donnerai une notion plus précise à la fin de ce volume, ne seront-ils point perdus pour la science.

Nous avons vu les Patagons; cette relâche a été un délassement plutôt qu'une étude, n'importe, l'histoire du monde ne perd rien à nos confidences.

Voici les glaces d'où nous sommes chassés sans avoir obtenu le résultat que nous espérions. Pourquoi? c'est, il me semble, parce que nous les avons abordées avec un vent arrière, qui les refermait sur nous, au lieu d'attendre des vents largues ou au plus près qui nous eussent ouvert un passage. Les baleiniers et les pêcheurs de morues qui fréquentent les banquises de l'un et l'autre pôle, ont à cet égard une expérience positive; pourquoi M. d'Urville n'en a-t-il pas profité?

Et si nous avons été envahis par le scorbut, cette maladie inconnue depuis long-temps à bord des navires de l'État, n'est-ce pas de notre faute? n'était-il pas tout logique, avant de tenter ce trouage si difficile, de prendre à bord quantité de vivres frais, et de raviver nos équipages endoloris par une longue traversée. Rio-Janeiro, Buénos-Ayres ou Montévidéo eussent été, selon moi, des relâches utiles, quand bien même on aurait dû leur sacrifier celles du détroit de Magellan.

Il faut frotter de miel le vase amer que l'on présente à l'enfance ou à l'âge mur ; le beau ciel du Brésil nous eût inoculé des forces contre le scorbut qui devait nous assaillir sous le cercle polaire.

Avant de commencer l'exécution d'une entreprise importante, on doit en calculer les difficultés et les résultats probables. Voyez ce que fait le capitaine Ross ; il arrive à Hobart-Town au mois d'oût, et ne repart qu'au mois d'octobre, après avoir bien laissé reposer ses matelots, et en avoir changé même une bonne partie, afin de n'avoir à bord que des hommes robustes..... Aussi, n'est-ce plus qu'un jeu pour ces hommes de fer, de résister aux tempêtes australes ; Ross atteint le 79° de latitude S., il supporte 20 degrés de froid au dessous de zéro, et revient après six mois de cette rude navigation sans un seul malade à bord !

Nous avons touché au Chili, délestés de quelques-uns de nos hommes, et notre état sanitaire nous a obligés à un séjour plus long que ne l'aurait accordé le commandant, dont l'activité semblait se complaire à la masse plutôt qu'à la valeur réelle des travaux. C'est là une région féconde et curieuse ; elle exigerait de longues études, et dans mon aventureuse humeur je me suis enfoncé dans l'intérieur des terres, au profit de mes souvenirs et des besoins de ma conscience ; je suis allé visiter la cordillière des Andes.

Mangaréva, Noukahiva, Taïti, Hamoa, Vavao, Hapaï, îles et archipels où la civilisation vient de s'implanter, saluent notre pavillon voyageur, et nous voyons avec orgueil nos pieux missionnaires y jeter les germes d'une

religion sainte, et abolir à jamais l'anthropophagie et les sacrifices humains qui avaient jusqu'à présent fait tant de victimes. Nos courses ici ne sont que des promenades, et ce n'est pas pour les joies de notre journée que nous avons entrepris un voyage autour du monde : passons.

Aux Fidji, un capitaine français a été assassiné; notre devoir nous était indiqué d'avance, les corvettes vont s'embosser dans la rade de Piva; un village est incendié, et nous apprenons aux farouches habitants de cet archipel de sang, comment les droits de l'humanité doivent être respectés de tous.

L'Astrolabe et *la Zélée* glissent devant les Salomon dont la partie septentrionale devient l'objet d'un travail hydrographique important; toutefois, nous ne retirons pas de la halte que nous y faisons toute l'utilité possible; que d'études ont été négligées faute de moyens d'exécution; mais enfin, la prudence guidait notre chef, et nous ne voulons ici que signaler une lacune pénible dans nos travaux.

Nous marquons par un désastre notre passage à Hogoleu... Éloignons-nous vite de la rade de désolation où les sauvages ont perdu tant de monde par le fer et le plomb de nos soldats, et arrêtons-nous aux Mariannes, près de cette Guam si parfumée, où la vie est si active, d'où s'effacent pour toujours, sous le sang espagnol, la race des anciens Tchammores, dont les premiers historiens explorateurs racontent tant de merveilles.

Nous levons l'ancre, nous arrivons aux Moluques, et notre long séjour dans ces archipels, aux maladies

pernicieuses, est, sans nul doute, une des premières causes de cette mortalité qui a désolé notre campagne. Qu'en avons-nous rapporté? Rien, absolument rien.

Ne me dites donc pas que les points que nous avons relevés sous voiles sont d'utiles enseignements pour les navigateurs ; on en a de plus exacts, de plus précis, et ce n'est pas nous que l'on consultera quand on voudra se guider dans les mille sinuosités de cet archipel si bien connu des navires de toutes les nations du monde.

Je pourrais ici vous citer les belles cartes d'Ausgbourg, qui nous ont servi de guide à nous-mêmes pour toute la Malaisie, le tracé des côtes de la Nouvelle-Hollande qui avoisinent le détroit de Torrès, par l'Anglais King, quantité de plans particuliers dont se servent les caboteurs de ces immenses archipels, mais je veux dans le même exemple vous prouver combien nos travaux étaient inférieurs à certains que nous trouvions tout faits par d'autres hydrographes, et la bonne opinion de nous-mêmes qui nous entraînait à exagérer l'importance des nôtres :

Sur les côtes des Philippines, près de Zambouangan, nous venions de faire de simples relevés sous voiles; deux officiers espagnols, fort instruits, que nous y rencontrâmes, avaient exécuté le même travail au moyen de la triangulation du terrain, et par déférence pour M. d'Urville, ils lui en présentèrent quelques portions entièrement terminées; celui-ci les regarda à peine, puis avec une suffisance qui mortifia beaucoup les hydrographes castillans, il se contenta de dire : « Oui, ces cartes

doivent être bonnes ; elles rappellent assez bien ce que nous avons obtenu à bord. »

Hobart-Town reçoit notre visite ; hélas ! nous avons laissé en route des amis, des compagnons fatigués, des camarades qui comptaient revoir une patrie ! Mais voici le point culminant de notre voyage de circum-navigation, voici pour ainsi dire le but de toute la campagne, quoiqu'il n'en soit fait aucune mention dans les instructions du ministère. Hélas ! encore, notre équipage était épuisé, nos matelots traînaient à leur remorque les maladies des climats intertropicaux ! Comment dans ces circonstances lutter avec avantage contre deux expéditions rivales qui nous disputaient la gloire acquise par des courses aventureuses dans ces zônes glacées. Nous avons baptisé la terre Adélie, nous en avons vu cinquante lieues au plus ; Wilkes* parvient à labourer les mêmes côtes, dans un espace de plus de quatre cents lieues ; et Ross, ce même Ross qui jadis a été encloué dans les glaces du pôle Boréal, avance, avance encore, se perd dans les vastes solitudes antarctiques, pousse à 12° plus S. que nous, tient la mer six mois entiers, rôde pendant plus de cent jours dans des baies fermées par des montagnes mouvantes, impose les noms de ses navires à deux pics ignivômes, ne perd pas un seul homme, et rentre dans le monde habité avec un seul regret, celui de n'avoir point pivoté sur l'axe de la terre.

* Ce que nous avons dit de l'expédition américaine, est puisé à une source authentique, les *Annales maritimes* ; et voilà que, pendant l'impression de notre livre, les journaux révoquent en doute la véracité de Wilkes... ses compagnons de voyage nient avoir vu la terre le 19 janvier... Honte à notre rival ! Honte à tout capitaine menteur !

Nous n'avons pas fait grand chose à la Nouvelle-Zélande, et nos travaux ont peu de valeur après ceux de *l'Héroïne*, exécutés avec plus de temps et plus de soin; mais nous avons fait beaucoup trop au détroit de Torrès où nous avons été punis de nos tentatives présomptueuses pour naviguer dans des passes dont l'entrée nous était interdite sur des cartes bien connues et parfaitement tracées par ce même King dont nous avons déjà admiré les travaux au détroit de Magellan.

Nous voici revenus à Timor, le cercle de nos explorations a été parcouru, et, d'après cette rapide analyse, on penserait peut-être que tout a été infructueux dans cette longue et pénible navigation. Il n'en est pas ainsi, et nous avons tiré, je crois, le meilleur parti possible de chacune de nos relâches; car nous mettions à profit nos instants de repos, et l'on nous tiendra compte, j'espère, de nos incessantes fatigues, de notre courage et de notre persévérance.

Le monde d'aujourd'hui n'est plus le monde parcouru il y a vingt années. Nos mœurs, nos usages, notre religion se sont implantés dans les archipels océaniques; nous avons partout des frères, des compatriotes, des amis; et Cook serait bien surpris s'il voyait nos vêtements, nos manufactures, nos édifices, nos temples dominer les îles sauvages où le meurtre d'un homme était une action magnanime, où l'anthropophagie était un culte.

Les siècles des merveilles géographiques sont passés; à peine quelque point imperceptible du globe

reste-t-il ignoré de l'art du navigateur; aussi dans son rapport à l'Académie des Sciences, séance du 11 octobre 1841, l'illustre auteur du *Neptune français*, nous dit-il, qu'il considère « notre voyage, comme ayant, en quelque sorte, clos la carrière des grandes explorations hydrographiques. »

Disons ce qui reste à faire à nos successeurs; citons quelques autres paroles de M. Beautemps-Beaupré :

« Presque tout ce qui a été exploré, dans de grands voyages, demande à être décrit de nouveau avec une précision à laquelle on ne peut atteindre, qu'en employant sur le même point de grands moyens et beaucoup de temps.

« Personne ne sera porté à croire que des cartes levées sous voiles, comme on en a levé un grand nombre, d'une manière plus ou moins exacte dans vingt voyages de circumnavigation, puissent suffire long-temps à un commerce qui embrasse le monde entier. Les Anglais sont entrés franchement depuis euviron un demi-siècle, dans la carrière des travaux *hydrographiques spéciaux*, et la surprise serait grande si l'on voyait réunis les résultats de toutes les entreprises de ce genre qu'ils ont déjà conduites à une heureuse fin...

« C'est donc à perfectionner ce qui a été fait sous voiles, jusqu'à ce jour, qu'il est à désirer que soient employés, par la suite, les bâtiments de l'état que le gouvernement fera naviguer dans l'intérêt de la science et du commerce; parce que dans notre conviction, le plan d'une seule position maritime importante, levé avec exactitude, et auquel on joindra un bonne instruc-

tion nautique, sera une acquisition précieuse pour la navigation ; tandis que le plan de cette même position, s'il a été levé à la hâte et d'une manière inexacte, sera souvent la cause de grands malheurs. »

Terminons : les mers sont bien plus connues que les terres ; et si l'on veut aujourd'hui apprendre quelque chose aux hommes d'étude, il faut aller fouiller dans cette Chine mystérieuse où Macarthney seul a pénétré ; dans ce Japon, si despote, que nul pied européen n'a foulé encore ; dans cette Bornéo silencieuse, qui a dévoré tant d'explorateurs ; dans ces admirables Amériques qu'on ne défriche que pas à pas, et surtout dans cette sauvage Afrique où les Mungo-Park, les Belzony, les Boutin, les Claperton ont trouvé une tombe si glorieuse.

26

RETOUR.

La semaine des trois jeudis. — Bourbon.

La mer est belle, les vents nous favorisent, tous les cœurs sont à la joie, car l'horizon se déroule brillant à nos yeux !

Mais la route est longue encore, c'est égal.

Nous avons dit adieu aux pays sauvages, aux archipels incivilisés, aux glaces pôlaires, aux climats dévorateurs des matelots..... Nous avons rudement heurté contre les roches madréporiques de quelques détroits difficiles, sans y laisser notre quille entr'ouverte ; nous avons fraternisé avec les peuples les plus farouches du monde, et les ouragans nous ont ballottés dans leurs

caprices sans lasser notre constance ou attiédir notre courage.

Maintenant, tout est dit, tout est fait. Nous allons revoir un pays français ; parler avec des amis notre langue française si aimée. Nous voilà chez nous ; encore huit à neuf mille lieues, et nous saluerons le clocher de notre village, la rade protectrice que nous avons pleurée à notre départ.

Le bonheur est bavard, aussi vais-je vous conter un petit détail de voyage, favorable à l'explication d'un fait qui paraît d'abord assez bizarre, et qui n'est que tout simple quand on y réfléchit.

Vous savez que, pour annoncer un hasard dénué de toute probabilité, on dit proverbialement : *Cela arrivera la semaine des trois jeudis*. Eh bien ! la semaine des trois jeudis peut exister, elle existe en effet, et je crois bien vous étonner en vous apprenant qu'aujourd'hui je suis moins âgé que si je n'avais pas quitté mon pays natal ; expliquons :

Je n'ai pas vécu moins long-temps..... mais j'ai vécu un jour de moins, c'est-à-dire que le soleil s'est levé pour moi une fois de moins que pour vous.

Expliquons-nous encore, car je veux être compris :

En mathématiques, on procède souvent par l'absurde pour arriver à la vérité. Supposons que le soleil marche et non pas la terre ; le grand astre court de l'E. à l'O. ; mais moi, j'ai couru aussi de l'E. à l'O., dans le même sens que le soleil, quoiqu'il allât infiniment plus vite que les corvettes. Or, je perdais sensiblement quelque chose dans chaque journée ; le soleil

se levait pour moi un peu plus tard que pour vous, car je faisais avec lui une partie de la course, et il s'en est suivi que lorsque j'ai eu achevé le tour de la sphère, j'étais déshérité de vingt-quatre heures.

Complétons la démonstration, je ne parle qu'à ceux qui ne savent point :

Si deux voyageurs vont l'un vers l'autre, ils se rencontreront plus tôt que si l'un d'eux est stationnaire, ou qu'ils courent dans le même sens avec des vitesses inégales ; La Palisse ne dirait pas mieux. Or, le voyageur qui va vers l'E. et le soleil qui court dans un sens inverse se retrouvent en présence bien plus tôt que le soleil et moi qui cheminons l'un devant l'autre. Donc, le navigateur qui fait le tour du monde par l'E., gagne un jour au bout de son voyage, quoiqu'il n'ait pas en réalité vécu plus long-temps.

Supposez maintenant que le premier, c'est-à-dire moi, Le Guillou, j'arrive à Paris aujourd'hui ; que le second, c'est-à-dire Jacques Arago, arrive le même jour ; pour lui, le jeudi c'est le vendredi ; pour moi, le jeudi n'est que le mercredi ; pour le Parisien, le jeudi ne change pas..... Voilà la semaine des trois jeudis expliquée.

Le droit d'aînesse pourrait être justement disputé à un frère jumeau par celui qui aurait fait le tour du monde vers l'E..... que le législateur y songe !

Mais jugez que de graves inconvénients peuvent résulter de ce désaccord dans les dates ! A Hobart-Town, par exemple, j'étais invité à dîner par un billet ainsi conçu : *Nous vous attendons mardi prochain*.....

Bien paré, bien musqué, je me rends, selon mon calendrier, à la demeure de mon amphytrion..... Personne! on dînait autre part; et j'en fus pour mes frais de toilette; le jour n'était pas arrivé.

Il faudrait y faire bien attention s'il s'agissait de la priorité d'une découverte en mer par deux voyageurs rivaux; mais s'il était question d'un mariage ou d'un enterrement, après une circum-navigation exécutée par l'O., la fiancée pourrait être piquée au vif et renoncer au bonheur; et le mort se dire injustement inhumé.

Ceci est plaisant et sérieux à la fois; la gaîté me vient de la belle route que nous faisons, et il est bien permis de rire un peu au navigateur qui a bravé tant de dangers, à l'exilé qui va revoir sa famille.....

Vous ne sauriez croire le bonheur que l'on goûte à suivre de l'œil, du doigt et de la pensée, sur la carte, le long trajet que l'on a parcouru, lorsque déjà la moitié de la course est achevée. A chaque trait marqué par un point plus foncé que les autres, est signalé le danger vaincu; à chaque station de bonheur indiqué par un signe quelconque, votre cœur s'épanouit, votre front se déride, l'espérance se glisse à l'âme avec toutes ses fleurs, avec tout son parfum, et vous jetez un regard de dédain sur le chemin que vous devez parcourir encore; car vous êtes façonné aux dangers, car les tempêtes et les mers n'ont plus rien désormais qui puisse ébranler votre courage ou lasser votre constance.

Et cependant la terre est si vaste, la carte sur la-

quelle vous l'étudiez a si peu d'étendue, que vous vous effrayez sans le vouloir, alors que poussé par une brise courtoise, vous tracez votre point, et que vous voyez le petit espace occupé par la ligne parcourue pendant les vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler.

Je vous demande bien pardon, ami lecteur, de vous entretenir de tous ces petits détails ; mais si, comme nous, vous étiez séparé depuis plusieurs années de votre famille, de votre patrie, vaincu par d'horribles maladies ; si vos matelots les plus dévoués, si vos camarades aimés avaient disparu sous les flots ; si votre énergie s'était épuisée aux combats des éléments, et que votre courage seul vous restât, je vous défierais de ne pas presser de vos vœux les plus fervents l'heureux moment qui devrait vous récompenser de vos fatigues, celui qui devrait vous abriter contre les écrasantes rafales polaires et les bouffées plus lourdes encore des zônes équatoriales.

En mer, tout est émotion pour l'homme de cœur, pour le pusillanime, pour l'homme d'études. La baleine qui jette au vent sa cascade bruyante ; la trombe qui se dresse à l'horizon, tournoie, aspire, fait bondir les flots, enlève jusqu'aux plus hautes régions de l'atmosphère les volumineux habitants de la mer ; la brise aimée qui se lève fraîche comme une douce pensée ; la dorade parée de ses éclatantes couleurs ; la bonite rapide ; le mollusque qui glisse, perdue dans cette immensité ; la *frégate*, si coquette, sa voile toujours ouverte ; le marsouin capricieux qui aime à changer de climat, comme vous aimez à changer de linge ;

le nuage qui se lève, grandit, varie ses formes, se perd là-bas sous l'horizon; la terre qui se dresse à votre appel, et plus que tout cela, le navire voyageur qui pointe sur les flots et va vous donner des nouvelles de tout ce que vous regrettez. — Oh! ne me dites point que la mer est monotone, car je vous répondrais que vous ne la connaissez pas, que vous n'êtes point initié à ses richesses, que vous ne comprenez point ses prodigalités!

De loin, et pendant la nuit, tandis que nous cherchions l'Ile-de-France à l'horizon, nous sommes guidés par un point brillant éclairant l'espace, et au lieu de relâcher dans l'île anglaise, encore dotée d'un nom français, nous allons effectuer notre avant-dernière station au milieu de nos compatriotes, et abrités, pour ainsi dire, sous le pavillon national.

Voici Bourbon avec son volcan en feu; voici Bourbon sur laquelle se sont brisés tant de navires, sur laquelle tant d'ouragans ont déchaîné leurs fureurs; d'un côté Saint-Denis avec sa rade foraine, c'est-à-dire la mort, quand la rafale souffle du large, quand un raz-de-marée porte la mer aux nues; de l'autre, Saint-Paul, anse assez bien fermée, mais séjour triste et désolé.

Nous mouillons à Saint-Denis; les galets du rivage disent la violence des tempêtes qui en ont arrondi les aspérités.

Ici un volcan presque toujours en colère, d'immenses torrents de lave envahissant un sol nommé Pays-Brûlé, les salazes dont le front domine les nues, et le piton des Neiges, pic dominateur de toute l'île, sorti

dans une secousse de bitume qui a soulevé les flots et envahi les airs.

Mais autour de ces masses gigantesques, des nègres courbés sous le fouet du maître moins encore que sous les rigidités d'un soleil vertical, des ravins profondément creusés, des criques ouvertes pour la vague furieuse, de riches habitations toutes parfumées, d'immenses champs de cannes à sucres, des rizières et des caféières en plein rapport... et le colon, avec son chapeau de paille de Manille, sa veste blanche, son pantalon, sa cravate livrée à la brise, et son bâton à la main, étudiant ses richesses de l'année et ses richesses à venir.....

Voici pour l'aspect général de cete île restée notre propriété, quand l'Angleterre s'emparait de sa voisine.

Et maintenant jetez un regard dans cette cité populeuse et animée, où l'on fait de chaque rue un comptoir, et reposez-vous quelques instants dans une des cases ouvertes à votre curiosité où se repose, fatiguée de son oisiveté de chaque jour, une femme tantôt brune, tantôt colorée, tantôt blonde, appelée pourtant, mulâtresse..... Oh! c'est là une étude vraiment intéressante à faire.

C'est un spectacle vraiment curieux que les réunions de ces folles prêtresse, consacrées depuis leur enfance au plaisir, alors qu'elles veulent captiver un étranger ou étaler leur fortune acquise à si bons titres. Chez elles point de père, point de frère; on dirait qu'elles rougissent de leur naissance et de leur parenté. Toutes,

sans exception, aimeront mieux être maîtresse d'un blanc sans fortune, qu'épouse légitime d'un mulâtre dans l'opulence.

Rien n'est gracieux comme la désinvolture de ces jeunes filles qui s'habillent avec un goût exquis et qui communément parlent plusieurs langues avec assez de pureté. La coquetterie leur donne le goût de l'étude; et l'étranger gagne quelque chose à cette instruction dont la mulâtresse sait tirer un admirable parti. Elles sont grandes, taillées comme la Diane chasseresse; leurs yeux ont une vivacité qui tient du climat chaud qui les a vu naître, et que le besoin de plaire rend encore plus dangereux. Naguère elles habitaient un quartier, un camp, qui les séparait en quelque sorte des colons par un ostracisme cruel et offensant à la fois. Aujourd'hui, la ville est pavée de leurs demeures; chez elles le luxe étale ses plus grandes richesses.

Hâtons-nous d'ajouter que la saine morale n'a point perdu de ses droits chez cette caste si favorisée du ciel, et qu'à côté de celles dont je viens de parler, on en voit aujourd'hui un grand nombre d'autres très gracieuses encore, dociles aux leçons d'instituteurs éclairés, tâcher de faire oublier par leur conduite sévère le vice de leur naissance; car c'est un vice aux yeux du colon pur-sang, que de devoir le jour à deux mulâtres unis selon nos lois et notre religion.

La plus belle de ces institutions est sans contredit celle que madame Guyon dirige avec un zèle digne des magnifiques résultats qu'elle obtient.

On ne se fait point une idée en Europe de l'état de nos colonies ; dès qu'un Parisien a quitté la ville immense et paresseuse, dans laquelle il a laissé glisser ses premières années; dès qu'après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, il met, par exemple, le pied sur Bourbon, il lui semble tout extraordinaire que le citoyen de Saint-Paul ou de Saint-Denis parle la langue de la métropole, et il tombe dans l'ébahissement lorsque parcourant les campagnes il voit partout des chemins bien tracés, de larges canaux, des ponts bien suspendus sur chaque torrent, sur chaque ravine, et il se demande si ce n'est pas là une hallucination, un prestige, un rêve que le réveil viendra bouleverser. Qu'on ne s'y trompe pas : pour le luxe, pour les arts, pour l'industrie, Saint-Denis, la capitale de Bourbon, est moins loin de Paris que Saint-Denis, où reposent les cendres de nos rois.

Sous un soleil presque vertical, on devine que la vie du colon est calme et retirée pendant le jour. La lecture, son hamac favori, sa couche sans matelats, munie de la moustiquaire de rigueur, et le calcul de ses bénéfices ou de ses pertes, voilà sa régulière existence. Mais vienne le soir avec la brise rafraîchissante, avec ses émanations balsamiques, et le colon se dresse plein de sève et de santé; il va chez son voisin à pied, il court dans une rue éloignée, en palanquin ou à cheval, et peu de nuits se passent sans quelques-unes de ces réunions joyeuses et amicales pendant lesquelles on oublie les chaleurs du jour, l'ouragan qui la veille a ravagé la colonie, et le raz-de-marée qui peu auparavant a vomi

sur la grève les débris des navires et les cadavres des équipages.

Ah! c'est que Bourbon n'a point de port, c'est que la rade de Saint-Denis est une tombe fatale aux vaisseaux et aux fortunes, et les Anglais le savaient bien lorsqu'ils nous donnèrent Bourbon, et nous prirent l'île de France aujourd'hui leur conquête.

Je ne vous parle point des femmes créoles; me voici loin de cette île de lave avant-dernière relâche de notre long pèlerinage, et je ne veux pas réveiller des souvenirs qui me reporteraient malgré moi loin de ma patrie : à chaque pays sa richesse.

Mais je vous dirai un mot de mes excursions dans la campagne, et particulièrement au pays brûlé, c'est-à-dire à cette partie de l'île envahie par la lave et où ne pointe aucune végétation? C'est un cahos très curieux à étudier; il devait recevoir ma visite. J'ai vu là une grotte de 300 mètres de profondeur que l'on parcourt tantôt debout, tantôt courbé, mais qui, vu sa grande étendue, n'est pas moins un phénomène très remarquable.

Tout près sont les salages et le piton des neiges, point culminant de l'île. Vous y voyez, tombant dans un cirque assez rétréci, plusieurs admirables cascades formant aux temps orageux de véritables torrents dévorateurs, et dont la principale n'a pas moins de 800 mètres d'élévation. Je ne sais si je vous l'ai dit, mais Bourhon est un sol de prédilection pour le paysagiste.

Pendant notre séjour à Bourbon, toute la colonie

était en émoi dans l'attente des ordonnances concernant la mise en liberté des nègres esclaves. Disons-le hautement ; on ne saurait trop hâter ce bienfait des idées modernes, mais il faut l'accomplir sans ruiner les propriétaires, il faut le faire surtout dans le but d'améliorer le sort des hommes que l'on émancipe, et pour cela, de grandes précautions me paraissent nécessaires.

Le mieux serait, à notre avis, de n'amener ce résultat que progressivement, et de s'en rapporter à la générosité et à l'intérêt bien entendu des colons eux-mêmes, pour obtenir complète satisfaction des exigences de l'humanité.

Déjà l'on peut citer Bourbon, comme la colonie dans laquelle les nègres sont traités avec le plus de douceur. Tous les ans, de nombreuses émancipations ont lieu, et elles portent principalement sur de jeunes noirs ; mais par malheur, ce sont là autant de bras perdus pour l'agriculture, puisque tous ces individus se livrent à des professions qui les en éloignent, telles que celles de charpentier, ébénistes ou autres, tandis qu'il faudrait un système d'émancipation qui les attachât à la culture de la terre, et au moyen duquel chaque habitation devînt bientôt une espèce de grande ferme.

Il faudrait donner aux nègres un peu plus d'instruction morale qu'ils n'en ont généralement, favoriser les mariages parmi eux, leur accorder à tous le droit de posséder en propre une partie de leur gain ; et petit à petit, établir comme fermiers, moyennant certaines redevances annuelles, les plus intelligents

d'entre eux, ceux qui auraient la conduite la plus exemplaire.

Point d'ingratitude envers les citoyens de Bourbon qui m'ont accueilli avec une bonté si affable; disons le plaisir que nous avons eu à retrouver un camarade d'enfance, M. Guyon, chef de l'institution dont je vous ai parlé; payons un juste tribut de reconnaissance à des amis nouveaux, qui ont été bientôt pour nous comme d'anciens amis; M. Richard, botaniste distingué, nous a offert une partie de son riche herbier de Madagascar; M. Maillard, inspecteur-voyer, a bien voulu nous accompagner dans toutes nos courses; M. de Saint-Maurice, capitaine de port, a été plein d'obligeance pour nous; citons encore mesdames Frère, MM. Dejean, Desroches et Lépervanches-Mézières; chez tous les habitants de Bourbon on trouve une courtoisie de manières, un laisser-aller de colon qui vous mettent sur-le-champ à votre aise et vous créent pour ainsi dire en quelques jours le fils de la maison; chez eux, comme chez les Écossais de la *Dame Blanche*, l'hospitalité se donne, elle ne se vend pas : vous voyez que l'érudition rapporte quelque chose.



Ch. Delhomme Delt.

Lith. Paul Petit et Cie. Place du Doyenné, 3

NATURELS DE LA Nelle. ZÉLANDE

[illegible]

[illegible] espér[illegible] [illegible]

[illegible]

Plus rapide qu'[illegible]

le pétrel qui passe [illegible]

[illegible] interrompue [illegible]

[illegible] l'orage [illegible]

[illegible]

27

SAINTE-HÉLÈNE.

Le cap de Bonne-Espérance. — Pèlerinage.

Le 1er août, nous saluons Bourbon.

Ainsi donc, point de regrets pour le passé qui n'est plus; espérance pour l'avenir qui se dresse. La tortue aussi fait son chemin, parcourt les continents et les mers quand Dieu lui prête vie.

Plus rapide qu'elle, presqu'aussi aventureux que le pétrel qui passe sur nos mâts en poussant un cri aigu, indomptée comme l'albatros dont l'aile infatigable brave l'ouragan, voilà que la corvette, toutes voiles dehors, cingle de l'océan indien où elle s'est long-temps promenée, vers l'atlantique où elle a essayé ses premières ondulations.

La carte est là sous nos yeux attentifs ; la brise a été constante ; quelquefois carabinée ; et les courants nous prêtant leur appui, nous aurons franchi sans doute un vaste espace. Voyez, le tracé est presque imperceptible, et nous voudrions pouvoir donner un démenti à la science qui nous irrite. Mais la nuit se présente sans rideau ; des étoiles scintillent plus belles, plus éblouissantes que celles de l'hémisphère boréal, le vent nous pousse de l'arrière et la journée de demain se lèvera favorable comme celle de la veille : que la gaîté ne quitte point le bord, que les chansons joyeuses des matelots réjouissent le pont, et se jouent au travers des cordages ;... en avant, la mer est belle et le Cap de Bonne-Espérance va être bientôt doublé.

Cependant nous amenons et carguons quelques voiles, car nous savons que de ce détroit célèbre appelé canal Mozambique, par le travers duquel nous nous trouvons maintenant, s'échappent ces ouragans dévastateurs qui déchirent les voiles, brisent les mâts, et font sombrer les navires.

Oh ! nous aurions voulu visiter cette pointe sauvage sur laquelle le Camoëns a poétiquement assis Adamastor. Le cap des tempêtes a changé de nom ; ces sinistres parages n'ont point changé de nature. Les premiers vaisseaux qui l'ont doublé l'avaient baptisé au départ ; de retour des Indes orientales, ils lui donnèrent un nom plus consolateur, et l'espérance se posa sur le roc même où la terreur avait établi son empire.

Là est une ville puissante, belle entre toutes, pro-

pre et coquette..... Nous voudrions bien visiter Table-Bay.

Là, les Hollandais ont posé jadis leur plus beau comptoir; aujourd'hui la colonie est anglaise..... Passons vite.

Nous piquons au S.; nous sommes dans l'atlantique, nous retrouvons notre premier ami, qui nous a si bien fêtés..... Courons vers ce volcan mort, qui a reçu le dernier râle du volcan couronné qui fesait trembler le monde.

Le jour se lève pur et limpide, le soleil radieux à l'horizon va trôner bientôt dans toute sa majesté..... Deux soleils rivaux, tous deux usurpateurs du monde, le premier brillant de tout son éclat, chaud de tous ses rayons, toujours là-haut à la place que le Tout-Puissant lui a une fois assignée; l'autre à jamais éteint et reposant dans une île de lave, cette île du deuil et des grands souvenirs que nous voyons là-bas, là-bas pointer et dominer les flots.

Chapeau bas...... Sainte-Hélène.

Nous sommes tous debout, pour suivre dans leurs caprices les mille sinuosités de cet ossement africain jeté à l'eau après une commotion volcanique. Voici la rade, et les corvettes cinglent vers James-Town. — Range à carguer les voiles! — Amène et cargue. — Parez la chaîne. — Mouille. — Et *l'Astrolabe* et *la Zélée* frétillent et se reposent de leurs fatigues..... jour pour jour, trois ans après notre départ de France.

C'était une douleur et une joie; chacun de nous voulait voir le cirque funéraire, les saules pleureurs,

les peupliers rabougris, la case du pâtre, la petite fontaine où il se désaltérait. Chacun de nous brûlait d'aller s'agenouiller devant cette maison où son agonie fut si longue et si brûlante. C'était le complément de notre longue campagne; c'en était la première récompense.

Des escouades furent formées; on descendit, on nous montra la pierre sur laquelle il posa le pied en quittant *le Bellérophon*; et dès ce moment l'île nous parut un cercueil.

James-Town est une ville fortifiée; le séjour de l'empereur Napoléon, et non pas le lieu d'asile du général Bonaparte, comme disait insolemment le chat-tigre rouge Hudson-Lowe, est devenu une ville de guerre, une citadelle de difficile accès. Chaque point culminant est dominé par un fortin; chaque crique à ses bastions et ses créneaux, chaque pointe sa guérite et son soldat de garde..... Nous n'avons plus rien à demander à Sainte-Hélène, les cendres de l'homme nous ont été rendues, ils peuvent démolir leurs citadelles, ils peuvent démonter leurs canons, ils peuvent dormir en paix comme celui dont ils ont si long-temps troublé le sommeil.

Je voulais que ma première course fût un pèlerinage; je fis le trajet à pied, escorté d'un enfant Chinois qui se chargea de me donner les indications qui me seraient nécessaires. J'escaladai la grande rue assez verticale, servant de premier échelon au voyage; et dès que vous avez dépassé les dernières bâtisses, votre œil plonge à droite sur une sorte de vallon, où est

encore le pavillon occupé tout d'abord par l'empereur, habité maintenant par un colonel qui m'accueillit plus tard avec une grande courtoisie.

Vous montez, vous montez encore les rampes creusées dans la lave dont les couches sont colorées de diverses nuances, et vous arrivez à un petit bois de pins, souffrant à la fois des rafales carabinées qui les décapitent, de la pauvreté du sol qui les a vu naître, et de l'ardeur du soleil qui les calcine.

Voici un jardin... A la bonne heure, une chaumière, un peu de verdure, quelque chose qui dit la vie sur cette scène de deuil et de désolation; à la bonne heure, des tiges vigoureuses; à la bonne heure, des fleurs et des parfums là où tout appelle la destruction. Mais vous ne faites point de halte dans cet enclos privilégié, car vous êtes parti pour d'autres émotions, pour d'autres joies qui ont aussi leur amertume.

Vous regardez devant vous, vous ôtez votre chapeau; car là-bas, dans le lointain, est la tombe sacrée avec le cortége historique et lugubre dont vous parlent tous les voyageurs. Trois saules déchiquetés, une grille circulaire en bois, une petite tente, une guérite hors de l'enceinte, une grille en fer en dedans, et une pierre, c'est presque tout. Dans la guérite un registre où chacun écrit son nom, trace une pensée; il y a là de bien belles choses, il y a là bien des frivolités, il y a là aussi bien des hontes et des bassesses.

Quelques anathèmes contre l'homme qui gouverna le monde, qui fit trembler tous les rois de la terre; des paroles fatales contre le grand cœur qui repose là du

sommeil éternel; et puis, de ces paroles généreuses qui reposent l'âme, qui vous énivrent et vous font doucement rêver... C'est la vie.

J'ai remarqué en général, dans les pensées jetées là en pâture à la curiosité des voyageurs, une tendance aù ridicule, à l'effet; et alors même que l'écriture était illisible, le nom du signataire semblait moulé.

« Voyons, que dirai-je? » se demandait-on en route pour le tombeau. Et la tête remplaçait le cœur, en supposant même un cœur au moment du départ.

Je passai un gros quart-d'heure à feuilleter ce registre. Les noms français y pullulent; les Anglais y signent seulement, et quelques-uns d'entre eux y défendent la conduite de sir Hudson Lowe. J'ai soupçonné la même main de s'être essayée sur plusieurs pages, et je ne serais pas surpris que cet intraitable geôlier se fût rendu lui-même ce service : le tigre n'a guère d'amis dans le monde.

On souffre d'un devoir, mais on le remplit.

Signé DICK.

Ce Dick est un valet, sans contredit.

A la place de Lowe, j'aurais agi comme lui.

En voilà un qui doit avoir sollicité un poste d'exécuteur des hautes-œuvres.

Je ne voudrais pas être Anglais quand je songe que sir Hudson Lowe est de mon pays.

DAVIS, *George-Street*, 13.

Cela est bien de donner son adresse après avoir signé une telle ligne.

Ou je me trompe fort, ou j'aurais pu apposer un nom connu à une page représentant le profil très ressemblant de l'Empereur, avec ce quatrain au bas :

Du monde il a fait la conquête
Par ses vertus ;
Il a le cœur comme la tête :
A la Titus.

Une de ces inscriptions était ainsi conçue :

Je me suis fait matelot pour venire salluer encor une fois les restes de mon vieux caporalle quil ma apelé par mon non. Si je tenais mosieu Lowe entre quatre zieux! Sèt un quappon. Je demeure uit jour dans l'il et je signe

GERMAIN, *fourrier de l'ex-vielle garde.*

Un grand nombre de noms de dames décorent ces pages, que l'on renouvelle chaque année au moins ; et il est juste d'ajouter que presque toutes signent des pensées grandes et généreuses.

Une éternité de bonheur à la mère d'un pareil martyr! ERNESTINE.

Et plus bas, d'une autre main :

Des siècles de torture à qui a pu oublier qu'elle était la femme de l'empereur Napoléon!

ADÉLAÏDE COTTEROT.

J'ai six ans ; ma mère m'a appris à l'aimer, et je l'aime comme si j'en avais quarante. LOUISE.

Six pieds de terre à qui a rempli le monde. N'importe, l'Angleterre ne le rapetissera point.

JULIE RADIER.

Son repos fait le repos de la terre. S'il se réveillait, le monde se réveillerait avec lui.

ANATOLE CHARTON.

J'inscrivis mon nom sur le registre, et je poursuivis ma route.

J'entrai dans l'enceinte ; je cueillis quelques rameaux de saule, quelques feuilles de géranium ; j'avançai encore, et je fis volte-face vers la pierre tumulaire ; à gauche, presque à hauteur du coude, est une espèce de mur en moellon et en lave, qui arrête les éboulements ; à côté de ce mur est la fraîche mare dans laquelle on a jeté quelques galets roulés pour que l'eau se détache plus limpide du sol, et celle-ci glisse et court dans une petite rigole imperceptible, d'où elle s'échappe par mille petits conduits plus faibles encore. A quelques pas de là, cette source, où l'Empereur alimentait sa douloureuse existence, est complètement effacée, donnant à peine un peu de sève aux petites fleurs qui croissent et meurent parmi le gazon.

Avancez, avancez toujours.... Il demeurait là, il souffrait là, il mourut là. Voilà le péristyle : quatre marches... aujourd'hui il n'y en a plus. Voici sa cham-

bre à coucher, le lieu saint de son agonie dernière... c'est un blutoir. La tapisserie est presque tout-à-fait enlevée; quelques lambeaux dominent encore votre tête, parce qu'on n'a pu les saisir; et partout des inscriptions que les oisifs, les curieux et les penseurs viennent y déposer. Franchissez l'édifice, et vous vous trouvez sur un terrain uni qui a servi de champ-clos à deux champions dont le nom mérite d'être conservé. A hauteur de l'œil vous lisez sur le mur, à côté d'une strophe d'Hugo, ces deux lignes aussi belles que tout ce qu'a écrit le grand poète :

Ici Pierre Robert et Mathieu Morin se sont alligné pour savoir le quel quel des deux aimait le mieu le petit Caporal... Mathieu Morin a été blessé, mais pas convainqu.

Plus loin encore, dans la campagne, vous apercevez une somptueuse demeure, un château avec tout ce que le luxe a de plus confortable, des salles de bal, de bain, de billard, un jardin magnifique... Mais, hélas! point d'hôte, point de chant qui l'anime, point de femme qui l'embellisse. J'y allai pourtant, et j'y trouvai M. Lefroy, officier distingué de l'artillerie anglaise, gentilhomme aux bonnes manières, savant modeste, s'occupant beaucoup de minéralogie pour tuer la lenteur du temps, et de magnétisme terrestre pour satisfaire à ses devoirs. M. Lefroy est l'observateur que Ross avait laissé dans l'île lors de son expédition au pôle austral.

En entrant dans la maison aujourd'hui si lâchement profanée, on vous présente, sur une table fort commune, un grand registre pareil à celui de la guérite. Nous y avons lu les vœux que les officiers de la frégate *la Vénus* y exprimaient en 1839, pour que les débris de la maison fussent achetés par la France, et qu'elle devînt l'asile de pieux invalides.... Le vœu ne sera point exaucé.

Ce que nous avions à voir c'était le tombeau, c'était aussi ce que nous avions vu ; il ne nous restait donc plus rien à étudier dans l'île d'où nous emportions cependant quelques roches pour nos études de géologue... et nous regagnâmes le bord.

28

FRANCE.

La course est accomplie, la circonférence parcourue, nous respirons à l'aise, nos poumons oppressés ont repris leur élasticité normale, encore deux milles lieues de promenade et nous saluons de la main et du regard le clocher de notre village: salut à la patrie.

Du nord au sud, de l'est à l'ouest, nous venons de sillonner cette terre que le sédentaire et le piéton trouvent si vaste et le navigateur si mesquine. Nous en connaissons les secrets, nous en avons étudié les merveilles et les océans malgré leurs caprices, leur inconstance et leurs irritations, nous avons rempli la tâche d'honneur que nous avions entreprise.

Hélas ! nous avons laissé bien des cadavres en route : ces cadavres sont ceux d'hommes de patience et d'intrépidité que les climats ont vaincus, et au milieu des joies du retour nous pleurons sur des malheurs qu'il nous a été impossible de prévenir. Le ciel a ses arrêts contre lesquels la ferme volonté de l'homme vient inutilement se briser.

La ligne fut franchie, nul de nous n'avait à recevoir le baptême, et le passage d'un hémisphère à l'autre eut lieu sans folie. Ténériffe est là sans doute à notre gauche, mais nous n'apercevons pas le cône dominateur dont nos pieds ont foulé la tête.

Le 20 octobre, se montrent à nos yeux les volcaniques Açores, où se dessinent de blanches maisonnettes et une ville bâtie sur un côteau. Nous piquons dessus et chacun s'attend à un mouillage... Mais non ; le sillage des corvettes ne se ralentit point ; la brise nous est favorable, nous nous laissons doucement porter vers notre patrie que nous appelons de tous nos vœux.

Silence ! tout le monde sur le pont... Terre ! Terre ! a crié la vigie ; terre à tribord, c'est l'Afrique sauvage... ce n'est pas elle que nous cherchons. Terre encore... c'est l'Europe, c'est l'Espagne, et cette coupure qui se dessine, c'est le détroit de Gibraltar... Nous le franchissions le 31 octobre. Bientôt se dressent les Baléares, au S. desquelles nous glissons, je ne sais pourquoi ; et le 6 novembre, à travers une brume assez épaisse, nous reconnaissons le cap Cépet, qui est notre point indicateur pour rentrer dans la rade de Toulon.

Silence au port ; silence sur la côte ; nos cœurs bat-

tent d'émotion et de joie ; la voilà cette ville que nous avons saluée avec tant de regrets, la voilà devant nous avec son magnifique arsenal, ses forts protecteurs, sa rade tranquille, toute pavoisée de navires, et ses rouges forçats pour rembrunir le tableau... Mouille.

Nous sommes chez nous ; nos amis, notre famille nous attend ; au point du jour nous leur serrerons la main ; au point du jour nous saurons si nous avons une famille, des amis.

En achevant ma course, un mal, un regret, une larme pour ceux que nous avons laissés pendant le voyage. Paix aux morts.

FIN.

NOTES
SCIENTIFIQUES.

MÉMOIRE

LU A L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

PAR M. FRANÇOIS ARAGO.

(SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1841.)

PHYSIQUE GÉNÉRALE DU GLOBE.

Notice sur la position des pôles magnétiques de la terre,
par M. L.-J. DUPERREY.

Sur les cartes du globe terrestre, que j'ai dressées et publiées en 1836, l'on voit indiqué pour chaque région polaire, un pôle magnétique dont la position a été rendue dépendante de la configuration des méridiens magnétiques qui s'y trouvent représentés, non pas par le prolongement indéfini du grand cercle de la sphère qui passerait par la direction horizontale de l'aiguille aimantée, mais bien par une courbe dont la condition est d'être dans toute son étendue, c'est-à-dire, d'un pôle magnétique à l'autre, le méridien magnétique de tous les lieux où elle passe. Les pôles dont il est ici question, et qu'il ne faut pas confondre avec les centres d'action intérieurs, qui sont les vrais pôles magnétiques de la terre, se trouvent placés, l'un au nord de l'Amérique septentrionale, par 70° 10' N., et 100° 40' O.; l'autre au

sud de la Nouvelle-Hollande, par 76° 0' S. et 135° 0' E. Cette dernière position a été modifiée et fixée à 75° 0' S. et 136° 0' E., en 1837, alors que j'ai pu disposer de nombreuses observations qui avaient été faites en 1820 par les capitaines Bellingshausen et Lazareff, dans toute l'étendue de la zône comprise entre les parallèles de 55 à 70 degrés de latitude sud.

La position du pôle magnétique boréal s'est trouvée confirmée par l'inclinaison de 90°, que le capitaine J. Ross a obtenue en 1832 sur la terre de Boothia-Félix; car il résulte de cette importante observation, dont je n'ai eu connaissance en France qu'après l'exécution de mon travail, que le pôle magnétique dont il s'agit était alors par 70° 5' N. et 99° 12' O., ou 50 milles seulement dans l'est de la position indiquée ci-dessus. On verra tout-à-l'heure qu'il en a été ainsi du pôle magnétique austral, à en juger du moins par les observations qui viennent d'être faites aux approches de ce pôle dans les expéditions scientifiques de MM. les capitaines d'Urville, Wilkes et J. Ross, et notamment par celles qui appartiennent à la première de ces expéditions.

La position des pôles magnétiques se trouve figurée dans mes cartes pour l'année 1825, époque à laquelle j'ai ramené toutes les déclinaisons observées de 1815 à 1830. Pour placer ces pôles, j'ai fait usage de deux procédés : le premier consiste à faire croiser dans une projection polaire, et mieux encore sur un globe, ceux des méridiens magnétiques dont la figure est à la fois la mieux déterminée et la plus régulière; l'autre procédé qui, malheureusement, n'a pu être employé, faute d'observations, que dans un petit nombre de cas; consiste à coordonner les inclinaisons de l'aiguille aimantée qui ont été observées en différents points d'un méridien magnétique de mes cartes, avec les latitudes magnétiques respectives, qui sont les portions de ce même méridien comprises entre les stations et la ligne sans inclinaison. La courbe que l'on obtient en coordonnant ces deux éléments, étant continuée jusqu'à la coordonnée qui s'élève sur le 90me degré de l'inclinaison, permet d'apprécier avec exactitude, lorsque le prolongement de la courbe doit avoir peu d'étendue, la latitude magnétique du pôle magnétique, et, par conséquent, la différence en latitude magnétique qui sépare ce pôle de la station la plus voisine.

Cette méthode des coordonnées ou d'interpolation, qui est indé-

pendante de toute hypothèse, est précieuse en cela que la courbe obtenue étant comparée à la courbe qui résulte de la formule tang L $= \frac{\text{tang } 1}{2}$, dans laquelle on donne à 1 toutes les valeurs de l'inclinaison depuis 0 jusqu'à 90°, fait voir immédiatement la différence qui existe dans le méridien magnétique, que l'on considère, entre la véritable loi de l'accroissement de l'inclinaison qu'elle exprime et la loi empirique que représente la formule dont il s'agit, laquelle n'a pu être établie que pour le cas où les méridiens magnétiques seraient des quarts de grands cercles compris entre les pôles magnétiques et la ligne sans inclinaison; condition qui ne peut avoir lieu que dans une sphère parfaitement homogène, et dont l'action du magnétisme sur tous les points de la surface ne serait troublée par aucune cause d'anomalie.

La formule tang L $= \frac{\text{tang } 1}{2}$, est applicable aux inclinaisons qui ne dépassent pas 30°, et peut servir, par conséquent, à déterminer la position d'un point de l'équateur magnétique toutes les fois que l'inclinaison ne dépasse pas cette limite. Cela provient de ce que les lignes d'égale inclinaison qui ne sont pas éloignées de cette courbe lui sont à peu près parallèles. Mais les lignes d'égale inclinaison qui avoisinent les pôles magnétiques sont loin d'avoir ces pôles pour centre de figure, en sorte que la formule cot L' $= \frac{\text{tang } 1}{2}$, dans laquelle L' devrait être la distance du pôle magnétique à la station, ne pouvant satisfaire à la question que dans quelques groupes de méridiens magnétiques, ne peut-être employée que comme moyen d'approximation.

Cette remarque nous oblige à exprimer, dès à présent, le regret de n'avoir que la formule cot. L' $= \frac{\text{tang } 1}{2}$ à appliquer aux observations que le capitaine Ross a faites en 1841, en vue de la terre de Victoria, où il a trouvé, étant par 76° 12' S. et 161° 40' E., l'inclinaison de 88° 40' et la déclinaison 109° 24' E., ce qui, d'après cette formule, dont le capitaine Ross parait avoir lui-même fait usage, placerait le pôle magnétique austral par 75° 6' S. et 151° 30' E., et, par conséquent, à 160 milles de la station.

Les méridiens magnétiques qui passent sur la terre Victoria ne présentent que des stations fort éloignées où l'inclinaison ait été observée, en sorte qu'il est impossible de faire usage de la méthode des coordonnées sans laquelle on ne peut déterminer la position d'un

pôle magnétique avec exactitude. Nous reviendrons plus loin sur ce fait important.

Le capitaine Wilkes, commandant l'expédition scientifique des États-Unis, se trouve dans un cas également défavorable. Ses observations faites sur la glace, en vue de terre, dans un enfoncement qu'il a nommé Baie du désappointement, ont donné pour l'inclinaison 87° 30' et pour la déclinaison 12° 35' E. Il était alors par 67° 4' S. et 145° 10' E., à environ 180 milles dans l'est de la terre Adélie, où les observateurs de l'expédition de *l'Astrolabe*, commandée par notre compatriote, M. d'Urville, opéraient dans le même temps.

D'après ces observations, la formule empirique donne L' = 3°, ce qui placerait le pôle magnétique par 71° 55' S., et 141° 40' E., position douteuse d'après ce qui a déjà été dit relativement à cette formule. Les observations que nous avons faites, M. de Freycinet et moi, dans le méridien magnétique qui passe par la station du capitaine Wilkes, sont trop éloignées en latitude pour qu'il soit encore possible d'essayer ici la méthode des coordonnées.

Les observations faites par MM. Dumoulin et Coupvent, durant l'expédition de l'*Astrolabe*, sont, quant à présent, les seules qui nous paraissent de nature à résoudre la question qui nous occupe. *L'Astrolabe*, en s'éloignant d'Hobart-Town, a suivi par un hasard heureux, la trace du méridien magnétique qui, de cette ville, se dirige vers le pôle magnétique austral; de nombreuses observations, dues au zèle de MM. Dumoulin et Coupvent, ont été faites le long de cette route jusque vis-à-vis de la terre Adélie, où les boussoles de déclinaison, d'inclinaison, d'intensité magnétiques ont été mises en expérience sur un banc de glace situé à une petite distance de la pointe Géologie. Le méridien magnétique d'Hobart-Town est, d'après mes cartes, non-seulement celui de la terre Adélie, mais encore celui qui passe à une petite distance de Paramatta, de Sidney, de Cleveland, du Port-Praslin et de plusieurs autres points où l'inclinaison avait déjà été observée, soit par moi, soit par d'autres navigateurs, en sorte que je trouve dans ce méridien, dont j'ai fixé l'origine sous la ligne sans inclinaison, par 6° 15' N. et 150° 30' E., la série la plus complète dont il me soit possible de disposer pour arriver avec certitude à la position définitive du pôle magnétique austral.

Cette série est contenue dans l'avant dernière colonne du tableau suivant. La dernière colonne contient les latitudes magnétiques des

stations, que j'aurais pu mesurer dans mes cartes, mais que j'ai préféré calculer, en me fondant sur ce que les latitudes géographiques des stations sont connues ainsi que l'angle que fait le méridien magnétique avec la ligne équinoxiale, et qu'enfin ce méridien est, par cas exceptionnel, un grand cercle de la sphère depuis l'équateur jusqu'à la terre Adélie.

LIEU des OBSERVATIONS.	NOM des OBSERVATEURS.	DATE.	POSITION GÉOGRAPHIQUE. Latitude.	Longit.	INCLINAISON.		LATITUDE magnétique.
Équateur mag.	Duperrey ...	1824	6° 15' N	150° 30' E.	»	0° 0'	0° 0'
Port-Praslin...	Duperrey ...	1823	4 45 s.	150 28	»	20 40	11 0
Cleveland.....	King.........	1819	19 10	144 36	»	44 7	25 50
	Brisbane....	1821	33 49	148 35	62° 36'		
	Duperrey...	1824	id.	id.	62 27	62 41	40 17
Paramatta....	Dunlop	1831	id.	id.	62 51		
	Wickham....	1838	id.	id.	62 50		
	Freycinet ...	1819	33 52	148 50	62 47		
	Duperrey...	1824	id.	id.	62 20	62 43	40 20
Sidney........	Fitz-Roy....	1836	id.	id.	62 49		
	Tessan......	1838	id.	id.	62 45		
	Wickham ...	1839	id.	id.	62 51	69 8	47 21
Détroit de Bass	Wickham ...	1836	40 28	142 45	»		
	Fitz-Roy....	1836	42 52	145 4	70 35		
Hobart-Town.	Franklin	1837	id.	id.	70 31	70 34	49 26
	Wickham ...	1838	id.	id.	70 25		
	Dumoulin...	1840	id.	id.	70 44	73 8	52 49
En mer.......	Duperrey...	1842	46 4	141 42	»		
Id.........	Dumoulin						
	et	1840	48 30	142 40	»	74 58	55 20
Id.........	Coupvént ...						
Id.........	Id......	id.	54 30	142 15	»	77 38	60 51
Id.........	Id......	id.	60 25	141 10	»	81 45	67 18
Id.........	Id......	id.	62 15	139 45	»	83 8	69 10
Id.........	Id......	id.	64 0	139 0	»	83 42	70 57
Id.........	Id......	id.	65 40	139 0	»	85 6	72 37
Id.........	Id......	id.	66 30	137 48	»	85 19	73 30

On voit qu'ici la date des expériences ne saurait être un motif d'exclusion, puisque l'inclinaison n'a pas sensiblement varié dans l'espace de vingt ans.

La courbe qui résulte de cette longue série d'éléments, traités par la méthode des coordonnées, est parfaitement régulière, ce qui prouve en faveur de toutes les observations qui ont été mises à contribution. Cette courbe donne, pour la distance du pôle magnétique à la terre Adélie, 9° 10', qui étant combinés avec la déclinaison observée 12° 12' E., et la position géographique de la station, place

le pôle dont il s'agit par 75° 20' S. et 150° 10' E.; position qui s'accorde en latitude, et qui ne diffère que de 80 milles de l'E. à l'O. de celle que j'étais parvenu à déduire de la configuration de tous les méridiens magnétiques. La différence en longitude, que nous trouvons ici ; n'est point à considérer, par la raison qne si MM. Dumoulin et Coupvent ont trouvé la déclinaison de 12° 12' E. à la terre Adélie, le capitaine Wilkes l'a trouvée nulle dans le même lieu et à la même époque, ce qui m'autorise à conserver le pôle magnétique dans la position que je lui avais assignée en 1837.

Un fait remarquable, c'est qu'ici la formule cot. $L' = \frac{\text{tang. I}}{2}$, est immédiatement applicable à l'inclinaison observée à la terre Adélie, car en faisant I = 85° 19' on a L' = 9° 18', comme ci-dessus, à 8' près.

MM. Dumoulin et Coupvent ont encore observé, étant toujours en vue des nouvelles terres antarctiques, deux déclinaisons de l'aiguille en deux stations suffisamment éloignées en longitude pour faire espérer qu'il résulterait du croisement des deux directions une position exacte du pôle magnétique. Cette méthode, dont ils avaient fait usage, plaçait le pôle par environ 71° 45' S. et 134° E., ce qui n'est point admissible et prouve qu'on ne doit pas compter sur les déclinaisons observées dans les lieux où l'inclinaison approche de 9°.

Le capitaine Wilkes a dû recueillir un grand nombre d'observations dans sa belle excursion, qui comprend près de 60° en longitude le long de la bande septentrionale des nouvelles terres antarctiques ; mais elles ne sont pas encore publiées. Quant à celles qui nous sont parvenues, il est bien étonnant qu'ayant été faites dans la baie Désapointement, très voisine de la terre Adélie, où l'inclinaison s'applique si bien à la formule cot. $L' = \frac{\text{tang. I}}{2}$, nous n'ayons pu en déduire par cette même formule qu'un résultat inadmissible. Il est probable que ce résultat doit être attribué, sinon à une erreur dans les observations, du moins à des causes de perturbations locales, dépendant de la nature du sol dans la baie Désapointement. L'hypothèse d'un pôle magnétique occupant une surface d'une certaine étendue, dans laquelle l'inclinaison serait partout de 90°, et dont la limite offrirait différents points, selon le lieu des observateurs, a souvent fixé ma pensée ; mais c'est là une question qui ne peut être résolue que par des observations directes.

J'ai exprimé, au commencement de cette notice, le regret de n'avoir pu appliquer aux observations faites, à la terre Victoria, par le capitaine Ross, que la formule cot. $L' = \frac{\text{tang. } 1}{2}$, dont il a lui-même fait usage, puisqu'il dit dans son rapport qu'il était à 160 milles du pôle magnétique, alors qu'il observait 88° 40' d'inclinaison. Ce regret est fondé, ainsi que je l'ai dit, sur ce que les pôles magnétiques sont loin d'être les centres de figure des lignes d'égale inclinaison, et j'en trouve une preuve bien caractéristique dans les inclinaisons que les capitaines Sabine et Parry ont observées en 1820 dans les îles Melville et Byam-Martin, qui sont situées à environ 520 milles au nord du pôle magnétique boréal, et non pas à 180 milles que donnerait la formule.

J'ai cherché, il y a plusieurs années, à savoir quelle était la cause des irrégularités que l'on remarque dans la marche des phénomènes du magnétisme à la surface de la terre; et les faits que j'ai rassemblés, pour atteindre ce but, semblent prouver d'une manière incontestable que les anomalies qui affectent la configuration des lignes d'égale intensité, et par suite celle des lignes d'égale inclinaison et des méridiens magnétiques, sont principalement dues aux anomalies que présentent les températures à la surface des mers et des continents. Dans la région glaciale de l'atmosphère nord, un froid excessif règne dans la direction du pôle magnétique au pôle terrestre, et de ce dernier pôle vers le milieu de la côte septentrionale de la Sibérie. Cet abaissement de température, ainsi prolongé, augmente l'intensité du magnétisme et repousse, par conséquent, vers la Sibérie les lignes d'égale intensité qui entraînent, sans néanmoins coïncider avec elles, les lignes d'égale inclinaison, dont la figure se trouve, par ce fait, considérablement altérée. Les méridiens magnétiques qui, en l'absence de cause d'anomalie, seraient rigoureusement perpendiculaires à ces lignes, ayant une tendance à conserver cette propriété, se rapprochent outre mesure les uns des autres dès le milieu de la Sibérie, et se dirigent ainsi vers le pôle magnétique en passant sur les îles Melville et Byam-Martin, où l'inclinaison de l'aiguille est, en effet, beaucoup plus grande que le comporte la distance qui sépare ces îles du pôle magnétique. Si actuellement nous portons notre attention dans l'hémisphère sud, nous verrons également les méridiens magnétiques se presser les uns contre les autres partout où de vastes courants d'eau froide abaissent la température d'une manière sensible. C'est

ainsi, en effet, que se présentent ceux de ces méridiens qui passent dans les parages de l'île de Kerguelen, où il existe un courant polaire qui prend probablement son origine entre la terre d'Enderby et les nouvelles terres antarctiques; et c'est ainsi, enfin, que se présentent les méridiens magnétiques qui, de la terre Victoria, où le capitaine Ross a fait ses observations, traversent ce vaste courant qui porte des eaux froides sur les côtes du Pérou, et dont j'ai, le premier, fait connaître l'origine et l'étendue dans une carte publiée en 1831. Ces derniers faits semblent établir que la terre Victoria est placée, à l'égard du pôle magnétique austral, dans les mêmes conditions que les îles Melville et Byam-Martin le sont à l'égard du pôle magnétique boréal; qu'en conséquence il pourrait se faire que la formule cot. $L' = \frac{\text{tang. } i}{2}$, qui aurait trompé les capitaines Sabine et Parry, s'il en avaient fait usage, ait trompé le capitaine Ross en lui faisant croire que le pôle magnétique n'était qu'à 160 milles du lieu de son observation, tandis qu'il en était à plus de 400 milles, d'après les observations faites dans toute l'étendue du méridien magnétique d'Hobart-Town, tant par MM. Dumoulin et Coupvent, que par les navigateurs qui les ont précédés.

On voit, d'après tous les faits rapportés dans cette notice, qu'il n'y à pas opter entre les résultats des trois expéditions; mais, disons-le, la coïncidence de la route parcourue par *l'Astrolabe* avec un méridien magnétique est un fait indépendant de la volonté de nos compatriotes. En s'éloignant d'Hobart-Town, M. d'Urville avait pour but d'atteindre, par la voie la plus courte, les régions les plus élevées en latitude, et ce sont les vents qui régnaient alors qui ont fait prendre la résolution de gouverner au sud de la boussole. Si M. d'Urville avait suivi, comme l'ont fait les capitaines Wilkes et Ross, toute autre direction qu'un méridien magnétique, les inclinaisons observées par MM. Dumoulin et Coupvent, après le départ d'Hobart-Town, ne seraient pas susceptibles d'être traitées par la méthode des coordonnées, que j'ai expliquée à la détermination des pôles magnétiques, et que je conseille d'employer de la même manière dans plusieurs méridiens magnétiques, lorsque l'occasion s'en présentera, afin de garantir la position des pôles de l'incertitude que présente encore, dans cette méthode, la déclinaison observée dens les lieux où l'inclinaison est très grande.

Espérons que bientôt les nombreuses observations recueillies

dans les trois expéditions scientifiques, mentionnées ci-dessus, viendront répandre de nouvelles lumières sur la belle et importante question qui nous intéresse.

NOTES RÉDIGÉES PAR M. F. ARAGO.

PHYSIQUE GÉNÉRALE DU GLOBE.

Du bruit du canon considéré comme moyen de dissiper les orages.

Les navigateurs paraissent assez généralement persuadés que le bruit de l'artillerie dissipe les nuées orageuses et même les nuées de toute espèce; mais ils citent peu de faits authentiques à l'appui de leur opinion. Ce que j'ai recueilli de plus net sur un sujet aussi digne d'étude se trouve, à la date de 1680, dans les *Mémoires du comte de Forbin*, publiés pour la première fois en 1729.

« Pendant le séjour que nous fîmes, dit cet intrépide marin, sur « ces côtes (les côtes voisines de *Carthagène des Indes*), il se for- « mait journellement, sur les quatre heures du soir, des orages mê- « lés d'éclairs, et qui, suivis de tonnerres épouvantables, faisaient « toujours quelques ravages dans la ville où ils venaient se déchar- « ger. Le *comte d'Estrée*, à qui ces côtes n'étaient pas inconnues, et « qui, dans ses différents voyages d'Amérique, avait été exposé plus « d'une fois à ces sortes d'ouragans, avait trouvé le secret de les dis- « siper *en tirant des coups de canon*. Il se servit de son remède « ordinaire contre ceux-ci : de quoi les Espagnols s'étant aperçus et « ayant remarqué que dès la seconde ou la troisième décharge l'orage « était entièrement dissipé, frappés de ce prodige et ne sachant « à quoi l'attribuer, ils en témoignèrent une surprise mêlée de « frayeur, etc. »

Dans divers pays les agriculteurs, encouragés par l'opinion des

hommes de guerre, ont maintenant recours au bruit du canon lorsqu'ils se croient menacés d'un orage, et surtout d'un orage chargé de grêle. A quelle époque cette pratique est-elle née? Je ne saurais le dire avec exactitude; mais tout me porte à penser qu'elle n'est pas très ancienne. Dans la première Encyclopédie, dont la publication remonte à 1760, je lis à l'article *Orage* de M. *de Jaucourt*: « Nous « avons ouï dire plus d'une fois à nos militaires que le bruit du ca- « non dissipe les orages, et qu'on ne voit jamais la grêle dans les villes « assiégées.... Cet effet du canon ne me paraît pas hors de toute vrai- « semblance. Après tout, que risquerait-on à faire un essai? Quelque « quintal de poudre, les frais de transport de quelques pièces de « canon qui ne vaudraient pas moins après avoir été employées à cet « usage. *Peut-être* qu'au moyen de cette espèce de mouvement d'on- « dulation qu'on exciterait dans l'air par l'explosion de plusieurs ca- « nons tirés les uns après les autres, on pourrait ébranler, diviser, « dissiper les orages qui commencent à fermenter. »

Il ressort avec évidence de tout ce passage, qu'en 1765 l'emploi des canons ou des *boîtes à feu* comme moyen de dissiper les orages n'était pas placé dans la pratique; que les auteurs le recommandaient encore à titre d'important sujet d'expériences; mais, à la date de 1769, on avait fait un pas de plus. Je trouve, en effet dans le t. VIII de l'*Histoire de l'air et des météores*, qu'en mai 1769, *le comté de Chamb*, *en Bavière*, essuya de violents orages; que les campagnes furent ravagées, excepté, cependant, « celles dont les habitants *ont* « *introduit* l'usage de faire, aux premiers coups de tonnerre qui se « font entendre, des décharges multipliées de boîtes et de petits « canons. »

C'est vers la même année 1769 que M. *le marquis de Chevriers*, ancien officier de marine, retiré dans sa terre de *Vaurenard* (*Mâconnais*), imagina de combattre le fléau de la grêle de la manière dont il avait vu en mer dissiper, à ce qu'il croyait, les nuées orageuses, c'est-à-dire à l'aide des explosions de l'artillerie. Il consommait annuellement, pour ce seul objet, deux à trois cents livres de poudre de mine.

Le *marquis de Chevriers* mourut au commencement de la révolution; mais les habitants de sa commune, convaincus de la bonté du procédé qu'il avait mis en usage, continuèrent à l'employer. Je trouve dans un Mémoire rédigé sur les lieux par M. *Leschevin*, com-

missaire en chef des poudres et salpêtres, qu'en 1806, les boîtes ou les canons étaient en usage dans les communes de *Vaurenard*, d'*Iger*, d'*Azé*, de *Romanèche*, de *Julnat*, de *Torrins*, de *Pouilly*, de *Fleury*, de *Saint-Sorlin*, de *Viviers*, des *Bouteaux*, etc. La commune de *Fleury* se servait d'un mortier qui recevait une livre de poudre à la fois; d'autres employaient des boîtes plus ou moins larges; c'est ordinairement sur les hauteurs que les décharges se faisaient. La consommation de poudre de mine était, pour ce seul objet, de quatre à cinq cents kilogrammes par an.

Le procédé du marquis de *Chevriers* n'est pas resté concentré dans le *Mâconnais*. Naguère un maire des environs de *Blois* m'apprenait que dans sa commune on tirait également des boîtes à l'approche des orages, et désirait savoir si la science avait légitimé cette coutume, ce qui, par parenthèse, ne semblait pas indiquer que l'usage en eût complètement démontré l'efficacité.

La méthode *mâconnaise* ou *bavaroise* de dissiper les orages se fonde jusqu'ici sur une *opinion* des marins et sur l'*observation* unique recueillie dans les parages de *Carthagène des Indes*; mais, en matière de météorologie, l'expérience de quelques jours ne semble guère pouvoir servir de base à des conclusions générales. En cherchant dans ma mémoire si je ne trouverais pas quelque fait qui vînt à l'appui de celui que *Forbin* rapporte, j'en ai trouvé un qui est précisément tout l'opposé, et, chose remarquable, c'est aussi un amiral du temps de Louis XIV, et ce sont encore les côtes orientales de l'Amérique qui s'y trouvent en jeu.

Transportons-nous par la pensée au mois de septembre 1711, et nous trouverons l'escadre de *Duguay-Trouin*, en vue de *Rio-Janeiro*. Cette escadre, composée des vaisseaux *le Lys*, *le Magnanime*, *le Brillant*, *l'Achille*, *le Glorieux*, *le Mars*; des frégates *l'Argonaute*, *l'Amazone*, *la Bellone*, *l'Aigle*, et de plusieurs navires de moindres dimensions, emploiera toute la journée du 12 à forcer l'entrée de la rade, défendue par la formidable artillerie d'un grand nombre de forts et par celle de quatre vaisseaux et de trois frégates. L'intervalle du 12 au 19 sera, de jour comme de nuit, sera un combat continuel de mousqueterie et d'artillerie. Des galiotes lanceront des bombes; les Portugais mettront le feu à plusieurs fourneaux de mines; ils feront *sauter plusieurs de leurs vaisseaux*, ils incendieront beaucoup de magasins, etc. Enfin, le 20, jour de la prise de la

place, deux vaisseaux de *Duguay-Trouin*, *le Brillant* et *le Mars*; la batterie de l'île des *Chèvres*, composée de cinq mortiers et de dix-huit pièces de 24, feront un feu continuel qui rasera une partie des retranchements de la ville ; la nuit, le signal donné par le commandant sera suivi d'un feu général des batteries et des vaisseaux, et cela *n'empêchera pas* qu'il n'éclate un orage accompagné, dit *Duguay-Trouin*, *des éclats redoublés d'un tonnerre affreux et d'éclairs qui se succéderont les uns aux autres sans laisser presque aucun intervalle.*

Voilà *une expérience* dans laquelle se trouvaient assurément réunies toutes les conditions désirables de succès, et cependant mille et mille détonations bien plus intenses que celles des petits canons, des petites boîtes du *Mâconnais*, *n'empêchèrent pas l'orage de naître*, et, une fois formé, *ne le dissipèrent pas.*

Si *un seul fait*, celui que j'ai emprunté à *Forbin*, n'a pas semblé démontrer suffisamment que des détonations ont la propriété de dissiper les orages, on pourra bien ne point voir dans *le fait isolé* que, d'autre part, j'ai tiré des Mémoires de *Duguay-Trouin*, la preuve de la thèse inverse. Sans aucun doute, celui qui aurait sous la main les annales détaillées des dernières guerres, y trouverait une multitude de documents propres à éclaircir la question que nous venons de débattre. J'en rapporterai deux qui me reviennent à la mémoire, dans l'espérance qu'ils provoqueront des citations analogues.

Le 25 août 1806, c'était le jour qu'on avait choisi pour l'attaque de l'île et de la forteresse de *Dannholm*, près de *Stralsund*; le général *Fririon*, afin d'occuper et de fatiguer la garnison suédoise, la fit canonner toute la journée. Malgré ces vives et continuelles décharges d'artillerie, un violent orage éclata sur les neuf heures du soir.

Par une rencontre singulière, *le Duke*, vaisseau anglais de 90, fut frappé de la foudre, en 1793, *pendant qu'il se canonnait avec une batterie de la Martinique.*

Voici, enfin, le résultat d'un petit travail qui, à défaut d'expériences plus directes, pourra ne pas paraître totalement dépourvu d'intérêt.

Il y a dans le bois de *Vincennes*, à près de deux lieues de l'*Observatoire de Paris*, un polygone où l'artillerie s'exerce pendant certains mois de l'année. Ce polygone est armé de huit pièces de

siége tirant de plein fouet; de quatre pieces de siége tirant à ricochet; de six mortiers, et enfin d'une batterie mobile de six pièces. Les écoles ont lieu, certains jours de la semaine, de sept à dix heures du matin. Le nombre de coups qu'on tire chaque jour est d'environ cent cinquante. Comme leur retentissement est encore très fort à l'Observatoire, il m'a semblé que s'il exerce sur l'atmosphère l'influence à laquelle croient tant de personnes, le ciel doit être *plus rarement couvert* les jours d'école, les jours de tir, que les autres jours de la semaine. Telle est l'idée que j'ai soumise à une discussion minutieuse.

M. le général *Duchan*, commandant de l'école de *Vincennes*, a bien voulu, à ma prière, faire dresser le relevé des jours où il y a eu tir de l'artillerie, depuis 1816 jusqu'en 1835. Le nombre total de ces jours s'est trouvé de six cent soixante-deux.

Les registres météorologiques de l'Observatoire m'ont donné, pour chacun des six cent soixante-deux jours d'école, l'état du ciel à neuf heures du matin. Dans ces six cent soixante-deux jours, il s'en est rencontré cent cinquante-huit pendant lesquels le ciel, à neuf heures, était entièrement couvert. *Sans le tir du canon, ce nombre aurait-il été plus considérable?*

Il m'a semblé que je mettrais la solution du problème à l'abri de toute contestation, en faisant pour chaque veille de jour d'école ou pour chaque lendemain, le recensement météorologique dont je viens de parler, et en prenant la moyenne des deux nombres pour l'état normal météorologique des jours d'école, je veux dire pour cet état dégagé de toute influence possible du bruit de l'artillerie. Les résultats ont été :

Parmi les six cent soixante-deux *veilles de jours d'école*, cent vingt-huit jours couverts;

Parmi les six cent soixante-deux *jours d'école*, cent cinquante-huit jours couverts;

Parmi les six cent soixante-deux *lendemains des jours d'école*, cent quarante-six jours couverts.

La moyenne de cent quarante-six et de cent vingt-huit ou cent trente-sept est tellement inférieure à cent cinquante-huit, qu'on serait tenté d'en conclure qu'au lieu de dissiper et de chasser les nuages, le bruit de l'artillerie les condense et les retient; mais je sais très bien que les nombres sur lesquels j'ai opéré ne sont pas assez

forts pour permettre d'aller jusque-là. Je me bornerai seulement à dire que, relativement aux nuages communs, la détonation des plus forts canons paraît être sans influence.

Voilà donc encore un problème qui exigera de nouvelles recherches. Je prendrai la liberté de les recommander à MM. les généraux commandants de nos écoles d'artillerie. Des observations sur l'état du ciel recueillies dans le polygone même pendant le tir, auront un grand prix. Celles qui seraient faites à une ou deux lieues de distance ne contenteraient pas des esprits difficiles : on pourrait craindre qu'à la station météorologique, l'atmosphère ne devînt exceptionnellement couverte par suite du refoulement des nuages qui, sans le tir, se maintiendraient au zénith du polygone. En tous cas, il sera indispensable de joindre aux observations de chaque jour d'école les observations de la veille et celles du lendemain, faites bien exactement, toutes trois, aux mêmes heures. Si l'on se contentait de noter les variations de temps pendant la durée du tir, on courrait évidemment le risque d'attribuer aux détonations de l'artillerie le changegement dans l'état du ciel qui presque tous les matins se manifeste à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon *.

Est-il prouvé, en fait, que des paratonnerres aient préservé des ravages de la foudre DES BATIMENTS *sur lesquels on les avuit établis?*

D'après la manière dont la question vient d'être posée, chacun a déjà deviné que nous essaierons ici de la résoudre par les simples faits et sans recourir en aucune façon aux déductions, du reste, si simples, si directes, si légitimes, qui tout-à-l'heure nous dévoilaient le mode d'action des paratonnerres. Les faits, nous les emprunteterons, comme on verra, à tous les temps et à tous les pays ; ils se-

* Dans les 662 jours d'école de *Vincennes*, on a compté en jours parfaitement sereins,

Les veilles des écoles,	83
Les jours d'école,	84
Les lendemains,	80

ront nombreux, car c'est par leur nombre qu'ils acquièrent du prix et de l'importance.

Le *temple des Juifs, à Jérusalem*, exista depuis le temps de Salomon jusqu'à l'an 70 de *Jésus-Christ*, ce qui fait un intervalle de mille ans. Ce temple, par sa situation, était complètement exposé aux orages très forts et très fréquents de la *Palestine*. Cependant, la *Bible* et *Josèphe* ne disent pas que la foudre l'ait jamais frappé. Si l'on se rappelle avec quel soin les anciens peuples enregistraient les tonnerres qui produisaient quelques dégâts; combien de fois, par exemple, les annales de *Rome* font mention de ceux qui atteignirent le *Capitole* ou d'autres édifices. On ne pourra guère expliquer le silence de l'Écriture-Sainte à ce sujet, qu'en admettant avec l'orientaliste *Michaëlis*, que le temple de *Jérusalem* ne reçut pas *en dix siècles* un seul coup véritablement foudroyant. Veut-on ajouter à la probabilité de cette conclusion? Je rappellerai que le temple, *boisé intérieurement et extérieurement*, aurait certainement pris feu si un seul coup de tonnerre était venu le frapper.

Le fait une fois bien établi, nous devons, à la suite de *Michaëlis* et de *Lichtenberg*, en chercher la cause. Cette cause est très simple.

Par une circonstance fortuite, le temple de *Jérusalem se trouvait armé de paratonnerres* semblables à ceux qu'on emploie aujourd'hui et dont la découverte appartient à *Franklin*.

Le toit du temple, construit à l'italienne et lambrissé en bois de cèdre recouvert d'une dorure épaisse, était garni d'un bout à l'autre de longues lances de fer ou d'acier pointues et dorées. Au dire de *Josèphe*, l'architecte destinait ces nombreuses pointes à empêcher les oiseaux de se placer sur le toit et d'y laisser tomber leur fiente. Les faces du monument étaient aussi recouvertes, dans toute leur étendue, de bois fortement doré. Enfin, sous le parvis du temple existaient des citernes dans lesquelles l'eau des toits se rendait par des tuyaux métalliques. Nous trouvons ici, et les tiges des paratonnerres, et une telle surabondance de conducteurs, que *Lichtenberg* avait toute raison d'assurer que la dixième partie des appareils de nos jours sont loin d'offrir dans leur construction une réunion de circonstances aussi satisfaisante.

Définitivement, le *temple de Jérusalem*, resté intact pendant plus de mille ans, peut être cité comme la preuve la plus manifeste de l'efficacité des paratonnerres.

Dans la *Carinthie*, au château du comte *Orsini*, l'église, placée sur une éminence, était si souvent frappée de la foudre, il y arrivait tant d'accidents déplorables, qu'on avait fini par ne plus y célébrer le service divin en été. Dans le courant de l'année 1730, un seul coup de foudre détruisit entièrement le clocher. Après qu'il fut rétabli, le météore continua, terme moyen, à le frapper quatre ou cinq fois par an. Dans ce calcul, je prie bien de le remarquer, l'on ne tient pas compte des orages extraordinaires pendant lesquels *cinq* et même *dix* coups foudroyants atteignaient le clocher *dans une seule journée.* Vers le milieu de 1778, à la suite d'un de ces orages, le bâtiment menaçant de nouveau ruine, il fut démoli et reconstruit immédiatement après; mais, cette fois, on le munit d'un paratonnerre pointu et d'un bon conducteur. En 1783, date de la note de *Lichtenberg* où je puise tous ces détails, c'est-à-dire après une période d'environ *cinq années*, au lieu de *vingt à vingt-cinq coups*, le clocher n'en avait reçu qu'*un*, et celui-là même était tombé sur la pointe métallique sans produire aucun accident.

Dans le printemps de l'année 1750, la foudre tomba sur la tour de l'église hollandaise de *New-York*. De la cloche elle se rendit à l'horloge établie sept à huit mètres plus bas, en suivant, à travers plusieurs plafonds, le fil métallique à l'aide duquel les rouages mettaient en mouvement le marteau des heures. Tant que le métal ne lui manqua pas, elle ne fit aucun dégât dans la bâtisse; elle n'élargit même pas les trous qui donnaient passage au fil à travers les plafonds, quoique leur diamètre ne fût guère que de treize millimètres. Jusqu'à quelque distance de sa partie inférieure, le fil n'éprouva d'autre dommage que celui d'être réduit aux deux tiers de son épaisseur primitive. Dans le bas, sa fusion fut complète; mais aussi, à partir de là, la foudre s'élança sur les gonds d'une porte voisine, brisa la porte et se dissipa.

En 1763, le tonnerre tomba sur le même clocher avec des *effets identiques*, quoique le fil de communication entre le marteau de la cloche et les rouages de l'horloge eût été remplacé par une petite chaîne en cuivre.

En 1765, nouvelle explosion. Alors, la tige de la pirouette communiquait avec un conducteur en fer, extérieur, continu, et qui descendait jusque dans le sol humide; aussi, la porte et le fil du mar-

teau de l'horloge restèrent cette fois parfaitement intacts; la bâtisse n'éprouva également aucun dommage.

Depuis sa construction, l'église de *Saint-Michel*, à *Charlestown*, était visitée et endommagée par la foudre, *chaque deux ou trois ans*. On se décida à y placer un paratonnerre. En 1774, M. *Henley* apprenait d'Amérique, que durant la période de *quatorze ans* qui s'était écoulée à partir de l'établissement de l'appareil, l'église n'avait plus été frappée.

En 1772, *Toaldo* imprimait que le château *royal de Turin, le Valentino*, n'était plus frappé de la foudre depuis que *Beccaria* avait armé ses principaux pavillons de tiges métalliques élancées auxquelles aboutissaient des fils pénétrant dans le sol. Avant cette époque, le château était souvent ravagé.

Le clocher de *Saint-Marc*, à *Venise*, dont la construction date d'une époque très reculée, n'a pas moins de 104 mètres (320 pieds) d'élévation. La seule pyramide qui le surmonte a 27 mètres 6 mill. (85 pieds). Le tout se termine par un ange en bois recouvert de cuivre, de 3 mètres 1 mill. (9 pieds 6 pouces) de haut.

La grande élévation de ce clocher, sa position isolée et par-dessus tout la multitude de pièces de fer qui entrent dans sa construction, l'exposaient fortement à la foudre. Aussi a-t-il été fréquemment frappé, Malheureusement les registres de la ville ne mentionnent pas tous les coups; ils n'ont relaté, en général, que ceux qui nécessitèrent de dispendieuses réparations. En voici, au surplus, le tableau :

1388, 7 juin (point de détails) ;
1417, —— la pyramide incendiée ;
1489, 12 août, la pyramide réduite de nouveau en cendres;
1548, ... juin (point de détails) ;
1565, —— (*idem*) ;
1653, —— (*idem*);
1745, 23 avril, grands dégâts : trente-sept crevasses menaçaient la tour de ruine; la réparation coûta plus de 8,000 ducats;
1761, ——, dégâts peu considérables;
1762, 23 juin, de notables dommages.

Au commencement de l'année 1776, le clocher de Saint-Marc fut armé d'un paratonnerre. Il n'est pas venu à ma connaissance que depuis cette époque il ait été endommagé par la foudre.

La belle tour de *Sienne* était très souvent foudroyée, et, chaque fois, fortement endommagée. A peine fut-elle pourvue, en 1777, d'un paratonnerre, qu'elle reçut, le 18 avril, une nouvelle décharge. Seulement cette fois le météore ne produisit absolument aucun dégât.

Je lis dans un mémoire de M. W.-S. *Harris*, qu'il y a en *Devonshire six* églises surmontées de clochers élevés; que *toutes les six*, dans le court intervalle de quelques années, ont été frappées par la foudre; qu'*une seule* l'a été sans avoir éprouvé de dommage, et que c'est précisément aussi *la seule* qui soit armée d'un paratonnerre.

Genève est fort exposée aux orages, et cependant les tours de sa cathédrale, quoiqu'elles soient l'édifice le plus élevé de la ville, quoiqu'elles dominent sur tous les objets placés dans les environs à une grande distance, jouissent depuis plus de deux siècles et demi du privilége de n'être point foudroyées. Au contraire, le clocher, *beaucoup plus bas*, de *Saint-Gervais*, est assez souvent endommagé par le météore.

Saussure cherchait, dès l'année 1771, la cause de cette singulière anomalie, et il la trouvait dans *les conducteurs accidentels* dont les tours sont munies. La tour du milieu existe depuis près de trois cents ans, « et comme elle est toute en bois, dit *Saussure*, elle a dû tou« jours être, comme elle l'est encore actuellement, recouverte de fer« blanc de haut en bas; or, il est aisé de concevoir qu'un volume « aussi considérable de métal a toujours dû faire un excellent con« ducteur, et que sa large base communiquant avec toutes les parties « de l'édifice, a pu facilement rencontrer dans son étendue *quelque « matière* qui achevât la communication. » Ajoutons, pour compléter l'explication de l'illustre physicien, que la communication avec le sol se faisait, à des degrés différents il est vrai, par *toutes les matières*, par toutes les parties de l'édifice, et que le nombre suppléait ainsi à l'intensité. Disons, enfin, que les tuyaux de plomb ou de ferblanc adaptés depuis plus d'un siècle aux murs du temple et qui conduisent les eaux pluviales sous terre, forment une communication peut-être plus parfaite que celle des barres ordinaires.

La grande colonne de *Londres*, nommée *le Monument*, fut élevée dans l'année 1677, par *Christophe Wren*, en commémoration du grand incendie de cette capitale. Elle a environ 62 mètres (202 pieds anglais) de hauteur, à compter du pavé de *Fish-Street*. Sa partie supérieure se termine par un large bassin de métal, rempli d'un grand

nombre de bandes également métalliques, plus ou moins contournées, dirigées dans divers sens, et qui, étant destinées a figurer des flammes, sont *toutes terminées en pointes très aiguës.* Du bassin jusqu'à la galerie, descendent verticalement quatre fortes barres de fer qui servent d'appui aux marches de l'escalier de même métal aboutissant au bassin. Une des quatre barres (elle n'a pas moins, à sa base, de cinq pouces de large sur un pouce d'épaisseur) est en communication avec les mains courantes en fer de l'escalier, lesquelles descendent jusqu'au sol. Tout le monde retrouvera ici les pointes multiples de certains paratonnerres, et le conducteur. Je ne sache pas que, dans les cent soixante années qui se sont écoulées depuis 1677, un seul coup de foudre ait frappé *le Monument.*

Le 12 juillet 1770, la foudre tomba simultanément, à *Philadelphie*, sur un *sloop* dépourvu de paratonnerre, sur deux maisons qui étaient dans le même cas, et sur une troisième maison défendue par un de ces appareils. Dans les quatre points la détonation parut épouvantable. Les deux premières maisons et le *sloop* furent gravement endommagés; la maison armée d'un paratonnerre resta parfaitement intacte : on remarqua seulement que la pointe de la tige était fondue dans une assez grande longueur.

En 1813, dans le mois de juin, au port royal de la Jamaïque, le vaisseau *le Norge* et un navire marchand, non munis l'un et l'autre de paratonnerres, furent frappés par la foudre et gravement endommagés. Les autres bâtiments, en grand nombre, que le port renfermait, dont *le Norge* et le navire marchand étaient entourés, n'éprouvèrent aucun dégât : tous ceux-là avaient des paratonnerres.

En janvier 1814, le tonnerre tomba dans le port de *Plymouth.* Des nombreux vaisseaux stationnant dans *l'Hamoasc*, *un seul* FUT FRAPPÉ et endommagé. Ce vaisseau, *le Milford*, était aussi *le seul* qui, dans le moment, ne se trouvât pas armé d'un paratonnerre.

En janvier 1830, dans le canal de *Corfou,* trois coups de foudre terribles atteignirent le paratonnerre du vaisseau anglais *l'Etna :* le bâtiment n'en éprouva aucun dommage. Les vaisseaux, *sans paratonnerres, le Madagascar* et *le Mosqueto,* placés non loin de *l'Etna,* furent également frappés : sur ces deux navires il y eut des dégâts considérables.

Les paratonnerres à tiges élancées et pointues attirent-ils la foudre?

Je viens de prouver que la foudre ne produit point de dégât dans les bâtiments où elle tombe, quand ces bâtiments se trouvent armés de bons paratonnerres. Les paratonnerres, pourvu qu'on les multiplie suffisamment, sont des préservatifs à peu près certains. Je ne connais aucun cas où ils se soient montrés inefficaces, sans qu'en même temps des défauts palpables de construction n'aient été immédiatement découverts. Je ne voudrais pas affirmer, cependant, que de très rares exceptions soient *absolument impossibles*. Si l'existence d'une action puissante des barres métalliques et particulièrement des barres pointues, soit sur la matière fulminante renfermée dans les nuages, soit sur cette même matière quand elle s'est déjà échappée à l'état d'éclair en *zig-zag*, ne peut guère donner lieu à des difficultés sérieuses, il n'en est plus ainsi du cas où la matière de la foudre a pris la forme d'un *globe de feu* et paraît s'être assimilée des substances pondérables. Ces cas exceptionnels, au surplus, doivent être si rares qu'ils ne valent pas la peine de nous occuper. Aussi n'est-ce pas de ce côté que les paratonnerres excitent des scrupules; leur propriété préservatrice n'est plus guère niée; seulement on croit qu'à raison du mode d'action qui leur est propre, *ils attirent la foudre;* on prétend qu'une maison pourvue d'un paratonnerre est plus souvent *foudroyée* que si le paratonnerre n'y était pas.

Cette opinion, *Nollet* la soutenait en 1764; *Wilson* aussi s'en montra le très ardent avocat. Or, comme la garantie du *conducteur* ne paraissait pas *infaillible*, la multiplicité des coups, conséquence présumée de l'action de la pointe, devait, suivant ces deux physiciens, anéantir et au-delà les bons effets du conducteur. Voilà comment ils arrivèrent à déclarer que les paratonnerres de *Franklin étaient plus dangereux qu'utiles.*

J'exciterai probablement quelque surprise si j'affirme qu'il y a des indices assez évidents de l'opinion que les paratonnerres à tiges pointues augmentent le nombre des coups foudroyants, même dans les écrits des partisans les plus déclarés de l'invention de *Franklin;* mais, je le demande, que signifierait, sans cela, ce précepte de *Toal-*

do : « A l'égard des magasins à poudre, ***il convient de se tenir sur*** « ***la défensive***, de ne pas placer de pointe sur l'édifice, et de se con- « tenter de mettre toutes les pièces métalliques qu'on y remarque en « communication avec le conducteur? » Ce préjugé détourne beaucoup de personnes de recourir aux paratonnerres, par un sentiment analogue à celui qui les tiendrait éloignées d'un épais parapet en terre contre lequel seraient incessamment dirigés les impuissants boulets d'une batterie; mais il sera renversé de fond en comble si l'on veut seulement prendre la peine d'examiner avec un peu d'attention les faits rapportés dans le chapitre précédent.

Que voyons-nous, en effet, dans l'église de *Carinthie? Quatre* ou *cinq* coups *par an* tant que le paratonnerre n'existe pas, et *un coup dans cinq ans* après l'établissement de cet appareil.

Dans l'église de *Charlestown*, *la diminution* est telle qu'en quatorze ans il n'y a pas un seul coup foudroyant, tandis qu'à en juger par ce qui arrivait avant que le paratonnerre fût construit, on aurait dû en observer six ou sept.

Au *Valentino,* les paratonnerres de *Beccaria* font totalement disparaître les coups foudroyants, qui précédemment étaient si communs.

Le Monument, à *Londres,* malgré son paratonnerre accidentel, ne paraît pas avoir été foudroyé en cent soixante ans.

En 1814, dans l'*hamoase* de *Plymouth*, parmi un grand nombre de bâtiments, *un seul est atteint d'un coup foudroyant*, et ce bâtiment est le seul aussi qui n'ait pas de paratonnerre.

Voici, enfin, un cas qui nous présentera la nature sur le fait :

Le 21 mai 1831, pendant un très violent orage, le vaisseau *le Caledonia* était à la voile dans la baie de *Plymouth*. De la ville on voyait la foudre *se précipiter* vers la mer à de médiocres distances du vaisseau; *elle tombait* aussi sur le rivage et y occasionait divers accidents. Entouré de tous ces coups foudroyants, *le Caledonia*, armé de ses paratonnerres, n'était jamais atteint, et il naviguait avec la même sécurité que par un ciel serein.

J'ai cité beaucoup de cas, parce qu'en pareille matière rien ne peut suppléer au nombre. Un, deux faits isolés, favorables ou contraires à la thèse que j'avais en vue, auraient été sans importance. La cause de la curieuse influence exercée par les paratonnerres, et que nous venons de constater, sera entrevue de tout le monde, en se repor-

tant aux expériences de *Beccaria* sur le nombre prodigieux d'étincelles que dans des temps orageux les tiges aiguës du *Valentino* enlevaient silencieusement aux nuages. Au surplus, clair ou obscur sous le rapport théorique, le fait n'en est pas moins certain : *les paratonnerres*, nulle conclusion, ce me semble, ne pourrait clore plus convenablement cette Notice, *les paratonnerres n'ont pas seulement pour effet de rendre les coups foudroyants inoffensifs ; par leur influence le nombre de ces coups est, en outre, considérablement réduit.*

RÉPONSE

A UN PASSAGE DU LIVRE INTITULÉ :

VOYAGE

AU POLE SUD ET DANS L'OCÉANIE,

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

PAR M. DUMONT-D'URVILLE.

J'aurais gardé le silence en présence d'une grande catastrophe ; je me serais tenu sur la réserve en face d'une tombe à peine fermée ; mais la mort de l'amiral Dumont-d'Urville n'ayant point interrompu la publication de son ouvrage qui contient contre moi des allégations de nature à compromettre mon honneur, et de fâcheuses récriminations s'en étant suivies, je dois répondre.

Il est peut-être convenable de faire savoir au lecteur que j'avais moi-même attaqué le premier, aussitôt après notre retour, certains actes de la campagne ; mais cette occasion, que je ne cherchais pas et qui m'est offerte, me permettra d'expliquer quelques incidents trop rapidement traités dans mon livre, et d'indiquer les causes pour lesquelles j'ai été privé d'une justice que l'on croirait tout d'abord ne devoir faire défaut à personne.

On lit dans le deuxième volume de la relation de notre voyage, publiée sous les auspices de la marine (pages 63 et 64), ces mots accusateurs :

« M. Hombron s'était rendu à mes raisons, à mes assurances pour « le reste du voyage ; mais M. Le Guillou, sous le prétexte d'hu- « manité, persistait à dire que le mal existait toujours chez ces hom- « mes, prêt à reparaître au premier moment et à sévir avec plus de « force que jamais. »

Sous le prétexte d'humanité, me paraît une allégation monstrueuse...... M. d'Urville ignorait-il donc qu'il faut autre chose que des prétextes pour attaquer l'honneur d'un officier?

S'il existait encore l'auteur de ces lignes malveillantes, je relèverais les faussetés et les perfides insinuations qui les suivent......... Aujourd'hui, après avoir fait remarquer la présomption du capitaine qui veut, à propos de maladie, imposer ses opinions à un premier médecin de navire, je me bornerai à prouver que le passage que j'ai transcrit s'éloigne beaucoup de la vérité.

Chacun peut facilement constater que *la Zélée* a été envahie par le scorbut bien plutôt que *l'Astrolabe;* qu'elle a eu beaucoup plus de malades, environ le double, et des malades plus sérieusement atteints......

On lit dans le livre même du capitaine :

« Trente-huit scorbutiques sont alités à bord de *la Zélée*, « dont sept ou huit à toute extrémité. Chez nous (à bord de *l'As-* « *trolabe*), une vingtaine de matelots sont sur les cadres; deux « ou trois seulement laissent des inquiétudes. » (Tome II, notes, pages 239).

« Ayant appris que notre hôpital temporaire à terre était disposé, « et le temps étant plus beau, je donnai l'ordre que les malades « des deux navires y fussent transportés dans la matinée. Cette opéra- « tion fut longue et pénible, surtout à bord de *la Zélée*, où le nom- « bre des scorbutiques était beaucoup plus grand. » (*Ibid.*, texte, page 13.)

« Tous les scorbutiques de *l'Astrolabe* avaient successivement « rallié le bord, et les derniers rentraient dans la journée, (le 29 « avril). Il ne reste plus à l'hôpital qu'une douzaine d'hommes de « *la Zélée*.....» (*Ibid.*, page 49.)

Il n'y avait donc pas lieu d'établir aucune parité entre l'état sanitaire des deux bâtiments, et quand le médecin de *l'Astrolabe* était parfaitement rassuré, moi, médécin de *la Zélée*, je pouvais conserver des craintes bien fondées; et, par suite, j'engageai le commandant d'Ur-

ville à prolonger, autant que possible, la relâche du Chili, afin de consolider la guérison de nos scorbutiques.

Sa réponse fut :

— « Décidez, médecin; si vous jugez que *la Zélée* ne puisse remettre sous voile immédiatement, je donnerai l'ordre au capitaine Jacquinot de rester ici jusqu'à guérison parfaite de tous vos hommes; et ensuite vous retournerez en France. »

Je répliquai :

— « Commandant, sauf quelques malades que je vous conseille de débarquer ici, l'équipage de *la Zélée* est à la rigueur en état de reprendre la mer; les convalescents qui nous restent se rétabliront je l'espère, au moyen de soins hygiéniques, si vous prenez la précaution d'emporter pour eux quantité de vivres frais, dont l'usage journalier prolongera les bons effets obtenus par leur séjour à terre; mais je dois vous prévenir que la plupart de ces hommes ont reçu une violente secousse, qu'ils s'en ressentiront pendant tout le reste de la campagne, et que si jamais une nouvelle épidémie vient à fondre sur nous, l'équipage de *la Zélée* n'opposera qu'une faible résistance aux causes de destruction. »

Le scorbut qui avait à peine effleuré *l'Astrolabe* avait tué deux hommes à bord de *la Zélée*, et je restais sous cette fâcheuse influence. Mais hélas ! j'ai été prophète d'un bien triste avenir ! car, plus tard, la dyssenterie nous a enlevé dix-neuf de nos braves compagnons. On n'attribuera donc pas mes prédictions à un vain *prétexte d'humanité*, l'on sera plus logique en y voyant le besoin de mettre ma responsabilité à couvert.

Mais il est des chefs qui ne souffrent point d'observations, quelque raisonnables qu'elles soient, et qui incriminent vos intentions, ne pouvant point incriminer vos actes.

M. d'Urville était tellement pénétré de son autocratie, qu'il ne se faisait aucun scrupule de transgresser les recommandations les plus expresses du ministère..... Ses instructions contenaient cette phrase :

« *Vous n'oublierez pas que..... la plus belle découverte scientifique ne vaut pas la vie d'un homme.....* »

Et il disait à cela :

— « *L'humanité! c'est bon pour vous, médecin; et même cette* QUALITÉ *honore votre caractère; quant à moi, je ne m'en soucie pas,*

*et je conduis mes matelots à la mer, comme un capitaine conduit ses soldats au feu.** »

Il ne fallait pas lui objecter que le médecin fût tant soit peu responsable de l'état sanitaire ; il vous répondait brutalement :

— « *Vous, médecin, vous n'êtes à bord que pour voir mourir du monde ; c'est votre métier.* »

Lui, capitaine de navire, qui estimait si peu la vie des matelots, devait cependant connaître les règlements de la marine, dont voici le texte :

« Le médecin proposera au capitaine les mesures qu'il jugera né-« cessaires pour prévenir les maladies ou pour arrêter les progrès de « celles qui se seraient manifestées. » (Ordon. du 31 octobre 1827, art. 618.)

Une autre fois, peut-être, je développerai ce précepte ; maintenant il me suffit de l'indiquer pour prouver que les fonctions du médecin à bord d'un navire ne sont pas aussi passives, aussi rétrécies que M. d'Urville semblait le croire. Je ne sortais pas de mes attributions sévèrement prescrites en prenant l'initiative pour certaines *mesures* qui intéressaient au plus haut degré la vie des hommes confiés à ma sollicitude.

Continuons l'histoire sommaire de nos pertes douloureuses...

Deux motifs, qu'il n'est pas absolument nécessaire de rappeler ici, m'avaient obligé de cesser complètement mes relations de service avec le capitaine de *la Zélée*, et le 9 octobre 1839, étant mouillés sur la côte de Sumatra, je me rendis à bord de *l'Astrolabe*, afin de faire savoir au chef d'expédition que *la Zélée* était envahie depuis plusieurs jours par la dyssenterie...... *L'Astrolabe* ne comptait encore aucun malade, mais le lendemain de fâcheux symptômes surgirent, et...... l'on appareilla sans prendre aucune disposition générale contre le fléau dont nous ressentions les premières atteintes.

Après vingt-cinq jours de mer, le mal avait fait de terribles progrès, et le 6 novembre, j'obtins de retourner à bord de *l'Astrolabe*, afin de concerter avec le commandant d'Urville ce qui pourrait être le plus avantageux pour nous.

— « Déjà deux malades sont morts, lui dis-je ; vingt autres, dont deux officiers, courent des dangers imminents, et dans le reste de

* La plupart de ces phrases sont extraites textuellement de mon rapport officiel, dont M. d'Urville a dû prendre connaissance dans les bureaux du ministère, car il y était déposé plus de quinze mois avant sa déplorable fin.

l'équipage je compte une douzaine d'individus peu valides ou de convalescents affaiblis; quelque décision que vous preniez, je perdrai encore plusieurs malades, mais je conserve l'espoir d'en sauver la plus grande partie, si d'ici à quinze ou vingt jours vous pouvez leur procurer le repos à terre ».

Le commandant accueillit mon rapport avec une indifférence marquée.

— « A bord de *l'Astrolabe*, dit-il, c'est identiquement semblable ; mais jusqu'à présent ce n'est rien que cela...... c'était bien autre chose à la dernière campagne. Au surplus, l'homme est fait pour mourir; un peu plus tôt un peu plus tard.... et il ne faut pas vous désoler, médecin, si vous ne reculez pas toujours le moment fatal... Ce qui abrège la vie du matelot, c'est la débauche et l'ivrognerie...»

Puis M. d'Urville se laissa aller à de froides plaisanteries, ou à des réflexions *philosophiques* qui me parurent au moins fort déplacées.

De ce moment, je dois l'avouer, date ma désaffection pour M. d'Urville; cependant, je ne me déconcertai point, et j'insistai pour qu'il examinât l'opportunité d'un changement de route.

Et voici notre position : 31° 2' lat. S., 90° 54' long. E. — Nous étions à peu près à 200 lieues de l'établissement de la rivière des Cygnes ; à 300 du port du Roi-Georges; à 640 de l'Ile-de-France; à 880 de Hobart-Town.... Les vents régnaient de la partie de l'E.

— « Où voulez-vous que nous allions? me dit M. d'Uville.

— « Commandant, c'est à vous à le décider; je ne connais ni les instructions du ministère, ni vos projets particuliers, et je n'ai que des données vagues sur les ressources que nous trouverions dans tel ou tel port, ou sur les circonstances maritimes de vents et de courants qui pourraient hâter ou retarder notre course..... Ce qu'il faut à mes malades, ce sont de bons lits, des salles closes, le repos à terre; mon devoir m'ordonnait de vous faire connaître leurs besoins; mon devoir m'ordonne d'attendre vos décisions pour calmer leurs inquiétudes et abréger leurs périls. »

— « La rivière des Cygnes... il ne faut pas y songer; nous n'y trouverions rien; cet établissement n'a, pour ainsi dire, qu'une existence nominale, peut-être même est-il abandonné; je ne sais rien de plus rassurant concernant le port du Roi-Georges, Quant à l'Ile-de-France..... ç'a été le tombeau * de nos malades à la précédente cam-

* Je fis observer à M. d'Urville qu'il se trompait probablement sur la salubrité

pagne. Au reste, nous avons encore des vents d'E., mais ils sont très faibles, et nous sommes dans la zône des vents de S.-O. qui ne doivent pas tarder à paraître; ainsi, j'oserais affirmer que nous n'arriverions pas à l'Ile-de-France d'ici à trente-cinq ou quarante jours, tandis que j'espère bien voir Hobart-Town dans une vingtaine de jours, vingt-cinq au plus tard ».

Je n'avais pas lieu d'insister davantage; mon devoir était rempli.

Cependant, j'appris que mon confrère Hombron gardait le lit, et bien que je fusse très pressé de retourner à bord, j'allai lui rendre une rapide visite; je lui parlai de ma démarche près du commandant.

— « Je vous félicite d'avoir *osé toucher cette corde-là*, me dit-il; depuis plusieurs jours j'en avais reconnu la nécessité, et j'allais le faire enfin, lorsque je suis tombé malade; mais à *votre place* j'aurais insisté davantage pour une relâche à l'Ile-de-France.

— « J'ai fait tout ce que me dictait ma conscience; à vous désormais la parole, si vous trouvez qu'il y ait mieux à dire.

— « Je ne puis pas, moi; je ne puis pas aller en parler de but-en-blanc; étant malade moi-même, le commandant attribuerait mes discours à un intérêt personnel.... Mais s'il me demandait mon avis, j'aurais d'excellentes raisons à faire valoir en faveur de l'Ile-de-France.... En y allant, nous nous éviterions les froids intenses et les grands roulis qui nous attendent sur la route d'Hobart-Town, et qui nous enlèveront beaucoup de monde..... Au surplus, ce que dit M. d'Urville de l'insalubrité de cette colonie est tout-à-fait inexact, ce qu'il dit de son éloignement est un leurre..... Il suffit de voir la carte et de reconnaître la proximité des vents alizés pour s'en convaincre.... Oh! que je souffre d'être condamné à l'inaction dans une circonstance aussi grave. . . . .
. . . . »

Cette conversation m'indiquait un nouveau devoir; je retournai près du commandant; mais cette fois je fus accueilli avec une défaveur marquée, et comme je n'étais censé que porteur des paroles de M. Hombron :

— « Bah! bah! s'écria M. d'Urville, votre confrère Hombron est un..... (ici je crois devoir supprimer quelques mots)..... je l'ai vu,

de l'Ile de France... Depuis, j'ai su qu'il m'*imposait* pour le nombre des malades qu'il y avait perdus. Son médecin de ce voyage-là, M. Lesson (Pierre-Adolphe), m'a dit qu'un seul homme était mort à l'Ile-de-France... Quelle opinion doit-on conserver de M. d'Urville! Nul plus que moi n'a sujet de déplorer sa mort prématurée!

moi, dans les glaces.... (je supprime encore diverses phrases).... et maintenant le voilà abattu, parce qu'il a perdu deux malades! Allons donc! il faut être plus énergique que cela. »

Je cite textuellement, sauf omissions volontaires.

Je relevai ce qu'il y avait de désobligeant dans ces paroles..... Une discussion vive s'en suivit, et, en définitive, M. d'Urville persista dans la résolution d'aller à Hobart-Town.

Je ne dois pas omettre de dire, quoique je l'eusse d'abord regardé comme une plaisanterie de mauvais goût, et peut-être comme une preuve d'*aberration mentale passagère*, je ne dois pas omettre de dire que M. d'Urville, dans un premier accès de brusquerie, me lâcha ces bizarres paroles :

— « Ah! c'est bien cela; tout le monde en a assez de la campagne!.... Eh bien! j'y renonce aussi!.... Que les officiers des deux navires m'en fassent la demande signée par eux, et je laisse immédiatement porter sur l'Ile-de-France.

—« Commandant, je vous ai fait mon rapport en âme et conscience, et les officiers autres que les médecins n'ont rien à faire dans la question qui nous occupe..... Nos malades ont besoin de gagner, le plus rapidement possible, un port qui leur donne de bons lits et des salles closes..... c'est à vous d'y pourvoir. »

De retour à bord de *la Zélée*, j'osai à peine confier à quelques compagnons de voyage l'état de trouble complet dans lequel j'avais laissé le chef de l'expédition.

Cependant, M. d'Urville lui-même se rendit presque aussitôt à notre bord, passa une sorte d'inspection de l'équipage; et, au milieu d'un embarras dont je pourrais expliquer les causes toutes personnelles, il laissa échapper :

— « Il n'y a aucune suite à donner à la demande faite par M. Le Guillou de la part de quelques officiers de *la Zélée* .... »

Cette erreur de M. d'Urville, que je n'hésitai pas à qualifier d'un autre nom de son vivant *, fut aussitôt démentie par moi; cependant, comme il se hâta de quitter notre navire sans me répliquer, je protestai plus formellement contre son assertion par une lettre que l'on

* Voir certaine pièce qui doit exister encore dans les archives du conseil de santé à Toulon... c'était une plainte contre MM. d'Urville et Jacquinot; pourquoi n'y a-t-il pas été donné suite? Si l'enquête que je provoquais alors avait eu lieu, je n'aurais pas aujourd'hui la douleur de remuer des cendres!

doit trouver dans ses papiers, et qui lui fut expédiée dès que l'état de la mer le permit. La triste situation morale dans laquelle j'avais laissé M. d'Urville à bord de l'*Astrolabe*, et qui me parut se prolonger pendant sa visite à bord de la *Zélée*, m'obligeait de lui répéter par écrit l'objet de la mission que j'avais remplie de vive-voix, et je crois provisoirement inutile de reproduire ici les expressions dont je me servis; mais comme j'ai ouï dire que mon confrère Hombron n'acceptait pas volontiers la demi-responsabilité de *l'idée d'aller* à l'Ile-de-France, je vais citer les propres mots qu'il m'écrivit un an plus tard :

« ...... La relâche à l'Ile-de-France n'entraînait nullement la nécessité de tronquer la campagne. L'idée d'y conduire les malades ne pouvait être inspirée que par le besoin d'atteindre, le plus promptement possible, les conditions favorables à la guérison *....... »

M. d'Urville m'avait annoncé que dans vingt ou vingt-cinq jours nous serions à Hobart-Town ; nous n'y arrivâmes qu'au bout de cinq semaines. Ce retard nous a été cruellement funeste !

Dix-huit morts sur soixante-quinze hommes d'équipage dans l'espace de quatre mois ! Et par suite d'un examen plus approfondi des circonstances où nous nous sommes trouvés, m'étant convaincu de plus en plus que nous aurions sauvé la presque totalité de nos malades, si l'expédition avait été autrement dirigée, depuis le 9 octobre, jour où j'annonçai l'invasion du fléau, je n'ai pas craint, dans mon rapport officiel de la campagne, de demander compte de leur vie à M. d'Urville.

Je le répète : M. d'Urville a eu tort de quitter la rade de Tchingui sans prendre de nouvelles informations sur l'état sanitaire des équipages ; mais aucun reproche ne doit peser sur lui, lorsqu'il s'agissait d'un changement de route à la mer, le 6 novembre, *s'il a été de bonne foi* en évaluant à quarante jours le temps nécessaire pour se rendre à l'Ile-de-France (640 lieues), tandis qu'il ne supposait devoir en mettre que vingt-cinq pour gagner Hobart-Town (880 lieues). Au reste, ce n'était pas à nous d'examiner si M. d'Urville avait eu raison de sacrifier la vie de quelques malades à l'accomplissement de ses desseins.... C'était au Gouverment à le juger, et nous lui en avons religieusement laissé le soin,

* Je conserve l'autographe de M. Hombron.

à nommer pour cela une commission dans le sein de la Marine, s'il l'avait trouvé convenable ; mais ma conscience me dit que j'ai rempli un devoir, en mentionnant tous mes regrets dans mon rapport écrit. Je n'admets pas avec M. d'Urville que le médecin « *n'ait d'autre métier à bord que de voir mourir du monde.* » Les traditions de nos écoles de santé, les actes de nos devanciers et de nos camarades, aussi bien que les réglements de la Marine, disent :

« *Que le médecin d'un navire n'est pas seulement l'homme qui*
« *applique des appareils et des médicaments aux blessures et aux*
« *maladies des matelots ; il est le représentant de la Marine pour*
« *tous leurs intérêts hygiéniques; leur avocat-né dans toutes leurs*
« *souffrances ; il est leur père, leur protecteur, leur défenseur,*
« *et au besoin, il devient l'exécuteur testamentaire de leurs*
« *plaintes au lit de mort.* »

Et devant ce grave devoir, je n'ai pas dû m'arrêter à des considérations d'intérêt personnel ; en l'accomplissant je savais très bien que je m'exposais à perdre *les fruits* de ma campagne ; mais je n'ai pas hésité ; et, je l'espère bien, les hommes de cœur me comprendront : à chacun sa manière d'honorer sa vie.

Pendant le voyage même, ce qui acheva de me prouver que j'avais profondément blessé M. d'Urville en mettant autant de zèle dans l'accomplissement de mes devoirs, ce fut la proposition qu'il me fit de quitter l'expédition à Hobart-Town.... Je reconnus le piège tendu à ma loyauté, à ma franchise..... et je répondis : « *Que nul motif au monde ne me déciderait à abandonner un poste qui m'avait été confié en France* ».... L'honneur ne traçait-il pas la ligne sur laquelle je marchais d'un pas ferme ?

Je termine par un nouvel extrait de mon rapport officiel ; ma défense ne serait pas complète, si je ne donnais au lecteur la mesure de la délicatesse de sentiments de M. d'Urville, exprimée dans un de ses autographes ci-joint :

J'avais envoyé à l'hôpital d'Hobart-Town deux hommes dont la maladie était tellement grave qu'il leur restait à peine quelques jours à vivre, et je déclarai qu'il nous faudrait les laisser à terre quand nous viendrions à partir ; M. d'Urville en jugea autrement, et donna des ordres en conséquence. Alors, je fis par écrit à M. d'Urville une demande formelle et motivée, non-seulement sur l'humanité, mais sur le danger de voir, s'ils rentraient à bord, la maladie se propager

de nouveau par *contagion* dans notre équipage. Voici la réponse que je reçus :

« Aucune disposition ne m'autorise à laisser (des marins) en pays « étranger où la France n'a ni consul, ni agent des matelots. Les deux « malades rentreront à leur bord lundi matin, à moins qu'ils ne soient « morts ou expirants. Dans ce dernier cas, les deux chirurgiens-majors « français, avec le chirurgien de l'hôpital, voudront bien constater « le fait, et m'en remettre le procès-verbal signé par eux trois. Moyen- « nant ce, quoiqu'à tort peut-être, je prendrai sur moi de les laisser.

« J. d'Ur. »

Je me dispense de toute réflexion... Le procès-verbal fut rédigé, signé et expédié ; mais comme souvenir au docteur officier, inspecteur général des hôpitaux de la Tasmanie, je consignerai ici les paroles qu'il pronónça lorsque je lui donnai à lire le billet de M. d'Urville : « Morts ou expirants ! Inhumanité ; le cœur se révolte à cette « lecture. Soyez tranquille, confrère, je garderai vos malades ; j'irai, « s'il le faut, trouver le gouverneur sir John Franklin. Pour m'arra- « cher vos hommes, il faudrait forcer les grilles de mon hôpital...... « Vos malades sont devenus les miens, je saurai les défendre. »

Ce qui prouve que dans tous les pays les médecins savent se comprendre quand il s'agit d'un devoir à remplir.

Et maintenant que nous avons repoussé le blâme, rappelons que nous n'étions pas indigne de récompense, soit comme médecin, soit comme naturaliste.

Je voulais publier ici la lettre du Conseil de santé de Toulon, demandant la décoration pour moi, à titre de récompense de mes services dans cette campagne. Cette lettre, comme toutes les lettres de service, devait exister aux archives du conseil de santé et dans les cartons du ministère ; cependant, j'en ai vainement fait chercher la minute à Toulon, et jusqu'à présent, mes instances pour l'y retrouver ou la revoir à Paris, ont été infructueuses. Serait-il vrai qu'elle aurait été remise à M. d'Urville, comme on me l'a fait craindre ? Serait-il vrai que M. d'Urville l'aurait détruite !......

Voici le rapport de l'Académie des Sciences, sur une partie de nos récoltes d'histoire naturelle :

« Indépendamment des documents relatifs au détroit de Magellan « et à la Tasmanie, M. Le Guillou a mis sous nos yeux des notes qu'il « a recueillies sur beaucoup d'autres points ; le catalogue raisonné « des échantillons qu'il a rassemblés dans tout le cours de l'expédi- « tion, et la collection qu'il a déposée dans les galeries du Muséum. « Cette collection se compose de plus de 3,000 échantillons que « M. Le Guillou a recueillis non-seulement sur les plages où il a « abordé, mais même sur des montagnes assez élevées et assez avan- « cées dans les terres, avec un zèle et une activité que vos commis- « saires ne se sont pas lassés d'admirer.

« Nous pensons que les amis des sciences doivent désirer la publi- « cation complète des observations de M. Le Guillou, et que les res- « sources dont le ministère de la marine dispose si libéralement en « faveur des voyages de circum-navigation, ne sauraient être mieux « appliquées. Cette publication ne doit pas se réduire à une simple « nomenclature, elle exige une élaboration qui ne peut manquer « d'être longue. M. Le Guillou doit étudier, nommer, décrire ses « roches et ses fossiles ; il doit, en outre, les comparer non seule- « ment aux collections d'Europe, mais aussi à celles que ses devan- « ciers ont recueillies sur tant de plages lointaines, et déposées comme « lui au Muséum d'histoire naturelle. Cette comparaison ne peut être « bien faite qu'à la condition préalable d'être faite à loisir ; il est « d'ailleurs impossible que le travail de M. Le Guillou se termine « avant celui de ses compagnons de voyage, puisqu'il consistera en « partie à placer sur les plans nautiques et topographiques dont l'ex- « pédition a rapporté les éléments, les couleurs géologiques qu'il a « étendues sur des croquis pris à la hâte pendant ses relâches.

« Si M. le docteur Le Guillou était obligé de reprendre dans un « bref délai son service dans les ports, les espérances que nous fait « concevoir l'abondance de ses matériaux s'évanouiraient en grande « partie ; il lui resterait le mérite d'avoir enrichi le Muséum d'une « suite nombreuse d'échantillons ; mais ses notes et ses souvenirs « seraient perdus pour la science. Nous pensons qu'ils doivent, au « contraire, fournir la base d'une des parties essentielles de la pu- « blication à laquelle l'expédition des corvettes *l'Astrolabe* et *la Zé-* « *lée* va probablement donner lieu. Si l'Académie sanctionnait le

« témoignage favorable que ses commissaires croient devoir rendre « aux travaux commencés par M. Le Guillou, M. le contre-amiral « Dumont-d'Urville, dont le zèle pour tout ce qui pouvait contribuer « au succès des expéditions qu'il a dirigées a reçu d'une manière si « constante le suffrage de ses compagnons, s'empressera, sans doute, « de prendre près du ministère de la marine les mesures nécessaires « pour ne pas être privé d'un collaborateur aussi utile que M. Le « Guillou.

« Signé à la minute : CORDIER, ÉLIE DE BEAUMONT, *rapporteur*.

« Les conclusions de ce rapport sont adoptées.

« Pour copie conforme :

« *Le secrétaire perpétuel de l'Académie pour*
« *les sciences naturelles*,

« Signé : FLOURENS. »

Tout au contraire des vœux de l'Académie, M. d'Urville s'est formellement opposé à ma collaboration. Je reçus donc l'ordre positif de retourner au port de Brest où j'aurais été immédiatement embarqué; mais l'état délabré de ma santé, à la suite de mon voyage de circumnavigation, ne me permettait pas de reprendre la mer; j'ai dû demander, et je n'ai obtenu qu'avec peine la mise en non-activité, position qui me fait perdre la moitié de mes appointements, et les diverses allocations attribuées aux médecins de la marine que des travaux scientifiques retiennent à la capitale; c'est, du reste, un nouveau sacrifice que j'ai accepté volontiers, puisqu'il me laisse la faculté de mettre en ordre les nombreux matériaux que j'ai rapportés de ma campagne. Certes, il n'y aura pas de ma faute si le moindre de mes souvenirs est perdu pour la science.

LE GUILLOU,
médecin de la marine.

Paris, 9 octobre 1842.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
1.	— CAUSERIES.	1
2.	JAVA. — Batavia. — Mœurs. — Chinois.	7
3.	JAVA. — Excursion dans l'île. — Bentenzorg.	21
4.	SYNGAPOUR.	29
5.	ARCHIPEL SOULOU. — Mœurs. — Usages. — Détails.	42
6.	SOULOU. — Aspect général de l'Archipel.	55
7.	RÉFLEXIONS.	63
8.	PHILIPPINES. — Mindanao. — Zambouangan. — Détails.	79
9.	COURSES AVENTUREUSES. — Détroit de Makassar. — Encore Bornéo. — Les Nasicas.	79
10.	DÉTROIT DE MAKASSAR. — Toujours Bornéo. — Coup-d'œil rétrospectif. — Mon voisin Georges.	87
11.	POINT D'ARRÊT.	117
12.	JAVA. — Samarang. — Salatiga.	137
13.	DÉTROIT DE LA SONDE. — Java. — Sumatra. — Tchingui. — Battas. — Anthropophagie.	149
14.	COMMERCE DES INDES-ORIENTALES. — Considérations générales sur le commerce des Indes orientales.	159

	Pages.
15. DEUIL.	167
16. TASMANIE. — Hobart-Town.	177
17. ADÉLIE. — Premier départ d'Hobart-Town. — Les Glaces. — Découverte de la terre Adélie. — Tempête. — Une rencontre.	185
18. EXPÉDITIONS RIVALES. — Les capitaines Wilkes et Ross.	205
19. ILES AUKLAND. — Retour à Hobart-Town. — Glen-Leigth. — New-Norfolk. — Émancipistes — Iles Aukland. — Un suicide.	219
20. NOUVELLE ZÉLANDE. — Otago. —Presqu'île de Bank's. Akaroua. — Massacres. — Tentatives de colonisation française. — Taoné-Roa.	235
21. BAIE DES ILES. — Koro-Raréka. — Le baron Thierry.	247
22. DÉTROIT DE TORRÈS. — Orages. — Iles Loyalty. — Nouvelle Calédonie. — Détroit de Torrès. — Ile Warrior's.	265
23. ILE WARRIOR'S. — TIMORE.	277
24. LE BUFFLE.	287
25. PHYSIONOMIE DE LA CAMPAGNE.	299
26. RETOUR. — La semaine des trois jeudis. — Bourbon.	319
27. SAINTE-HÉLÈNE. — Le Cap de Bonne-Espérance. — Pèlerinage.	331
28. LA FRANCE.	337
NOTES SCIENTIFIQUES.	345
Mémoire lu à l'Académie des Sciences, par M. François Arago. (Séance du 13 décembre 1841.) — Physique générale du globe. — Notice sur la position des pôles magnétiques de la terre, par M. L.-J. Duperrey.	347
Du bruit du canon considéré comme moyen de dissiper les orages.	353
Est-il prouvé, en fait, que des paratonnerres aient préservé des ravages de la foudre des bâtiments sur lesquels on les avait établis?	360
Les paratonnerres à tiges élancées et pointues attirent la foudre?	365
Réponse à un passage du livre intitulé : *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes* l'Astrolabe *et* la Zélée, *par M. Dumont-d'Urville*.	369

PLACEMENT DES GRAVURES.

N°.		Tom.	Pag.
1	Haapa-Waïné, régente de Taïo-Haë (Archipel Nouko-Hiva).	I	114
2	Kao-Tang. Temple Chinois à Macassar (Ile Célébes).	I	280
3	Naturels des îles Viti, venant visiter la corvette la Zélée.	I	182
4	Rade de Taïo-Haë, un essaim de femme vient à bord à la nage.	I	120
5	Chef de Patagons en tenue de guerre.	I	66
6	Naturel des îles Carolines allant à la pêche.	I	218
7	Maté-Oumo, prince de l'île Nouka-Hiva.	I	123
8	Délassement de la royauté d'Hapia.	I	166
9	Évêché de Mangaréva (Océanie).	I	108
10	Terre de Louis-Philippe.	I	82
11	Danse des femmes de Nouka-Hiva.	I	128
12	Danseuse de Syngapore (presqu'île de Malana).	II	38
13	Visite au roi de Labonie (ilot Osalaou, archipel Viti).	I	290
14	Maria, la belle écuyère de Taïti [1].	I	146
15	Papa-toi, Taïtienne pur sang [2].	I	146
16	Le cadeau de noce de Boni-Boni.	I	277
17	Échouage des corvettes l'Astrolabe et la Zélée (détroit de Torrès).	II	270
18	Mort de Tama.	II	115
19	Rencontre des naturels (à Nakikoha).	II	96
20	Chasse au nasicas (détroit de Makassar).	II	82
21	Quand la feuille est sèche il faut qu'elle tombe (île Sumatra).	II	156
22	Vengeance des maris *battus* (île Sumatra).	II	153
23	Pêche au baleineau (Nouvelle-Zélande-Otago).	II	234
24	Vengeance d'un roi de la Nouvelle-Zélande (Akaroua).	II	240
25	S. A. R. le prince de Joinville dans la plaine de Laguna (Ténériffe).	I	17
26	Punition des matelots à Hobart-Town (île Van-Diémen).	II	26
27	Kakou, esclave fugitif (archipel Soulou).	II	61
28	Naturels de la Nouvelle-Zélande.	II	232
29	Réception de l'amiral Dumont-d'Urville à Pao (île Viti).	I	189
30	Pirogue des naturels de Balahou (île Viti).	I	196

E

